
NE JAMAIS
DIRE
JAMAIS
Jusqu'à lui
CE RICCI
MM
Collection Daphnis
CONTEMPORAIN
JP



Publié par
JUNO PUBLISHING
2, rue Blanche alouette, 95550 Bessancourt
Tel : 01 39 60 70 94
Siret : 819 154 378 00015
Catégorie juridique 9220 Association déclarée
https://juno-publishing.com/

Ne jamais dire jamais – Jusqu'à lui
Copyright de l'édition française © 2026 Juno Publishing
Copyright de l'édition anglaise © 2025 CE Ricci
Titre original : Never Will I Ever
© 2025 CE Ricci
Traduit de l'anglais par Melina Suffit
Relecture et correction par Isa JW

Conception graphique : © Studio Bluenorth

Tout droit réservé. Aucune partie de ce livre, que ce soit sur l'ebook ou le papier, ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut les photocopies, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Juno Publishing :
https://juno-publishing.com/

ISBN : 979-10-7011-425-4
Première édition française : octobre 2026
Première édition : février 2025

Édité en France métropolitaine

OceanofPDF.com

Table des matières

Avertissements

Dédicace

Note de l’Auteur

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Épilogue

À propos de l’Auteur

Résumé

OceanofPDF.com

Avertissements

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les faits décrits ne sont que le produit de l'imagination de l'auteur, ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux ou des événements ou des lieux ne serait que le fruit d'une coïncidence.

Ce livre contient des scènes sexuellement explicites et homoérotiques, une relation MM et un langage adulte, ce qui peut être considéré comme offensant pour certains lecteurs. Il est destiné à la vente et au divertissement pour des adultes seulement, tels que définis par la loi du pays dans lequel vous avez effectué votre achat. Merci de stocker vos fichiers dans un endroit où ils ne seront pas accessibles à des mineurs.

OceanofPDF.com

Dédicace

À ceux qui mènent une guerre dans leur esprit :

Je sais que le bruit est insupportable.

N’oubliez pas que votre résilience est assourdissante.

OceanofPDF.com

Note de l’Auteur

Même s’il s’agit techniquement d’un roman pouvant se lire indépendamment de mes autres œuvres, je recommande vivement de lire d’abord Don’t You Dare. Avery y est présenté comme une sorte d’antagoniste, et ce livre raconte son parcours vers la « rédemption ». Les intrigues de ces deux romans s’enchaînent directement, selon un rapport de cause à effet. La plupart des événements décrits dans Don’t You Dare se déroulent avant le début de Never Will I Ever, notamment l’évolution de la relation entre Kaleb et Avery, qui sont passés du statut d’amis/coéquipiers à celui d’ennemis.

Ce livre aborde le thème de l’homophobie intériorisée et peut être source de détresse pour certains lecteurs. Veuillez le lire avec prudence.

OceanofPDF.com

Ne jamais
dire jamais – jusqu'à lui



CE Ricci

OceanofPDF.com

Prologue

Avery

— Je suppose que tu connais la raison de ta présence ici, Avery ?

Je lève les yeux, jusqu'alors rivés sur mes cuisses, où mes doigts sont noués pour m'empêcher de remuer. Malheureusement, cela n'a servi qu'à rendre mes mains moites pendant mon attente muette, sous le coup des sueurs froides causées par le regard perçant du doyen de Foltyn.

Le doyen Ian Marshall.

Autrement dit, l'une des rares personnes en ce monde capable de m'effrayer à ce point.

— La photo, monsieur, parviens-je à articuler malgré ma gorge nouée.

— Il ne s'agit pas uniquement de cette photo, rétorque le doyen d'un ton sans appel. Le problème réside dans votre intention, ce dont vous devez forcément vous rendre compte, à mon humble avis.

Une nouvelle sueur froide imprègne mes vêtements alors que je digère ces mots, et je prends soudain conscience de la gravité de mes actes. Avec l'ajout du cliché de ce baiser entre Keene et Aspen au diaporama de Keene diffusé lors du match de la soirée des familles, j'avais pratiquement signé mon arrêt de mort. Ou tout du moins celui de ma carrière dans le domaine du base-ball.

Mon silence dure trop longtemps, ce qui doit exacerber son impatience, puisque les rides se creusent encore plus sur son front.

— Vous n'avez rien à dire pour votre défense ? Une explication à vos actions ?

Plusieurs.

Cependant, à l'heure actuelle, tout aveu passerait pour une ultime tentative d'échapper à ma punition, surtout auprès du doyen.

L’instinct de survie me pousse plutôt à mentir. À lui affirmer que je n’avais aucune mauvaise intention, et à m’efforcer de sauver ce qui peut l’être de ce désastre dont je suis responsable. Malheureusement pour moi, la vérité ne peut être niée : j’ai publiquement révélé la relation qu’entretenait mon coéquipier avec son meilleur ami, et un mensonge creuserait encore plus ma tombe.

Je n’ai qu’une seule chose à offrir au doyen : la vérité. Dans les limites de ce que je suis prêt à partager, en tout cas.

— Je regrette mes actes, monsieur, commencé-je en m’efforçant de garder un ton neutre. Ils étaient le fruit de ma colère et de ma contrariété, qui ont culminé en un instant de rage aveugle. Je n’avais rien prémédité et, avec le recul, j’ai conscience d’avoir eu tort de céder à ces émotions.

— Seulement avec du recul ? Pas quand vous étiez en train de fouiller dans le portable de votre coéquipier, ou quand vous avez sciemment transmis une photo privée pour qu’elle soit diffusée devant des milliers de personnes ?

Je pressentais que cette entrevue risquait fort de mal se finir, mettant sans doute un terme à ma carrière dans le base-ball. Son ton mordant me noue tout de même l’estomac.

C’est tellement pire que la simple perte du base-ball.

Un muscle tressaute dans ma mâchoire, puis je m’éclaircis la gorge.

— Comme je l’ai dit, monsieur, je me suis laissé aveugler par la colère. Je n’ai pas pensé aux conséquences de mes actes pour les personnes concernées.

— Non, en effet. Sinon, j’espère sincèrement qu’un semblant de bon sens vous aurait poussé à réfléchir quelques instants à ce que vous étiez en train de faire. À l’image que cela donne de vous, mais également au préjudice porté à votre coéquipier.

Son regard se durcit autant que son ton.

— Et grâce aux portables et à la technologie, des vidéos ont capturé cette scène, qui est devenue virale sur internet en seulement quelques heures.

Je grimace, déjà trop conscient des retombées de mes actes sur mon coéquipier, Keene. Sur Aspen également, même si je me fiche de ce connard. Seul Keene m'importe. Ou *m'importait*, j'imagine. Même si je l'ai montré d'une drôle de façon, en révélant publiquement sa relation avec Aspen.

Je ne suis pas très fier de moi, et Dieu sait que je reviendrais en arrière si je le pouvais. Mais c'est bien le problème : le jugement est toujours meilleur avec du recul.

Sans attendre d'autres réponses ou de nouvelles excuses, le doyen continue de me fustiger.

— Bien entendu, en plus des bouleversements engendrés dans la vie privée de messieurs Kohl et Water, nous devons prendre en compte la réputation de notre programme de base-ball ainsi que celle de l'université.

Mon cœur se serre et ma respiration se bloque dans ma gorge.

— Monsieur ? m'enquiers-je d'un ton étranglé.

— Des parents m'appellent et m'envoient des emails depuis cet incident. Des centaines d'entre eux, d'autant plus les parents d'étudiants de Foltyn appartenant à la communauté LGBTQ+. Ils exigent tous que des mesures soient prises.

Mon cerveau bute sur cette phrase, et de nouvelles vagues de crainte et de regrets me submergent. Elles m'engloutissent et m'oppressent jusqu'à ce que je me noie en elles. À ce rythme, je ferais peut-être mieux de les laisser prendre ma vie.

Je m'humecte les lèvres avant de reprendre la parole.

— Je n'ai pas les mots pour exprimer mes regrets, monsieur, murmuré-je. Mes actes étaient stupides, de mauvais goût et injustes, et si j'avais anticipé le malaise qu'ils pourraient causer au sein de la communauté LGBTQ+, la situation n'aurait pas autant dégénéré. Je peux vous le promettre.

Le doyen m'observe, sûrement à la recherche d'un signe de duperie, mais je sais qu'il n'en trouvera pas. Parce qu'en plus d'avoir blessé Keene et Aspen, et de m'être potentiellement privé tout seul d'un futur à Foltyn, je suis devenu ce à quoi je n'ai jamais aspiré.

Mon père.

Je ne me reconnais même plus. Je ne vois plus que lui et ses préjugés. Son dégoût pour tous ceux qui ne sont pas hétérosexuels a déteint sur moi, me retournant contre eux.

Me retournant contre… moi-même.

Après un autre instant de silence, le doyen se renfonce dans son fauteuil, son regard perçant toujours rivé sur moi.

— Nous prenons de telles situations très au sérieux, ici, à Foltyn. La diversité et l'acceptation sont deux piliers de cette université, et la mise à disposition pour nos étudiants d'un environnement dans lequel ils peuvent s'assumer sans crainte nous tient à cœur, à l'administration ainsi qu'à moi-même.

— Je comprends, monsieur. Je présenterai volontiers mes excuses à tous, ou je ferai tout ce qu'il faut afin de prouver que je ne serai plus jamais la cause d'une telle situation. J'avais déjà l'intention de m'excuser auprès de Keene. Dites-moi ce que vous attendez de moi, et je m'exécuterai.

Il tapote distraitement son bureau en bois du bout des doigts, et mon cœur accélère un peu plus dans ma poitrine à chaque bruit sourd.

— J'aimerais que cela suffise, M. Reynolds, mais nous ne pouvons pas accepter l'intolérance. Pour cette raison, je vais aller droit au but et cesser de faire durer cette conversation dont l'issue est déjà établie.

J'ouvre la bouche pour lui demander quelle est l'issue en question, mais aucun mot ne sort. Ils restent bloqués dans ma gorge, terrifiés à l'idée de s'échapper et de devoir affronter la suite. Cette issue ne peut pas m'être favorable.

Et ce n'est pas le cas. Le doyen répond à ma question muette d'un ton aussi glacial que définitif.

— Après mûre réflexion, le bureau des admissions et moi-même avons décidé de vous exclure de Foltyn, et ce dès maintenant.



OceanofPDF.com

Chapitre 1

Avery

Trois semaines plus tard – Juin

La sonnerie stridente de mon alarme me réveille en sursaut, et je me redresse d'un bond dans mon lit. Je récupère vivement mon téléphone, la vision trouble, puis j'éteins frénétiquement le réveil avant de jeter un œil à l'heure.

Sept heures.

Vie de merde.

Pas un été dans ma vie ne me suis-je réveillé si tôt pour autre chose que le base-ball. Toutefois, alors que mon cerveau sort doucement du brouillard, la raison de mon réveil si matinal s'impose lentement à moi.

Mon été devait être dédié à la détente, aux sorties avec les coéquipiers qui vivent ici à l'année ou à des trajets réguliers vers la côte pour échapper à la chaleur ayant tendance à étouffer la région de Portland à Vancouver en fin d'été. À la place, je vais passer les huit prochaines semaines de ma vie à canaliser les petits monstres d'un foutu camp de vacances en pleine nature dans l'Oregon.

Enfin, rien dans ma vie ne suit la voie que j'avais tracée, bien que je sois suffisamment malin pour assumer ma responsabilité.

Avec un grognement, je me force à quitter la chaleur de mon lit et me prépare à affronter mon tragique destin. J'accomplis ma routine matinale en traînant des pieds, comme si une douche de dix minutes au lieu de cinq allait retarder l'inévitable.

J'ai bouclé mes bagages hier soir, il ne me reste donc plus qu'à empaqueter mes produits de toilette, descendre mes deux sacs et les charger dans ma Classe G stationnée au garage, ce que j'effectue trente minutes plus tard.

L’Escalade de mon père est toujours garée à côté, m’annonçant qu’il n’est pas encore parti au travail. À mon retour dans la maison, je le trouve posté dans la cuisine, dos à moi, en train de placer une dosette dans la Keurig. Ses cheveux du même blond que le mien sont peignés et coiffés avec du gel, et il porte l’un de ses costumes trois-pièces sur-mesure.

— Je croyais que tu avais une réunion ce matin.

Il se retourne et s’appuie contre le plan de travail.

— Elle a été reportée à cet après-midi. Mais cela me permet de te dire au revoir.

Évidemment qu’il en aurait envie. Après tout, c’est lui qui a mis au point le plan farfelu sur le point d’être mis en branle.

Il s’avère qu’Alpine Ridge est le camp dont Colin, le frère du doyen Marshall, est le propriétaire et directeur. Mon père est le comptable du camp et, grâce à son amitié avec Colin, je n’ai pas eu trop de mal à me faire engager en tant que nouvel animateur d’été du camp.

Quelle chance.

— Tu n’étais pas obligé de rester, répliqué-je.

Je traverse la cuisine afin de prendre une banane à manger sur la route.

— Je m’apprête à partir, de toute façon.

Son café finit de couler, ce qui me laisse penser que je peux sortir en douce pendant qu’il prépare sa boisson à emporter. Malheureusement, on pourrait croire qu’il a les yeux derrière la tête, étant donné qu’il m’empêche de m’évader sans détourner son attention de sa thermos.

— Il est nécessaire que tu fasses bonne impression, Avery. Ne l’oublie pas.

— Oui, papa. J’ai compris.

Ma réponse est sûrement plus sèche qu’il ne le mérite, mais j’ai conscience des enjeux. Plus que n’importe qui.

La théorie de mon père concernant cet emploi au camp de vacances est la suivante : si je m’attire les bonnes grâces du frère du doyen, je finirai par revenir dans les petits papiers du doyen également. Ensuite, quand il aura

pris conscience de mon évolution et des progrès engendrés par mon travail au camp, il pourrait m'autoriser à réintégrer Foltyn à l'automne.

Ce n'est pas gagné, et ça peut paraître fou, mais il devient de plus en plus évident qu'il s'agit de ma dernière chance d'obtenir mon diplôme en temps et en heure. Il est trop tard pour être admis dans une autre université, même publique. Et même si j'y parvenais, je perdrais presque toute une année, puisque l'ensemble de mes crédits ne pourraient pas être transférés.

Une réintégration à Foltyn pour ma dernière année est ma seule option.

Donc, bien que mes espoirs soient minces, je place tous mes œufs dans le même panier. Et je prie pour un miracle.

Il relève la tête, les yeux plissés.

— Je n'apprécie pas cette désinvolture. Tu t'es fourré dans une situation si terrible que le montant des dons que j'ai pu faire à l'école jusqu'à aujourd'hui n'a pas la moindre importance. Et une nouvelle offrande passerait pour une tentative de corruption pour ta réintégration.

Je retiens un rire. Tout n'était qu'une question de réseau depuis le départ, de toute façon. Mon père a étudié à Foltyn, et c'est la seule raison pour laquelle j'y ai été admis. Cumulé à son généreux don à l'université, ma place au sein de l'équipe de base-ball était largement garantie – parce qu'il ne risquerait pas de me prétendre suffisamment doué pour mériter cette place.

Enfin, sa solution a toujours été d'ouvrir son portefeuille et d'attendre que ses problèmes disparaissent. Ce n'est toutefois pas suffisant, cette fois-ci.

— Je ferai de mon mieux, promis.

— Il faut plus que ça, Avery, me réprimande-t-il. Tu dois tout donner pour t'attirer les bonnes grâces de Colin.

— Je sais, papa, riposté-je un peu plus fermement. Tu peux le répéter autant que tu veux, ça ne va rien accomplir, si ce n'est me stresser encore plus, alors que j'aie déjà l'impression d'être jeté dans la fosse aux lions.

Je m'attends à ce qu'il continue d'insister. Il est comme ça, après tout. Il s'acharne jusqu'à ce que ses mots tournent en boucle dans mon esprit même

dans mon sommeil. Il ne cesse jamais de parler, tandis que mes propres interventions rentrent par une oreille et ressortent par l'autre. Pour cette raison, quand il m'écoute et lâche l'affaire, j'éprouve un certain soulagement.

Mais cela ne dure qu'un instant.

— Écoute, reprend-il.

Son ton est désormais plus conciliant, ce qui est assez inhabituel de sa part.

— Si je suis exigeant avec toi, c'est uniquement parce que je souhaite ton succès, j'espère que tu le sais. J'abhorre la possibilité que tu sois privé de cette chance à cause d'une simple erreur.

Plutôt une succession d'erreurs.

La gorge nouée par mes émotions, je me contente de hocher la tête.

Il en fait de même avant d'abattre une main sur mon épaule.

— Je comprends, j'espère que tu le sais. Je n'apprécie pas vraiment le… *style de vie* de ton coéquipier, moi non plus. Mais qu'importe notre dégoût pour leurs activités, on est au vingt-et-unième siècle, et les conneries comme la tienne ne sont pas bien vues.

À ses mots, mon sang se glace dans mes veines.

Je parie qu'il n'a même pas conscience du ton de sa voix ou du sous-entendu dans ses propos, du poids de l'homophobie et des préjugés dans ce qu'il vient de proférer avec tant de naturel.

Chaque fois, des serres s'enfoncent dans mon cerveau et un murmure venimeux s'infiltre telle de la fumée dans mon esprit. Cette fois-ci, n'échappe pas à la règle.

Dégoûtant, comme il a dit. Absolument ignoble.

Je me racle la gorge, mais ça ne suffit pas à déloger la boule qui semble m'étouffer.

— Oui, papa, parviens-je à répondre d'une voix étranglée. Je sais.

Je l'ai toujours su.

Je sais également que ces parties de moi que j’ai toujours tues ne peuvent jamais voir le jour. Mon père n’accepterait jamais d’avoir pour fils unique celui que je suis *vraiment*.

L’heure et demie de trajet depuis notre maison de Vancouver jusqu’à l’emplacement du camp d’été d’Alpine Ridge, dans la forêt au pied du Mont Hood, se passe rapidement. Bien trop à mon goût, étant donné que je dois encore trouver comment rentrer dans les bonnes grâces du directeur de ce camp. Surtout s’il est déjà au courant de mes antécédents à Foltyn.

Il serait stupide de ma part de croire qu’il ne sait rien, puisque les événements ont été commentés par de nombreuses chaînes d’informations locales, mais une partie de moi reste optimiste. Je n’ai pas le choix, ou je ne tiendrai jamais le coup.

Je doute déjà d’y parvenir. J’ai beau être un athlète, je ne suis pas spécialement un adepte du plein air.

Une fois garé sur le parking, les yeux rivés sur l’énorme chalet, l’appréhension me noue encore un peu plus l’estomac. Cependant, au lieu de m’apitoyer sur mon sort, je réprime mon angoisse et récupère mes sacs dans le coffre. Ensuite, je me dirige vers le bâtiment abritant sûrement le bureau du directeur du camp.

Mon intuition se confirme lorsqu’un homme ressemblant tellement au doyen qu’il doit être son frère sort du pavillon. Son regard se pose sur moi, et il m’attend en haut de l’escalier menant à une coûteuse terrasse. Son évidente autorité me retourne l’estomac.

— Tu es le portrait craché de ton père, Avery. Ravi de te voir arrivé à bon port.

Il me tend la main quand je le rejoins. Je la saisis dans la mienne et la serre fermement, priant pour que mes mains ne soient pas aussi moites que je le pense.

— Directeur Marshall, le salué-je d’un ton aussi neutre et professionnel que possible. Ravi de vous rencontrer.

Ses lèvres tressautent, un bref signe d'humour avant qu'il relâche ma main.

— Enchanté. Allons dans mon bureau pour passer quelques informations en revue avant de t'installer.

Peu désireux de contredire mon nouveau patron, je le suis à l'intérieur du pavillon et dans un couloir à gauche de l'entrée. Nous nous arrêtons devant la dernière porte, marquée « Directeur Marshall ». Il l'ouvre avant de me faire signe d'entrer, puis il indique via son talkie-walkie à un autre employé de nous rejoindre au pavillon dans dix minutes.

— Assieds-toi, m'enjoint-il avec un signe de tête en direction d'une chaise installée devant son bureau. Nous pouvons discuter un peu avant l'arrivée du reste de ton comité d'accueil.

J'obtempère et prends place sur la chaise à l'instant où la porte se referme dans un claquement étouffé. Quand il s'installe en face de moi, le souvenir d'un entretien avec un autre M. Marshall s'impose à moi. Un entretien lors duquel mon futur s'est écroulé devant moi.

Cela me remémore l'importance de ma présence ici.

— Merci de prendre le temps de me recevoir ce matin.

Cette introduction est une hésitante prise de température de ma part. Une tentative de découvrir ce qu'il sait, ce qu'il a pu entendre – s'il est au courant de quoi que ce soit.

— Je sais que le camp doit commencer demain, et j'espérais que vous pourriez m'expliquer quelques bases avant que je me retrouve…

— Jeté dans la fosse aux lions ? complète-t-il avec un sourire en coin.

Je grimace à son utilisation de l'expression que j'ai moi-même employée ce matin, ce qui lui tire un rire chaleureux.

— J'ai longuement discuté avec ton père et, crois-moi, tu n'as rien à craindre de ce travail. Les enfants sont géniaux, et les animateurs aussi. Tu t'habitueras sans peine à cet environnement, je n'ai pas le moindre doute.

Je le dévisage, déconcerté par son aura chaleureuse. Presque aussi douce qu'une étreinte. Son autorité transparaît toujours, suffisamment pour me

convaincre d’adopter un comportement exemplaire, mais il me donne l’impression d’être tout le contraire du doyen Marshall.

C’est… inattendu.

— Merci, monsieur, déclaré-je lorsque je retrouve ma voix. J’appréhende un peu moins mon été au camp.

Un petit silence plane dans la pièce, durant lequel il m’observe avant de hocher la tête.

— Je dois admettre avoir été surpris lorsque ton père m’a appelé pour t’obtenir ce poste. D’autant plus que c’était un peu à la dernière minute.

— Croyez-moi, monsieur, c’était assez imprévu.

Il remue la main dans le vide et se renfonce dans son fauteuil.

— Appelle-moi Colin, et tutoie-moi. Inutile de s’encombrer de telles formalités, je n’ai certainement pas besoin d’être brossé dans le sens du poil.

Un nouveau sourire s’épanouit sur ses lèvres, cette fois-ci un peu plus espiègle.

— Si tu dois apprendre une chose lors de ton séjour à Alpine Ridge, Avery, c’est que je ne suis pas mon frère.

Cette référence au doyen Marshall ravive ma nervosité. Mes poumons se crispent et mon cœur s’emballe.

— Je n’oserai jamais supposer que le doyen Marshall et toi n’êtes qu’une seule et même personne. Frères ou non.

Il hausse un sourcil poivre et sel, dubitatif.

— Vraiment ? Alors, tu n’es pas venu passer l’été ici dans l’espoir que je soutienne ta réintégration à Foltyn pour l’automne auprès de mon frère ?

Je me retrouve une fois de plus muet. Bouche bée, je suis prêt à me défendre, mais les mots refusent de sortir. Ils restent bloqués. Je ne sais toutefois pas si c’est à cause du choc ou de ma réticence à mentir à mon nouveau patron dès les cinq premières minutes de notre rencontre. Quoi qu’il en soit, Colin n’attend pas de réponse de ma part avant de continuer sur sa lancée.

— Je connais ton père depuis longtemps, Avery, et Jason Reynolds n’est pas du genre à tourner autour du pot. Sincèrement, moi non plus. Donc, quand je lui ai demandé pourquoi diable tu souhaitais travailler dans un camp d’été, il m’a tout expliqué.

Bordel de merde.

Je suis pris de nausée, et j’ai l’impression de voir mon futur partir en fumée une seconde fois. Si ce *tout* comprend chaque partie du plan élaboré par mon père, alors je suis foutu avant même de commencer.

— Colin, je…

Il lève une main.

— Je sais que ta venue au camp n’était pas ton idée. Même si ton père ne me l’avait pas avoué, je m’en serais rendu compte tant c’était évident lorsque tu montais cet escalier. Tu n’as jamais fréquenté de camp de vacances. Mais je m’en fiche.

— Vraiment ? m’enquiers-je lentement.

Il secoue la tête.

— Ce qui m’importe, c’est non seulement que tu te consacres entièrement à ces enfants le temps de ton séjour, mais que tu en profites pour évoluer également.

Un soupçon de soulagement renaît en moi. Peut-être ne suis-je pas aussi foutu que je le pensais.

— Absolument, affirmé-je avec sincérité. J’ai l’intention de tirer profit de mon été au camp. Tu pourrais me dire que tu es brouillé avec ton frère ou je ne sais quoi, et je déciderai quand même de rester.

Un petit rire lui échappe.

— Nous ne sommes pas brouillés, loin de là, mais je ne suis pas sûr de t’être d’une grande aide dans ta quête pour réintégrer Foltyn. Je connais Ian, et il n’est pas du genre à changer d’avis ou accorder de secondes chances à la légère. Ce n’est pas impossible, mais je peux compter le nombre de fois où c’est arrivé sur les doigts d’une main.

Mon cœur, que l’espoir avait apaisé, se serre brusquement, et mon estomac se noue. Je prends conscience de la triste possibilité que tout soit perdu d’avance.

Est-il trop tard pour revenir sur mon engagement de rester quoi qu’il arrive ?

Il doit interpréter mon silence comme de la résignation, et il se renfonce dans son fauteuil.

— Je ne veux pas détruire tes illusions, fiston. Mais tout comme tu as choisi de faire preuve d’honnêteté, je choisis la franchise également. Selon moi, il y a de l’espoir, et c’est pour cette raison que j’ai l’intention de mettre toutes les chances de ton côté en t’affectant au groupe d’Elijah.

— Elijah ? répété-je, ma confusion évidente.

Il sourit en coin avant de retourner un cadre posé sur son bureau. Celui-ci contient une photo ne pouvant pas remonter à plus de quelques années, si je me fie aux traits de Colin. Sur le cliché, il se tient sous le panneau d’entrée d’Alpine Ridge, accompagné d’un enfant aux cheveux sombres de huit ou neuf ans.

— Elijah est mon neveu. Il est également le fils de ton doyen.

Les rouages de mon cerveau s’arrêtent net à la découverte de cette information dont mon père et moi n’avions pas connaissance.

Le doyen a un fils… et il fréquente ce camp de vacances.

— Désolé… marmonné-je en essayant de digérer cette nouvelle. Tu es au courant de tout, depuis mes erreurs à Foltyn jusqu’aux machinations assez peu subtiles de mon père, et tu me confies le fils du doyen Marshall ? *Ton* neveu ?

Colin acquiesce, une lueur dans les yeux.

— C’est exactement *pour cette raison* que j’ai pris cette décision.

Oui, ça n’a aucun sens.

Si j’en crois le rire de Colin, mon ahurissement doit se lire sur mon visage.

— Le seul endroit qu'Eli déteste plus que les tête-à-tête avec son père, c'est ce camp.

Colin conclut cette déclaration d'un haussement d'épaules désabusé.

— Il vient ici depuis quelques années, maintenant, mais il ne s'amuse pas. Il passe généralement la majorité de son temps collé à moi au lieu de se lier d'amitié avec ses pairs. Cet été, je veux que ça change.

Je m'humecte les lèvres, suivant le fil de sa pensée. Je n'apprécie toutefois pas vraiment la conclusion à laquelle je parviens.

— Donc, vous me faites tout naturellement chanter pour… quoi ? Devenir son ami ?

Un nouvel éclat de rire lui échappe, et il secoue la tête.

— Pas du tout. Mais j'aimerais croire que nous nous rendons mutuellement service. Que tout le monde y trouve son compte. Savoir que tu garderas un œil sur Eli et l'encourageras à s'amuser un peu m'apporte un peu de sérénité et me permet de me concentrer sur la gestion de ce camp. En échange, je plaiderai volontiers ta cause auprès de son père. Et qui sait, peut-être exerceras-tu une influence tellement positive sur ce petit qu'il en fera de même.

Oui, j'en doute. Je n'ai jamais vraiment apprécié les enfants, et je pourrais jurer qu'ils en prennent conscience dès que j'entre dans une pièce.

— Je ferai de mon mieux, promets-je.

Franchement, quelle autre option se présente à moi ? J'ai été acculé par mon père, et Colin s'efforce désormais de m'aider à tirer avantage de cette situation.

Pourtant, quelque chose me paraît étrange.

Je fronce les sourcils, mais j'ai beau y réfléchir, une question reste sans réponse.

— Je ne voudrais pas paraître ingrat, mais pourquoi m'aider ? En sachant ce que j'ai fait, en ayant conscience du plan mis au point par mon père pour que je réintègre l'université… Pourquoi ne pas te contenter de me mettre à la porte ?

La tête inclinée, Colin me dévisage de ses yeux sombres, m'observant et m'analysant comme l'a fait son frère il y a seulement quelques semaines. C'est la première fois depuis notre rencontre que je *ressens* des ondes similaires de sa part.

Et pour une quelconque raison, il doit voir en moi quelque chose qui a échappé à son frère.

— Je crois aux secondes chances, Avery. Une mauvaise action ne fait pas de toi une mauvaise personne. Mais j'aimerais être certain que tu ne causeras pas de problème cet été. Avec des enfants ou des animateurs qui pourraient…

Il marque une pause, manifestement désireux d'exprimer correctement sa pensée.

— Mener une vie qui ne te convient pas.

— Jamais, attesté-je en secouant vivement la tête. Cette partie de moi appartient au passé, et je n'ai aucune intention de commettre de nouveau une telle erreur.

Son expression se relâche et, pour la première fois, je me sens sincèrement serein dans cette situation imprévue. Autant que possible, en tout cas, étant donné que je ne connais toujours rien aux enfants, aux camps de vacances, à la nature ou au travail que je suis censé assurer pour les huit prochaines semaines.

Mais bon, c'est un début.

— Génial. Sache que je t'ai affecté à un bon groupe d'enfants, m'informe-t-il en reportant son attention sur le dossier qu'il a commencé à feuilleter sur son bureau. Et tu seras en binôme avec Kal pour la durée de ce programme. C'est l'un de nos meilleurs animateurs, et il connaît cet endroit comme sa poche. Espérons qu'avec Kal à tes côtés, tu te sentes un peu moins comme un poisson hors de l'eau.

J'acquiesce.

— Merci, mons… Colin.

Ses lèvres tressautent face à mon hésitation.

— Bien. Donc, pour le mois de juin, nous aimons…

Sa phrase est interrompue par l'ouverture soudaine de la porte de son bureau, révélant un jeune homme aux cheveux bruns et au visage trop familier sur le seuil.

Kaleb LaMothe.

Mon ex-coéquipier de Foltyn, qui s'avère également la dernière personne que je voudrais voir ici. Ou de toute ma vie, si j'avais le choix.

Après tout, il est la raison pour laquelle notre entraîneur, et donc le doyen, a découvert mon rôle dans la diffusion de ce stupide cliché dans le diaporama. S'il ne m'avait pas dénoncé, je n'aurais pas été expulsé de l'équipe et de l'université. Je ne serais donc pas forcé de passer la majorité de mon été ici alors que je préférerais me trouver… eh bien, n'importe où ailleurs.

Et cerise sur le gâteau, il porte un polo vert orné du logo du camp. Il y a donc fort à parier qu'il travaille ici, lui aussi.

Ses yeux, presque de la même couleur que ce polo, soutiennent mon regard pendant un instant avant que je me tourne vers Colin.

— Ah, pile au bon moment, Kal, comme toujours.

Il lui fait signe d'entrer, et de la bile me remonte dans la gorge. Les yeux fermés, j'envoie une prière silencieuse à tout dieu disposé à m'écouter pour que tout ceci ne soit qu'un cauchemar. Cependant, même sans ouvrir les paupières, je sais qu'il s'agit de ma réalité.

Kal… comme *Kaleb*.

Le type avec qui je vais travailler tout l'été.

Bordel.



OceanofPDF.com

Chapitre 2

Kaleb

Mon cœur bat la chamade depuis mon entrée dans le bureau de Colin, prêt à faire visiter le camp à notre nouvel animateur, lorsque j'ai découvert Avery Reynolds installé en face de lui.

Il ne ralentit pas tandis que je demande à Colin ce qui se passe. Ni quand il m'annonce qu'Avery est notre nouvel animateur, ou quand il m'explique l'avoir assigné au même groupe d'enfants que moi pour l'été afin que je puisse lui montrer les ficelles.

Même quand je ressors, Avery sur les talons, je perçois toujours le rugissement de mon sang. Il frémit dans mes veines, tellement brûlant que même une brise glaciale ne pourrait le rafraîchir.

Un silence gênant fait naître un brouillard toxique entre nous, étouffant malgré le plein air de cette douce journée de juin. Je ne l'aurais jamais cru possible, mais tout empire encore lorsqu'Avery tente de briser la glace lors de notre descente des marches extérieures.

— Donc… le monde est petit.

En effet, et sa présence au camp le rétrécit un peu plus chaque seconde. C'est pour cette raison que je n'ai aucune intention de parler de la pluie et du beau temps avec lui. Ou de n'importe quoi d'autre, d'ailleurs. En présence des enfants et pour garder mon travail ?

Je ferai des efforts, bien sûr. Mais je compte bien limiter nos autres interactions au strict minimum.

C'est la seule solution pour que cela fonctionne.

— Évite.

Il ne comprend toutefois pas le message.

— Kaleb. Je…

— Le camp est installé en sorte d'arc de cercle, l'interromps-je.

Je n’ai pas la moindre envie d’écouter ce qu’il aurait à me dire.

Nous passons devant le chalet des douches, situé près du centre du camp, et je continue de lui expliquer l’agencement.

— Tu as déjà vu le pavillon. Les bureaux et les logements de l’administration, les salles de bain, la laverie ainsi que la cafétéria se trouvent tous là-bas ou à proximité. Ensuite, les chalets des campeurs et des animateurs longent six chemins qui s’étendent en arc depuis le cœur du complexe.

Au lieu de me répéter au cas où il serait perdu, je m’arrête devant le panneau d’activités planté au pied des marches et y arrache une carte. Je la colle contre sa poitrine, mon sang se mettant à bouillir dans mes veines au contact de ses pectoraux très fermes, puis je tourne les talons.

— Il y a des sanitaires, au moins, commente-t-il avant de plier la carte et de la ranger dans la poche de son jean.

Je ne réponds pas et me contente de mener la marche sur le troisième chemin de gauche, qui serpente entre les sapins et les ciguës, et où sont établis tous les chalets des enfants de onze ans. Je prie mentalement l’univers de m’accorder paix et sérénité, mais je ne peux qu’espérer voir ces prières exaucées. Ou que mon immersion dans la nature m’apporte cette paix et cette sérénité. Sinon, je risque de finir par péter les plombs à cause de ce type.

— Les animateurs des jeunes de cette tranche d’âge ont leur propre chalet, un à chaque bout du chemin. Je suis installé dans le plus proche du cœur du complexe, donc tu te retrouveras dans celui situé à l’autre bout.

— Je serai donc le premier à me faire dévorer par un ours, ironise-t-il dans mon dos.

— L’espoir fait vivre, marmonné-je.

La répartition des chalets est potentiellement le seul point positif de cette situation. Cette courte distance supplémentaire entre nos logements respectifs devrait au moins me permettre de l’éviter pendant mon temps libre.

Je risque un coup d'œil dans sa direction, et je lis la crainte ainsi que le malaise sur ses traits finement ciselés. Ces émotions pâlissent néanmoins à côté de l'angoisse qui trouble ses yeux bleu clair, de la même couleur qu'un ciel d'été, ou de son mètre quatre-vingt-dix presque écrasé sous le poids de l'anxiété.

Même hors de son élément, Avery parvient à garder son arrogance de fils de riche à la beauté conventionnelle. Pour mon plus grand malheur. Je ne doute pas de son aisance à enjôler Colin et rentrer dans ses bonnes grâces. Il a cet air tellement supérieur. Il dit ce qu'il faut, quand il faut, débordant de charme et de charisme.

Je mentirais si j'affirmais ne pas y avoir cédé au cours de mes premières années à Foltyn, moi aussi, à l'époque où je m'efforçais de trouver de nouveaux amis et de m'intégrer à l'équipe. Nous avons formé une amitié lors de nos premières années d'université, ponctuée de rires et de souvenirs dont le seul mérite aujourd'hui est de me hanter. Cependant, après ce qu'il a infligé à Keene et Aspen, j'ai l'impression de ne pas le connaître. Comme si tout ce que nous avons partagé n'était que le fruit d'un personnage, et que nous n'étions en réalité rien de plus que des connaissances.

Et je n'ai désormais aucun problème à conserver cet équilibre.

Un nouveau silence s'éternise entre nous alors que nous atteignons le bout du chemin, dont l'issue est marquée par les marches menant au chalet d'Avery. Je les monte deux par deux avant de déverrouiller sa porte.

— Nous aurons tous les deux un passe, qui ouvre ton chalet ainsi que tous les autres de notre chemin.

— Le tien aussi ?

Cette question m'arrête net. Je n'avais pas du tout pensé à ça.

Fais chier.

— J'ai dit *tous les chalets*, non ? grincé-je.

Sur ces mots, je débloque enfin le verrou et lui ouvre la porte.

Un lit double, un fauteuil et une table de chevet entre les deux meublent le chalet. Derrière la porte se trouve un petit portemanteau intégré ainsi que

des compartiments dans lesquels ranger ses vêtements, ses chaussures et ses affaires de toilette.

Le logement est tout aussi sobre à l'intérieur qu'à l'extérieur, même s'il s'agit de l'un des plus confortables chalets du camp. Il fait partie des gîtes construits après l'été dernier, quand nous avons reçu des financements pour développer ce programme, nous permettant d'accueillir presque le double d'enfants cette année.

J'accroche sa clé au petit crochet vissé à côté de la porte et m'appuie contre l'encadrement, surveillant Avery pendant qu'il survole la pièce du regard sans piper mot.

— C'est tout ? s'enquiert-il en posant ses sacs sur le lit.

Une émotion entre l'incrédulité et le dégoût perce dans son ton, ce qui me tape immédiatement sur les nerfs. Je ne serais pas étonné d'apprendre que ce style de vie n'est pas à la hauteur de ses critères. Le mot *chalet* lui a sûrement évoqué un logement sophistiqué dans une station de ski du Vail ou de Park City, et non les cabanes individuelles auxquelles pensent ceux d'entre nous qui n'ont pas beaucoup d'argent.

Le réveil risque d'être difficile pour lui, lorsqu'il lui faudra marcher une centaine de mètres pour se rendre aux sanitaires ou lorsqu'il prendra conscience de l'impossibilité de faire laver ses vêtements par quelqu'un d'autre.

— Ton petit cocon pour les huit prochaines semaines.

Il passe une main dans ses cheveux blonds et laisse échapper un grognement.

— Si je survis aussi longtemps.

Une nouvelle vague d'irritation me submerge. J'en ai plus qu'assez de ses conneries.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Avery ?

La franchise de ma question doit le prendre par surprise, puisqu'il se fige aussitôt, ses yeux bleu ciel rivés dans les miens. L'espace d'un court instant, je crois y lire un semblant d'incertitude.

— Écoute, je ne savais pas que tu…

— Arrête, le coupé-je sèchement. Je t’ai demandé ce que tu fous ici. Je ne veux rien savoir de plus.

Ma brusquerie doit le sortir de sa brève stupeur, étant donné que le combattant en lui ressort en un clin d’œil, et avec force.

— Pourquoi m’interroges-tu comme ça ? gronde-t-il. Si l’un de nous deux doit en vouloir à l’autre, c’est plutôt moi. C’est *toi* qui m’as fait expulser de Foltyn, pas l’inverse.

Je hausse un sourcil.

— De mon point de vue, tu t’es fait expulser tout seul.

Il ricane dans un souffle, une évidente tentative de minimiser mon accusation. Dommage pour lui, je prends ça pour une provocation.

— Tu peux prendre ça à la légère ou rejeter la faute sur moi si ça te chante, mais tu as tout simplement mal agi, le rembarré-je en croisant les bras. Je n’y suis pour rien si tu es incapable de l’admettre ou de l’assumer.

Il grimace, son expression ne pouvant être qualifiée que de féroce et cruelle. La colère ainsi qu’un soupçon de haine flambent dans son regard alors qu’il traverse la pièce pour me rejoindre, comme si sa proximité allait m’intimider.

— Au cas où tu ne t’en serais pas rendu compte, j’ai tout fait pour arranger les choses. Je me suis excusé et…

— Des excuses sont censées effacer comme par magie ta révélation publique de l’homosexualité non pas d’une, mais de deux personnes ?

Je secoue la tête avec un petit rire étouffé, parfaitement conscient de l’absurdité de cette éventualité.

— Pourquoi as-tu fait ça, d’ailleurs ?

Sa grimace encore plus marquée, il se rapproche de moi, et nos deux centimètres d’écart en taille m’en paraissent soudain trente. Il est si près que je sens son eau de Cologne, son déodorant ou je ne sais quoi. Des effluves de sel marin et d’une sorte d’agrume. Mon estomac se retourne inopinément avant qu’une sensation étrange s’y loge. On dirait presque des… papillons. Même en plein milieu de cette confrontation.

Puis cet enfoiré ouvre de nouveau la bouche, brisant le sort et me remémorant les raisons pour lesquelles je le trouve insupportable.

— Il aurait fallu m'interroger quand tu m'as trouvé en train de fouiller dans le portable de Keene. Ça ne sert plus à rien, maintenant que le mal est fait.

— Le mal que *tu* as causé, rappelé-je.

— Et qui aurait pu être évité si tu étais intervenu.

Cette déclaration me fait réfléchir. Même avant son intervention, j'ai réfléchi à cette éventualité. À de nombreuses reprises au cours de ces dernières semaines, je me suis demandé comment les choses auraient pu se dérouler autrement. Avery a fait ses propres choix, j'en ai conscience, mais il en va de même pour moi. Et j'ai choisi de ne rien dire sur le moment, je me suis contenté d'observer en silence au lieu d'annoncer ma présence.

J'aurais peut-être dû lui parler. Le distraire juste assez longtemps pour l'empêcher de trouver cette photo – qui s'est avérée l'arme parfaite cherchée par Avery. Ou j'aurais au moins dû l'empêcher d'envoyer ce foutu cliché.

Cependant, plus je ressasse ces *et si*, plus je me sens pitoyable.

Avery secoue la tête, manifestement toujours aussi enragé, mais il recule quand même, nous accordant à tous deux une distance plus que nécessaire.

— C'est inutile. Tu n'approuveras jamais mes actes, tout comme je n'approuverai jamais les tiens.

— On trouve enfin un terrain d'entente.

Furibond, je me reconcentre sur le sujet de base.

— Donc, tu comptes m'expliquer ce que tu fous ici ?

Il me fusille de ce regard bleu glacial.

— Nope, je vais te laisser combler les trous tout seul. Mais ne te gêne pas pour partager tes théories avec Colin. Tu as de l'expérience dans ce domaine, après tout.

Ma mâchoire tressaute, si fort que je crains que mes molaires craquent sous la pression, et je suis presque sûr de sentir de la vapeur s'échapper de

mes oreilles.

Mais quel connard !

— Laisse tomber, Reynolds.

Je me redresse et descends les marches.

— Les campeurs arrivent demain matin, annoncé-je par-dessus mon épaule. À sept heures. Rends-nous service et reste hors de ma vue jusque-là.



OceanofPDF.com

Chapitre 3

Kaleb

Semaine 1

Des voitures arrivent dès sept heures du matin le lendemain, et Avery est introuvable. Ce n'est pas très surprenant, pour être honnête. Il ne prend certainement pas ce poste au sérieux, et c'est exactement pour cette raison que je l'ai interrogé sur la raison de sa présence au camp. Il a beau prendre ce travail à la légère, c'est loin d'être mon cas.

Et même si j'adore avoir raison, cette situation m'agace au plus haut point.

La moitié des campeurs de notre groupe sont arrivés, ont déchargé leurs bagages et se sont installés avant qu'Avery me rejoigne d'un pas tranquille.

— Tu es en retard, marmonné-je sans prendre la peine de lever les yeux de mon porte-bloc.

— Seulement de quinze minutes, soupire-t-il.

Ces quatre mots exprimés avec son arrogance habituelle suffisent à attiser mon irritation, mais je m'efforce de garder mon calme.

— Quinze minutes, une minute ou une heure. Quelle que soit la durée de ton retard, tu restes en retard.

Il ricane dans un souffle.

— Ça t'excite, hein ? Tu as un sentiment de supériorité dont je ne suis pas au courant ?

Lorsque je lève enfin la tête, je le découvre en train de me fusiller de son regard bleu.

— Si la ponctualité et la fiabilité sont les signes d'un sentiment de supériorité, j'imagine que oui.

Il cille, manifestement frustré.

Bienvenue au club. Je suis exaspéré par son incapacité à venir accueillir les enfants à l'heure. Ou par sa présence au camp en général.

Je m'apprête à le lui dire lorsqu'il saisit mon poignet sans prévenir, provoquant un arc électrique dans ma poitrine. C'est la meilleure description que je puisse trouver. Un courant électrique. Pas le feu qui se répand dans mes extrémités quand la colère s'empare de moi ni le frisson d'adrénaline typique de la peur. Il s'agit d'une sensation que je n'ai jamais vraiment éprouvée, à part hier dans son chalet, et je ne sais pas trop comment l'interpréter.

La poigne ferme, Avery me tire vers le pavillon, ce qui me sort de la stupeur causée par son contact.

— Reynolds, je suis un peu occupé…

Il nous arrête brusquement, puis il se retourne et m'interrompt, m'empêchant d'exprimer ma pensée.

— Ça ne va pas fonctionner.

Je libère rageusement mon bras.

— Ton initiative de m'éloigner de ma tâche ? Non, en effet, ça ne va pas fonctionner.

— Je parlais de ça, riposte-t-il en remuant le bras entre nos torses. Ces chamailleries et cette condescendance. Si ça continue, un de nous va finir par péter un plomb. Et si j'en crois les dernières vingt-quatre heures, ça ne sera pas joli à voir. Et ça ne peut pas arriver devant ces enfants.

Il a raison. Malheureusement.

Et la légitimité de son intervention m'agace encore plus. Je contiens toutefois ma colère comme je peux. Ce n'est vraiment pas le moment de craquer.

— Pour une fois, je suis d'accord avec toi, admets-je avant de soutenir son regard bleu ciel, mes propres yeux plissés. Si tu veux bien nous faciliter la tâche, dis à Colin que tu n'as plus envie de travailler ici. Je ne doute pas que de nombreux candidats seraient ravis de prendre ta place, même à la dernière minute. Sinon, on a des animateurs en formation qui pourront me donner un coup de main. Voilà qui réglerait tous nos problèmes.

Il fronce les sourcils.

— Quoi ? Non. Je ne vais nulle part.

Sa réticence à m'écouter ne devrait pas me surprendre. Je le connais depuis suffisamment longtemps pour comprendre que c'est une tête de mule, et qu'il n'est pas du genre à reculer devant un conflit.

Je prends le temps de l'observer, des pieds à la tête, et je tente une fois de plus de comprendre son plan. Tout cela n'a aucun sens à mes yeux.

Il ne mettrait jamais les pieds dans un endroit comme ce camp de son plein gré. Il le sait, moi aussi, et plus important encore, il le porte sur lui. Ses cheveux sont ébouriffés et ses vêtements froissés, comme s'il s'était préparé en hâte après un réveil difficile. Ses yeux sont injectés de sang, aussi, signe flagrant d'un manque de sommeil.

Ce qui me pousse à lui poser la même question qu'hier.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai besoin d'être ici.

Son ton est déterminé, mais pas autant que son regard.

— C'est comme ça, d'accord ? Tu veux bien l'accepter pour nous permettre de tourner la page et d'essayer de trouver un terrain d'entente ?

Un mot dans sa tirade attire mon attention.

Besoin.

Les expériences en extérieur ne seraient pas sa tasse de thé, à moins qu'il ne s'agisse d'un brunch en rooftop à Vancouver avec ses petits copains riches. Rien à voir avec une vie à la dure dans la forêt, même si nous disposons de l'eau courante.

Il est ici par nécessité, parce qu'il se sent acculé.

Pour cette raison, au lieu de continuer à lui tenir tête, et prendre le risque d'éveiller la bête sauvage en lui, je laisse couler. Je vais simplement attendre qu'il cède. Ce qui ne manquera pas d'arriver.

— Écoute, je ne sais pas comment tu as obtenu ce poste ni pourquoi tu penses en avoir besoin, déclaré-je. Et je m'en fiche, pour être honnête. Mais ce camp est *mon* refuge. *Mon* sanctuaire à l'écart de la vie réelle. J'ai *envie*

d’être ici, et plutôt me damner que te laisser ruiner cette oasis, que ce soit pour moi ou pour ces enfants qui partagent mon amour pour ce lieu.

— Ça ne sera pas le cas, marmonne-t-il d’un air sincère. Juré.

Sa promesse n’a aucune valeur pour moi, mais je n’ai pas vraiment d’autre choix que de le croire.

— Bien.

Je retire un document de mon porte-bloc et le lui tends, m’efforçant de lui parler d’un ton neutre.

— Voici la répartition des enfants dans les logements. Trois par chalet. Ils sont déjà tous déverrouillés, ce dont je ne te remercie pas, donc il te suffit d’escorter les enfants à leur arrivée pour qu’ils puissent s’installer. Les animateurs en formation peuvent t’aider. Je me charge de les accueillir et des au revoir avec les parents.

Sans attendre de réponse, je tourne les talons et retourne sur le parking.

Il est huit heures cinq lorsque le pick-up de mon père débarque sur le parking du camp.

Il est à peine garé que mes frères jumeaux bondissent de l’arrière du véhicule, me passant devant tels des boulets de canon pour rejoindre leur ami, Liam, qui attend le retour d’Avery pour être escorté jusqu’à son chalet.

Colton tacle pratiquement Liam, Dayton non loin derrière. Le trio se lance aussitôt dans une discussion animée, se racontant sans doute tout ce qui s’est passé dans leurs vies respectives depuis la dernière fois qu’ils se sont vus, dans une station de ski du Mont Bachelor l’hiver dernier.

— Ravi de vous voir, les garçons, hurlé-je aux jumeaux en levant les bras. Et moi, alors ? Je compte pour du beurre ?

— On t’a vu hier ! réplique Colton alors que Dayton fronce le nez de dégoût.

— Ça ne vous empêche pas de dire bonjour, grommelé-je dans ma barbe.

Je coche néanmoins leurs noms sur ma liste et me dirige vers la voiture de mon père afin d'y récupérer leurs bagages.

— Ils ont à peine dit au revoir à ta mère, ce matin, m'annonce-t-il en sortant leurs sacs du coffre. Ils sont impatients. Ce n'est pas contre toi.

Il me tend le sac de Cole, et je lève les yeux au ciel avant de le soulever sur mon épaule.

— Huit semaines sans leurs parents. Évidemment qu'ils sont impatients.

— D'autant plus qu'ils sont persuadés que leur grand frère leur laissera tout passer.

Un petit rire étranglé m'échappe.

— Ils ne s'en sortiront pas comme ça, si j'ai mon mot à dire.

Son rire profond et chaleureux me parvient, sa douceur me rendant quelque peu nostalgique. Je ne vois plus assez mes parents depuis le début de mes études à Portland, loin de leur maison de Bend. C'est toujours lorsque je les revois que je prends conscience qu'ils me manquent vraiment.

— Ils n'hésiteront pas à te mettre à l'épreuve.

Il retrouve un peu son sérieux à l'approche de l'orée du parking, où se trouvent les jumeaux.

— Je sais que tu n'as pas beaucoup de temps, mais comment tu vas ? Rien n'a dû changer au cours de ces dernières vingt-quatre heures, mais…

J'observe brièvement mon père, hésitant à tout lui avouer. Le besoin de parler à *quelqu'un* l'emporte néanmoins, et je soupire longuement.

— Avery est ici, l'informé-je à voix basse.

— Avery ?

— De l'université. Mon coéquipier qui a…

Je lui lance un regard implorant, le suppliant silencieusement de comprendre ce que je tente de lui expliquer sans avoir à l'exprimer à portée d'oreille des autres parents, animateurs ou enfants, même s'ils sont trop préoccupés par leurs propres conversations pour espionner la nôtre.

Je sais que certains des adolescents qui participent régulièrement à ce camp de vacances depuis des années sont ouvertement homosexuels. Non seulement auprès de leurs familles, mais de tout le monde. Ils n'ont pas besoin de découvrir l'idiotie commise par l'un de leurs animateurs moins d'un mois plus tôt – la dénonciation publique de membres de leur communauté.

De *ma* communauté.

Heureusement, mon père hoche la tête avant de reporter son attention sur Dayton et Colton.

— Si tu ne te sens pas en sécurité, tu as le droit d'en parler.

Je secoue la tête.

— Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète. Il ne risque pas d'apprendre mon orientation sexuelle cet été.

— Quel est le problème, alors ?

Je lui clarifie mon raisonnement au sujet de nos jeunes queers.

— Et puis, je ne voudrais pas qu'il transmette son homophobie ou ses préjugés à qui que ce soit. Regarde Day et Cole ; ils n'ont qu'une envie, c'est de s'intégrer parmi leurs amis et de paraître cool. Les jeunes de leur âge sont impressionnables, et je crains qu'une remarque désinvolte blesse l'un d'eux. Ou pire qu'il entraîne l'un d'eux sur la voie de haine qu'il a lui-même empruntée.

— C'est compréhensible, me rassure-t-il avec un regard bienveillant. Qu'as-tu l'intention de faire ?

Avec un autre soupir, je me gratte la nuque.

— Je ne sais pas encore. Mais s'il y a bien une chose que tu m'as enseignée, c'est que la haine et les préjugés ne sont pas innés. Cette façon de penser est enseignée, acquise. Et c'est un risque que prend le camp avec son embauche.

Un sourire aux lèvres, il acquiesce.

— Je soutiens cet enseignement et, une fois de plus, ton inquiétude est admissible. Mais je pense que tu regardes cette situation sous le mauvais

angle.

Je cligne des yeux, les sourcils froncés.

— C’est-à-dire ?

— Au lieu de craindre ce qu’il pourrait malencontreusement leur apprendre, peut-être devrais-tu envisager ce que tu pourrais *lui* apprendre.

— Tu penses que je peux renverser son intolérance ? le questionné-je, sidéré.

Mon père se contente de hausser les épaules.

— C’est sûrement plus compliqué que de le faire renvoyer, mais je dirais que ça ne fait pas de mal d’essayer.

Oui, sauf que ça m’imposerait de passer plus de temps que nécessaire avec ce petit con. Ce n’est pas exactement ma priorité.

Mon doute doit se lire sur mon visage, si j’en crois le ricanement de mon père.

— On croirait que j’ai gâché ton été avant même qu’il commence. Je te donne simplement matière à réfléchir.

— Comme si j’avais besoin d’une mission supplémentaire, ironisé-je avant de m’emparer du sac de Dayton. Mais merci.

Il m’attire contre lui pour une brève étreinte avant de retourner vers sa voiture.

— Attends, l’interpellé-je. Tu ne vas pas dire au revoir aux jumeaux ?

Il ignore ma question d’un geste.

— Ça ne risque pas, fiston. Ils sont trop occupés, et je dois rentrer de toute façon. Empêche-les de s’entre-tuer.

— Je ferai de mon mieux.

Le pick-up de mon père est à peine sorti de mon champ de vision quand je me retourne et découvre Avery posté près de Liam, Colton et Dayton.

Son regard est rivé sur la fiche d’assignation des chalets, sûrement à la recherche de leurs noms, lorsque Colton lui arrache pratiquement le document des mains.

— Cole ! grondé-je.

Je m’élance vers eux et, le temps de les rejoindre, il a déjà rendu la feuille à Avery.

— Désolé, marmonne Cole d’un air penaud.

Je hausse un sourcil.

— Pas à moi.

Il fronce légèrement le nez avant de se tourner vers Avery ;

— Désolé. C’était malpoli.

— Ce n’est pas grave, affirme-t-il.

Avery marque un temps d’arrêt, les sourcils froncés, son regard naviguant entre Colton et moi.

— J’en conclus que tu les connais ?

— Seulement depuis leur naissance, grommelé-je en pointant leurs noms sur sa fiche. Dayton et Colton *LaMothe*. Mes frères.

Il hausse les sourcils, son regard passant une fois de plus des jumeaux à moi, cette fois-ci à la recherche d’une ressemblance.

Il est impossible de se tromper sur eux ; ils sont identiques. Ils ont le même corps maigrelet, la même masse de cheveux châtains et les mêmes yeux noisette. Je ne partage toutefois pas leurs traits. Ce n’est pas surprenant, puisque leur père n’est pas le mien. D’un point de vue biologique, tout du moins, même si ça n’a pas d’importance à mes yeux. Il reste le seul père que j’aie jamais connu.

— Je ne vois pas d’air de famille, conclut Avery au bout d’une longue minute.

— Ce n’est pas rare, confirme Dayton dans un rire. On prétend que ce n’est pas notre frère la plupart du temps, de toute façon.

Je lève les yeux au ciel, regrettant déjà ma requête d’assignation à leur groupe pour cette année.

— Hilarant, Day.

Quand je reporte mon attention sur Avery, il est déjà en train de m'observer. Dès que nos regards se croisent, le courant électrique éprouvé plus tôt revient en force. Il bourdonne dans mes veines, impossible à ignorer.

Je m'éclaircis la gorge et désigne mes frères d'un signe de tête.

— Tous nos jeunes sont arrivés, donc je vais emmener mes frères à leur chalet si tu veux bien escorter Liam.

Il acquiesce avant de détourner le regard et de jeter un coup d'œil à Liam.

— Allons-y, petit. Tes amis t'attendent.

Débordant d'enthousiasme et incapable de tenir en place, Liam dit au revoir aux jumeaux afin de suivre Avery sur le chemin menant aux chalets. Le courant électrique faiblit au fur et à mesure de leur éloignement, se dissipant totalement lorsqu'ils disparaissent de mon champ de vision.

Quand je me retourne vers mes frères, ils me scrutent tous deux d'un air intrigué.

— Qui c'était ? m'interroge Colton.

Il croise les bras sur sa poitrine, comme s'il était un dur à cuire, et non mon crétin de petit frère que je pourrais briser en deux d'une seule main.

— Oui, il n'a jamais travaillé ici, intervient Day. Tu le connais ?

Les sourcils froncés et la tête inclinée, Cole dévisage Dayton.

— Tu n'as pas remarqué la tension entre eux ? Évidemment qu'ils se connaissent.

Il se reconcentre sur moi.

— Alors, c'est qui ?

Ah, oui. Comme ça m'avait manqué – de l'authentique Day et Cole. Ils s'encouragent mutuellement, lisent les pensées de l'autre et ne laissent jamais des personnes extérieures en placer une.

— Est-ce qu'on joue au jeu des vingt questions sans que je sois prévenu ?

Dayton hausse les épaules, puis il me décharge de son sac.

— Si c’est le cas, il nous en reste dix-sept. Dix-huit, même, puisque Cole a posé la même question deux fois.

— Petit malin, marmonné-je avant de tendre son sac à Colton également. Oui, je le connais. C’est Avery. J’ai joué au base-ball avec lui à Foltyn.

Les yeux écarquillés, Dayton claque le torse de Colton.

— Oh, mon Dieu. *Cet* Avery ?

Je soupire longuement avant d’acquiescer.

L’avantage d’assumer mon orientation sexuelle auprès de ma famille, c’est que ça me donne non seulement la liberté d’être moi-même en leur présence, mais également l’occasion, à mes parents et moi, d’éduquer les jumeaux au sujet de la communauté queer. Cela me permet aussi de leur partager certaines parties de ma vie, comme ce qui s’est passé au printemps à Foltyn entre Avery et Keene, pour que les jumeaux apprennent des erreurs des autres.

Nous leur apprenons l’altruisme et la tolérance envers toute personne différente d’eux. Nous ne voulons pas qu’ils deviennent deux petits enfoirés incapables d’accepter la diversité ou l’individualité de chacun.

Colton est le premier à me poser la question dont nous souhaiterions tous connaître la réponse.

— Pourquoi il est ici ?

Je me mords la lèvre avant de lui répondre avec franchise.

— Je ne sais pas. Je n’ai pas encore compris son plan.

Ils froncent tous deux le nez, leur expression plus éloquente que n’importe quel mot. Si j’avais la moindre inquiétude quant au possible endoctrinement de mes frères par Avery cet été, elle est anéantie par cette simple grimace.

Cette période de l’année est cependant censée être amusante, et je n’ai pas l’intention de commencer ce camp sur une note aussi pesante. Je change donc de sujet.

— Venez, allons vous installer dans votre chalet, annoncé-je en les guidant sur le chemin. Vous êtes sûrement impatients. J’en ai en tout cas eu

l’impression quand vous m’avez totalement ignoré tout à l’heure.

Ils hochent tous les deux la tête, tout aussi énergiques qu’à leur arrivée, si ce n’est plus. Dayton laisse toutefois échapper un petit grognement de mécontentement.

— Mais pourquoi tu nous as assigné Elijah comme colocataire ? se plaint-il.

— Dayton Matthew, le réprimandé-je.

Je survole les alentours du regard pour m’assurer que personne, et surtout pas Elijah, n’a entendu la question de mon frère.

— Kaleb Jackson, rétorque-t-il avec arrogance.

Oh, quel bonheur de se prendre la tête avec un pré-adolescent.

Et quelle chance j’ai de passer l’été non seulement avec les jumeaux, mais avec dix-huit autres jeunes. Ajoutons à cela que j’ai pour collègue le seul type sur cette planète que je préférerais ne jamais revoir de ma vie, et on obtient la recette d’un été qui promet d’être intéressant.

Dans quoi est-ce que je me suis embarqué ?



OceanofPDF.com

Chapitre 4

Kaleb

Il est minuit et quart lorsque j’entre dans les sanitaires, m’attendant et espérant les trouver déserts à cette heure-ci. La majorité du camp est profondément endormie, s’efforçant de recharger les batteries pour la journée sans aucun doute mouvementée qui nous attend demain.

Quelqu’un a toutefois eu la même idée que moi ce soir, apparemment, puisque l’une des trois douches coule déjà, la vapeur se propageant dans la pièce.

Je jette un coup d’œil au lavabo et y trouve une petite trousse de toilette en cuir, avec les lettres AJR en relief sur le côté, et ma bonne humeur dégringole aussitôt. J’ai beau ne pas connaître la signification du J, le A et le R appartiennent clairement à Avery Reynolds.

— Génial, grommelé-je avant de poser mes propres affaires sur le lavabo et d’en sortir mon shampooing et mon gel douche.

J’ai travaillé dans ce camp les trois derniers étés, et c’est toujours éreintant. De longues journées en plein air, parfois sous un soleil de plomb. La gestion constante d’un groupe de jeunes qui ont toujours besoin d’une chose ou d’une autre. Les activités qui s’enchaînent du matin au soir afin qu’ils soient épuisés au moment d’aller se coucher, nous épargnant ainsi les frasques nocturnes pour lesquelles sont connus certains habitués du camp.

En fin de journée, j’ai donc besoin de ces trente minutes en solitaire pour prendre la douche la plus brûlante possible. Je m’accorde ce moment pour me débarrasser non seulement de la saleté de la journée, mais aussi du stress et de l’exaspération que je réprime en présence des enfants.

Un stress auquel s’ajoute désormais *Avery*.

Il est partout, bordel.

Tout ce temps passé avec lui commence à me taper sur les nerfs, et ça ne fait que quelques jours. Une grande partie de mon agacement provient de

cet intense courant électrique qui me parcourt à chaque fois que nous nous trouvons à moins de deux mètres l'un de l'autre.

Je l'ai ressenti dans son chalet le jour de son arrivée, puis quand il m'a saisi le poignet pour m'attirer à l'écart le lendemain matin. À plusieurs reprises depuis, par exemple, lorsque nous avons emmené les garçons au lac et que je me suis retrouvé obligé de subir la vision d'Avery pendant des heures, vêtu seulement d'un maillot de bain.

Il m'a fallu quelques jours pour définir cette sensation. Et depuis aujourd'hui, je sais parfaitement la nommer… même si je le regrette vivement.

Il s'agit d'attirance. De désir.

Foutue libido.

Je n'ai jamais souhaité éprouver tout ça pour lui.

Je croyais avoir laissé ce stupide coup de cœur dans le passé, à ma première année d'université. L'avoir rangé dans une boîte *Jamais de la vie* et relégué au plus profond de mon esprit. En prenant en compte ses actions récentes, j'étais persuadé que cette petite boîte ne remonterait jamais à la surface.

J'avais tort, de toute évidence, puisque mon deuxième cerveau semble en total désaccord avec le premier. J'en suis absolument ravi.

Je m'efforce de refouler toute pensée à son égard, bien qu'il ne se trouve qu'à quelques mètres de moi à cet instant, et je me faufile dans la cabine vide à côté de la sienne. Avec un long soupir, j'ouvre le mitigeur afin de laisser chauffer l'eau, puis je me déshabille, un peu trop conscient de cette foutue sensation qui s'éveille de nouveau en moi.

Avery n'a pas dit un mot depuis mon arrivée. Soit il m'ignore, soit il ne m'a pas entendu au-delà du bruit de l'eau dans sa cabine de douche. Quoi qu'il en soit, j'en suis reconnaissant et j'espère qu'il sera parti avant que je finisse de me laver… ou l'inverse.

Pas de face-à-face imprévu. Pas d'interaction.

Après mon épiphanie du jour, je n'ai pas besoin de le croiser à moitié nu avec sa serviette. Ou entièrement nu. Ou simplement de le croiser, en fait.

L’éviter complètement serait préférable.

Je commence par mes cheveux, faisant mousser le shampooing avant de passer la tête sous l’eau pour le rincer. Il m’est presque impossible d’ignorer le courant électrique qui bourdonne en moi, même quand je baisse au maximum la température de la douche. L’eau glaciale n’atténue aucunement le désir brûlant qui se répand en moi à sa proximité.

Nu, mouillé et…

Un gémissement étouffé me parvient depuis la cabine voisine de la mienne, et j’en laisse presque tomber ma bouteille de gel douche par terre.

Que… ?

Un grognement plus long et plus rauque résonne dans les sanitaires. Suffisamment fort pour me faire comprendre qu’il n’a pas la moindre idée de ma présence.

S’il fait bien ce que je pense, il se croit forcément seul.

Oh mon Dieu.

Je reste parfaitement muet pendant les quelques secondes suivantes… à l’écoute de n’importe quel, son caractéristique pouvant confirmer mon intuition. Peut-être que je me trompe, après tout. Merde, une partie de moi prie le ciel pour qu’Avery ne soit *pas* en train de se branler dans la cabine de douche voisine.

L’univers doit toutefois me haïr, puisqu’après un autre gémissement étouffé, je distingue le bruit typique de la friction de la peau sur la peau.

— Bordel de merde, gronde sa voix rauque à peine perceptible par-dessus le clapotis de l’eau sur le carrelage.

Mon sang s’échauffe, l’eau glaciale sur ma peau ne soulageant aucunement le brasier en moi. Et ce dernier est attisé par ses gémissements qui résonnent dans les sanitaires comme en son surround. Je ne suis donc pas surpris que ces murmures érotiques suffisent à éveiller mon sexe.

Bordel de merde, en effet.

Je tourne encore plus le mitigeur vers le froid, risquant l’hypothermie, et je laisse le jet ruisseler sur tout mon corps avant d’empoigner la base de

mon sexe et de serrer. Fort. Je ne peux pas… Je ne peux vraiment pas…

— Oh, merde, grogne Avery.

Le claquement bruyant de sa main sur la faïence fait naître une nouvelle vague de désir en moi, qui se précipite aussitôt vers mon sexe.

Ah, et puis tant pis.

Quitte à avoir une érection en écoutant cet enfoiré se branler, autant en profiter. Telle est toutefois la logique imaginée par mon deuxième cerveau. Je règle l'eau sur une température brûlante et fais couler un peu de gel douche dans ma paume avant de refermer le poing autour de mon sexe.

Je le fais coulisser lentement, mes paupières se refermant toutes seules et ma tête retombant en arrière. Bien que conscient que c'est une idée désastreuse, je laisse mon plaisir grandir en moi, sachant qu'il se trouve à quelques mètres.

J'ai cependant passé la journée à l'aider à soulever des canoës, à voir le soleil rayonner sur son torse nu et bronzé. Et c'était une torture. J'ai même dû détourner le regard, à un moment donné. S'il me surprenait à baver devant lui, ça risquerait de jeter de l'huile sur le feu entre nous.

Mais maintenant ? Je n'ai aucune raison de m'empêcher de me rejouer mentalement ces images.

Des visions d'une peau lisse et humide ainsi que de muscles sculptés défilent dans mon esprit, ponctuées par la respiration hachée d'Avery et l'écoulement de l'eau sur mes épaules. Cette combinaison submerge mes sens et enflamme mon sang, le besoin de jouir presque accablant.

Je me mords la lèvre inférieure, tellement fort que le goût familier de cuivre afflue sur ma langue. Mais c'est toujours mieux que l'alternative : laisser échapper des gémissements ou des jurons.

La vapeur et la température de l'eau exacerbent le désir qui flambe dans mes veines, et j'appuie mon front contre la faïence pour éviter de surchauffer. Je n'immobilise toutefois pas ma main, pas plus que je ne fais blocage aux images qui inondent mon cerveau.

Avery, dans la même position que moi, seulement un mur entre nous.

Son poing serré sur son sexe sans aucun doute épais et aux veines proéminentes. Les muscles tendus de son avant-bras et de son cou, crispés par l'effort alors qu'il approche de l'extase. Du plaisir ultime de…

Un râle échappe soudain à Avery, précédant un long soupir de plaisir ainsi qu'un « Oh, putain, oui » marmonné.

… l'orgasme.

Suite à son juron, mes propres testicules se contractent, et je pourrais jurer le suivre de près. Je fais coulisser ma main sur mon sexe tout en donnant des coups de reins dans mon poing, le baisant avec abandon et massant mon gland à chaque va-et-vient. La pression et le rythme que je m'impose me propulsent au septième ciel, et je meurs d'envie d'éprouver l'euphorie qui promet de me submerger.

Au point que je me fiche de la retombée sur Terre qui s'ensuit.

Un faible gémissement passe mes lèvres, et je me mords l'intérieur de la joue pour en retenir d'éventuels autres.

Bordel, je suis près. Tellement près. Je sens la jouissance parcourir ma colonne vertébrale alors que je me branle toujours plus vite. Le désespoir s'empare de moi, et une plainte rauque déguisée en soupir m'échappe au moment où…

Le rideau de douche de ma cabine est tiré d'un coup brusque, révélant Avery de l'autre côté. Une serviette est enroulée autour de ses hanches, seul obstacle le séparant de l'indécence. Moi, en revanche ? Je suis parfaitement nu, mon sexe plus dur que jamais, et à quelques secondes seulement de l'orgasme.

Je prends conscience de la situation, mortifié.

— Qu'est-ce que tu fous ? m'indigné-je.

Je saisis le rideau de douche et le libère difficilement de son emprise afin de lui dissimuler mon érection. Mais c'est trop tard. Si j'en crois son air abasourdi et son silence, il a eu le temps de se rincer l'œil.

Et merde.

Il reste planté là, me scrutant alors que l'eau continue de s'abattre sur moi. Son attention me gêne terriblement, mais pour de mauvaises raisons.

Maintenant qu'il se tient devant moi, de l'eau s'écoulant encore de ses cheveux et serpentant le long de son torse, mon sexe dispose d'images plus concrètes sur lesquelles s'exciter.

Et ce n'est *vraiment* pas le moment.

Je lui lance un regard noir, espérant que cela camouflera le désir que je m'efforce de réprimer.

— Je te dérange ? J'aimerais bien pouvoir me doucher en toute intimité.

Toujours sidéré, Avery marmonne une explication que je n'ai pas demandée.

— Les sanitaires étaient vides à mon arrivée. Mais j'ai entendu une douche couler quand j'ai éteint la mienne.

— C'est généralement ce qui arrive quand une autre personne se douche dans une autre cabine.

— Je ne pensais pas que quelqu'un d'autre viendrait ici à cette heure-ci.

Il secoue la tête, toujours quelque peu hébété.

— J'ai cru qu'elle s'était juste… allumée.

Un sourcil haussé, j'étouffe un ricanement.

— Donc, tu as tout naturellement décidé de faire irruption dans la cabine pour vérifier ? Sans penser à, je ne sais pas, demander si quelqu'un était là ? Ou fuir à toute vitesse au cas où les douches seraient hantées ?

Mon interrogatoire et mes moqueries le font démarrer au quart de tour, et sa prétention innée reprend le dessus. Bien que je n'apprécie pas spécialement le mépris d'Avery, il atrophie suffisamment ma libido pour faire retomber mon érection.

— Je ne sais pas à quoi je pensais, Kaleb. La semaine a été longue, et elle n'est même pas encore finie. Je pourrais passer pour un figurant de *The Walking Dead*, à l'heure actuelle, et je n'ai pas envisagé une seule seconde qu'une autre personne viendrait prendre sa douche à minuit, bordel !

— Et mes affaires posées sur le lavabo ne t'ont pas mis la puce à l'oreille ? répliqué-je.

Il recule en secouant la tête.

— Oh, pitié. Tu n’as rien entendu de ce que je viens de dire ? Je suis à deux doigts de succomber à des hallucinations, pour l’amour du ciel. Tu crois vraiment que je les ai *vues ?*

Il n’a pas tort, quand bien même je ne l’admettrai jamais à voix haute. Je me souviens de ma première semaine en tant qu’animateur, et il l’a très bien décrit : ça transforme en zombie.

— Bon, d’accord, concédé-je.

Je remarque soudain que le jet d’eau commence à refroidir.

— On a fini ? J’aimerais bien terminer de me doucher.

Je commence à refermer le rideau de douche sans attendre de réponse, mais il s’empare à nouveau du plastique et il le maintient ouvert. Une fois de plus, je suis forcé de le récupérer pour me couvrir.

Bordel de merde.

— Oh, que non ! On est loin d’avoir fini. Tu veux m’interroger ? Alors, parlons de ce que *tu* fais ici, gronde-t-il. Parce que tu passes un peu pour un pervers dans un camp d’enfants.

J’ouvre la bouche, prêt à lui rétorquer qu’il faisait la même chose seulement quelques minutes plus tôt… mais je ne peux pas. S’il savait que je me branlais sur la bande-son de ses gémissements, les implications seraient encore pires.

Et je n’ai aucune intention de lui accorder une occasion de découvrir mon orientation sexuelle.

Je trouve donc à la volée l’excuse la plus plausible pour nier toute perversion.

— Oh, va te faire foutre, Reynolds. Ne fais pas comme si tu n’avais jamais eu d’érection en te lavant la queue.

— Vraiment ? Se laver la queue ? C’est comme ça qu’on dit, maintenant ?

L’air dubitatif, il hausse les sourcils et croise les bras sur son large torse parsemé de fins poils blonds.

Mission annulée, mission annulée.

— D’accord, tu me tiens, ça te va ? Je me branlais. Tu vas prétendre être prêt à passer huit semaines sans te masturber une seule fois ?

Je marque une pause et secoue la tête.

— Mais ce n’est pas comme si je me branlais *sur eux*. Je ne pensais pas du tout à eux.

Cette simple idée me donne la nausée.

Me branler sur *lui*, en revanche… c’est bien plus excitant. À mon grand désespoir.

— Et tu t’es sciemment touché avec une autre personne dans la cabine de douche voisine ? insiste-t-il d’un air accusateur.

Il me tient, et je ne vois qu’une seule solution pour me sortir de cette situation.

Je mens.

— Tu n’es pas le seul à être suffisamment épuisé pour te croire seul ici.

Il rougit légèrement, et je me demande si c’est à cause de la vapeur qui envahit les sanitaires ou de mon sous-entendu. Quoi qu’il en soit, ma remarque le déstabilise, et il se racle la gorge avant de faire comme si de rien n’était.

— Oui, eh bien… vérifie que tu es bien seul, la prochaine fois.

Il toussote et s’éclaircit encore une fois la gorge.

— Mais je… euh… je vais te laisser… t’y remettre.

— Merci, marmonné-je.

Malgré mon sarcasme, je suis douloureusement conscient de la pesanteur de mon ton. Je m’efforce de river mon regard sur son visage plutôt que sur son corps incroyable alors qu’il recule vers le lavabo, mais non. Dès qu’il me tourne le dos pour se peigner les cheveux, je me retrouve captivé par ses muscles au lieu de ses abdominaux et pectoraux.

— Tu peux refermer le rideau, maintenant, LaMothe, annonce-t-il en croisant mon regard dans le miroir. Sauf si tu veux me faire profiter du spectacle.

Mon estomac se contracte, un mélange de crainte et d'excitation m'envahissant tandis que je referme le rideau de douche d'un coup sec, une séparation physique nécessaire entre nous. Avery étant désormais hors de mon champ de vision, j'ai l'impression d'enfin pouvoir reprendre mon souffle.

Je dois reprendre le contrôle sur cette attirance infondée.

Enfin, elle n'est pas totalement injustifiée : en toute objectivité, Avery est un beau mec. Je l'ai très vite remarqué lors de notre rencontre. Mais il m'a été très simple de l'ignorer pour deux raisons : premièrement, il est hétéro, et deuxièmement, nous étions amis et je n'avais aucune envie de gâcher cette relation.

Heureusement pour moi, après sa transformation en salopard de premier ordre, mon attirance à son égard a décliné toute seule. Enfin, pas autant que je le pensais, apparemment, si j'en crois mon érection actuelle.

J'empoigne de nouveau la base de mon sexe, une tentative pour faire redescendre la tension, mais c'est inutile. Au point où j'en suis, seul un orgasme pourra me soulager.

Et bordel, je maudis ma propre envie d'entendre sa voix lorsque je basculerai dans la jouissance.

— Je me douche tous les soirs à cette heure-ci, pour information, clamé-je à travers le rideau.

Je me caresse lentement dans l'attente de sa réponse, mais il reste muet.

— On ne voudrait pas risquer de se croiser encore dans de telles circonstances, ajouté-je.

Toujours rien.

Son absence de réponse me fait douter. Je ne sais pas s'il est encore là ou s'il se moque simplement de moi. Je ne sais pas trop pourquoi cela m'importe. Je peux jouir sans peine, qu'il soit là ou non.

Et je sais encore moins si le partage de cette information était censé être un avertissement… ou une invitation optimiste.



OceanofPDF.com

Chapitre 5

Avery

Semaine deux

Je déteste cet endroit, bordel.

Je l'abhorre de tout mon être, et je ne sais vraiment pas comment je suis censé survivre aux deux prochains mois ici, au milieu de nulle part. Il ne s'est écoulé qu'une seule semaine, et je regrette déjà chaque seconde vécue dans une minuscule cabane de bois nichée dans la forêt infestée de moustiques.

Même avec les activités de ces derniers jours organisées au lac à l'orée du camp, grâce aux températures anormalement chaudes pour un mois de juin, je suis toujours aussi malheureux. Ne vous méprenez pas, j'adore les sorties aquatiques, mais je préférerais les faire en voilier. Ou dans n'importe quoi d'autre, tant que c'est plus difficile à faire chavirer qu'un kayak ou une planche de paddle.

Et croyez-moi, j'ai chaviré. À de nombreuses reprises.

Il va sans dire que je suis hors de mon élément, ici. Je pourrais tout aussi bien être Matt Damon dans *Seul sur Mars*, bloqué sur une planète étrangère et forcé de trouver un moyen de survivre.

L'activité du jour, en revanche, devrait être facile, même pour moi. De la randonnée.

Ce n'est qu'une balade en forêt, après tout, non ? Avec quelques montées, rochers et racines pour obstacles, mais ça reste de la marche. Et ce n'est pas comme si nous allions avancer très vite, avec une vingtaine d'enfants aux jambes plus courtes que les nôtres qui doivent suivre le rythme.

C'est tout du moins l'espoir auquel je m'accroche alors que je vérifie que les sacs des jeunes contiennent bien tout ce dont ils pourraient avoir besoin. Des bouteilles d'eau, de la crème solaire, des plans de la forêt ainsi que des

trousses de premier secours. Et des EPI Pen pour ceux souffrant d'allergies à des éléments forestiers.

Des pas se rapprochent dans mon dos alors que je m'apprête à refermer le dernier sac et, quand je me relève, je me retrouve confronté au regard insistant de nul autre que Kaleb. Il ne se contente pas de me dévisager, il me donne l'impression d'être mis à nu, comme dans ces cauchemars où l'on se rend à l'école en sous-vêtement.

Et *cette* pensée me ramène à l'autre soir, dans les douches. J'ai soudain chaud pour d'autres raisons. Des raisons sur lesquelles je préférerais ne pas m'attarder.

— Je peux t'aider ? lui demandé-je lorsque son examen commence à me mettre mal à l'aise.

Kaleb hausse un sourcil, manifestement dubitatif, puis il me jauge des pieds à la tête.

— Qu'est-ce que tu portes ?

Quoi ?

Je baisse les yeux sur mon tee-shirt vert sapin à l'effigie du camp et mon short kaki avant de reporter mon attention sur lui, les sourcils froncés.

— Exactement la même tenue que toi.

Du bout de ses bottines de marche terreuses, il tapote le dessus de mes chaussures de voile. Celles que je porte habituellement pour mes sorties en voilier avec mon père sur la rivière Columbia ou pour un séjour sur la côte.

Je lui jette un regard noir.

— Tu as quelque chose contre mes chaussures, maintenant ?

— Pour une randonnée ? Oui. Après avoir arpenté huit kilomètres de chemins forestiers dans ces mocassins, tu peux être sûr que tes pieds seront lacérés ou pire, cloqués.

— Parce que tu es un expert, c'est ça ?

Il cligne de ses yeux incroyablement verts.

— Oui. Plutôt.

Ce foutu mec. Tellement sûr de lui.

D’accord, il avait raison en début de semaine, quand on a emmené les jeunes pour une sortie en kayak. Il m’a prévenu que je finirais rouge comme une écrevisse si je ne mettais pas suffisamment de crème solaire pour cette altitude. La petite voix mesquine et bornée en moi avait refusé de l’écouter. Et devinez quoi, il avait raison, mon coup de soleil était si terrible qu’il a mis plus de trois jours à s’estomper.

Sa prévision de ce résultat l’a rendu encore plus arrogant. Je peux le lire sur son visage à cet instant même, alors que je soutiens son regard.

— Je vais prendre le risque.

Les dents blanches parfaites de Kaleb mordent sa lèvre inférieure, puis il ricane.

— Je t’en prie, Reynolds. Ce ne sont pas mes pieds qui vont finir en steak haché.

— Peu importe, grommelé-je en lui passant devant. Tu m’accompagnes pour aller chercher les jeunes ou quoi ?

— Oh, ils sont en chemin, réplique-t-il en saisissant son sac. Je viens de leur ordonner de passer aux toilettes avant de nous rejoindre ici.

Il ne se trompe pas : pas plus de cinq minutes plus tard, nous distribuons les sacs et comptons nos jeunes. Fidèle à lui-même, Kaleb saisit la moindre occasion de se moquer de moi devant les enfants, tout en me jetant de brefs coups d’œil pour jauger ma réaction.

Feindre l’agacement ne m’est pas compliqué, mais ignorer les palpitations dans mon bas-ventre n’est pas aussi aisé. Même si nous continuons de nous chamailler comme des enfants, ces échanges transpirent désormais d’une tension étrange. C’est comme ça depuis l’autre soir, dans les douches.

Peut-être même depuis le jour de mon arrivée dans ce camp.

Ça pourrait être le fruit de mon imagination, surtout depuis que je l’ai surpris en pleine masturbation après avoir moi-même fini de faire la même chose, totalement inconscient de sa présence dans la cabine de douche voisine de la mienne. Ou peut-être parce que c’étaient sa mâchoire carrée,

son mètre quatre-vingt-cinq et sa silhouette tonique ainsi que ses yeux vert forêt qui occupaient mon esprit tout du long.

Ne t'aventure pas sur ce chemin. Pas maintenant.

Kaleb demande aux jeunes de se placer en ligne, puis, sans plus tergiverser ni se moquer de moi, il se met en marche, suivi par une file d'enfants de onze ans. Je patiente afin de fermer la marche pour cette randonnée ; à la fois pour m'assurer qu'aucun jeune ne se perd dans la nature, ce qui pourrait nous valoir de sacrés ennuis, mais également pour rester le plus loin possible de Kaleb.

Plus la distance est grande entre nous, mieux ce sera.

— Vous ne vous entendez pas, tous les deux, hein ?

Je lève les yeux du chemin que je scrutais jusqu'alors dans l'espoir d'éviter de trébucher ou de me cogner les orteils contre une racine, et je découvre Elijah Marshall à côté de moi.

J'étouffe un ricanement.

— C'est si évident ?

Le morveux aux cheveux sombres me dévisage, ses yeux marron dissimulés derrière des lunettes à monture sombre. Il est petit, mesurant facilement une demi-tête de moins que les autres garçons de son groupe, son attitude réservée et sa voix faible en accord avec sa stature.

— Un peu. Vous êtes tous les deux assez doués pour faire semblant, la plupart du temps, quand même.

Je souris en coin, appréciant déjà cet enfant et son absence de filtre. Nous avons parlé à quelques reprises au cours de cette dernière semaine, mais uniquement pour qu'il me demande de l'aide à repousser son kayak du pont ou de saisir les mousquetons du hamac sur une étagère trop haute pour lui. Rien d'extraordinaire, en fin de compte, et clairement rien de suffisant pour répondre aux attentes de son oncle.

— Comment tu fais pour passer autant de temps avec quelqu'un que tu n'aimes pas ?

Sa question soudaine me sort de mes pensées.

— Une seconde, le reprends-je avant de ralentir le pas pour m'adapter à son rythme. Qui dit que je ne l'aime pas ?

Elijah me lance un regard circonspect, les sourcils haussés. Ses lunettes rendent son expression hilarante.

— Tu m'as demandé si c'était évident. Et ça l'est.

Dans un éclat de rire, je reporte mon attention devant moi. Kaleb est toujours en tête du groupe. Il est facilement identifiable grâce à sa casquette du Parc National qu'il porte à l'envers. De plus, il est nettement plus grand que les autres jeunes.

— Ce n'est pas que je ne *l'aime pas*. C'est seulement qu'on…

Je m'interromps, incapable de mettre des mots sur mes sentiments à son égard. Je ne sais qu'une seule chose : mon cerveau et mon sexe ne sont pas sur la même longueur d'onde, et je suis presque sûr que cet air montagnard me fait perdre la tête.

— Vous ne vous entendez pas tout le temps, suggère Elijah.

Ce retour sur le début de notre conversation me tire un sourire.

— Exactement. On doit travailler ensemble, donc on doit rester courtois malgré notre passé.

— Votre passé ? s'enquiert-il.

Son air intrigué ne m'échappe pas. Je me mords la lèvre inférieure et m'interroge sur ce que je peux lui dévoiler. Cependant, si je veux suivre les conseils de Colin et construire une quelconque relation avec ce garçon, je dois bien commencer quelque part. Autant lui raconter ce qui m'a amené ici.

— On jouait au base-ball ensemble à l'université, jusqu'à ce qu'il me fasse exclure il y a environ un mois.

Je me tourne vers lui juste à temps pour le voir écarquiller les yeux.

— Tu as été exclu à cause de lui, et tu supportes de le voir tous les jours ?

— Enfin… J'ai commis une erreur qui a mené à mon expulsion, plutôt. Mais elle ne serait pas arrivée s'il ne m'avait pas dénoncé.

— C'est une balance, alors.

Je ricane.

— J’ai pensé la même chose, au départ. Mais j’ai fait quelque chose de mal, donc je ne peux pas lui en vouloir de m’avoir dénoncé.

Il me dévisage, le nez froncé.

— Si tu sais que c’était mal, pourquoi l’avoir fait ?

Je me suis moi-même posé cette exacte question à plusieurs reprises, tant elle est évidente, mais c’est la première fois que j’y cherche réellement une réponse.

— Parce que j’étais blessé et en colère, donc je voulais me venger et blesser cette personne aussi. Sauf que ça ne m’a pas fait de bien. C’est même le contraire.

Il acquiesce, les sourcils toujours froncés. Il rumine manifestement mon aveu. Un rouage de son cerveau doit néanmoins s’enrayer, puisqu’il redresse vivement la tête.

— Tu n’as pas… commis un meurtre ou quelque chose comme ça, hein ?

J’explose de rire avant de décider que j’apprécie vraiment ce gamin. Je doute qu’il me soit très pénible d’apprendre à le connaître au cours des deux prochains mois.

— Rien d’illégal, promis.

Nous changeons ensuite de sujet, et je constate rapidement que c’est un enfant facétieux, curieux et très observateur. J’insiste sur ce dernier point, étant donné qu’il remarque au bout de trois kilomètres que l’écart entre le reste du groupe et nous a pratiquement triplé.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? m’interroge Elijah avant de baisser les yeux sur mes pieds.

Il s’arrête alors net et pouffe de rire.

— Kal avait raison. Tu as vraiment l’air plus préparé pour une sortie en yacht que pour une randonnée.

Cette moquerie ne m’inspire qu’un très léger agacement, mais je suis disposé à l’attribuer à la vive douleur qui transperce mes talons et mes petits orteils à chaque pas.

— Oui, oui. Tout le monde est bien critique, aujourd’hui, marmonné-je.

Je lui souris toutefois faiblement, ignorant de mon mieux la sensation brûlante au niveau de mes talons et orteils.

— Allez, petit. Accélère un peu. On ne voudrait pas qu’ils nous sèment.



OceanofPDF.com

Chapitre 6

Avery

Nous arrivons à l'heure du dîner, et je n'ai toujours pas eu le temps d'enfiler un tee-shirt après avoir retiré ma tenue de randonnée, et encore moins de faire état de mes blessures aux pieds, lorsque la porte de mon chalet s'ouvre brusquement et Kaleb entre en trombe.

Je finis de boutonner mon short, les sourcils froncés.

— Tu n'as pas appris à toquer ? J'aurais pu être nu.

— Oui, eh bien, on aurait été quitte, rétorque-t-il distraitement.

Il survole mon chalet d'un regard presque paniqué. En fait, ses yeux ne se posent même pas une seule fois sur moi.

— Tu as perdu quelque chose ?

Ma question attire son attention et son regard croise le mien, l'inquiétude et la crainte sont évidentes dans ses pupilles vert forêt.

— Elijah, se contente-t-il de répondre.

Je hausse les sourcils.

— Tu as perdu un enfant ?

— On pourrait plutôt dire égaré ? rectifie-t-il avec une grimace.

— Comment peut-on égarer un être humain ? répliqué-je, aussi amusé qu'inquiet. Une chaussure ou une clé, je veux bien, mais une personne…

— Oui, j'ai compris, m'interrompt-il.

Il est dans tous ses états, et j'imagine que mes railleries n'aident pas.

— Et tu as vérifié dans la cafétéria ? Ils étaient censés s'y rendre directement à notre retour de randonnée pour dîner.

Kaleb secoue la tête.

— Il n'y est pas.

Eh bien, merde.

— Et dans les sanitaires ? Le bureau de Colin ? Son chalet ? Tu as vérifié là-bas aussi ? demandé-je en énumérant toutes les possibilités qui me viennent en tête.

— Oui, bien sûr.

Il passe une main dans les épais cheveux bruns sur le dessus de sa tête, ce qui les emmêle.

— Personne ne l'a vu depuis la randonnée. Je ne sais pas du tout où il est, et je me suis dit qu'il pourrait être venu ici ou t'avoir confié quelque chose, comme vous avez discuté cet après-midi.

— Rien du tout, non.

L'inquiétude me noue l'estomac, et je m'empare d'un tee-shirt à l'effigie du camp afin de l'enfiler.

— Mais on peut aller le chercher ?

— Et les autres jeunes ?

Je hausse un sourcil.

— Ils ont onze ans, Kaleb, et d'autres animateurs sont avec eux dans la cafétéria. On peut les laisser manger sans nous pendant qu'on cherche Elijah.

— Bordel, grommelle-t-il avant de me jeter un autre coup d'œil. Bien, mais on devrait se séparer pour aller plus vite.

— Ça me va.

Je remets mes chaussures, m'efforçant d'ignorer les douloureuses ampoules et entailles sur mes pieds, puis je descends les marches de mon chalet à sa suite. Je m'accorde ensuite à son pas hâtif sur le chemin du pavillon.

— Comment veux-tu t'y prendre ?

— Je vais continuer de chercher vers le cœur du complexe. Peut-être qu'il bouge en même temps que moi, et c'est pour ça que je le rate. Toi, vérifie les chemins menant aux autres chalets. Et peut-être d'autres zones

du terrain. Le Glass Lake, la clairière. Je doute qu'il s'aventure aussi loin, mais ça parerait au moins à toute éventualité.

Il s'arrête devant le pavillon et me tend l'un des talkies-walkies dont nous nous servons pour nos randonnées et autres excursions.

— Préviens-moi si tu le trouves. Sinon, on se rejoint ici dans une heure et on pourra…

Il ne finit pas sa phrase, ce qui m'indique qu'il pense déjà au pire. Merde, dire que ce n'est pas mon cas serait mentir. Il s'agit sûrement du pire cauchemar de tout animateur de camp de vacances, surtout en pleine forêt comme ici, la ville la plus proche située à plus de quinze kilomètres. Seule la nuit pourrait empirer cette situation… et elle tombera dans quelques heures.

Sans réfléchir, je pose une main sur son bras et le serre doucement pour le rassurer, sans penser que ce contact amplifierait le courant électrique presque palpable entre nous. Cette tension est désormais presque constante lorsque nous sommes à proximité l'un de l'autre.

— On va le retrouver. Ne t'en fais pas.

Sa pomme d'Adam remonte dans sa gorge quand il déglutit, puis il hoche la tête.

— On va le retrouver.

Quelques secondes plus tard, la sensation brûlante de sa peau sous ma paume devient impossible à ignorer, tout comme le sifflement qui se transforme lentement en grondement dans mon esprit, et je retire ma main. Nous ne nous lâchons en revanche pas des yeux, nos regards comme aimantés par une force quelconque qui ne cesse de nous rapprocher.

— Essaie de n'alerter personne sur l'égarement d'un enfant, me conseille-t-il à voix basse.

Je perçois une fois de plus la panique dans son regard, la même qui troublait ses iris lorsqu'il a débarqué dans mon chalet.

— Surtout Colin. Tu sais, tant qu'on n'est sûrs de rien.

Je souris en coin, bien que sans le moindre humour.

— On ? Il me semble qu’il s’est perdu sous ta surveillance, pas la mienne.

Kaleb lève les yeux au ciel, ce qui rompt le sort entre nous.

— À tout à l’heure.

Nous nous séparons devant le pavillon, et je remonte une par une toutes les rangées de chalets, supposant qu’il a pu se mêler à un autre groupe, mais en vain.

Je n’ai pas plus de chance vers le chemin de randonnée, et il ne se trouve pas dans la clairière derrière le lac non plus. Cependant, alors que je m’apprête à revenir sur mes pas, je le remarque enfin.

De l’autre côté du lac.

Assis au bord du pont, les pieds dans l’eau.

Seul.

C’est seulement lorsque mes yeux se posent sur lui que je prends conscience de l’angoisse qui s’était emparée de moi. Le soulagement me submerge et se répand dans chacune de mes cellules. C’est sûrement pour cette raison que je m’élance à toute vitesse vers le chemin menant au pont. Je jure n’avoir jamais couru aussi vite de toute ma vie, même avec la pléthore d’ampoules que j’ai obtenues aujourd’hui.

Dès qu’il apparaît de nouveau dans mon champ de vision, je reprends ma respiration.

À cette distance, il m’a l’air sain et sauf. Bien qu’une cinquantaine de mètres nous sépare encore, son dos voûté ainsi que sa tête baissée rendent sa contrariété évidente.

On dirait une version enfantine d’Atlas, le poids du monde reposant sur ses épaules.

Je me rapproche lentement d’Elijah et, arrivé auprès de lui, je choisis de rester muet. Je retire plutôt mes chaussures et m’assieds à côté de lui, prêt à plonger mes pieds dans l’eau fraîche du lac.

— Tu devrais sûrement éviter, marmonne Elijah sans me regarder. Tes ampoules pourraient s’infecter.

Il n’a pas tort, mais…

— Je vais prendre le risque, répliqué-je en immergeant mes pieds.

Le silence s’attarde entre nous, brisé uniquement par les sons de la nature.

Des oiseaux pépient au loin, et de petites vagues générées par le vent sur le lac viennent s’écraser contre le ponton.

C’est paisible. Apaisant.

Elijah pourrait passer pour une sculpture de glace, avec sa réserve flagrante. Toutefois, alors que le temps s’écoule et que le silence perdure, je le sens presque se relâcher à côté de moi.

Puis, sans encouragement de ma part, il reprend la parole.

— Je déteste venir ici.

Mon attention rivée sur lui, je réponds avec précaution.

— Au lac ?

— À Alpine Ridge, me corrige-t-il en battant des pieds dans l’eau. C’est nul, ici.

Je tire mon chapeau à Colin ; il avait raison sur le mal-être d’Elijah dans ce camp de vacances. Il ne semblait pourtant pas si mélancolique tout à l’heure, pendant notre randonnée, et je me demande ce qui a pu changer depuis.

— Tu veux dire que tu ne t’es pas amusé, aujourd’hui ?

Il hausse les sourcils, mais refuse toujours de me regarder.

— Tu trouves ça amusant, de grimper des montagnes ? Ce n’est qu’une montée vers nulle part, puis un demi-tour et une redescente.

Je ne peux retenir un petit sourire. Il n’a pas tort. La randonnée est un loisir un peu fou, vu sous cet angle.

— Et tu n’as pas apprécié ta semaine ici ? insisté-je en haussant un sourcil. Avec le kayak et tout ça ?

Cette fois-ci, il se contente de secouer la tête.

— Pourquoi reviens-tu tous les ans, alors ? Enfin, je sais que ton oncle est le directeur, mais…

Je ne finis délibérément pas ma pensée, lui laissant ainsi l'occasion de la compléter comme il le souhaite. J'espère qu'il saisira cette perche et me donnera une réponse de plus de quelques mots.

Quand ses yeux écarquillés se détournent du lac pour se poser sur moi, je comprends qu'une grande avancée s'annonce pour nous.

— Je n'ai pas vraiment le choix. Mon père veut que je vienne. Que je me fasse des amis, que je profite du plein air et que je *vive des aventures*, énumère-t-il avec une pointe de sarcasme sur le dernier point.

Il hausse les épaules avec indifférence avant de continuer.

— Donc je viens, même si rien de tout ça n'arrive.

— Mais tu as des amis, fais-je remarquer.

Je l'ai déjà vu rire et plaisanter avec d'autres garçons au déjeuner ou pendant les activités. En fait, cette dernière semaine, je n'aurais jamais cru qu'Elijah était cet enfant décrit par Colin à mon arrivée.

Jusqu'à ce soir.

Un ricanement étouffé lui échappe.

— On s'entend bien, peut-être, mais ce ne sont pas mes amis.

Je me mords brièvement la lèvre.

— Dayton et Colton ont l'air sympas, hasardé-je. Ils partagent ton chalet, non ? Et de ce que j'ai compris, ils viennent ici depuis aussi longtemps que toi.

Il hausse encore une fois les épaules.

— J'ai toujours l'impression d'être la cinquième roue du carrosse avec leur… lien de jumeaux.

— Qu'en est-il de Liam, Jordan ou Bradley ? m'enquiers-je en listant plusieurs jeunes de notre groupe. Je t'ai vu rire avec eux à plusieurs reprises.

— Ils sont trop sportifs, et ils aiment trop les activités extérieures.

Je ne devrais pas rire, j’en ai conscience, mais je suis incapable de me retenir de pouffer.

— C’est un camp d’été en plein air, petit. Ce n’est pas le but ?

— Si, confirme-t-il. Mais ça ne me ressemble pas. Je préférerais passer l’été dans ma chambre…

— Si la suite est « à jouer aux jeux vidéo », je vais hurler, l’interromps-je.

Pour ponctuer ma phrase, j’ouvre la bouche et prends une grande inspiration, prêt à m’époumoner.

Il recouvre ma bouche de sa main et, pour la première fois depuis que je me suis installé à côté de lui, un petit sourire s’épanouit sur ses lèvres.

— Ne me dis pas que tu fais partie de ces adultes qui détestent les jeux vidéo.

Je m’esclaffe sous sa paume avant de retirer sa main.

— Pour commencer, je ne suis *pas* un adulte. Je suis peut-être assez vieux pour être considéré comme tel, mais je te promets que je suis tout autant un enfant que toi. Ensuite, j’adore les jeux vidéo. Mais ils sont réservés aux journées pluvieuses d’hiver, et pas à ce si beau temps qu’on a en été.

— Sauf pour quelqu’un qui déteste le plein air, réplique-t-il. Dans ce cas, les jeux vidéo sont géniaux *tous les jours*.

— Pas faux. Mais as-tu essayé de trouver quelque chose qui te plaît, ici ? Le tir à l’arc, les cordes ou les chasses au trésor ? Rien du tout ?

— Ce n’est pas horrible, mais je n’adore pas ça non plus.

Il hausse une fois de plus les épaules, à mon plus grand agacement. Lorsqu’il reprend la parole, c’est d’une voix plus faible que jamais, l’air perdu et esseulé.

— J’ai l’impression de ne pas avoir ma place, ici.

Je ne pensais pas que mon cœur pouvait se briser pour quelqu’un d’autre, mais c’est pourtant ce que j’éprouve à cet instant. Et je déteste qu’il se sente ainsi.

Peut-être parce que je le comprends plus que je ne veux bien l’admettre.

— Tu n’es pas le seul à ressentir ça, affirmé-je plus pour moi-même que pour lui. Mais tu sais ce qu’on doit faire, quand on a l’impression de ne pas être à notre place ?

— J’imagine que *rentrer chez soi* n’est pas la bonne réponse, rétorque-t-il avec un sourcil haussé.

— Bien tenté.

Avec un sourire en coin, je lui donne un petit coup d’épaule.

— Nan, petit. On fait semblant, et le reste suivra.

Il s’accorde une seconde pour réfléchir à mon conseil, puis il tape son pied contre le mien.

— Et comment ça fonctionne pour toi ? Porter des mocassins pour une randonnée ? se moque-t-il. Enfin, qui fait ça ?

Avec un petit rire, je secoue la tête.

— Je n’ai jamais prétendu être très doué pour faire semblant, d’accord ? Je travaille encore dessus. Mais ça devient plus facile chaque jour, et ça sera pareil pour toi.

Même s’il acquiesce, je vois bien qu’il n’est pas totalement convaincu. Mais bon, il faut bien commencer quelque part.

— Tu as peut-être raison.

Notre conversation s’éteint, nos mots remplacés par les sons de la nature.

Je ne sais pas trop combien de temps nous restons dans cette petite bulle de tranquillité face au lac alpin, mais c’est la première fois depuis mon arrivée au camp que je me sens autant en paix avec moi-même.

Cette sensation ne dure toutefois pas, puisque je repère Kaleb derrière nous lorsque je tourne distraitement la tête.

Il remonte le chemin jusqu’au lac, le soulagement et l’agacement dans son expression évidents même à cette distance. Le froncement de ses sourcils et sa mine boudeuse indiquent clairement son mécontentement en me trouvant avec Elijah.

Sûrement parce que j’ai omis d’accomplir la seule tâche qu’il m’avait confiée : le prévenir via talkie-walkie si je le trouvais.

— Elijah, tu es censé dîner au pavillon, à l’heure qu’il est, déclare-t-il quand il nous rejoint.

Son regard est rivé sur le jeune installé à côté de moi.

— Je ne veux pas manger là-bas, marmonne Elijah en donnant des coups de pied dans l’eau. Je ne veux même pas être ici.

Pris d’une soudaine intuition, je pense comprendre son problème.

— On va remonter et je vais m’asseoir avec toi, me surprends-je à proposer sans réfléchir.

Elijah tourne vivement la tête vers moi, les yeux brillants, comme si je venais de lui décrocher la lune.

— Vraiment ?

Bingo.

Je hausse les épaules.

— Pourquoi pas ? Aucune règle ne nous l’interdit.

Je ne crois pas, en tout cas. Je jette toutefois un coup d’œil à Kaleb pour en être sûr. Il hoche la tête.

— Ça ne pose aucun problème, confirme Kaleb. Mais tu dois manger. La journée a été longue, et on recommence demain. Il te faut de l’énergie.

Eli soupire longuement.

— Génial. Encore une épuisante journée en plein air prévue pour demain. Exactement ce que je voulais.

L’insolence de cet enfant.

Je suis obligé de serrer les lèvres pour réprimer mon rire.

Je lui donne un petit coup d’épaule.

— Allez, l’encouragé-je. Rejoignons les autres avant de nous attirer encore plus d’ennuis.

Entre la randonnée de la journée et la recherche d'Elijah ce soir, mes pieds me donnent effectivement l'impression d'être deux steaks hachés d'ici la fin du repas. J'en prends encore plus conscience lorsque je me pose sur le ponton et retire mes chaussures, révélant ma peau rougie qui me brûle au contact de l'air frais. J'observe le carnage.

— Putain, grommelé-je dans ma barbe.

J'ouvre la trousse de premiers secours que j'ai récupérée au pavillon et commence à désinfecter les ampoules, interrompu par le craquement de branchages ainsi qu'un bruit de pas m'annonçant que je ne suis plus seul. Bien que la voix divulgue son identité, j'aurais pu deviner qu'il s'agissait de Kaleb sans même me retourner.

— Je pensais bien te trouver ici, annonce-t-il en s'affaissant sur le bois à côté de moi.

Quand je lève les yeux, je croise son regard vert dans lequel brille sa délectation. Son expression arrogante laisse transpirer son « je t'avais prévenu » et, j'ai beau l'admettre à contrecœur, c'est mérité.

Il avait raison de me dire qu'une randonnée en mocassins était une mauvaise idée.

— J'imagine que tu viens jubiler.

Avec un sourire en coin, il pointe mes pieds d'un signe de tête.

— Nan, je pense que tes pieds dégoûtants te punissent assez.

Je reporte mon attention sur mes pieds et me rends compte que c'est bien le cas. Enfin, je n'ai aucune ampoule sur la plante de mon pied, au moins. Ce serait tellement pire.

— Laisse-moi faire, déclare-t-il.

Il s'empare du rouleau de gaze et bande mon talon gauche. Il me dévisage un instant, surpris par mon manque de résistance.

— Sauf si tu préfères t'en occuper toi-même. Mais je suis suffisamment formé en premiers secours pour te soigner les yeux fermés.

Je l'autorise à continuer d'un hochement de tête, interdit, incapable de formuler le moindre mot. Peut-être mon subconscient sait-il qu'il vaut

mieux le laisser s’occuper correctement de mes blessures plutôt que de me ridiculiser une fois de plus.

Ou peut-être suis-je trop occupé à m’efforcer d’ignorer les impulsions électriques qui me traversent lorsque sa peau effleure la mienne.

Il continue de panser mes blessures en silence pendant un moment, saisissant l’ampleur du massacre au fur et à mesure. Quand il passe au second pied, toutefois, il laisse échapper un sifflement.

— Mince alors, tu ne t’es pas loupé, commente-t-il avant de bander le talon. J’ai une paire supplémentaire de chaussures de marche, tu sais. De nombreux autres animateurs en ont aussi. Il te suffisait de demander d’emprunter une paire à ta pointure.

— Et moi qui croyais que tu ne jubilerais pas, rétorqué-je sèchement.

— C’est plutôt de l’information pour éviter que ça recommence.

Il avance sur mon pied et bande une partie extrêmement endolorie. Nous grimaçons tous les deux quand la gaze entre en contact avec ma peau.

— Bordel de merde, pesté-je. Il vaudrait peut-être mieux les amputer, au point où ça en est.

Un semblant de sourire fait tressauter ses lèvres.

— Ça pourrait devenir nécessaire, vu que tu as eu la bonne idée de les plonger dans l’eau du lac tout à l’heure. Tu les as bien rincés ensuite, non ?

Je lève les yeux au ciel.

— Je suis peut-être incapable d’emporter les bonnes affaires pour un séjour de deux mois en pleine nature, mais je connais les bases des premiers secours.

Ses lèvres tremblent alors qu’il se retient manifestement d’émettre un autre commentaire. Ou de rire. Si je devais parier, je dirais même sûrement les deux. Cet instant me remémore notre première année universitaire, quand nous plaisantions régulièrement. C’est réglé, maintenant. Je ne crois pas que ça changera de sitôt.

Heureusement pour moi, il continue de bander mon pied sans piper mot, probablement le seul point positif de ma journée à l’exception de ma

conversation de ce soir avec Elijah.

Sa volonté de se confier à moi m'a donné l'impression d'être réellement utile pour la toute première fois depuis mon arrivée au camp. Honnêtement, c'est sûrement la première fois depuis bien longtemps que je me suis senti compris par quelqu'un d'autre.

Et je discutais avec un pré-ado.

Mais je le comprends ; je me suis moi aussi déjà senti à l'écart. Trop mal dans ma peau pour montrer qui j'étais vraiment aux autres. Je me suis plié en quatre pour devenir celui que mon père voulait que je sois, et voilà où ça m'a mené. Je suis aujourd'hui désabusé, retranché derrière mes barricades, et je coupe court à toute relation avant qu'elle ait le temps de se développer. C'est un mode de vie très solitaire, et je perçois la même solitude en Elijah.

Je n'ai aucune envie de voir ce garçon emprunter la même voie que moi. Donc, même si ce n'est pas vraiment mon rôle, j'ai bien l'intention d'intervenir.

— J'ai une faveur à te demander, l'avisé-je d'un ton hésitant.

Tandis que Kaleb se concentre sur mon pied, je remue l'eau du lac avec ma main.

Il lève brièvement les yeux, un sourire aux lèvres.

— Me demander mes chaussures de marche maintenant ne va rien arranger. Mais oui, tu peux emprunter les miennes, la prochaine fois.

— Très drôle, grommelé-je.

Je ne lésine pas sur le sarcasme, puisque ce n'était pas du tout où je voulais en venir, bien que je garde sa proposition en tête pour plus tard. Je ne compte certainement pas subir à nouveau la douleur et la gêne de le voir jouer les infirmiers à cause de ma propre stupidité.

La situation a l'avantage d'amuser Kaleb, au moins. Cela me hérisse le poil, évidemment, mais je lui suis tout de même reconnaissant de son coup de main. Il ne me doit rien, d'autant plus que nous ne cessons de nous prendre la tête depuis mon arrivée.

— Que voulais-tu vraiment me demander ?

Je tapote le ponton de bois du bout des doigts et m’humecte les lèvres.

— Tu penses que tes frères pourraient intégrer un peu Elijah à leur cercle ? Tu pourrais arranger ça ?

Une expression étrange passe sur son visage, ses lèvres entrouvertes et ses yeux vert forêt écarquillés. Un mélange de perplexité et… d’émerveillement, peut-être ? En tout cas, il me dévisage comme s’il ne me reconnaissait pas. Ou comme si j’étais possédé par quelqu’un qui accorde réellement de l’importance à une autre personne que lui-même.

Enfin, c’est peut-être bien la première fois que ça m’arrive, donc je ne peux pas trop lui en vouloir.

Il détourne le regard et reporte son attention sur le lac avant de refermer vivement la bouche. Il a beau se racler la gorge, sa voix est rauque lorsqu’il reprend la parole.

— Je vais voir ce que je peux faire. Ou Colin peut s’en charger.

Ce gosse n’a certainement pas besoin que son oncle vienne à sa rescousse et tente de lui faire des amis à sa place. Son intervention ne lui serait vraiment d’aucune aide pour se sentir inclus ou moins esseulé.

Et mon assignation au groupe avait justement pour objectif d’éviter à Colin de s’inquiéter pour Elijah cet été.

— N’implique pas Colin, refusé-je en secouant la tête. Ça ne ferait qu’empirer la situation.

— Quelle situation, exactement ?

Je me sens mal à l’aise à l’idée de lui divulguer les confidences d’Elijah, mais je me vois mal garder cette information pour moi alors que Kaleb pourrait trouver une idée afin de lui venir en aide. Il connaît ce gamin depuis bien plus longtemps que moi, après tout.

Je soupire longuement et secoue la tête.

— Il déteste ce camp. Il se sent à l’écart et a l’impression de ne pas être à sa place.

L’empathie se lit sur le visage de Kaleb, mais il ne paraît pas spécialement surpris. Il hoche la tête.

— J’aimerais pouvoir dire que je ne m’attendais pas à cette réponse, mais c’est comme ça depuis sa première année ici. Il est très réservé et craint le rejet, explicite-t-il tout en terminant de panser mes blessures. Mais pas avec toi. Tu as réussi à établir un lien plus fort avec lui en une seule semaine que moi en trois ans. Ça pourrait me contrarier si je n’étais pas aussi reconnaissant qu’il s’ouvre au moins à quelqu’un.

Avec un soupir, je fais rouler mes épaules dans l’espoir de dénouer mes muscles crispés par l’anxiété, le stress et l’inquiétude.

— Ça ne me paraît pas suffisant.

Quand je croise de nouveau son regard, il arbore la même expression qu’un peu plus tôt. Celle qui laisse penser qu’il ne m’a jamais vu avant cet instant précis, et qui ravive mon impression d’être transparent. Complètement mis à nu. Je dissimule donc ma gêne derrière de la colère.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? râlé-je.

Il détourne rapidement les yeux et secoue la tête, mais un petit sourire en coin persiste sur ses lèvres.

— Je ne sais pas. Tu es doué avec lui, c’est tout. Je ne l’aurais pas imaginé.

Oui, eh bien, moi non plus. Mais le traumatisme infligé par les attentes d’un parent peut créer des liens, qu’importent leurs apparentes différences. Mais je ne souhaite pas que Kaleb distingue cette facette de moi pour autant. Il pourrait découvrir bien plus que ce qu’il devrait, et cette éventualité me terrifie.

Je scrute mes paumes à la recherche d’échardes invisibles pour m’empêcher de le regarder.

— Il faut savoir varier les plaisirs, répliqué-je. Ce serait trop prévisible, si j’étais constamment un enfoiré. Je préfère tenir tout le monde en haleine.

— Oui, ça doit être ça, murmure-t-il.

L’humour dans sa voix me force toutefois à relever la tête.

Il sourit désormais de toutes ses dents, et je crois bien que c’est la première fois que ce sourire m’est destiné. Un vrai sourire, sans la moindre

trace d’arrogance ou de condescendance comme ceux qu’il me lance depuis mon arrivée au camp. Il est simplement… je ne saurais pas l’expliquer.

Joyeux ne me paraît pas convenir. J’ai presque l’impression qu’il voit quelque chose en moi qui n’existe pas, ce qui me trouble encore plus. Les palpitations reprennent de plus belle dans mon bas-ventre, accompagnant ce courant électrique persistant entre nous.

— Oui.

Un rire étouffé lui échappe.

— Tu ne pourrais pas simplement tenir à ce garçon, hein ?

Les lèvres serrées, je secoue la tête.

— Nope. Je ne fais que mon travail.

Et quand Elijah rentrera chez lui et parlera à son père de ce super animateur qui l’a aidé à survivre à ce camp d’été qu’il déteste tant, il est impossible que je ne sois pas réintégré à Foltyn.

Ce n’est qu’un moyen d’atteindre mon but. Tout le monde est gagnant, comme me l’a promis Colin. C’est tout.

C’est ce dont j’essaie de me convaincre, tout du moins.



OceanofPDF.com

Chapitre 7

Kaleb

Quelques jours se passent sans incident, et la fin de semaine arrive avec son activité de groupe nocturne. Ce soir, c'est feu de camp et s'mores[1], et même à presque vingt-et-un ans, ça doit être mon moment préféré de mes séjours à Alpine Ridge. Même si ce n'est pas une garantie, ici, à cause des interdictions de feu généralement instaurées à partir de début juillet. Cependant, le printemps a été humide, cette année, et nous avons bien l'intention d'en profiter pour faire griller des guimauves jusqu'à ce que la forêt s'assèche et que nous n'en ayons plus le droit.

Bien sûr, calmer un groupe de jeunes de onze ans pour qu'ils restent immobiles, même pour grignoter, n'est pas aussi aisé qu'il y paraît. Je ne sais pas si c'est parce que je suis assez jeune pour qu'ils me considèrent comme encore cool, mais pas suffisamment pour qu'ils me respectent réellement lorsque je leur donne des ordres. C'est toutefois incroyablement frustrant, d'autant plus quand ils tentent de mettre ma patience à rude épreuve.

Liam et Jordan s'y efforcent constamment, cette année. Évidemment, le fait que je sois le grand frère de Day et Cole est sûrement la raison pour laquelle ils pensent ne pas s'attirer d'ennuis même s'ils dépassent les limites.

— Vous pensez que vos parents vont vous laisser revenir ici si l'un de vous perd un œil à cause d'un combat en duel avec des bâtons ? leur demandé-je quand ils se battent avec leurs pics sur lesquels sont embrochées des guimauves comme s'il s'agissait d'épées.

Ma remarque ne les convainc néanmoins pas de s'assagir. Au contraire, ils m'ignorent totalement.

— Si vous ne vous asseyez pas tout de suite, tous les deux, je vais vous ramener de ce pas à votre chalet, intervient Avery.

Il ne lève même pas la tête des bâtons d'Elijah et Max, sur lesquels il est en train de piquer des guimauves. Je m'attends à ce qu'ils l'ignorent tout autant que moi, et je suis choqué de les voir obéir sans protester.

Eh bien, merde, alors.

Quand tout le monde a son s'more et que plus personne n'en redemande, je me rapproche d'Avery.

— Comment as-tu accompli ce miracle ? m'enquiers-je.

Avery croise mon regard.

— De quoi parles-tu ?

Je m'efforce de lui répondre à voix basse afin de ne pas déranger cet instant paisible.

— Les calmer aussi vite.

Les sourcils froncés, il hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Je leur ai simplement dit ce que je n'aurais pas voulu entendre à leur âge.

— C'est ce que je fais aussi, et ça ne fonctionne qu'une fois sur deux.

— Peut-être parce qu'ils savent que tu te laisses marcher sur les pieds, répond-il avec nonchalance.

J'en reste bouche bée et, sans réfléchir, je lui donne un petit coup dans l'épaule.

— N'importe quoi.

— Si tu y crois, LaMothe, se moque-t-il avant d'aller s'installer à une place libre de l'autre côté du feu.

Je l'observe et me demande comment cet homme peut être celui qui s'est servi de ce cliché pour révéler publiquement l'homosexualité de l'un de nos coéquipiers. J'ai l'impression de voir la version de lui que je pensais connaître lors de notre première année, et les pièces du puzzle ne s'alignent pas dans mon esprit alors que je m'assieds sur le dernier siège libre entre deux enfants.

Nous nous détendons tous, les craquements du feu et le doux sifflement du vent dans les arbres apaisant le groupe. Cela fait partie de ce que je préfère dans mes étés passés ici. Ne faire qu'un avec la nature. Me sentir si petit et insignifiant dans un si grand univers.

Ça berce mon âme.

Mais pas autant que d'habitude, et je sais que c'est à cause de cette personne assise en face de moi.

La lumière des flammes éclaire son visage, projetant une lueur chaude sur les traits marqués de son nez et de ses joues, lui donnant un air plus brut que d'ordinaire. Ça le fait paraître plus vieux, aussi, plus proche des vingt-cinq ans alors qu'il n'a que quelques mois de plus que moi.

Et je me maudis de ne l'en trouver qu'encore plus attirant.

Je sais que, si je continue de le regarder ainsi, il finira par s'en rendre compte. Ou pire, me prendre sur le fait, ce qui risque de causer bien d'autres problèmes, ce dont je n'ai pas…

— On devrait jouer à un jeu.

La suggestion de Jordan me sort de mes pensées.

Je suis toujours partant pour jouer, surtout quand cela me permet d'éviter de narrer des histoires d'horreur, comme il me l'était demandé lors des soirées feu de camp de l'année dernière. Je ne suis pas très bon conteur en général, et des jeux sont la solution parfaite pour m'épargner une gêne répétée.

Je me penche en avant, les coudes sur les genoux.

— Quel jeu as-tu en tête ?

Jordan jette un coup d'œil à Colton, puis à Liam.

— Ce jeu TikTok pourrait fonctionner, non ?

— Un jeu TikTok ? répété-je.

— « Baisse un doigt », m'explique mon frère. Tu sais de quoi je parle.

Je ne peux retenir un éclat de rire.

— C'est « Je n'ai jamais ».

— Non, insiste Liam. Ça s’appelle « Baisse un doigt ».

— Oui, mais c’est basé sur le « Je n’ai jamais ».

Je survole les garçons du regard, chacun d’entre eux me dévisageant comme si j’avais perdu la tête.

— Vous dites « je n’ai jamais », puis vous complétez la phrase avec quelque chose que vous n’avez jamais fait. Tous ceux qui ont déjà fait cette chose baissent un doigt. La dernière personne avec au moins un doigt encore levé a gagné.

— Pourquoi est-ce qu’on dirait des trucs qu’on n’a jamais faits ? m’interroge Jordan, manifestement perplexe.

— Ça m’a l’air un peu nul, ajoute Liam.

Il lance des regards autour de lui à la recherche du soutien de ses amis et camarades, et l’obtient de la majorité d’entre eux.

Les gosses d’aujourd’hui, vraiment.

Et, oui, j’ai conscience que cette simple pensée me fait passer pour un vieux.

— C’est plus amusant comme ça, je vous le promets.

Je reporte mon attention sur Avery de l’autre côté du feu et le supplie du regard de me prêter main-forte. Il a bien dû jouer à ce jeu au moins une fois dans sa vie.

Bien entendu, à la grande surprise générale, il ne m’apporte aucun soutien.

— Ne me regarde pas, clame-t-il en croisant les bras. Je ne suis pas concerné.

C’est ce qu’il croit.

— Oh, si. Tu vas jouer aussi.

Il fait la moue.

— Vraiment ?

— Tout à fait. La participation aux activités du camp est obligatoire, assené-je en haussant un sourcil. J’en conclus que tu as des choses à

cacher ?

Avery fronce les sourcils. À la lueur des flammes, il ressemble plus à un tueur psychopathe prêt à décimer le camp à la tronçonneuse qu'à un simple étudiant.

Ou *ancien* étudiant, plutôt.

Cependant, il ne se plaint pas et ne dit plus rien, tandis que les garçons jouent chacun leur tour autour du feu de camp. Ils énumèrent des actions particulièrement ridicules, comme « je n'ai jamais voyagé sur la lune » ou « vu un alien », et personne n'a encore baissé un seul doigt lorsqu'arrive le tour d'Avery.

— Je crois que vous n'avez pas compris le but de ce jeu, marmonne-t-il.

Il dévisage l'un de mes frères, assis à côté de lui. Je ne peux pas lui en vouloir, étant donné que Dayton vient de proposer « je ne suis jamais mort ».

Enfin, des jumeaux, c'est Colton qui s'est approprié la majorité des neurones quand ils étaient encore dans le ventre de notre mère.

— Je n'ai jamais participé à un camp d'été, déclare Avery.

Tous les garçons baissent un doigt, moi également.

— Tu dois baisser un doigt aussi, râle Dayton quand il remarque les cinq doigts encore levés d'Avery.

— Je travaille ici. Je n'ai jamais *participé* à un camp d'été. Ce n'est pas la même chose.

Face à ce détail technique, de nombreux yeux se lèvent au ciel, mais les jeunes continuent de suivre le cercle.

Maintenant que les garçons ont mieux compris le but du jeu, ils sont devenus un peu plus compétiteurs et impitoyables. Certains d'entre eux attaquent délibérément leurs camarades, s'efforçant d'éliminer leurs amis. D'autres tentent de s'en prendre à Avery ou moi-même, annonçant qu'ils n'ont jamais obtenu leur bac ou joué au base-ball à l'université.

Même Elijah, qui est resté très calme et réservé depuis sa petite fugue, se joint à cette coalition.

— Je n’ai jamais porté de mocassins pour une randonnée, énonce-t-il en soutenant le regard d’Avery.

— Tu n’existes plus pour moi, réplique Avery avant de baisser un troisième doigt.

Je ne peux retenir un petit rire.

Néanmoins, il ne me reste plus qu’un doigt levé et, à ce rythme, je serai le premier éliminé. Même s’il ne s’agit que d’un jeu avec un groupe d’enfants, il m’est impossible de contenir mon instinct de compétition.

Pour cette raison, quand je remarque mes deux frères avec deux doigts levés chacun, je décide d’équilibrer un peu le score.

— Je n’ai jamais eu de jumeau.

Les regards assassins que me lancent Dayton et Colton alors qu’ils baissent un doigt supplémentaire pourraient faire fondre la glace. Toutefois, les jeunes semblent bien s’amuser, et mes frères également, et c’est bien le plus important. Bien entendu, nous avons droit à quelques déclarations décalées et humoristiques pour le second tour, mais je mettrai cela sur le compte de leur jeune âge.

C’est ensuite au tour de Liam, qui a sincèrement l’air d’être à deux doigts de bondir de son siège tant il déborde d’impatience. Et je préfère largement ça plutôt que de les voir ennuyés.

— Je n’ai jamais…

Il survole le groupe d’un regard sournois avant de compléter sa phrase.

— … embrassé un autre garçon.

À l’instant où je capte ses mots, une sueur froide recouvre ma peau.

J’assume mon orientation sexuelle, et j’ai appris il y a bien longtemps que je n’avais pas à en avoir honte. C’est l’une des raisons pour lesquelles je suis ouvertement gay auprès de ma famille entière : mes frères, mes tantes et mes grands-parents inclus. Même certains de mes amis à Foltyn sont au courant, comme Daniel, mon colocataire. Je n’essaie pas de le dissimuler au monde, même si je ne le crie pas sur tous les toits.

Ce n’est qu’une partie de moi.

L’assumer devant Avery, en revanche, c’est une autre paire de manches. Je ne peux pas prédire sa réaction, mais si je me fie à ses actes passés, je ne m’attends à rien de bon.

J’ai donc bien l’intention de mentir devant tous ces enfants, ne serait-ce que pour sauver ma propre peau.

Sauf que je surprends le regard de Colton et Dayton, qui attendent de me voir baisser un doigt. Parce qu’ils savent pertinemment que je le devrais.

Et merde.

Je replie lentement mon dernier doigt dans ma paume, mon élimination désormais officielle. Néanmoins, j’ai beau m’efforcer d’être le plus discret possible, de petits cris étonnés retentissent autour du feu de camp.

— Attends, tu as embrassé un *garçon ?* s’enquiert Liam, son nez légèrement froncé. Mais tu n’as pas le droit.

Je me reprends rapidement, lui répondant pour couper court à toute connotation négative que pourraient associer ces jeunes à la communauté queer.

— Selon qui ?

— Ben, tout le monde.

Je secoue la tête.

— Tu te trompes. Tu as le droit d’embrasser qui tu veux, tant que la personne te l’autorise.

— Mais embrasser des garçons ne te rend pas gay ? m’interroge Max.

Je serre instinctivement les lèvres et, *bordel*, j’aimerais vraiment ne pas aborder ce sujet maintenant. Surtout que je peux sentir le poids du regard d’Avery sur moi. Mais je ne compte certainement pas laisser ces enfants croire que les orientations sexuelles autres que l’hétérosexualité sont mauvaises.

— Pourquoi dis-tu ça comme si c’était mal ?

Max ne répond rien, pas plus que les autres garçons présents. Je continue donc sur ma lancée.

— Mais non. On peut très bien échanger des bisous innocents avec quelqu'un du même genre que soi. Ça ne vous rend pas automatiquement gay. Et puis, la bisexualité existe aussi. Ça veut dire qu'on aime autant les garçons que les filles.

Je marque une pause, hésitant à me lancer dans des explications plus poussées sur la pansexualité ou l'asexualité, mais je me ravise. C'est un sujet pour un autre jour, sûrement quand ils seront un peu plus vieux.

— Tu es quoi, toi, alors ? me questionne Jordan.

Je me mords l'intérieur de la joue avant de prononcer les mots dont je me suis promis de ne jamais avoir honte.

— Je suis effectivement gay.

Si j'en crois le silence qui s'abat sur le groupe et les sourcils froncés de tous, ils digèrent l'information. Mince alors, je fais de mon mieux pour garder le contrôle, mais c'est presque impossible quand je sens Avery me scruter.

Je n'ai même pas besoin de me tourner vers lui pour le confirmer ; la chaleur des flammes impétueuses n'arrive pas à la cheville de son regard brûlant sur mon visage. Il me transperce et me consume, me réduisant presque en cendres.

Et quand je trouve enfin le courage de croiser son regard par-dessus le feu, je jurerais être sur le point de m'embraser.

Je suis fait de verre, et mes frères viennent de me jeter des pierres, me brisant et m'éclatant en mille morceaux. C'était un accident, sans la moindre mauvaise intention derrière leur attente d'affirmation de mon orientation sexuelle. Ce n'était pas une grande révélation, pour eux ; ils s'attendaient simplement à ce que je dise la vérité.

Dommage que cette vérité puisse avoir de terribles conséquences.



OceanofPDF.com

Chapitre 8

Avery

Kaleb et moi ramenons les enfants à leurs chalets sans objection, malgré notre mauvaise idée de les nourrir de sucre moins d'une heure avant l'heure de leur coucher. Même Bradley, dont l'habitude de sauter entre les lits dans le chalet qu'il partage avec Max et Liam est devenue notoire au cours de cette dernière semaine, ne proteste pas.

C'est sûrement le résultat d'une longue journée sous le soleil suivie d'une soirée tardive autour d'un feu de camp. Aucune montée de sucre ne peut rivaliser avec un tel épuisement.

Quand je termine de contrôler les chalets alignés à gauche du chemin, je tourne les talons et découvre Kaleb. Je distingue sa silhouette qui se dirige vers moi alors qu'il finit de contrôler les chalets de droite.

— Tout va bien ? s'enquiert-il avant d'enfouir les mains dans les poches de son blouson aviateur.

Il faisait son effet, ce soir, avec sa chemise à carreaux et son tee-shirt du camp sous le tissu couleur caramel. Un jean foncé moule ses jambes et donne l'impression d'être fait sur-mesure. Après presque deux semaines ici, son chaume a laissé place à un semblant de barbe courte.

Tout ceci reste bien visible à la lueur de la lune qui traverse les arbres.

Je me maudis toutefois de le remarquer.

— Oui. Tout va bien.

Ma réponse est un peu sèche, mais je m'efforce d'ignorer les contractions dans mon bas-ventre.

— Super.

Il s'arrête un instant et se masse l'arrière de la nuque, manifestement gêné.

— Je vais m’assurer que le feu est bien éteint, mais tu peux aller te coucher.

Je fronce les sourcils, confus.

— On l’a inondé avec une quantité astronomique d’eau avant de ramener les jeunes à leurs chalets, lui rappelé-je.

Il cille à plusieurs reprises, puis il secoue la tête.

— Oui, mais je dois encore ramasser tout ce qu’on a laissé sur place. Et ramener ce qu’il reste de nourriture au pavillon pour éviter d’attirer des animaux sauvages sur notre terrain.

Sans attendre de réponse, il se met en route vers le brasero. Je comprends soudain qu’il cherche simplement une excuse pour me fuir. Cependant, sans comprendre pourquoi, je ne peux pas le laisser décamper ainsi. Je ne supporte pas l’idée qu’il s’esquive et… Merde, je ne sais pas.

Avec tout ce qui s’est passé pendant ce jeu débile, je ne sais plus rien.

Pour cette raison, je réduis la distance entre nous et m’adapte à son pas.

— Je peux te donner un coup de main. Ça ne me dérange pas.

— Tu n’es vraiment pas obligé.

— D’accord, réponds-je lentement. Mais ça n’est pas un peu mon travail ?

Sans daigner me répondre, il continue d’avancer. Encore plus vite, si c’est possible. Il ne peut néanmoins pas me semer, tout comme je ne peux pas échapper aux pensées et questions qui se bousculent dans ma tête à cause de sa sincérité à l’égard des enfants.

Et ce sont ces pensées qui me poussent à briser le silence pesant entre nous.

— Tu t’en es bien sorti ce soir. Avec les enfants, je veux dire, précisé-je quand il me lance un coup d’œil interrogateur.

Je ne loupe pas le tressautement de sa mâchoire.

— J’espère bien. C’est un peu mon travail.

Cet écho de mes propres mots ne m’échappe pas, et bien que sa raillerie me tape sur les nerfs en temps normal, elle me tire cette fois-ci un petit rire gauche.

— Non, je veux dire… tu as bien géré la situation.

Il n’y a aucune trace de compréhension sur son visage avant qu’il tourne les talons, ce que je trouve particulièrement frustrant. Je ne sais pas s’il fait semblant d’être idiot ou si j’exprime réellement si mal ma pensée.

Merde, même moi, je ne sais pas trop où je veux en venir. Ou ce que j’espère de la suite de cette conversation. J’ai simplement tant de questions à lui poser, et je ne sais pas du tout comment les formuler sans passer pour un abruti.

— Tu sais, avec… la question de ton homosexualité.

Putain, je pourrais encore plus passer pour un imbécile ?

Si je me fie à son expression, il se demande la même chose. Et il n’a de toute évidence aucune envie d’avoir cette conversation maintenant, comme me l’indique sa moue boudeuse.

— Oui, répond-il simplement d’une voix rauque avant de reporter son attention sur moi. Ça va poser problème ?

J’aimerais bien savoir.

Un grondement de dégoût a retenti dans ma tête à son aveu, un peu plus tôt, mais il est désormais relégué au fin fond de mon esprit. En son absence, j’ai l’impression de me trouver face au même type exaspérant que je connais depuis trois ans.

Ou tout du moins pensais-je le connaître. Je n’en suis plus si sûr.

— Je… Je te croyais hétéro, c’est tout.

Avec un rire moqueur, il secoue la tête. Il me fusille ensuite du regard.

— Pourquoi ? Parce que l’hétérosexualité est la valeur par défaut ?

Sa question me déconcerte, principalement parce que je n’y ai jamais vraiment pensé. Cependant, je prends maintenant conscience que je considère effectivement toujours cela comme la norme pour tout le monde. Je les suppose hétéros.

Comme tout le monde le suppose pour moi aussi.

— Désolé, je ne…

Il lève une main pour m’interrompre.

— Ne t’embête pas. Tu ne serais pas le premier, et je doute que tu sois le dernier.

Nous arrivons au brasero, et nous commençons tous deux à ramasser les boîtes de biscuits au beurre, de chocolat et de guimauves avant de rentrer les ranger dans la cuisine du pavillon. Et puisque je ne sais pas quoi dire après son rejet, un silence désagréable nous étouffe tout du long.

Néanmoins, ce silence m’accorde le temps de réfléchir, même si c’est bien la dernière chose que je devrais faire à cet instant. Une seule pensée tourne en boucle dans ma tête : Kaleb est gay, et je suis...

Répugnant. Complètement dégoûtant !

Cette voix qui exsude la honte et l’indignation et dont je n’arrive jamais vraiment à me défaire gronde dans mon esprit. Elle enfonce ses griffes en moi alors que je regarde la porte arrière se refermer à clé. Je devrais en faire de même avec ces émotions qui croissent en moi depuis son entrée dans le bureau de Colin, mon premier jour au camp. Je devrais les cadenasser. Tout de suite. Les consigner dans une boîte au fin fond de mon être et en jeter la foutue clé.

Je n’ai pas d’autre option.

Toutefois, alors que nous rejoignons nos chalets respectifs, je meurs d’envie de prendre la parole et de briser ce silence écrasant. Je n’ai cependant pas les mots.

Mince alors, que pourrais-je bien dire à quelqu’un qui vient plus ou moins d’être forcé par ses frères à révéler son homosexualité devant une vingtaine de personnes, dont celle qui a infligé la même chose à ses amis, mais à bien plus grande échelle ?

Cette prise de conscience me fait l’effet d’une gifle en pleine face, et je m’arrête net. Cette soudaine halte doit surprendre Kaleb, puisqu’il s’immobilise à son tour, son agacement évident mêlé à une pointe d’inquiétude. Je le dévisage, l’air sûrement ahuri.

— Attends, c’est pour ça que tu m’en veux ? Que tu es allé me dénoncer auprès de l’entraîneur pour la photo ? Parce que tu es gay aussi ?

Il fronce encore plus les sourcils, et si ça ne me suffisait pas pour comprendre mon erreur, son ton sec rectifie le tir.

— Non que la différence t’importe, mais Keene est *bi*, pas gay. Et même si tu t’en fous complètement, ce n’est pas du tout la même chose. Comme je l’ai expliqué aux enfants.

J’ouvre la bouche, mais il m’interrompt avant même que je puisse articuler le moindre mot. Il efface toute distance entre nous et appuie son index contre mon torse.

— Et pour information, gronde-t-il. Je t’ai dénoncé parce que tu as eu un comportement merdique. Mon orientation sexuelle n’a rien à voir avec ça.

Je serais presque convaincu si je ne distinguais pas cette légère appréhension dans son regard. Elle serait presque impossible à dissimuler, de si près. J’ai déjà discerné une émotion semblable dans ses yeux un peu plus tôt dans la soirée, après la révélation de son secret.

Et cette panique, aussi minime soit-elle, le trahit.

Il ment.

— Ta bouche dit une chose, mais tes yeux en disent une autre, LaMothe.

La tension entre nous est encore plus puissante que d’habitude. J’éprouve désormais une irrésistible envie de le plaquer contre la surface plane la plus proche et de l’embrasser jusqu’à nous couper le souffle, un besoin qui me submerge par vagues.

Et ça empire encore quand il se rapproche toujours plus près, les narines dilatées par la colère.

— Va te faire foutre, Reynolds. Tu ne sais rien de moi.

Attisé par ma propre rage, le désir qui circule en moi fait bouillir mon sang. Il doit s’en rendre compte également, puisque le doigt planté sur mon torse laisse la place à sa paume, dont il se sert pour me repousser. Pas suffisamment pour me faire trébucher, mais assez pour instaurer un peu d’espace entre nous.

C’est ce qui me fait exploser.

Mais pas comme je m’y serais attendu.

Au lieu de lui assener un coup de poing au visage ou de lui cracher les insultes qui résonnent dans mon esprit, je referme une main sur sa nuque et colle mes lèvres aux siennes.

Un petit cri lui échappe, sûrement de surprise, et j’en profite pour glisser ma langue dans sa bouche. La première caresse contre la sienne diffuse un éclair de désir jusque dans mon sexe et, alors que nos langues s’emmêlent, un grognement vibre dans sa poitrine. Je l’avale avec empressement, avide d’en avoir plus.

Voilà, c’est exactement ça. Ce que je cherchais. Ce que je désirais de tout mon être.

Ce qui me manque depuis des années parce que je suis trop lâche pour me l’autoriser.

Toutefois, à cet instant, ça n’a plus d’importance. Plus rien ne compte à part mes lèvres sur les siennes. Et, après quelques instants d’hésitation de sa part… l’euphorie de le sentir m’embrasser en retour.

Ma main dans sa nuque remonte dans ses cheveux et s’y agrippe afin de le maintenir en place. Mon autre main saisit sa hanche alors que je le fais reculer vers l’arbre le plus proche. Dès qu’il s’y retrouve adossé, je m’appuie de tout mon poids contre lui. Je continue de le dévorer comme si ma vie en dépendait, m’abandonnant à ce baiser qui est sans aucun doute le meilleur de ma vie.

Ce qui est… complètement fou. Mais c’est la vérité.

Bien qu’on m’ait enseigné toute ma vie que toucher un autre homme était contre nature et abject, rien d’aussi bon ne peut être mal. Peu importe combien de fois l’inverse m’a été répété, ou à quel point ce concept m’est étranger.

Mais c’est *mal ! Tu es une vermine, un infâme bon à rien !*

Cette voix rageuse dans mon esprit est néanmoins rapidement noyée par le goût de Kaleb et la sensation de son corps contre le mien, ce qui me permet de lâcher prise et de laisser mon instinct prendre les rênes.

J’ondule des hanches contre les siennes, et nous gémissons cette fois-ci tous les deux.

Bordel, c’est tellement bon. Tout est parfait.

La friction de sa barbe contre ma peau.

La fermeté de son corps, même à travers ses vêtements.

Le frottement de son épaisse érection contre la mienne à travers nos jeans.

La pression de ses doigts sur mes hanches sous mon sweat à capuche quand il finit par s’abandonner, me rendant mon baiser avec ardeur.

Il mord ma lèvre inférieure, la vive douleur faisant palpiter mon sexe derrière ma braguette, et un léger goût de sang recouvre ma langue quand il me libère. Exalté, je l’embrasse de plus belle.

Nous cherchons tous les deux à prendre le contrôle, nos langues et nos mains se battant en duel, tandis que nous continuons d’onduler des hanches l’un contre l’autre. Quand ses paumes remontent sur mes pectoraux, je pense qu’il va empoigner mon sweat à capuche pour me rapprocher encore de lui. Ou bien me faire pivoter et me plaquer contre l’arbre à mon tour, se coller contre moi jusqu’à ce qu’aucune molécule d’air ne puisse plus s’infiltrer entre nous.

Mais il ne fait rien de tout ça. Au contraire, il pose les mains à plat sur mon torse et me repousse pour la deuxième fois de la soirée. Avec suffisamment de force pour non seulement rompre notre baiser, mais également me faire vaciller vers l’arrière.

Son torse se soulève comme s’il venait de courir un marathon, et il me fixe d’un regard brûlant de rage et de désir.

— Qu’est-ce que c’est que ce bordel, Reynolds ? peste-t-il.

Merde.

Il attend sans aucun doute une réponse, mais je suis trop occupé à le contempler à la faible lueur de la lune et attendre que le monde se redresse et revienne à la normale. Mais cela n’arrive pas. Il reste sens dessus dessous, et je ne parviens pas à retrouver mon propre équilibre.

Je dois perdre la tête. L'air frais de la montagne, le soleil qui nous tape dessus à longueur de journée et tout ce temps passé en forêt doivent me rendre fou. C'est la seule explication à ce qu'il m'arrive. La raison pour laquelle je suis incapable de lutter contre ce désir qui afflue dans mes veines.

— Reynolds ? répète-t-il.

Son ton plus ferme atteste de son besoin d'obtenir une réponse.

Dommage pour nous deux, je n'en ai pas.

Je me lèche les lèvres, et je jurerais y goûter encore les siennes. Sentir où elles étaient posées, leur soudaine disparition laissant un vide glacial sur les miennes. Ma peau est chaude là où elle était en contact avec son chaume, comme à vif – une sensation que je n'aurais jamais deviné apprécier autant.

Ce n'est pas le moment de me rejouer chaque seconde de ce baiser, mais j'ai l'impression que mon cerveau est incapable de se concentrer sur autre chose. Puis je la perçois. Cette voix qui s'immisce de nouveau dans mes pensées. Qui enfonce ses serres si profondément dans mon esprit que j'en grimace lorsqu'elle s'adresse à moi.

Espèce de monstre déviant. Qu'as-tu fait ?

Ces mots résonnent dans ma boîte crânienne et se multiplient, si vite que je ne tarderai pas à crouler sous leur écho. À périr sous la haine de moi-même et les regrets.

Je dois me trouver le plus loin possible de Kaleb lorsque ça arrivera.

Je prends donc la seule décision logique.

Je tourne les talons et m'enfuis, me ruant vers mon chalet à une vitesse que m'envierait Usain Bolt. Je ne m'arrête qu'une fois réfugié derrière ma porte fermée à clé. Mon dos percute le battant en bois et je me laisse ensuite glisser contre lui.

Et puis je me laisse submerger par la honte.



OceanofPDF.com

Chapitre 9

Kaleb

Je me retrouve adossé à l'arbre contre lequel je viens de me faire malmener, seul avec ma douloureuse érection, le regard rivé sur le chemin éclairé par la lune d'où vient de disparaître Avery.

L'envie de lui courir après et d'exiger des réponses me dévore, mais j'y résiste de toutes mes forces. Je repartirai sans doute bredouille, et cette certitude m'aide à trouver la maîtrise nécessaire pour tenir bon, et Dieu sait l'état dans lequel je le trouverais si je suivais mon instinct. Je retourne donc en hâte dans mon propre chalet, dans lequel je récupère une tenue de rechange ainsi que mes affaires de toilette avant de me diriger vers les sanitaires.

J'espère qu'avec un peu de solitude et de temps pour digérer tout ce qu'il vient de se passer, au lieu d'une course-poursuite irréfléchie, je pourrai comprendre pourquoi diable Avery, l'un des pires homophobes que j'aie jamais rencontrés, me plaquerait contre un arbre et m'embrasserait comme si j'étais son oxygène.

Je tourne et retourne cette question dans ma tête, en vain.

La pierre angulaire de toutes mes théories est invraisemblable.

Parce que ça voudrait dire…

Je refoule ces pensées et m'efforce de me concentrer sur l'instant présent. Je prends néanmoins ma douche en pilotage automatique, avec une seule idée en tête. La seule qui me paraît sensée.

Il garde le même secret que moi.

Enfin, plus maintenant.

Qu'importe la sémantique, cette éventualité me fait perdre la tête.

Moins de vingt minutes plus tard, je suis vêtu d'un pantalon à carreaux en coton et d'un sweat à capuche à l'effigie de l'équipe de base-ball de Foltyn,

et je retourne à mon chalet pour la nuit. Ce temps passé sous la douche ne m'a pas suffi pour me défaire du goût d'Avery et du souvenir de ses caresses. Ils sont définitivement gravés dans mon cerveau, désormais, et je ne risque pas d'oublier de sitôt. Ces pensées aussi furtives que frustrantes continuent de me hanter bien après l'extinction de mes lumières, et j'ai beau me tourner et me retourner dans mon lit, rien ne les fait taire. Le silence empire même la situation, ces cruelles pensées revenant de plus belle.

Et je prends conscience que, si je veux dormir ce soir, j'ai besoin de réponses.

Malheureusement, je n'ai qu'une seule solution pour les obtenir.

Sans prendre la peine d'essayer de m'en dissuader, je repousse mes couvertures et enfile une paire de chaussures avant de dévaler les marches et de suivre le chemin pour m'enfoncer dans la forêt. L'obscurité silencieuse m'enveloppe, seule la lueur de la lune perçant à travers les épais conifères éclaire le passage. Arrivé au chalet d'Avery, je le trouve dans une ambiance semblable.

Sombre.

Aucun halo de lampe ne se distingue à travers la fenêtre. Aucun son ne me parvient depuis l'intérieur non plus. Ces constats ne m'empêchent toutefois pas de monter l'escalier et d'abattre mon poing sur la porte.

— Avery. Il faut qu'on parle, déclaré-je à travers le battant sans cesser de tambouriner sur le bois.

Je n'ai aucune réponse pendant un temps, puis la porte est ouverte si brusquement qu'elle en sort presque de ses gonds.

Je ne vois pas beaucoup plus que la silhouette d'Avery dans la pénombre, mais je n'ai pas besoin de plus pour savoir qu'il est là. Sans doute en train de me fusiller du regard pour avoir coupé court à son sommeil réparateur.

— Qu'est-ce que tu fous ? peste-t-il d'une voix encore rocailleuse. Tu vas réveiller les enfants à tambouriner à ma porte comme un taré.

— C'est moi le désaxé, maintenant ? grondé-je.

J'entre dans son chalet et laisse la porte se refermer derrière moi. Je me fiche de tout, à cet instant, je veux simplement obtenir des réponses. Si l'un

des jeunes se réveille, ce dont je doute fortement, nous nous en occuperons plus tard.

Je me rends cependant compte de mon erreur à la seconde même où je me retrouve confiné si près de lui dans le noir.

Malgré le peu de temps qui s'est écoulé depuis notre arrivée, ce chalet sent déjà son odeur. C'est même étouffant. Des effluves de sel marin et d'agrumes s'infiltrent dans mes narines et, quand j'essaie de me concentrer sur autre chose, j'entends chacune de nos respirations respectives.

L'obscurité décuple mes sens, et même si je ne comprends pas comment, je peux sentir son contact sans qu'il me touche. Sa présence dans la pièce m'enrobe comme une seconde peau. J'ai les nerfs à fleur de peau, mais l'absence de contact physique me permet de garder le peu de sang-froid qu'il me reste.

Oui, je n'ai vraiment pas réfléchi à tout ça.

Le silence s'éternise alors que je me noie sous mes interrogations et dans son essence. Je romps ensuite le silence comme on crève la surface de l'eau à la recherche d'oxygène.

— Que fais-tu ici ? murmuré-je dans le vide.

Aucun son ne s'élève de son emplacement, puis j'entends le cliquetis d'un interrupteur avant de me retrouver aveuglé par la soudaine luminosité. Je cille à quelques reprises, puis je le découvre, appuyé contre le mur le plus éloigné de moi.

Torse nu, seulement vêtu d'un bas de survêtement gris qui tombe bas sur ses hanches et met en valeur le V qui plonge sous sa ceinture.

Oui, ce n'était vraiment pas une bonne idée.

Avery croise les bras sur sa poitrine. Ses muscles ondulent et se contractent sous sa peau bronzée.

— Tu me poses cette question ? C'est pourtant toi qui viens de débarquer ici en pleine nuit comme si tu étais chez toi.

— Je voulais dire *ici*. À Alpine Ridge.

Parce que la vraie raison ne peut pas être ton envie de m'embrasser et de me rendre fou d'un désir complètement irrationnel.

— Tu es de retour là-dessus ? Sérieusement ?

Il passe une main dans ses cheveux dorés, sa frustration évidente.

— Ça n'aurait pas pu attendre demain matin ?

Je me mordille la lèvre inférieure avant de secouer la tête.

— J'ai besoin de réponses.

Et à plus d'une question.

Son expression trahit son épuisement, autant physique que mental. Comme s'il avait atteint son point de rupture. Peut-être est-ce pour cette raison que, pour la première fois en plus d'une semaine, il m'accorde une réponse sincère.

— J'essaie d'être réintégré à Foltyn.

Je cligne des yeux, digérant cette réponse à laquelle je ne m'attendais pas.

— Et tu penses que passer l'été avec des enfants dans les bois va convaincre le doyen, ainsi que le bureau d'admissions, de revenir sur ton expulsion ?

Il ouvre la bouche, indubitablement pour me rembarrer, mais je suis étonné quand il la referme sans dire un mot. Il serre ensuite les lèvres, deux fossettes se creusant aux coins de sa bouche, comme s'il s'efforçait de retenir des paroles qu'il pourrait regretter. Ce qui… ne ressemble pas à l'Avery que j'ai appris à connaître.

Il survole l'intérieur du chalet de son regard bleu, manifestement à la recherche d'une issue à cette conversation. Il ne doit néanmoins pas en trouver, puisqu'un soupir lui échappe.

— C'était l'idée de mon père, marmonne-t-il.

— L'idée de ton père, répété-je sèchement.

— Ça me paraît absurde, dit comme ça, mais oui.

Quand ses yeux se posent sur moi, son expression fatiguée laisse transparaître un soupçon de désespoir.

— Selon lui, si j'arrive à m'attirer les bonnes grâces de Colin, il pourrait me soutenir auprès du doyen Marshall.

Pour peut-être la vingtième fois aujourd'hui, je suis surpris. Non seulement par la franchise de sa réponse, mais également de l'aisance avec laquelle il me la donne.

Ma première réaction est de laisser sortir mon instinct protecteur. Surtout pour Elijah, qui ne doit être qu'un pion de plus dans son jeu. Dieu sait les dommages que pourrait infliger cette information à cet enfant, s'il découvrait que cet animateur qui l'a pris sous son aile avait une raison cachée très égoïste de s'intéresser à lui.

Il en serait anéanti.

— C'est…

— Ridicule ? suggère Avery.

— Honteux, rectifié-je en fronçant le nez. Je trouve méprisable de s'abaisser à un tel niveau. Et pire encore, te servir d'un enfant pour atteindre son père ?

Un ricanement lui échappe.

— Comme je l'ai dit, ce n'était pas mon idée, mais je n'avais pas vraiment d'autres choix. Si je veux obtenir un diplôme avant la fin de l'année prochaine, je dois revenir à Foltyn.

— Et Elijah n'est qu'un dommage collatéral.

Il grimace.

— C'est faux, et tu le sais.

— Vraiment ? contré-je avant de m'approcher d'un pas. Tu t'es pourtant empressé de le nier, l'autre jour. Et pour une quelconque raison, ce garçon t'admire. Il croit que tu tiens à lui. Ça lui brisera le cœur d'apprendre que tout n'était que mensonge.

Son regard toujours rivé sur moi se durcit, glacial, et sa langue pointe à travers sa joue. Une fois de plus, je le vois prendre le contrôle sur ses

émotions.

— Pense ce que tu veux, Kaleb, conclut-il d'un ton monotone. Je sais que tu veux t'accrocher à cette image que tu t'es faite de moi dans ton esprit, que tu n'es pas disposé à l'altérer alors même que je t'ai prouvé que je ne me résumais pas à ça.

Je m'humecte les lèvres et secoue la tête.

— Je suppose qu'on est dans une impasse, alors, parce que je trouve que tu n'as rien prouvé du tout. Ce ne sont pas quelques moments d'humilité dans la forêt, à l'écart du monde réel, qui vont effacer tes conneries de cette année.

Cette remarque l'atteint, et sa mâchoire tressaute quand il serre les dents.

— Bien. Si c'est comme ça, tout est dit.

Je ne fais pas mine de sortir, donc il continue.

— Tu peux y aller, maintenant. J'aimerais retourner me coucher.

Je ne pars toujours pas. Je ne bouge même pas, mes pieds comme ancrés dans le sol. Je ne peux pas m'en aller tant que je n'ai pas obtenu de réponse à une question spécifique, celle pour laquelle je suis venu ici ce soir. J'ai besoin d'étouffer ce feu qui couve dans mon esprit.

— Pourquoi m'as-tu embrassé ?

Et comment parviens-tu si aisément à faire comme s'il ne s'était rien passé ?

Il se renferme aussitôt sur lui-même. L'enfoiré hostile et distant que je connais si bien reprend le dessus.

— Appelons ça une erreur de jugement.

Menteur.

Les bras croisés sur ma poitrine, je secoue la tête. Il ne s'en sortira pas comme ça. Pas si j'ai mon mot à dire.

— Essaie encore. Avec la vérité, cette fois.

Son visage reste de marbre, mais ce n'est qu'un masque. Froid et impassible, parfaitement neutre et sans la moindre faille dans laquelle

s’immiscer.

Il me rejoint et se dresse juste devant moi, s’efforçant une fois de plus d’utiliser à son avantage ses quelques centimètres de plus. Le regard assassin, il incline la tête.

— Que veux-tu que je te dise, Kaleb ? Dis-moi ce que tu veux entendre, et je te le répéterai, merde.

Agacé, je prends conscience que cette conversation risque de me valoir un séjour en asile. Et peut-être un aller simple vers la morgue pour Avery. Je vais l’étriper s’il n’arrête pas ses petits jeux.

— Je ne t’apprécie vraiment pas, déclaré-je soudain comme s’il ne s’agissait pas d’une évidence. Tu es un petit con riche, prétentieux et égocentrique, persuadé d’être meilleur que tout le monde. Et ça m’insupporte.

Je ferais bien de m’en souvenir.

— Et tu es un connard hautain et beaucoup trop sûr de toi qui se délecte d’avoir raison, réplique-t-il du tac au tac. Et en plus, tu es une foutue balance. Il va donc sans dire que je ne t’apprécie pas non plus.

Sa colère est palpable, irradiant de lui par vagues. La tension dans sa voix me paraît toutefois fausse. Je l’ai vu s’énerver contre de nombreuses personnes au cours des deux dernières années, après tout, et je suis assez observateur pour distinguer la différence.

Comme si sa rage n’était pas vraiment dirigée contre *moi*.

Et je perçois encore autre chose au-delà de la hargne.

Un courant électrique bourdonnant dans le vide entre nous, générant une charge assez forte pour faire exploser le camp en entier. C’est la même sensation que j’ai éprouvée quand il m’a plaqué contre l’arbre un peu plus tôt et m’a embrassé à m’en faire perdre la tête.

— Alors pourquoi m’as-tu embrassé, Avery ?

Malgré mon insistance, mon ton est désormais dénué de tout tranchant.

Sous mon regard, alors que j’observe chaque trait de son visage, une fêlure se crée dans son masque de pierre. Son tourment suinte par cette

fissure, jusqu’à faire glisser ce masque qui va s’éclater par terre.

— Je… ne sais pas.

Il marque une pause et se racle la gorge.

— Je ne sais pas ce qui m’a pris, parce que je ne suis pas…

Il ne termine pas sa phrase et, sincèrement, je n’ai plus l’énergie de le forcer à participer à cette discussion non plus. Je suis trop occupé à lutter contre ce flux électrique déjà éprouvé un peu plus tôt qui sature l’atmosphère. Cependant, mes efforts sont vains. Je brûle et me consume sous ce feu.

Qu’est-ce qu’il se passe, enfin ?

Je secoue la tête, conscient qu’il est temps pour moi d’enfouir cette attirance irrationnelle à son égard afin qu’elle ne remonte plus jamais à la surface.

C’est le seul moyen pour moi de survivre au reste de cet été en sa compagnie.

Lorsque je reprends la parole, ma voix est rauque, comme éraillée par des milliers d’éclats de verre.

— Eh bien, ça ne se répétera pas. Souviens-t’en quand tu voudras revenir me voir pour me supplier de t’en donner plus.

La certitude et la finalité de ma déclaration l’affectent, sûrement plus qu’il ne le voudrait. Mais il lui est impossible de me le cacher, à l’heure qu’il est ; aucun masque ne se répare aussi vite. Il faut du temps pour le remodeler après une destruction aussi totale.

Il s’y évertue tout de même, injectant du venin dans ses mots.

— Jamais de la vie.



OceanofPDF.com

Chapitre 10

Kaleb

Je n’ai pas fermé l’œil de la nuit après mon départ du chalet d’Avery, hier soir, et ça se voit lorsque je m’affale entre mes frères sur le banc au petit-déjeuner. Quant à eux, ils sont frais et dispos, débordant d’énergie pour les activités du jour.

Et apparemment, motivés à me taper sur les nerfs à la moindre occasion.

— Tu as une sale gueule, commente Colton alors que je m’apprête à saisir ma fourchette.

Je le fusille du regard, pas d’humeur à supporter ses moqueries ce matin.

— On n’est pas à la maison, mais ça ne te donne pas le droit de dire ce genre de mots, Cole. Tu le sais.

Mon frère incline la tête.

— Tu préférerais que je te dise que tu ne ressembles à rien ?

Jésus, donne-moi la force.

— Je préférerais que tu ne sois pas un emmerdeur dès sept heures du matin, marmonné-je avant de planter ma fourchette dans mes œufs et de les engloutir.

— Donc, tu peux dire de gros mots, mais pas lui ? s’enquiert Dayton, les sourcils froncés.

Cole hoche la tête, un petit sourire suffisant aux lèvres.

— C’est un peu hypocrite, si tu veux mon avis.

Ma fourchette tombe avec fracas sur la table, mon sang-froid complètement absent ce matin.

— Je suis un adulte, et vous en êtes encore bien loin, tous les deux.

— Donc, le message, c’est qu’on pourra être hypocrites quand on sera adultes, conclut Day avec un sourire mielleux.

Colton sourit en coin.

— Je crois que c’est exactement ça.

Ne tue pas tes frères. Ne *tue* pas *tes frères.*

Je commence un décompte à partir de dix dans ma tête, priant le ciel de retrouver mon contrôle habituel sur mes émotions, ne serait-ce que pour éviter de commettre un fratricide. Malheureusement, je ne suis même pas encore arrivé à cinq lorsqu’Avery entre dans la cafétéria, sa mine de déterré rivalisant avec la mienne. Ses cheveux sont peignés et il sort manifestement de la douche, d’apparence tout aussi présentable que d’habitude, mais son visage raconte une autre histoire. Même d’ici, je distingue l’abattement sur ses traits et les cernes marqués sous ses yeux bleus qui se posent sur moi.

Il soutient brièvement mon regard avant de se tourner vers la file d’attente pour le service, mais ce court instant suffit à embraser mon sang.

Et je déteste ça.

— Tu n’es pas le seul qui ne ressemble à rien, déclara Dayton.

Quand je reporte mon attention sur mes frères, ils sont tous deux en train de dévisager Avery.

J’ai beau savoir que le commentaire de Dayton se voulait drôle, quelque chose dans l’expression de Colton me souffle qu’il comprend bien plus la situation qu’il n’y paraît. C’est un adulte dans un corps d’enfant de onze ans depuis son entrée en primaire, et il remarque tout.

Ce que sa prochaine question me prouve.

— Vous vous êtes disputés à cause de ce qui s’est passé hier soir ?

Je m’arrête en pleine bouchée, et m’efforce d’avaler la nourriture qui a soudain un goût de cendres. J’avance en terrain miné, et même si je ne compte pas prendre l’habitude de mentir à mes frères, je n’ai absolument aucune envie de leur raconter en détail qu’Avery m’a plaqué contre un arbre avant de me dévorer la bouche.

Je me contente donc d’une version édulcorée de la réalité.

— On en a parlé, mais ça n’était pas une dispute.

Je sens le regard inquisiteur de Colton à ma gauche, tandis que Dayton reste parfaitement inconscient de la situation à ma droite. Cette sensation d'être étudié au microscope est assez désagréable, surtout couplée à la brûlure infligée par l'attention d'Avery toujours rivée sur l'arrière de mon crâne.

Toutefois, au lieu de céder et de me retourner pour croiser ses yeux bleu clair, je tiens bon et prends une autre bouchée de mon petit-déjeuner.

Colton, en revanche, se contorsionne sans vergogne pour jeter un coup d'œil très peu discret derrière nous.

— Colton, retourne-toi et mange, grommelé-je.

Mon frère laisse échapper un soupir agacé avant d'obtempérer. Ses yeux noisette croisent les miens, et il me sourit avec malice.

— Il se passe clairement quelque chose, parce qu'il te regarde.

— Peut-être qu'il veut le tuer, suggère Day.

— Vous voulez bien lâcher l'affaire, tous les deux ? pesté-je.

Je m'énerve bien plus vite que d'habitude, ce matin. Peut-être à cause du manque de sommeil et des innombrables émotions qui font rage en moi depuis ce baiser.

Colton hausse d'ailleurs les sourcils de surprise, et Dayton laisse pratiquement tomber sa fourchette sur son assiette. Manifestement, aucun d'eux ne s'attendait à me voir exploser pour de simples plaisanteries.

— Désolé, K.

— Oui, murmure Dayton avant de récupérer sa fourchette. Désolé.

Je repose mes propres couverts et me pince l'arête du nez dans un grognement. Les jumeaux ont toujours été curieux, comme la plupart des enfants de leur âge, et je me ferais habituellement un plaisir de leur rendre la pareille. Bien que les circonstances soient plus qu'atypiques et que je mérite largement d'imposer certaines limites, je n'ai aucune envie de gâcher leur bonne humeur de si bon matin.

— Écoutez, je suis désolé aussi, d'accord ? Comme je vous l'ai dit, je suis fatigué, et ça me met de mauvaise humeur, mais ce n'est pas juste de

vous le faire subir.

Je marque une pause avant d'aborder de nouveau le sujet d'Avery.

— Mais nous avons discuté de quelque chose avec Avery, hier, et ça vous concerne tous les deux.

J'observe leur expression, un mélange d'intrigue et d'inquiétude.

Dayton est le premier à s'exprimer, me posant la même question que s'il venait d'être convoqué chez le principal.

— On a des ennuis ?

Je réprime mon sourire et secoue la tête.

— Non. Mais j'aimerais que vous vous montriez un peu plus accueillants avec Elijah.

Dayton grogne avant de s'attaquer à nouveau à son assiette, tandis que Colton paraît horripilé par cette suggestion. Il s'apprête à répondre, mais mon regard noir l'arrête net.

— Ne commence pas avec ces conneries. Dayton, Elijah et toi étiez proches, lors de votre premier été au camp. Je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas l'être à nouveau.

— Encore une fois, tu as le droit de jurer, mais pas nous ? intervient Dayton entre deux bouchées, sans porter le moindre intérêt à la conversation en cours.

— On était *plus ou moins* amis quand on avait *huit ans*, réplique Colton d'un ton désabusé. Mais c'était il y a genre trois ans. On est amis avec Liam et Tyler, maintenant.

Je hausse un sourcil.

— Tu sais que vous pouvez être amis avec eux tous, n'est-ce pas ? Rien ne vous l'interdit.

Leur froncement de nez simultané m'indique que cette idée ne leur plaît pas spécialement.

— Oui, mais Elijah est trop calme, explique Dayton avec un haussement d'épaules. Il n'essaie pas vraiment de se faire des amis, et ça le rend un peu… bizarre.

Il s’interrompt et se tourne vers Colton, puis mes frères échangent l’un de leurs fameux regards de jumeaux, de ceux qui laissent comprendre à toutes les personnes présentes qu’ils sont en train d’entretenir une conversation silencieuse. Colton reprend ensuite la parole.

— Tu sais quoi ? Trouve un moyen de te réconcilier avec Avery et de bien t’entendre avec, et on y réfléchira.

Dayton acquiesce avec un sourire en coin avant de lancer un regard derrière nous, en direction d’Avery.

— Oh, il nous regarde encore. Oui, je vote pour cette option.

Je reste bouche bée, à la fois émerveillé et froissé par leur audace.

— Ce n’est pas une démocratie, il n’y aura pas de négociation, et encore moins de chantage. Alors, comportez-vous comme vous l’ont enseigné nos parents, c’est-à-dire avec gentillesse et sans exclure personne, ou je les appelle pour qu’ils viennent vous chercher.

Colton lève les yeux au ciel, pas le moins du monde perturbé par cette menace. En plus d’être le frère vigilant, il a toujours été le plus effronté aussi.

— Tu devrais peut-être suivre tes propres conseils.

— Heureusement pour moi, ce n’est pas sujet à discussion.

Ils s’affalent tous deux sur la table, la moue boudeuse, à l’instant même où une grande silhouette s’arrête devant nous.

— Kal. Tu as une minute ?

Je lève les yeux et découvre Colin devant moi, l’air parfaitement conscient d’arriver en plein milieu d’une petite querelle familiale. Une intuition avérée lorsque mes frères se redressent et engloutissent leur repas.

— Oui, bien sûr.

Il acquiesce avant d’indiquer le couloir menant à son bureau d’un signe de tête, ce qui était une requête très explicite pour qu’on le suive.

— Quelqu’un va avoir des problèmes, marmonne Dayton.

— Oui, confirme Cole.

Il dévore une bouchée supplémentaire avant de continuer.

— Personne n'aime être convoqué chez le principal si tôt le matin.

Je me lève après avoir enfoncé mon index dans les côtes de mon frère.

— Ne parle pas la bouche pleine.

Colton tire sa langue encore couverte d'œufs à moitié mâchés.

— Ne te fais pas virer ! clame Dayton.

Mes frères, toujours d'un si grand soutien.

Je lève les yeux au ciel et, ignorant ces deux petits monstres, je me dirige vers le couloir que vient d'emprunter Colin. Je ne vois qu'une poignée de raisons pour lesquelles il pourrait me convoquer ainsi, et la majorité d'entre elles sont sans conséquences. Peut-être un changement dans le programme des activités de la semaine ou une mise au point aléatoire sur l'état du groupe, aucune de ces éventualités aussi terribles qu'ont pu le suggérer mes frères.

La porte du bureau de Colin est ouverte à mon arrivée, le directeur déjà installé sur son fauteuil, en train de feuilleter des plannings.

Je toque contre le battant de bois avant d'entrer dans son bureau.

— Hey, tu voulais me voir ?

Colin lève les yeux, un sourire aux lèvres, puis il me fait signe de prendre place en face de lui. Je ne suis même pas encore vraiment assis qu'il me coupe la chique d'une seule phrase.

— Je voulais simplement te parler d'Avery.

Je me sens pâlir, et mon estomac se noue lorsque je prends conscience que mes frères n'avaient peut-être pas si tort de penser qu'il ne s'agissait pas d'une simple discussion avec mon patron. Je travaille ici depuis suffisamment longtemps pour savoir que des caméras sont installées un peu partout sur le terrain, ce à quoi je n'ai pas du tout pensé hier soir quand Avery et moi…

Merde, merde, merde.

— Oui ? m'enquiers-je d'un ton que j'espère calme.

— Eh bien, comment s’en sort-il avec les jeunes ?

Le soulagement me submerge. Évidemment qu’il souhaite parler travail, et non du fait que deux de ses animateurs se roulaient des pelles contre un arbre moins de douze heures plus tôt.

Avec un haussement d’épaules, je lui donne la réponse la plus nonchalante possible.

— Bien, je suppose.

Colin hausse un sourcil.

— Bien, tu supposes. Vraiment, Kal ? Je pensais que tu aurais bien plus à dire que ça.

Les événements de ces dernières semaines défilent dans mon esprit, depuis mon entrée dans ce bureau et la découverte de la présence d’Avery jusqu’au regard que nous avons échangé à la cafétéria seulement quinze minutes auparavant.

Et bien qu’Avery se soit avéré plus qu’un connard homophobe à plusieurs reprises, j’ai bien du mal à voir au-delà de cette version de lui. C’est pour cette raison que j’hésite à confier mes pensées à Colin.

La seule chose dont je suis absolument sûr, c’est que je doute de survivre à cet été en sa compagnie. Surtout après ce qui s’est passé hier soir.

Donc, sans vraiment réfléchir aux conséquences… je vide mon sac.

— Pour être tout à fait honnête, je ne veux pas de lui ici.

Je marque une pause, le temps de jauger la réaction de Colin, mais il reste parfaitement impassible, son expression indéchiffrable.

— Je ne veux pas travailler avec lui, et même s’il fait de son mieux, il n’est manifestement pas à sa place, ici. Il est hautain, prétentieux et arrogant, et je trouve sa présence auprès d’enfants aussi impressionnables risquée. Sans mentionner cette histoire de…

Je m’interromps, laissant ce non-dit peser entre nous comme un nuage toxique.

Colin hausse encore une fois un sourcil.

— Cette histoire de… m’incite-t-il à compléter.

Je soupire et, les yeux fermés, je me pince l’arête du nez.

— Je ne doute pas que tu es au courant de ce qui s’est passé à l’université. Il a révélé publiquement l’homosexualité d’un de nos coéquipiers et s’est fait renvoyer.

Je prononce ces mots avec venin, conscient d’avoir sûrement signé son arrêt de mort. Et une fois de plus, je ne saurais dire ce que j’éprouve à cette idée.

Colin ne laisse néanmoins toujours rien transparaître.

— Je suis effectivement au courant de ce qui s’est passé à Foltyn au printemps, déclare-t-il.

Le sol s’effondre sous mes pieds pour la troisième fois depuis mon arrivée dans ce bureau, et je serais prêt à parier que mes yeux sortent de leurs orbites comme dans les vieux dessins animés.

— Pourquoi l’avoir engagé, alors ? me récrié-je.

Je suis incapable de dissimuler la surprise et le désarroi dans mon ton.

— Tu penses vraiment qu’un garçon capable d’une telle chose devrait travailler auprès d’enfants ?

Colin se renfonce dans son fauteuil, les coudes sur les accoudoirs et les doigts noués. Il s’agit d’une position dans laquelle j’ai souvent vu notre entraîneur, ou n’importe quelle autre figure d’autorité, au fil des dernières années. Associée à son expression stoïque et son regard sévère, je comprends qu’il s’apprête à fixer des règles.

— Écoute, Kal. Je vais t’expliquer ce que j’ai communiqué à Avery le jour de son arrivée au camp : je crois aux secondes chances. Une seule erreur, un seul échec ou une seule décision ne devrait pas avoir le pouvoir de te coller l’étiquette de mauvaise personne.

— *Une* erreur ? répété-je avant d’éclater de rire. Rien qu’hier soir, il m’a raconté son petit plan de se servir de toi et d’Elijah pour être réintégré à Foltyn à l’automne.

— Plus que quiconque, tu as été témoin de leurs interactions depuis le début du camp. Tu penses sincèrement que c’est le cas ? m’interroge Colin avec un regard entendu. C’est la première année où je vois Elijah être à peu

près lui-même. Cet enfant souhaite autant participer à ce genre d'activités qu'être privé à vie de sucre, mais je remarque déjà un certain changement en lui.

— Donc, tu te fiches qu'il se rapproche d'Elijah uniquement pour s'attirer les bonnes grâces de ton frère ?

Pour la première fois depuis le début de cette conversation, je discerne un soupçon d'agacement dans l'expression de Colin.

— Avery crée un lien avec lui, et je ne pourrais rien demander de plus. C'est peut-être inhabituel, mais je pense qu'ils peuvent tous deux à apprendre de l'autre, cet été, et ce qu'importe les raisons pour lesquelles s'est liée cette relation. Tu n'es pas d'accord ?

J'acquiesce, lui concédant ce point, mais cela ne m'empêche pas de lui exprimer mon désaccord.

— Je vois où tu veux en venir, mais…

— Je ne veux rien entendre de plus.

— Colin, protesté-je.

Il m'interrompt toutefois, ne me laissant pas prononcer un mot de plus que son nom.

— Si ton seul problème repose sur les événements du printemps, alors je vais t'encourager à profiter de cette occasion pour recoller les morceaux.

Le regard de Colin s'adoucit, et son ton également. Il ne m'a pas parlé ainsi depuis que j'étais moi-même un enfant assistant à ce camp.

— On sait tous les deux que tu peux gérer cette situation, Kal. Tu as surmonté de bien pires obstacles dans ta courte vie. Un été à travailler en compagnie d'Avery n'est qu'un mauvais moment à passer.

Merde.

Je me mords la langue, tenté de lui raconter le semblant de fugue d'Elijah, ce qui le ferait certainement changer d'avis sur Avery. Malheureusement pour moi, je suis tout aussi responsable d'Elijah qu'Avery, et la mention de cet incident à Colin nous ferait *tous les deux* passer pour des incompétents.

Au lieu de prendre ce risque, j'accepte ma défaite d'un hochement de tête avant de me lever.

— Si c'est tout, je ferais mieux de retourner auprès des enfants avant qu'ils lancent une bataille de nourriture dans la cafétéria.

Les lèvres de Colin tressaillent, et je ne saurais dire si c'est ma remarque ou ma piètre tentative de dissimuler mon mécontentement qui l'amuse tant.

— Profite bien de cette nuit en montagne.

Merde, j'avais complètement oublié. Après la soirée d'hier et cette conversation, c'est assez peu probable que j'y parvienne.

Je garde toutefois cette répartie pour moi et me contente d'acquiescer.

Je sors du bureau ouvert quelques secondes plus tard, paré à préparer les enfants pour l'aventure du jour, et je percute Avery. Je m'appuie d'une main au mur pour garder l'équilibre et, quand je lève les yeux, je découvre son regard noir et sa mâchoire crispée.

Merde.

Si je me fie à son expression, il a manifestement suffisamment entendu ma discussion avec Colin pour être énervé. Et je vais sûrement en payer le prix, désormais.

— C'est bien beau de nous répéter sans cesse l'importance d'être à l'heure, mais c'est toi qui nous fais arriver en retard.

Son ton est méprisant, ses bras croisés sur son torse.

— Les enfants attendent déjà dehors, prêts à randonner, si tu as fini d'essayer de me faire renvoyer.

Bordel de merde.

À cet instant, je surprends une lueur dans son regard qui ne correspond pas à son attitude agressive. Une émotion étrangement semblable à… de la peine.

Et bien que ce soit totalement illogique, cette prise de conscience me fait l'effet d'un couteau en plein ventre.

Je n'ai même pas l'occasion de lui répondre avant qu'il tourne les talons et se rue vers la cafétéria sans un mot.



OceanofPDF.com

Chapitre 11

Avery

Dire que je suis énervé serait bien faible pour qualifier mon état après cette petite tentative de la part de Kaleb de me faire virer du camp, mais je m'efforce de réprimer ma frustration et ma peine en me concentrant sur ma mission : faire parvenir une vingtaine d'enfants en haut de cette montagne sains et saufs.

Bien entendu, contenir ma contrariété n'est pas si simple quand nous sommes forcés de nous côtoyer pour les prochaines vingt-quatre heures, sans arbitre ou médiateur entre nous.

Enfin, nous serons au sommet d'une montagne sans personne pour m'empêcher de le pousser dans le vide.

Malgré l'attrait d'un meurtre de si bon matin, je parviens à réprimer ma rage pendant notre randonnée. Malheureusement, je pense que la plupart des enfants se rendent compte du froid entre nous, Elijah encore plus que les autres.

— Tu veux parler de ce qui t'énerve autant, ou tu préfères passer ta colère sur tous les cailloux qu'on croise ? finit par me demander Elijah.

Ses grands yeux bruns me dévisagent derrière les verres de ses lunettes, et même si mon instinct me hurle de lui mentir ou nuancer la vérité, je ne peux pas. Pas avec lui.

La mâchoire serrée, je hoche la tête en direction de Kaleb loin devant nous.

— Il ne veut pas de moi ici.

— Kaleb ? m'interroge-t-il, les sourcils froncés. D'accord, mais tu le savais déjà. Pourquoi est-ce que ça t'énerve soudain ?

Il n'y a qu'un enfant de onze ans pour le résumer ainsi.

Je me mords la lèvre inférieure, délibérant sur ce que je peux lui confier. La sincérité est une chose, mais l'étalage de notre linge sale devant ce gamin en est une autre. Je suis censé tisser des liens avec *lui*. À *son* niveau. Mon passé avec Kaleb est trop compliqué pour le jeune âge d'Elijah, qui ne devrait pas être troublé par de telles réalités avant plusieurs années au moins.

Je m'efforce donc de ne pas trop en révéler.

— Je ne pensais pas que son aversion à mon égard allait si loin.

Au point qu'il m'est impossible de respirer le même air que lui sans vouloir lui mettre mon poing en pleine face ou planifier mentalement son meurtre.

— C'est tout ?

— Ouaip, acquiescé-je. C'est tout.

Si Elijah est avide de plus de détails, il ne le montre pas.

Il fronce toutefois les sourcils, deux rides verticales se creusant au-dessus du pont de ses lunettes. Il se contente de hausser les épaules, ce qui fait remonter son sac sur son dos.

— Tu pourrais essayer d'y mettre du tien au camp, suggère-t-il. Ça pourrait t'aider à te faire pardonner.

Je manque trébucher sur une racine, trop occupé à le scruter d'un air ahuri.

— J'y mets du mien, m'insurgé-je.

En réalité, je fournis des efforts, et c'est devenu un peu plus simple par rapport à mon premier jour, mais je suis parfaitement conscient que cette vie en plein air causera ma perte. Tout comme j'ai conscience que Kaleb a dû compenser mon manque d'implication.

— Mon père dit que les actes comptent plus que les mots, m'annonce Elijah alors que nous continuons d'avancer. Tu pourrais lui proposer de monter la tente. Ou d'allumer le feu, ou de préparer le repas.

Si seulement c'était si simple…

Il s’efforce de m’aider, je le sais. Cependant, il ne connaît pas l’ampleur ou les raisons de ce gouffre qui nous sépare, Kaleb et moi, donc je ne peux pas lui en vouloir de croire que le montage d’une foutue tente ou n’importe laquelle de ses propositions pourraient combler ce fossé.

Je n’ai néanmoins aucune intention de le lui annoncer.

Je lui lance un sourire crispé.

— Je peux essayer, je suppose. À une condition.

Il tourne vivement la tête vers moi.

— Une condition ?

— Ouaip, confirmé-je avec un petit sourire en coin. Tu dois te montrer plus sympa avec les jumeaux.

Il fronce le nez comme s’il venait de sentir une terrible odeur.

— Pourquoi cette grimace ?

— Parce que je ne veux pas être sympa avec des garçons qui ne m’apprécient pas, marmonne-t-il d’un air indigné.

Oui, moi non plus, petit. Mais c’est la vie.

— Tu m’as dit que vous étiez plus ou moins amis, tous les trois, à un moment. Je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas l’être encore. Et si tu leur tendais une branche pour voir ce qui se passe ?

Sa grimace figée trahit ce qu’il pense de cette idée. Pourtant, à ma grande surprise, il laisse échapper un soupir résigné.

— Je peux essayer, grommelle-t-il.

Un éclair de fierté me traverse, et je me sens sourire presque malgré moi.

Je n’aurais jamais cru tirer quoi que ce soit de cette expérience, surtout lorsque mon père m’a expliqué son plan tellement alambiqué. J’ai toutefois l’impression de faire bouger les choses avec Elijah, et c’est plus ou moins la seule chose qui m’aide à garder la raison.

Je me rends bien compte que ces conseils pourraient s’appliquer à ma propre situation avec Kaleb, mais je préfère repousser cette réflexion à plus

tard. Mes problèmes ne peuvent pas se résoudre si aisément, mais ceux d'Elijah ? Ils sont bien simples à régler.

Tout est plus facile, à cet âge-là.

Après encore une demi-heure de randonnée en queue de peloton avec Elijah, au cours de laquelle je l'ai écouté me parler avec passion du jeu vidéo auquel il mourrait d'envie de jouer dès son retour chez lui, nous avons atteint l'endroit où nous devions établir notre camp pour la nuit.

À la seconde où Kaleb nous aperçoit fermer la marche, le soulagement s'inscrit sur son visage, rapidement remplacé par un masque impassible. Nous nous sommes quelque peu laissé distancer, prenant notre temps pour monter la côte, et il a dû croire que nous nous étions perdus en chemin. Peut-être même qu'il lui faudrait partir à notre recherche.

Quoique, au point où nous en sommes, je serais prêt à parier tout mon héritage qu'il préférerait me laisser mourir de faim dans cette montagne plutôt que de tenter de me retrouver.

— Installation du camp, déjeuner, puis activités de groupe, c'est bien ça ? lui demandé-je.

J'ai bien mémorisé notre programme de la journée ce matin, mais j'ai envie de voir s'il va tenir compte de ma présence ou, mieux encore, m'expliquer quel est son problème avec moi.

Je n'obtiens cependant pour toute réponse qu'un *ouaip* indifférent avant qu'il passe devant moi. Presque comme si je n'étais pas là. Il semble avoir oublié une chose : il sera presque impossible pour lui de prétendre ne pas me voir, alors que nous dormirons étroitement proches, dans la même tente, ce soir.

Parce que bien évidemment.

Parce que Dieu me hait.

En jetant un coup d'œil autour de moi, je constate que la plupart, sinon tous s'attaquent sans effort au montage de leurs tentes, travaillant en équipe pour assembler les armatures et les glisser dans la toile. Même Elijah tient parole, sortant des éléments de tente pour les tendre à Dayton. Ou bien s'agit-il de Colton ?

Quoi qu’il en soit, je dois bien l’accorder à ce gamin, il relève mon défi avec panache, ce qui me fait penser… Je devrais peut-être l’imiter.

Observant chaque groupe à diverses étapes de montage, je détermine que ça paraît assez simple. Dans le pire des cas, j’aurai au moins essayé, et je n’ai qu’à espérer que ce serait suffisant pour me faire remonter un peu dans l’estime de mon très exaspérant collègue.

Je n’en reviens pas de suivre les conseils d’un adolescent, bordel.

Ignorant mes doutes, je me dirige vers le sac de randonnée de Kaleb, posé du côté est de notre campement. Il range généralement les tentes dans le fond des sacs à dos, je dois donc fouiller un instant au milieu de la nourriture et autres provisions pour la nuit avant de la trouver.

C’est à cet instant que Kaleb se retourne et me surprend littéralement la main dans le sac.

Les yeux légèrement écarquillés, il parcourt les quelques mètres qui nous séparent et m’ôte vivement le sac des mains.

— Qu’est-ce que tu fais ?

— J’allais installer la tente, lui réponds-je tranquillement.

Me redressant de toute ma taille, je soutiens son regard et m’efforce de garder un ton calme.

— Ça te va ?

— Étant donné que tu n’as sûrement jamais monté une tente de ta vie et que je peux le faire les yeux fermés, je pense que je vais m’en charger.

Il tourne les talons, sac et tente en main, mais je saisis son poignet avant qu’il s’éloigne trop.

J’ignore les crépitements électriques sur la peau de Kaleb sous mes doigts et me concentre plutôt sur ses yeux verts brûlants et assassins.

— Lâche-moi, peste-t-il dans un murmure.

Je ne le libère pas. Qu’il aille se faire foutre s’il pense que je vais tout accepter sans rechigner.

— Tu es vraiment obligé d’être un tel salaud ? m’énervé-je.

Un ricanement étouffé transperce l’ambiance pesante entre nous.

— C’est moi, le salaud ? Tu n’as pas dû te regarder dans le miroir ce matin, dans ce cas.

— Je ne t’ai rien fait, LaMothe, et tu le sais parfaitement. Toi, en revanche, tu m’as dans le collimateur depuis mon tout premier jour ici, quand tu m’as trouvé dans le bureau de Colin.

Il lève les yeux au ciel.

— Ce n’est pas…

— Vraiment ? Donc, tu n’essayais pas de me faire renvoyer rien que ce matin ?

Kaleb se fige, blanc comme un linge, son expression de marbre. Impassible comme jamais. Ses yeux troublés par un soupçon d’inquiétude le trahissent toutefois et me confirment que j’ai vu juste.

— C’est ce que je pensais.

Les dents serrées, je relâche son poignet avant de commettre un acte stupide. Dieu sait que son contact m’a poussé à des prises de décision aberrantes, récemment. Je m’approche toutefois, ma voix assez basse pour ne pas être entendue par les enfants à proximité.

— Je ne peux pas te prouver que j’aie ma place ici si tu ne m’en laisses pas l’occasion. Après ce matin, je dirais que tu me le dois bien.

Il soutient mon regard pendant ce qui me paraît durer une éternité, les narines dilatées par la colère. Néanmoins, au lieu de se révolter, il cède et me tend le sac à dos.

Ce n’est pas vraiment un rameau d’olivier, mais je n’obtiendrai sûrement pas mieux.

Je m’empare de la bretelle et la glisse sur mon épaule, priant le ciel de ne pas me foirer. À ses yeux, un échec de ma part ne serait sans doute qu’un argument de plus à mon encontre.

Il me dévisage toujours comme s’il avait quelque chose à rajouter, mais tient sa langue, m’inspirant une nouvelle vague de frustration.

— Quoi ? Quel est le problème, maintenant ?

— Juste… Assure-toi qu’elle soit bien plantée au sol, marmonne-t-il avant de détourner les yeux. On n’a pas besoin d’être emportés par le vent en plein milieu de la nuit.

Oh, s’il savait…

Malgré mon montage impeccable de notre tente, et ce, sans la moindre aide, Kaleb ne m’adresse pas plus d’un ou deux mots ensuite. Même lorsque tout le monde a fini son sandwich du déjeuner et que nous les séparons en groupes pour les activités de l’après-midi, il m’ignore pratiquement. Il ne commente même pas mon excellent travail sur notre logement du soir.

Kaleb mène le groupe des jeunes souhaitant randonner un peu plus haut en montagne, laissant ceux qui préfèrent rester au camp sous ma direction pour aller pêcher dans le ruisseau non loin.

Il faut noter que, malgré mon amour pour les sorties maritimes, je suis un marin et non un pêcheur. Je n’accroche pas de vers sur des hameçons, je n’évide pas de prise fraîche, et le seul poisson que j’accepte de manger est servi enrobé de riz et d’algue.

Mais… cette option est préférable à des heures d’errance en pleine montagne.

Mon groupe n’a pas réellement besoin d’instructions, ni même d’aide, une tâche en soi relativement simple. Une chute dans le ruisseau et un genou égratigné sont à peu près les seuls dangers éventuels. À la limite, ils risquent de remonter autre chose que des poissons avec leurs hameçons.

Heureusement pour moi, l’après-midi se déroule sans incident de notre côté jusqu’au retour d’excursion du groupe de Kaleb, prêt à préparer le dîner.

— Tout s’est bien passé ?

— Oui, réponds-je sèchement. Je ne suis pas aussi incapable ou incompétent que tu le prétends.

Un mouvement dans ma vision périphérique attire mon attention, et je tourne juste assez la tête pour discerner son hochement de tête. S’il a autre

chose à me dire ou me demander, il décide de le garder pour lui et indique plutôt aux enfants de venir manger.

Il s'enfuit ensuite, ajoutant une distance physique à ce fossé métaphorique qui nous sépare déjà. Je dois toutefois l'admettre : moins je me trouve dans un rayon de deux mètres de ce type, mieux je me porte. Moins que ça, et je sens les effluves de son gel douche musqué ou effleure accidentellement son épaule, ce qui me remémore aussitôt notre échange contre cet arbre.

Le goût de ses lèvres, la fermeté de son corps contre le mien.

Et je me maudis de désirer revivre ces instants.

Je savais que ça arriverait. Que toute cette haine et ce dégoût de moi-même que j'ai réussi à ignorer avec mes lèvres contre les siennes finiraient par revenir de plus belle. Que mes démons s'insinueraient dans mes pensées telles des vipères, empoisonnant tout sur leur chemin.

Leur voix faiblit uniquement quand je peux me concentrer sur autre chose, généralement les enfants.

Je n'aurais jamais cru dire ça, mais ils constituent un parfait tampon, nous occupant suffisamment à l'écart l'un de l'autre. Ils nous permettent de nous affairer et de nous distraire de cette tension palpable entre nous, ils maintiennent à distance les cruelles pensées qui me hantent, mais ils nous fournissent surtout une excuse pour ne pas interagir l'un avec l'autre comme nous le ferions si nous étions seuls.

Alors que la fin de soirée approche, bien après le dîner et l'échange d'histoires effrayantes autour du feu de camp, les jeunes se préparent à remballer pour la nuit. Kaleb et moi nous répartissons les tâches du soir, son idée pour passer moins de temps en ma compagnie, sans le moindre doute. L'un de nous a pour mission de retrancher les enfants dans leurs tentes, tandis que l'autre se charge du nettoyage et de l'extinction du feu. Sans grande surprise, il m'a relégué à la surveillance du coucher des jeunes.

J'imagine très bien son raisonnement.

Je craignais qu'Avery soit incapable d'éteindre correctement le feu et brûle la forêt. Ou pire qu'il ficelle la nourriture trop près du camp et attire un ours.

Comme si c’était ma faute si je n’ai pas grandi avec un père qui m’emmenait pratiquer ce genre d’activités pourries en plein air.

Au moins les enfants me facilitent-ils la tâche, me permettant de me glisser dans la tente et de me préparer pour la nuit avant que Kaleb ait fini de tout ranger. L’appréhension me noue cependant l’estomac alors que j’attends son arrivée et me demande si c’est le silence étouffant entre nous qui va m’asphyxier dans mon sommeil ou si Kaleb va plutôt m’étouffer avec un oreiller.

Des bruissements à l’extérieur de la tente m’annoncent sa présence moins de dix minutes plus tard, suivis par un long soupir lorsqu’il passe l’ouverture. Mon pouls bat la chamade quand il remonte la Fermeture éclair et nous enferme dans une bulle bien trop étroite pour la nuit. Je jurerais que les murs se referment sur nous seulement deux secondes plus tard.

Tu peux le faire. Ce n’est qu’une nuit. Dors.

Il s’agit toutefois d’une prouesse certainement impossible, et j’en ai bien conscience.

Avec chacun de ses mouvements, son odeur musquée sature l’air. Elle se renforce encore lorsqu’il se faufile dans son sac de couchage à côté du mien, l’espace nous séparant désormais minuscule. Si proche de lui, mon corps vibre et crépite de tension, qui jaillit dans le vide comme un courant électrique. À l’exception d’un froissement de tissu occasionnel, il me noie dans le silence.

Jusqu’à ce qu’il le brise.

— Qu’est-ce que tu as entendu ? Ce matin, avec Colin ?

Une boule de la taille d’une balle de base-ball se loge dans ma gorge à cette question, le malencontreux incident du matin s’imposant soudain dans mon esprit. Les commentaires de Kaleb ont tenté toute la journée de s’imposer à moi, et il m’est désormais impossible de les réprimer.

« Tu penses vraiment qu’un mec capable d’une telle chose devrait travailler auprès d’enfants ? »

Mon regard reste rivé sur le plafond de la tente alors que d’autres morceaux de leur conversation se rejouent dans ma tête. Je ne peux pas être

certain de ce qui s’est dit avant que le son de leur conversation m’arrête devant la porte. Je sais toutefois que je n’ai pas du tout aimé ce que j’ai entendu, et s’il y avait un prélude, je préfère encore ne pas savoir ce qu’il comprenait.

— Plus qu’assez, grommelé-je.

En toute sincérité, ce n’est pas sa tentative de me faire renvoyer qui m’a tant meurtri, mais plutôt l’amertume et le ressentiment dans sa voix. La confirmation de sa piètre opinion de moi, de cette personne que je suis devenu.

La prise de conscience que je ne pourrai jamais réparer les torts que j’ai causés.

Un léger soupir trouble le silence, suivi par un froissement m’indiquant qu’il se retourne.

— Écoute, je sais qu’on dirait que je mène une sorte de vendetta contre toi.

— On dirait ? ricané-je. Je ne suis pas complètement con, LaMothe. Je sais reconnaître la haine.

Dieu sait que je l’éprouve envers moi-même depuis suffisamment longtemps pour ça.

Une nouvelle vague de dégoût me submerge, monte comme la mer et menace de m’entraîner vers le fond.

— Je n’ai qu’une question, déclaré-je d’une voix plus rauque que je voudrais. Est-ce parce que tu trouves que je n’ai pas ma place ici, que je ne peux pas faire le travail pour lequel j’ai été embauché ? Ou à cause de ce qui s’est passé hier soir ?

— De quoi…

— Arrête, l’interromps-je en luttant pour garder mon sang-froid. Ne fais pas comme si tu ne comprenais pas ce que je veux dire.

Avant de l’embrasser hier soir, je pensais honnêtement que la situation s’améliorait entre nous. Bien sûr, nous ne serions sûrement pas devenus meilleurs amis et n’aurions pas tenté de nous voir après la fin de cette

condamnation en enfer, mais nous aurions au moins pu nous montrer cordiaux.

Courtois.

J’attends sa réponse en silence, pas très sûr de celle que je préférerais entendre. Peut-être parce qu’après m’être tant efforcé de tirer le meilleur de cette situation, j’ai conscience que sa réponse me brisera quoi qu’il advienne.

L’importance que je porte à son avis est problématique.

— En toute franchise, je ne sais pas.

Sa voix transperce le silence de la forêt, ainsi que toutes les couches de mon armure.

Les yeux fermés, je secoue la tête.

Je ne sais vraiment pas comment notre relation a pu s’envenimer à ce point, mais, à l’heure actuelle, je doute de pouvoir la réparer. Ça ne vaut peut-être même pas la peine d’essayer.

Kaleb remue à côté de moi, et je sens son regard me chauffer la joue même dans l’obscurité. C’est une brûlure au fer rouge, et je dois puiser dans toute ma volonté pour me retenir de tourner la tête vers lui. D’essayer de croiser son regard dans la pénombre, et de m’interroger sur les pensées dissimulées derrière ses pupilles vertes.

— Écoute, Avery…

— Oublie, c’est bon. Allons simplement… dormir, murmuré-je en avant de lui tourner le dos.

Je sens toujours ses yeux rivés sur l’arrière de mon crâne. Les miens se ferment, et je prie intérieurement quiconque veut bien m’écouter pour qu’il lâche l’affaire. Je n’ai pas du tout envie de m’expliquer avec lui sur une montagne, alors que des enfants dorment à proximité.

Je préférerais qu’il me laisse panser mes blessures en paix.

Après quelques instants seulement troublés par le bruissement du vent dans les arbres, la sensation de son regard posé sur moi disparaît. Un soupir

s’élève derrière moi, suivi par le frottement de son sac de couchage contre le tapis qui le sépare du sol alors qu’il cherche une position confortable.

Quand il s’immobilise enfin, je jurerais discerner quelques mots presque imperceptibles.

— *Je suis désolé.*

Mais j’en doute.

Ce n’était sûrement que le vent.



OceanofPDF.com

Chapitre 12

Kaleb

Semaine trois

Je ne peux pas continuer comme ça.

Cinq jours se sont écoulés depuis notre nuit en montagne, et la situation a peut-être encore empiré depuis notre conversation extrêmement gênante dans la tente.

Nous venons d'entamer notre troisième semaine, et cette tension constante me pèse à chacune de nos interactions forcées, même dans le silence. C'est étouffant, et si cela présage le reste de l'été, je n'y survivrai jamais sans perdre la tête.

Quoique, si j'en crois cette attirance logée dans mon cerveau, je crains que ce soit déjà trop tard.

Je le ressens même maintenant, alors que je scrute ses biceps qui se contractent sous les manches de son haut vert d'animateur, tandis qu'il pousse le canoë d'Elijah et de Liam depuis le ponton. Un désir qui bouillonne dans mes veines et me donne envie de réduire en cendres ce camp, qui était autrefois mon refuge, ne serait-ce que pour y échapper.

C'est vraiment rageant.

Si je pouvais faire un vœu, ce serait de me débarrasser de cette passion qui s'est emparée de moi. Je préférerais largement l'attacher à une ancre et la lâcher en plein milieu du lac. La regarder couler dans la vase au fond de l'eau pour ne jamais remonter à la surface.

Mais c'est impossible.

Je crois n'avoir jamais été aussi frustré par une autre personne. Par l'énigme qu'il devient, au fil du temps, passé en sa compagnie. J'ai presque l'impression qu'il porte un masque, qu'il se cache derrière une façade

impénétrable quatre-vingt-dix pour cent du temps. Ce sont toutefois les moments tels que celui-ci, où le voile se lève, qui me déconcertent.

Et puis il y a son opiniâtreté. Sa foutue fierté et son ego.

Bordel, c'est ce qui me rend fou.

Refoulant ces pensées, je me concentre sur les jumeaux, que j'aide à monter dans leur canoë avant de les pousser sur le lac. Bien entendu, il s'agit d'une tâche machinale, étant donné qu'ils ont fait tout ça à de nombreuses reprises au cours de toutes leurs années de participation au camp, ce qui permet à mon cerveau de se réorienter vers Avery.

Vers cette nuit, allongé à ses côtés dans la tente au sommet de la montagne. Ce moment où *il* m'a tourné le dos alors que j'essayais de m'excuser et de m'expliquer pour cette conversation avec Colin. De sa métamorphose des derniers jours, de sale connard à petit être blessé.

Et j'en éprouve une immense culpabilité.

Je risque un coup d'œil dans sa direction et découvre qu'il accomplit sa mission de pousser sa moitié des enfants sur le lac sans incident, ce qui attise encore ce sentiment.

En ce qui concerne notre travail, il fait de son mieux, et personne ne peut rien lui demander de plus, pas même moi. J'ai eu tort de me plaindre de lui auprès de Colin et, bien que je rechigne à l'admettre, ne serait-ce qu'à moi-même, le problème relevait plus de moi que d'Avery.

Jared et Max sont les derniers jeunes que je dois pousser sur le lac et, quand ils sont enfin sur l'eau, à ramer tant qu'il leur plaît, je me retourne enfin vers Avery.

Il contemple son canoë, les sourcils froncés, comme s'il l'avait personnellement insulté.

Et je me rends soudain compte que… c'est le dernier.

Merde.

Comprenant l'air chagrin d'Avery, je me prépare pour ce qui promet d'être l'après-midi le plus douloureux de ma vie. Après tout, piégés l'un avec l'autre sur un canoë, nous ne pouvons pas vraiment faire semblant de dormir pour éviter de converser.

J’indique l’embarcation d’un signe de tête.

— Grimpe et allons-y.

Malgré son expression trahissant qu’il aimerait encore mieux se noyer, il monte en silence dans le canot et s’empare des rames avant d’attendre que je le rejoigne. Il refuse de se tourner vers moi quand je prends place derrière lui, même pour me tendre ma rame après nous avoir poussés du ponton.

Bordel, que c’est gênant.

Nous ramons en tandem vers le centre de Glass Lake, d’où nous pouvons garder un œil sur les enfants et leur venir en aide en cas de besoin. Par miracle, notre traversée commence relativement bien. Cependant, à peu près aux trois quarts du lac, notre canoë se met à virer à gauche.

Ce phénomène ne peut avoir qu’une seule explication : l’un de nous ne rame plus, et ce n’est certainement pas moi.

Je m’efforce néanmoins de réprimer mon agacement.

— Sauf si tu cherches à tourner en rond, il faudrait que tu pagaies aussi, marmonné-je.

— Je le faisais. Mais…

Il s’interrompt, puis il lâche un juron dans sa barbe.

— Merde.

Voilà qui détourne mon attention des enfants que je surveillais. Je trouve son regard rivé sur l’eau, où le manche de sa rame s’enfonce dans l’eau.

— Quoi ?

— C’est…

Il secoue assez violemment la pagaie, son biceps se contractant sous l’effort, mais celle-ci bouge à peine. Sa mâchoire se serre, et ne se détend pas une seule seconde jusqu’à son abandon de tout effort pour la libérer de ce qui l’a accrochée sous l’eau.

— La pale est bloquée.

Toujours prêt à résoudre un problème, je lui fais signe d’échanger sa place avec la mienne.

— Viens ici pour garder notre équilibre, et je vais passer devant pour la libérer.

Il secoue la tête ainsi que sa rame, son regard toujours fixé sur l'eau.

— Non. Je gère.

Pour information, il ne gère manifestement rien du tout. Il n'a aucun contrôle sur la situation, en fait et, contre tout bon sens, je tends une fois de plus la main afin de lui porter assistance.

— La secouer ainsi ne va rien donner, répliqué-je calmement.

Il continue de tirer dessus, ce qui est assez pénible à voir.

— Avery, laisse-moi juste…

— Je gère, Kaleb ! s'exclame-t-il.

Il se tourne ensuite vers moi et me fusille du regard, les narines dilatées par la colère.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, bordel, gronde-t-il.

Et le voilà. Le même Avery que j'ai vu toute l'année.

Celui qui explose pour un oui ou pour un non. Celui dont la rage, comme j'en prends désormais conscience, découle de son insécurité et de sa peur plus que de la haine. Celui qui préférerait encore s'humilier tout seul plutôt qu'accepter mes conseils ou mon aide.

— Tu veux bien mettre ta fierté de côté et me laisser te filer un coup de main ?

Il me jette un regard noir.

— Non ! Si tu ne t'en rends pas compte, tu n'es vraiment pas aussi intelligent que tu le crois. Bien que tu refuses de l'entendre.

Et puis merde.

Je me penche avec précaution et m'accroupis dans le canoë, puis je tente d'attraper la pagaie. Seulement, Avery repousse mon bras d'un coup d'épaule.

— Je gère, LaMothe, grogne-t-il de nouveau.

— Donne-moi cette rame, pesté-je.

Cette fois-ci, je parviens enfin à m’emparer de la poignée.

— Je ne suis pas une foutue demoiselle en détresse, s’indigne-t-il dans une nouvelle tentative pour repousser ma main. Je n’ai pas besoin que tu viennes me sauver.

— Non, tu n’es qu’un petit con arrogant qui refuse d’admettre quand il a tort.

Nous nous taisons alors tous les deux, concentrés sur notre lutte aussi puérile qu’acharnée pour nous approprier cette pagaie, qui s’avère d’ailleurs plutôt compliquée, puisque la rame est toujours coincée par un objet inconnu sous la surface. Je suis également terriblement conscient de notre équilibre plus que précaire, le canoë remuant vivement sous notre poids alors que je m’efforce de lui soutirer la pagaie.

— Avery, donne-moi ça avant qu’on…

Ma phrase meurt sur mes lèvres à la seconde où il tire fermement sur la pagaie, la libérant des serres marines. Malheureusement, ce geste brusque fait basculer notre canoë déjà déséquilibré, et nous nous écrasons dans le lac.

Mon sang bout dans mes veines quand je remonte à la surface et découvre notre canoë retourné, et les regards de tous les enfants posés sur nous. Certains essaient de dissimuler leur rire, tandis que d’autres sont tout simplement bouche bée.

La tête d’Avery brise la surface à quelques mètres de moi, et je dois puiser dans tout mon sang-froid pour me retenir de lui plonger la tête sous l’eau et de l’y maintenir. Si je me fie à la rage inscrite sur son visage, il se retient fort probablement de faire la même chose.

Dans un lourd soupir, je reporte mon attention sur le canoë renversé.

Le Glass Lake n’est pas si grand ou si froid que ça, donc, même si ça peut paraître une belle occasion d’enseigner à nos jeunes comment redresser une embarcation et remonter dedans, je suis bien trop sur les nerfs pour essayer. Je saisis donc le bord du canot et le traîne vers la rive, tout en ignorant la rage qui enfle en moi.

J’ai passé des années à faire du kayak ou du canoë dans les étendues d’eau du camp, et je n’étais encore absolument jamais tombé dans l’eau. Et cet été, Avery pointe le bout de son nez et je finis par ressembler à un rat mouillé, entièrement vêtu en plein milieu de ce foutu lac.

Incroyable, putain.

Des clapotis derrière moi attirent mon attention, et je trouve Avery dégoulinant d’eau, mais de retour sur la terre ferme. Ses vêtements sont collés à son corps musclé, ce qui n’échappe pas au mien. Je ne l’aurais pas cru possible, mais ma rage redouble.

Parce que pourquoi *diable* désiré-je ce… ce…

La fêlure dans mon contrôle s’élargit et devient un gouffre.

— Tu ne pouvais pas m’écouter, pour une fois ? hurlé-je.

Si mon emportement surprend Avery, celui-ci n’en montre rien. Il me rejoint aussi d’un pas lourd, les narines dilatées et les sourcils froncés.

— Je ne suis pas un de ces enfants, Kaleb. Tu n’es pas mon supérieur, ici ; je suis ton *égal !*

— Vraiment ? *Vraiment ?* Alors pourquoi ces jeunes sont-ils encore tous secs dans leur canoë alors qu’on est ruisselants parce que le nôtre s’est renversé ?

Avec un ricanement, je retire mon tee-shirt afin de l’essorer.

— Si tu veux être mon égal, comporte-toi comme tel.

Quand je relève la tête, je le trouve en train de me scruter de la tête aux pieds, puis son regard croise le mien. Et à cet instant, je jurerais pouvoir lire dans ses pensées.

Ou peut-être s’agit-il des miennes.

— Comme je l’ai dit au sommet de cette foutue montagne : je le ferais si tu m’en laissais l’occasion.

Je ne m’étais pas rendu compte qu’il s’était *autant* rapproché de moi au cours de cette dispute, mais j’en prends désormais conscience alors que je discerne les éclats indigo dans ses iris bleu ciel. La distance entre nous est

bien trop minime. Quelques centimètres à peine séparent nos torses, nos visages… nos bouches.

La puissance de sa proximité, couplée à mon malencontreux désir pour lui, me dévore aussi sûrement que des flammes. Un brasier se déverse dans mes veines et, si je ne m'éloigne pas au plus vite de lui, je ne réponds plus de rien. Ma santé mentale ne tient plus qu'à un fil, prêt à céder à tout moment.

À cet instant précis, je ne vois que deux éventualités : soit je l'embrasse, soit je lui mets mon poing en pleine face.

Aucune de ces options ne me paraît préférable à l'autre, donc je choisis la seule issue possible. Je me concentre sur la fureur. Sur la frustration et le ressentiment qui alimentent chacune de nos interactions depuis plusieurs semaines.

— Je te jure, Avery, chuchoté-je d'un ton létal. Barre-toi.

Cet avertissement est vain. Avery se rapproche même, son nez désormais pratiquement collé au mien.

— Ou quoi, monsieur Parfait ? On sait tous les deux que tu ne feras rien, si ce n'est te plaindre à Colin.

Il grimace, son ton rageur.

— Après tout, on sait tous que tu es très doué pour cafter…

— Ça suffit, l'interrompt un grondement autoritaire.

Je me tourne instantanément vers cette voix, qui s'est élevée depuis la forêt, et je découvre Colin, les bras croisés et le regard assassin.

— Est-ce qu'un seul de vous peut me dire où sont les enfants à l'heure actuelle ?

Je tends aussitôt un bras vers le lac, où les jeunes… *Bordel.* Ils pourraient tous se noyer, et aucun de nous n'en aurait la moindre idée. Nous sommes trop occupés à nous hurler dessus.

Merde.

— Monsieur… tenté-je de m'expliquer d'une voix tremblante.

Il lève une main sans me laisser le temps de prononcer plus d'un mot, et j'ai suffisamment de jugeote pour savoir qu'il ne sert à rien d'insister. Je me contente de l'observer tandis qu'il récupère le talkie-walkie attaché à sa hanche et le lève à sa bouche.

— Christian. J'ai besoin que tu viennes surveiller les enfants au lac pendant que je m'occupe de quelque chose, déclare-t-il.

Il s'adresse ensuite de nouveau à Avery et moi, et ses mots me glacent le sang.

— Dans mon bureau. Tous les deux.

Le sermon de Colin est… dur.

Je ne m'attendais pas à mieux, vu la scène que nous avons causée, surtout devant les campeurs. Mais je ne m'attendais pas non plus à cette évidente déception dans les yeux de Colin alors qu'il nous réprimande.

— Vous devez passer outre cette animosité entre vous. Je me fiche de ce qui s'est passé à Foltyn, et je me fous complètement de ce qui se passe après votre départ du camp. Mais le temps passé ici ? *Ça*, je ne m'en fiche pas.

Son regard noir navigue entre nous deux.

— Faites une trêve. Vous pourrez vous détester de nouveau une fois partis de ce camp.

Sur cette injonction, il nous pointe la porte du doigt.

— Maintenant, allez vous changer et rejoignez votre groupe.

Aucun de nous ne pipe mot sur le chemin de la sortie, et cela ne change pas du reste de la journée, et même de la soirée. Nous existons douloureusement dans la même sphère, évitant de faire plus de vagues. Métaphoriquement et littéralement, apparemment.

Sans grande surprise, suite à notre altercation au bord du lac, les jumeaux me prennent encore plus la tête au sujet d'Avery. Ils me posent des questions sur les raisons de ce conflit, évidemment, mais ils creusent encore

plus. Surtout Colton, presque comme s’il sentait que la tension entre Avery et moi est devenue plus palpable. Plus explosive.

Toutefois, après le dîner, quelque chose change.

Pendant de brefs instants, je sens les yeux d’Avery posés sur moi. Au départ, je pense que c’est le fruit de mon imagination, mais je surprends ensuite son regard sur moi à plusieurs reprises avant qu’il le détourne, me convainquant que ce n’est pas uniquement dans ma tête.

Néanmoins, aucun de nous n’adresse toujours la parole à l’autre.

Nous n’échangeons pas un seul mot avant le feu de camp, où nous sommes en compagnie des enfants qui plaisantent et braillent sans aucune intervention de notre part.

Avery me rejoint alors que je prépare les bâtons à griller pour les jeunes, les yeux baissés sur le porte-bloc dans ses mains. Sa mâchoire crispée trahit sa frustration persistante. Cependant, quand son regard croise le mien, je suis étonné d’y lire… autre chose.

Du stress, peut-être ?

— Le programme de demain, m’annonce-t-il avant de me tendre le porte-bloc.

Je le saisis sans lâcher Avery des yeux, puis je l’observe tourner les talons et retourner auprès d’Elijah.

Je me suis chargé d’écrire la liste de nos activités, comme d’habitude, donc je ne comprends pas trop pourquoi il me la donne. C’est seulement lorsque je détourne mon attention de son visage pour la reporter sur cette fiche que je comprends.

Par-dessus notre programme du lendemain est accroché un morceau de papier déchiré, glissé sous la pince.

Un petit mot.

Je suis prêt à enterrer la hache de guerre si tu l’es aussi.

Je déchiffre son écriture, la gorge nouée par ce rameau d’olivier qu’il me tend. Je n’ai pas d’autre choix que de l’accepter, et j’en ai bien conscience.

Colin s’est montré plus que clair : malgré tout ce qui s’est passé, que ce soit avant ou pendant le camp, nous devons trouver un moyen de travailler ensemble.

Sinon… Impossible de savoir ce qu’il adviendra au cours du prochain mois et demi. Ou si nous survivons même si longtemps.

Sans me laisser le temps de me raviser, je m’empare du stylo coincé derrière la pince et gribouille une réponse à l’arrière de son mot, puis je me dirige vers lui.

— Colin m’a informé d’un changement, en fait, déclaré-je avant de lui rendre le porte-bloc. Tu devrais sûrement y jeter un œil.

Il fronce les sourcils, l’inquiétude et l’appréhension troublant son regard, puis il baisse les yeux sur ma réponse.

Minuit. Au ponton.

Si tu es en retard, c’est toi que j’enterrerai.



OceanofPDF.com

Chapitre 13

Kaleb

J’entends Avery avant de le voir et, quand je lance un coup d’œil à la Garmin à mon poignet pour connaître l’heure, je ne peux réprimer un petit sourire en coin.

23 h 58.

Comme quoi, tout est possible…

Je lève la tête et contemple l’eau sombre du lac. La nuit est nuageuse et sans étoiles, la seule lumière provenant de l’unique lampadaire dressé au bout du ponton, projetant une lueur étrange sur les profondeurs apparemment infinies du lac.

Les planches de bois craquent sous le poids d’Avery alors qu’il s’approche de moi, s’arrêtant seulement lorsque son ombre me recouvre.

— Ravi de voir que tu sais être à l’heure, commenté-je sans détourner les yeux de l’eau. Ça m’évite de creuser alors que je suis déjà épuisé d’avoir dû traverser le lac à la nage tout à l’heure.

J’adopte un ton léger, plein d’humour, un effort pour alléger la tension entre nous, et j’espère bien qu’il se moquera ou plaisantera en retour. Il me répond toutefois d’un « oui » étranglé alors qu’il se laisse tomber à mes côtés et pose sa lampe torche entre nous. Je lui jette un coup d’œil à temps pour le voir retirer ses satanés mocassins et plonger ses pieds dans l’eau calme, la faisant clapoter autour de ses chevilles.

La gêne est étouffante, presque palpable dans un brouillard de poison que même l’air frais de la montagne ne saurait purifier.

— Où est donc cette hache que tu voulais enterrer ?

Ma question n’est rien de plus qu’une autre piètre tentative de briser la glace entre nous. Ou tout du moins de la fêler.

Heureusement, celle-ci semble porter ses fruits, et un petit rire s'élève dans la fraîcheur nocturne. Il s'agit d'un son que j'ai entendu à de nombreuses reprises de sa bouche, mais celui-ci me paraît différent. Presque comme si je l'avais mérité, ce qui me donne l'impression qu'il est plus… intime.

— Tu sais que ce n'est qu'une expression, n'est-ce pas ? finit-il par demander.

— Évidemment. Je me disais seulement que tu pourrais en apporter une pour la symbolique du geste ou quelque chose comme ça.

— La symbolique ? Vraiment ?

Mon haussement d'épaules lui tire un autre petit rire guttural.

— Tu es vraiment un intello, LaMothe.

— Et si tu cherches à enterrer cette hache métaphorique, m'insulter n'est pas forcément le meilleur moyen, lui fais-je remarquer.

Il se rembrunit et secoue la tête.

— Merde, oui.

Eh bien, ça se passe aussi bien que je l'imaginais.

Le silence retombe entre nous, laissant les bruits de la forêt prendre vie. Le vent dans les arbres, le bruissement des feuilles. Les stridulations des criquets et le clapotis de l'eau contre la rive.

Ce serait tellement paisible, si mon cœur n'était pas si serré.

Je ne sais pas du tout comment entamer cette conversation, et encore moins la direction qu'il souhaite emprunter, c'est la raison pour laquelle je tiens ma langue et patiente. Même s'il m'est difficile de ne pas chercher à obtenir de réponses. Même si ça me tue d'être si près de lui et de sentir la chaleur irradiant de son corps.

Il soupire longuement avant de murmurer quatre mots.

— Je suis gay, Kaleb.

Ma bouche s'assèche encore plus que la vallée de la Mort en plein été lorsque son aveu parvient à mon cerveau. Je ne m'attendais pas à une telle

confession de sa part, persuadé qu'il cherchait seulement à conclure cette trêve exigée par Colin.

Je ne me serais jamais attendu à ce qu'il… me fasse son coming out.

Je reporte mon attention sur lui.

— C'est la première fois que tu l'exprimes à voix haute ? finis-je par lui demander.

Il déglutit difficilement, sa pomme d'Adam se soulevant sous l'effort.

— Oui.

C'est ce que je me disais.

Une partie de moi se doutait de son éventuelle homosexualité. Même s'il ne m'avait pas pratiquement dévoré contre cet arbre, frottant son érection contre la mienne tel un animal en chaleur, j'avais repéré quelques détails révélateurs. Pas seulement ici, non plus, mais au cours de cette dernière année à l'université, avec toutes les conneries qu'il a pu dire à Keene.

C'est toutefois différent de l'entendre le confirmer.

— Et comment te sens-tu ?

Il reste silencieux un moment, perdu dans ses pensées, malmenant sa lèvre inférieure. C'est comme s'il portait le poids du monde sur ses épaules, alors que cet aveu aurait dû l'en libérer.

— Mal, répond-il d'une voix rocailleuse. Je me sens mal… parce que je voudrais ne pas l'être.

— Pourquoi ? m'enquiers-je aussitôt, les sourcils froncés.

— Quoi ?

— Pourquoi est-ce que tu voudrais ne pas l'être ?

La grimace d'Avery déforme son visage.

— Il y a cette… Je ne sais pas. Cette voix, je dirais, qui s'impose parfois dans ma tête. La Honte qui me hurle dessus, me répète que mes désirs sont répugnants. Tout serait tellement plus simple si je ne les éprouvais pas.

À ces mots, les pièces du puzzle se mettent en place.

En ce qui concerne la sexualité, je me suis rendu compte que ceux qui aboient le plus fort sont ceux qui dissimulent le même secret.

Je n'ai jamais lutté contre l'homophobie intériorisée, et j'en remercie chaque jour ma bonne étoile.

N'importe qui rêverait d'avoir une famille aussi aimante et tolérante que la mienne, surtout en tant qu'enfant qui « dévie de la norme ».

J'ai beau n'avoir rencontré le père d'Avery qu'à quelques reprises au cours de ces dernières années, il ne faut pas être un génie pour comprendre qu'il a grandi dans un environnement totalement opposé.

Mais ce qui n'a *aucun* sens, c'est…

— Pourquoi attendre *maintenant* pour me l'avouer ? Pourquoi pas il y a des années, quand on était encore amis ?

Toutefois, je comprends la réponse à ma question alors même que je la lui pose. Elle est inscrite dans son expression désespérée.

— J'étais incapable de me l'admettre à moi-même, et encore plus à quelqu'un d'autre.

Il baisse la tête, vaincu, et scrute ses mains, tirant sur ses cuticules comme s'il n'existait rien de plus passionnant.

— Je crois… Je ne pense toujours pas être prêt à le dire à qui que ce soit d'autre.

Au lieu de me laisser submerger par l'agacement ou la colère, je me surprends à hocher la tête, compréhensif. Sa chronologie n'appartient qu'à lui, et il n'y a aucun mal à attendre d'être prêt. Une personne à la fois, ou le monde entier d'un coup. Ce choix lui revient.

C'est ironique, considérant qu'il a lui-même privé d'autres de ce choix.

Ses sourcils se froncent sous la lumière du lampadaire alors qu'il s'appuie en arrière sur ses mains, et j'ai presque l'impression qu'il lit dans mon esprit.

— Keene m'a ghosté, l'année dernière, marmonne-t-il.

Encore une fois, il me faut quelques secondes pour digérer cette information, mais quelque chose ne colle pas dans ma tête.

— De quoi parles-tu ?

Une lueur surprise traverse son regard, mais ses sourcils restent froncés.

— Il ne t’en a pas parlé ?

Parlé de quoi ?!

Au lieu de crier ma question sur les toits, je me contente de secouer la tête en silence.

Avery me jette un bref coup d’œil avant de reporter son attention sur le lac. Malgré sa posture apparemment détendue, la tension se lit encore sur son visage, et il s’efforce manifestement de trouver la force d’exprimer sa pensée. Je n’insiste toutefois pas. J’attends.

J’attends qu’il soit prêt. Qu’importe le temps que ça prendra.

— Au début de la dernière année scolaire, on a commencé à discuter. À s’envoyer des messages, ce genre de chose. Beaucoup.

Il marque une pause et déglutit, puis il baisse les yeux sur ses pieds toujours plongés dans l’eau.

— On parlait de… notre questionnement, d’acceptation de soi et d’autres conneries du style. Il s’avère qu’on était tous les deux tiraillés par notre orientation sexuelle. Pour différentes raisons, bien sûr, mais je ne m’étais pas senti aussi compris depuis bien longtemps. J’avais presque l’impression de traverser cette période difficile avec quelqu’un.

Il prend une longue et profonde inspiration.

— Sauf qu’il ne savait pas que c’était avec moi qu’il parlait.

Si je me trouvais perdu jusqu’alors, c’est encore pire maintenant. Je le dévisage comme si deux nouvelles têtes venaient de lui pousser ou comme s’il parlait une langue étrangère.

— Comment c’est possible ?

Il malmène de nouveau sa lèvre inférieure avant de la mordre un court instant.

— Parce qu’on avait ces conversations sur Toppr.

Je ne peux retenir mon haussement de sourcils à cette mention de l'application de rencontres, où il est aisé de garder son anonymat, puisque la plupart des utilisateurs ne montrent pas leur visage.

Seulement la partie de leur corps qu'ils trouvent suffisamment sexy pour être exhibée en photo de profil.

Après avoir matché avec quelqu'un, c'est à l'utilisateur de décider s'il souhaite partager plus que ça.

Je m'en suis servi à une ou deux reprises pour des plans d'un soir, mais ce n'était pas vraiment mon truc. Je ne me doutais cependant pas que Keene y était inscrit, encore moins Avery.

— D'accord, donc vous ne vous êtes de toute évidence jamais rencontrés en personne sous votre pseudonyme pendant ce temps.

Il se contente de secouer la tête pour toute réponse, donc je passe à ma question suivante.

— Comment as-tu su qu'il s'agissait de Keene, dans ce cas ?

Il colle sa langue contre l'intérieur de sa joue.

— Les taches de rousseur sur son ventre. Je les avais vues si souvent dans les vestiaires, donc j'ai eu des doutes en les retrouvant sur sa photo de profil. Et puis on s'est plusieurs fois retrouvés connectés en même temps dans un périmètre très restreint, ce qui a confirmé ma théorie.

Eh bah merde, alors. Pour l'anonymat, on repassera.

Différents scénarios se déroulent dans mon esprit.

— Tu l'as confronté à ce sujet ?

Voilà qui expliquerait les tensions entre eux cette dernière saison. L'altercation dans les vestiaires, les moqueries et les railleries si fréquentes d'Avery. Si l'un d'eux éprouvait des sentiments non réciproques, ou si Avery avait décidé qu'il n'était pas prêt à assumer son orientation sexuelle comme Keene…

— Non, il a cessé de me parler avant que je puisse trouver le courage d'aborder le sujet.

Sa réponse réduit en poussière toutes mes suppositions.

— Au départ, je me suis dit qu'il avait peut-être compris que c'était moi. Et puis je me suis rendu compte que c'était à cause d'Aspen, et ça m'a tellement enragé. Comment pouvait-il me confier toutes ces pensées si intimes, et puis…

Il s'interrompt, laissant sa phrase en suspens entre nous.

— Tu lui crachais constamment ta haine au visage, lui rappelé-je sans parvenir à dissimuler le jugement dans mon ton. Tu lui balançais une nouvelle insulte, une menace ou un commentaire obscène à la moindre occasion. Des mots que personne ne veut jamais entendre, encore moins quand on cherche encore à comprendre une telle partie de soi. Et tu savais ce qu'il vivait, ce qui est encore pire. Même s'il avait su que c'était toi…

— Crois-moi, je me rends bien compte que tout ça est tordu.

Sa frustration perce dans sa voix, et il secoue la tête.

— Je n'arrive même pas à me choisir *moi-même* tant je suis écœuré de désirer… ce que je désire. Mais je les éprouve quand même.

L'idée d'Avery désirant Keene ou, pire encore, l'idée d'eux deux ensemble, me laisse un goût amer dans la bouche. Ça me paraît tellement déplacé, et pas seulement à cause de mon instinct protecteur à l'égard de Keene. Mais je me pencherai là-dessus plus tard. Seul, de préférence.

Pour le moment, je préférerais comprendre un peu mieux le ramassis de conneries qui nous a menés ici.

Avery laisse retomber sa tête en arrière, entre ses omoplates, les yeux rivés sur les étoiles.

— Tu ne sais pas ce que c'est… de constamment être aux prises avec toi-même. De lutter activement contre ton propre esprit pour de simples désirs. D'essayer de te convaincre que ce n'est pas grave, tu es comme ça, tout en restant dégoûté par tes envies. D'avoir cette honte qui t'assourdit chaque fois que cette pensée te passe par la tête.

Il a raison ; je n'ai pas la moindre idée du conflit qui le tourmente.

Et je n'ai assurément jamais éprouvé cette solitude qui le ronge sûrement depuis toujours.

Il reprend la parole, s’adressant toujours au ciel, bien que ses mots me soient destinés.

— Je ne dis pas que mes actes étaient logiques. Je me suis laissé emporter par mes émotions, et j’ai regretté l’envoi de cette photo à la seconde où j’ai vu leur expression ce jour fatidique, sur le terrain. Mais c’était déjà trop tard, évidemment. La mesquinerie, la colère et la jalousie avaient pris le dessus, et ils en ont payé le prix.

Un petit rire étouffé lui échappe, et un sourire triste se dessine sur ses lèvres.

— Et moi aussi, maintenant, je suppose.

Une nouvelle vague de culpabilité me submerge sans prévenir. Je n’ai pas pris une seule seconde pour envisager le point de vue d’Avery, prenant seulement en considération les répercussions de ses actes sur Aspen et Keene. Et même si je ne pense pas *regretter* mon intervention, je me rends désormais compte que la situation était plus complexe que j’avais pu le croire.

— Je n’imaginais pas qu’ils te renverraient, murmuré-je.

Il m’est impossible de me soustraire à cette culpabilité qui me ronge encore.

— Je suis uniquement allé voir notre entraîneur parce que c’était ce qu’il fallait faire, j’espère que tu le sais. J’aurais agi exactement pareil si ç’avait été n’importe qui d’autre.

Il tourne la tête et plonge son regard dans le mien.

— Moi non plus. Mais je dois assumer les conséquences de mes actes. C’était idiot d’essayer de rejeter la faute sur toi.

— Peut-être au départ, mais plus maintenant.

Je m’interromps et soupire longuement.

— Je suis désolé. D’être allé me plaindre à Colin, je veux dire.

Il me dévisage en silence, son expression impassible.

— On a tous les deux fait des choses dont on est peu fiers, conclut-il à voix basse. Je pense qu’il est temps de passer l’éponge.

— Je dirais qu’on est enfin en accord.

— Il serait temps, commente-t-il avec un sourire en coin.

Je hausse les épaules.

— Il fallait bien que ça arrive un jour, non ?

Il rit doucement, ce qui me tire un sourire également. Et puis son regard se pose sur mes lèvres, et tout l’oxygène semble s’évaporer d’un coup. Nous sommes figés dans ce moment, perdus dans un souvenir, et je n’ai pas besoin de lire dans ses pensées pour savoir que nous partageons la même.

Le baiser.

Celui qui continue de me consumer, comme une gravure au fer rouge dans mon cerveau malgré mes efforts pour le mettre sous clé et le refouler à tout jamais. En fait, plus je m’efforce d’ignorer le plaisir éprouvé avec son corps contre le mien et ses lèvres sur les miennes, plus j’ai l’impression que mon esprit se focalise dessus.

Mon souffle se bloque dans ma gorge, ma bouche s’assèche, et je suis obligé de m’humecter les lèvres. Un mouvement qu’Avery observe avec fascination, et je me rends compte… Je veux qu’il recommence.

Ici et maintenant.

Merde.

Avery se racle la gorge, brisant le moment, puis il reporte son attention sur le lac.

— J’ai beaucoup de travail sur moi à faire pendant mon séjour ici, je crois. Pour… accepter qui je suis. Et qui sait, peut-être que c’est un premier pas dans la bonne direction, suggère-t-il en remuant une main entre nous.

Pour une quelconque raison, mon estomac se noue soudain.

— Si tu as besoin d’en parler à quelqu’un, tu sais où me trouver.

Il hoche plusieurs fois la tête avant de se tourner vers moi et de m’offrir un faible sourire. D’un coup, la plus grosse révélation de la soirée n’est plus le coming out d’Avery ou le récit sordide de son histoire avec Keene et de ce stupide match de base-ball.

Non.

Il s’avère que ma proposition… J’espère sincèrement qu’il l’acceptera.



OceanofPDF.com

Chapitre 14

Avery

L’ambiance entre Kaleb et moi est bien moins tendue le lendemain matin.

Je ne sais pas trop à quoi je m’attendais. Je savais qu’il n’était pas du genre à imprimer des tracts et les agrafer à toutes les surfaces après ma confession. Après mes actes de l’année passée, ainsi que sa dénonciation, il ne révèlerait évidemment pas mon homosexualité à tous par simple esprit de vengeance.

Mais une partie de moi s’attendait au moins à ce qu’une certaine animosité persiste entre nous. Peut-être qu’une certaine gêne subsiste malgré la dissipation de notre mésentente.

Pourtant, quand je récupère la moitié des enfants aux toilettes afin de les escorter au pavillon pour le petit-déjeuner, je suis accueilli par une vision que je n’aurais jamais pu imaginer : Kaleb, assis entre ses frères à l’une des tables, me salue d’un petit signe de tête, un sourire aux lèvres.

Et mon estomac se retourne aussitôt.

Je remplis mon assiette et me dirige vers une table vide, m’efforçant de ne pas porter attention à son côté de la table. Notre petite conversation à cœur ouvert n’efface pas automatiquement toutes les horreurs de notre passé. Comme je le lui ai dit hier soir, toutefois, c’est un pas dans la bonne direction.

— Tu as l’air de bonne humeur, ce matin.

Quand je lève les yeux, je découvre Elijah en train de s’installer sur le banc à mes côtés, son plateau chargé de deux bols de… flocons d’avoine, contre toute attente.

Je hausse les épaules avant de boire une gorgée de mon jus d’orange.

— Ce n’est qu’un jour de plus.

— Nope, réfute-t-il. Quelque chose a changé.

En étant réaliste, je sais bien qu'il est impossible qu'Elijah puisse *voir* que je suis gay. Le fait de l'admettre à voix haute à une seule personne, même pour la toute première fois, ne l'affiche pas en néon sur mon front.

Mais même cette logique n'empêche pas mon estomac de se nouer sous le coup de la panique, bien que je repose calmement mon verre sur la table.

— Euh, je ne sais pas…

— Tu ne t'es pas rasé.

Je jette un coup d'œil au gamin, la tête inclinée. Il a raison, je ne me suis pas rasé ce matin. Mais je ne comprends pas comment il a pu associer ce simple fait à ma bonne humeur.

— Euh. Non, en effet.

Il acquiesce et mâche les flocons d'avoine dont il vient de s'empiffrer, puis il attend d'avoir dégluti pour reprendre la parole.

— C'est logique. Je serais content aussi, si je ne devais pas me servir d'un rasoir tous les matins.

Je souris presque malgré moi.

Cet enfant, vraiment.

Je me dois de souligner son attitude si décontractée, tout du moins avec moi. Bien qu'il exhibe une certaine timidité en compagnie des jeunes de son âge, elle semble disparaître dès lors que nous nous retrouvons tous les deux. Il s'exprime alors sans le moindre filtre.

C'est rafraîchissant.

Merde, peut-être que je pourrais apprendre de lui également.

Une sensation de brûlure sur ma joue détourne mon attention d'Elijah, et je pivote inconsciemment vers sa source. Sans grande surprise, les yeux de Kaleb sont déjà rivés sur moi. Il sourit en coin quand nos regards se croisent. Il ne s'agit pas d'un sourire malicieux qui m'interrogerait sur un quelconque plan maléfique qu'il pourrait concocter, mais plutôt d'un sourire entendu. De ceux que s'échangent deux personnes qui partagent un secret.

Dans notre cas, celui que je dissimule depuis la puberté.

Et même si je suis terrifié d'accorder une telle confiance à quelqu'un, je ne peux m'empêcher de lui rendre son sourire.

Parce que je m'étais trompé au sujet de Kaleb LaMothe, c'est devenu plus qu'évident.

Il ne me devait rien, et surtout pas de devenir le confident de ma honte et de mon ressentiment, mais il a accepté ce fardeau sans sourciller. Puis il m'a proposé d'en endosser encore plus si j'en éprouvais le besoin.

Plus que tout, je voudrais le remercier de m'avoir écouté.

Une idée prend forme dans ma tête au fil de l'interrogatoire d'Elijah sur nos activités de la journée. Nous avons un petit temps libre, une heure entre le déjeuner et le match de kick Ball prévu pour cet après-midi, et c'est l'occasion parfaite de mettre ce plan en action.

Tout se met en place après notre randonnée du matin jusqu'au point de vue surplombant le lac. Dès que les enfants sont installés dans la cafétéria pour le déjeuner, j'en profite pour m'éclipser.

Le trajet en voiture pour se rendre à la station-service la plus proche dure dix minutes, et j'en ressors avec un pack de six bières, quelques bricoles et un plein d'essence moins de cinq minutes plus tard. Ce n'était peut-être pas très malin de ma part de partir sans prévenir personne, mais quel est le proverbe, déjà ? Mieux vaut demander pardon qu'une permission ?

De retour au camp, je sors de la voiture et me dirige tout droit vers le chalet de Kaleb. Avec ma chance, il s'y trouve sûrement en train de profiter de ce temps libre pour se reposer. Pourtant, lorsque je jette un coup d'œil par la fenêtre, je trouve l'intérieur sombre et vide.

Bingo.

Je récupère rapidement le petit mot que j'ai écrit avant d'aller au magasin et le glisse avec une bouteille, maintenu en place par le verre.

Merci de m'avoir écouté.

À ce nouveau départ.

De base, je comptais simplement déposer le tout sur le pas de sa porte, mais, puisque nous sommes en pleine journée, ce serait prendre le risque que l'un de nos jeunes tombe dessus. Je n'ai pas l'intention de rompre cette

récente trêve avec Kaleb en introduisant des articles illicites sur le site, et ça n'y manquerait pas si des enfants trouvaient cet alcool et le dénonçaient auprès de Colin. Ou pire, s'ils décidaient de se l'approprier, nous aurions un tout autre problème sur les bras.

Dans le doute, je sors mon passe-partout et l'enfonce dans la serrure. Une intrusion est la meilleure option, à cet instant, et je ne peux qu'espérer que mon intention l'emporterait sur mon crime.

Je me faufile rapidement à l'intérieur et dépose le pack de bières ainsi que le mot sur une chaise dans le coin de la pièce effroyablement propre, puis je ressors sans que personne ne se rende compte de rien.

Peut-être m'en voudra-t-il d'avoir brisé les règles, ou peut-être s'en fichera-t-il complètement. Rien n'est sûr, avec lui. Mais au moins, c'est un drapeau blanc. Un symbole de paix.

J'espère seulement que ça suffira.

Une heure plus tard, nous nous tenons sur le terrain improvisé de kickball, et c'est sincèrement la première fois que je me sens plus ou moins dans mon élément depuis mon arrivée au camp. Les bases et le monticule m'apaisent toujours autant et, malgré l'amertume causée par la certitude de ne plus jamais poser un pied sur un terrain en compétition, j'ai tout de même hâte.

De plus, si ça me donne une chance d'être meilleur que Kaleb, pour une fois, alors ça me va.

Kaleb et moi choisissons chacun un capitaine d'équipe et, à ma grande surprise, il nomme Tyler pour la sienne. J'aurais supposé qu'il opterait pour l'un des jumeaux, qui paraissent plutôt agacés d'avoir été négligés par leur frère.

Ensuite, même si c'était sûrement prévisible, je déclare Elijah capitaine de mon équipe.

Enfin, Elijah en est peut-être étonné, si je me fie à ses sourcils froncés derrière ses lunettes.

— Pourquoi moi ? Je suis toujours choisi en dernier pour ce genre d'activités.

Je m'en doutais un peu, étant donné qu'il fait partie des moins sportifs de ce groupe. Je ne m'attendais toutefois pas à entendre ces mots sortir de sa bouche ni à ce qu'ils me serrent autant le cœur.

Je pose une main sur son épaule et m'accroupis à son niveau, puis je lui lance un sourire encourageant.

— Parce que je pense que tu ferais un meilleur capitaine que disciple.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Une intuition.

Je hausse les épaules avant de lui sourire avec malice.

— Et ce ne serait pas génial d'être celui qui choisit les membres de l'équipe gagnante ?

Ses yeux s'illuminent, et un sourire s'épanouit sur ses lèvres.

Dès que je me redresse, je sens l'attention de Kaleb sur moi. Nos regards se croisent, son expression intriguée, et je me sens presque transparent sous son regard critique.

Il me paralyse, tel un champ magnétique auquel je suis incapable de me soustraire, mais je finis par m'en libérer afin de jeter un coup d'œil à Elijah, qui sélectionne les jeunes qu'il souhaite dans notre équipe. Même si je ne peux pas lire dans ses pensées, je sais qu'il ne s'est jamais senti aussi important auparavant. Sa fierté et sa confiance percent dans sa voix à chaque nom appelé.

Comme s'il était né pour ça.

Kaleb reporte son attention sur moi avec un sourire en coin, et il acquiesce presque imperceptiblement. Son approbation me réchauffe le sang, et je souris sans vraiment m'en rendre compte.

Les équipes sont finalisées quelques instants plus tard, puis Kaleb et moi attribuons l'ordre de passage ainsi que les positions de chacun de nos joueurs.

Au lancement de la première manche, tout notre groupe vibre d'impatience, peu importe l'équipe à laquelle ils appartiennent. Les enfants ont l'air d'apprécier ce changement de rythme par rapport aux randonnées, à la pêche ou aux sorties en kayak.

Ou peut-être mon opinion est-elle biaisée.

Par souci d'équité, Kaleb et moi adoptons le rôle de lanceurs pour nos équipes respectives. La mienne étant sur le champ en premier, je prends place sur le monticule.

C'est doux-amer, de sentir de nouveau le caoutchouc sous mes pieds tout en sachant que je ne me retrouverai sûrement plus jamais à ce poste. L'envie s'installe dans mon ventre à cette pensée, mais, lorsque Colton prend place sur le marbre en tant que premier frappeur, je la refoule et me concentre sur ce que je fais de mieux.

Enfin, je les ménage, bien entendu. Ce ne sont que des enfants, après tout.

Certains parviennent même à plutôt bien frapper la balle avant que mes coéquipiers en éliminent trois, puis nous permutons de place. Sur le chemin du bord de terrain, Kaleb me tend le porte-bloc sur lequel nous notons les scores en échange de la balle.

— N'hésite pas à vérifier mes calculs, plaisante-t-il par-dessus son épaule.

Les sourcils froncés, je baisse les yeux sur la fiche.

Son équipe n'ayant pas marqué, je ne vois pas de quels calculs il pourrait…

Mon regard tombe sur un petit mot griffonné en haut de la page dans l'écriture que je reconnais désormais comme étant celle de Kaleb.

Apparemment, les compétences de lanceur en base-ball servent aussi au kickball. Qui l'eût cru ?

Je souris en coin. Quand je relève les yeux, il me sourit déjà depuis le monticule sur lequel il fait rebondir la balle, presque comme s'il se préparait pour un match de balle au prisonnier.

Amusé par ses singeries, je reporte mon attention sur son petit mot et gribouille une réponse alors que mes jeunes frappent la balle à tour de rôle.

Ça ressemble terriblement à un compliment. Tu te sens bien ? Tu ne souffres pas d'une insolation ou quelque chose du genre ? Je ne voudrais pas vaincre par forfait.

Je reste impassible quand je lui redonne le porte-bloc à la demi-manche suivante, sans omettre de souligner *et* d'inscrire en gras les trois points marqués par mon équipe.

C'est puéril, de s'échanger des mots ainsi, j'en ai conscience. Mais le temps qui nous est alloué sans oreilles préadolescentes à proximité est limité, donc c'est le seul moyen pour moi d'entretenir une conversation privée avec Kaleb, ne serait-ce que pour échanger des plaisanteries.

Et quand nous éliminons trois joueurs de plus et que je récupère le porte-bloc, je suis fébrile à l'idée de lire ce qu'il a pu m'écrire.

Tu ne me battras au kickball que dans tes rêves.

Je ricane et secoue la tête avant de désigner Liam, Jared et Max comme nos trois prochains frappeurs.

La manche passe tellement vite, les garçons éliminés les uns après les autres, que je n'ai même pas le temps de noter une réponse avant de rendre le porte-bloc à Kaleb. Quoiqu'à la vue de son air arrogant, j'ai plutôt envie de lui abattre ledit porte-bloc sur la tête.

Quelques manches relativement inintéressantes, tant du point de vue du match que des petits mots railleurs de Kaleb, se passent. C'est seulement après la cinquième manche que je le remarque gribouiller sur le papier, un petit sourire aux lèvres.

Je suis peut-être fou, mais mon petit doigt me dit que ce n'est pas le score qui l'amuse autant, bien que son équipe jusqu'alors dominée soit revenue à égalité lors de ce tour de frappe.

Quand je retourne au bord du terrain pour le nôtre et que Kaleb me donne le porte-bloc, je dois me retenir de lire ses mots dans la seconde.

Je tiens à peu près trois secondes.

J’ai trouvé quelque chose d’intéressant dans mon chalet après le déjeuner.

Mon estomac se noue d’anxiété alors que je relis son message à plusieurs reprises, les papillons dans mon ventre désormais métamorphosés en frelons.

Après m’être éclairci la gorge, j’annonce l’ordre de frappe pour mon équipe tout en griffonnant une réponse désinvolte.

Oh, laisse-moi deviner. Une araignée ? Non, peut-être un raton laveur ?

J’envisage toutes les réactions possibles à ce rameau d’olivier, et les émotions me retournent l’estomac. Elles ne se dissipent pas non plus quand nous sommes en attaque. En fait, elles prennent peut-être même encore plus de force le temps que l’équipe de Kaleb parvienne à éliminer trois de nos joueurs, non sans laisser ma propre équipe obtenir deux points.

Avec un score de 5-3, mon équipe en tête, nous retournons sur le champ pour la dernière manche complète. Mes jeunes débordent d’énergie, surfant sur la vague de leur potentielle victoire et bien que je désire partager cet enthousiasme, je m’efforce d’empêcher mon déjeuner de remonter lorsque je tends le porte-bloc à Kaleb.

Une lueur espiègle illumine son regard et, contrairement à moi, il lit le petit mot sur place sans même me laisser le temps de partir. Avec un sourire taquin, il secoue la tête.

— Tu es hilarant, marmonne-t-il avec humour.

Un soupçon de soulagement s’infiltre dans mes veines.

Il ne m’en veut pas de ma petite intrusion dans son chalet, ce qui était mon inquiétude principale.

Celle-ci étouffée par sa plaisanterie, je peux me concentrer sur la partie et mener mon équipe pour une autre demi-manche sans point. Nous avons chaud, à un moment, mais grâce à la collaboration d’Elijah et Max pour éliminer Colton dans un parfait double jeu, nous conservons nos deux points d’avance.

— Je ne sais pas si je dois être agacé ou impressionné, commente Kaleb lors de notre échange suivant.

— Pourquoi pas les deux ? rétorqué-je dans un éclat de rire.

Je lis ensuite son petit mot sur le chemin du bord de terrain.

Tu comptes me laisser boire seul ?

Ces foutus papillons reprennent leur envol, tout aussi exaspérants que le sourire qui s'épanouit sur mes lèvres malgré tous mes efforts pour le contenir. Cependant, ce qui me déstabilise le plus, ce sont les tremblements qui parcourent mon corps, suffisamment forts pour être enregistrés sur l'échelle de Richter.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

— Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ?

Pris de court par cette question, je me retourne et surprends Elijah essayant de lire par-dessus mon épaule.

Merde.

En dépit de mes récents efforts pour museler la voix de la honte en moi, les instincts qu'elle m'a inculqués sont encore bien ancrés. Pour cette raison, je glisse le porte-bloc sous mon bras afin de dissimuler notre conversation… et le mensonge m'échappe aisément.

— Parce qu'on gagne, bien sûr.

J'indique le terrain d'un signe du menton.

— Toute chance de vaincre Kaleb me rend plus heureux qu'un enfant le jour de Noël.

Apparemment, flirter avec lui aussi.

Écœurant.

Avec une grimace, j'érige un mur mental afin d'empêcher ce mot de résonner dans mon esprit, puis je me concentre sur le sourire d'Elijah.

— Merci de m'avoir nommé capitaine.

Je ris doucement.

— Inutile de me remercier. Ton jeu prouve que j’ai eu raison, tu es né pour diriger.

Il secoue la tête.

— Je ne joue jamais comme ça quand je ne suis pas capitaine.

— Parce que tu n’as jamais eu autant confiance en toi.

Il fronce les sourcils, perdu.

— Ça craint d’être choisi en dernier, non ? Tu ne te sens pas très bien dans ta peau, quand ça arrive, donc pourquoi aurais-tu l’impression de pouvoir bien jouer ? Mais quand tu te sens important et valorisé, comme dans le rôle de capitaine, tu joues comme si tu étais à ta place. Dans tous les cas, c’est une prophétie autoréalisatrice.

Elijah me dévisage un temps, réfléchissant manifestement à mon explication.

— La confiance en soi, résume-t-il.

Ce mot a un goût étrange dans sa bouche, si j’en crois son expression.

— Crois en toi, petit. Tu as ta place ici.

— Toi aussi, tu sais, chuchote-t-il.

Ces quelques mots me stupéfient. Son évidente sincérité me prend au dépourvu, et mon cœur se serre dans ma poitrine.

Malheureusement, je n’ai pas l’occasion de le remercier, puisque des cris de joie retentissent sur le terrain, attirant mon attention. L’équipe de Kaleb se rue vers le marbre, ayant clairement obtenu leur dernière élimination de la manche, et je n’ai toujours pas répondu à Kaleb.

Je mets rapidement le score à jour, puis j’inscris les premiers mots qui me viennent en tête avant de caler le stylo derrière la pince en métal.

C’est censé être une proposition ?

Kaleb me jette un coup d’œil intrigué lorsque je lui tends le porte-bloc, et je m’efforce de dissimuler ma nervosité. Maintenant que j’ai le temps de *réfléchir* à ma réponse, je me rends compte de son caractère aguicheur.

Bordel de merde. Il devrait exister des règles pour ce genre de choses.

Flirter avec son ennemi pour les nuls, un succès assuré en librairie.

Réprimant mon inquiétude, je me concentre sur nos trois prochaines éliminations, afin de garantir une victoire pour la première d'Elijah en tant que capitaine. La chance est apparemment de mon côté, puisqu'il nous suffit de trois frappeurs pour obtenir ces éliminations, et le match prend fin avec mon équipe sur le champ.

Malgré notre victoire, certains des enfants se plaignent de passer à côté d'un nouveau tour de frappe, Max comme toujours le plus râleur, mais les garçons sont globalement de bonne humeur. Qu'ils aient gagné ou perdu, ils se félicitent à coups de *high five* ou de poignées de main, et Colton demande même si nous pouvons jouer un match chaque semaine.

— On verra, répond Kaleb en riant. Mais pour l'instant, j'ai besoin de certains d'entre vous pour ramasser les bases. Les autres, rentrez vous laver et vous préparer pour le dîner.

Les enfants se séparent, une dizaine d'entre eux s'éparpillant sur le terrain tandis que les autres reprennent le chemin du camp. Je m'apprête à suivre ce second groupe, ne serait-ce que pour vérifier qu'ils ne commettent pas de bêtises sans supervision, lorsque Kaleb m'interpelle.

— Reynolds ! Tu peux lire ces instructions sur la liste des activités de demain pendant que j'attends les garçons ?

Il me lance le porte-bloc, et je fronce les sourcils. Je me demande bien ce qu'il veut que je regarde, puisque demain est notre jour de repos. J'ai la question sur le bout de la langue, mais les mots meurent sur mes lèvres quand je repère son message en haut de la page, dans son écriture scripte si parfaite.

Sers-toi de cette clé ce soir, et tu le découvriras.

Je ne sais pas trop quand il a trouvé le temps de me répondre, mais il se tient à quelques mètres de moi, son regard rivé sur moi.

Je relis deux fois son petit mot dans un effort d'analyser le sous-texte de cette dizaine de mots.

Est-ce qu'il… flirte aussi ? Ou accepte-t-il simplement mon offre d'enterrer la hache de guerre et de nous montrer plus amicaux ?

Quand je relève les yeux, il s’est retourné pour laisser les enfants empiler les bases dans ses bras. Il rit de bon cœur à leurs bavardages, totalement inconscient de mon observation.

De nouveaux tremblements me parcourent, propageant une vague de chaleur depuis ma poitrine jusqu’à mes orteils et réveillant la nuée de papillons dans mon ventre au passage.

Quelle que soit son intention, la réaction de mon corps m’indique une chose importante : je suis complètement dépassé.

Et une partie de moi, bien que minime, profite de chaque seconde.



OceanofPDF.com

Chapitre 15

Avery

Mon anxiété atteint des sommets tandis que je grimpe les marches du chalet d'Avery à vingt-trois heures passées.

Les enfants sont couchés depuis un moment, maintenant, et j'ai pris le temps de décompresser et de me doucher pour retirer les saletés de la journée. Néanmoins, ce temps en solitaire n'a eu pour effet que de me faire encore plus douter.

Je n'ai jamais vraiment été du genre à trop réfléchir sur tout, mais quelque chose chez Kaleb me met sens dessus dessous, et c'est sans mentionner cette *attirance* déplacée à son égard.

Prenons cet instant précis, par exemple.

Le pensait-il réellement, quand il m'a dit de me servir de ma clé pour entrer sans prévenir ?

Ou était-ce une façon de me demander de venir boire avec lui les bières que j'ai laissées dans son chalet *en me servant de cette clé ?*

J'hésite une longue minute, posté devant sa porte comme un imbécile, les mains tremblantes et moites. Je distingue à peine sa silhouette allongée sur le lit à travers les lamelles de ses stores, mais cela suffit pour exacerber mon appréhension.

Si je me sers de cette clé, devrais-je au moins toquer pour l'informer de ma présence, pour être sûr qu'il est décent ?

Comme si je ne l'avais pas vu dans divers états de nudité dans les vestiaires au cours de ces deux dernières années ?

— Oh, pour l'amour du ciel. Reprends-toi, Reynolds, marmonné-je.

Je lève alors le poing et toque à la porte. Les dix secondes d'attente avant qu'il ouvre ce foutu battant pourrait tout aussi bien durer un millénaire tant mes nerfs sont à vif.

— Je t’avais dit que tu pouvais tout simplement entrer, déclare-t-il avant de reculer pour me laisser passer.

Douloureusement conscient des battements frénétiques de mon cœur, j’effectue un unique pas dans le chalet et ferme la porte derrière moi.

— Je ne savais pas si tu étais… décent.

Un sourcil haussé, Kaleb se laisse retomber sur son matelas.

— Tu as tiré mon rideau de douche alors que j’étais entièrement à poil il y a genre une semaine. Tu as pratiquement tout vu.

Je toussote pour ne pas le laisser entendre que je m’étouffe sur ma propre salive tant je suis surpris par son évocation de cette soirée.

— Pas faux, articulé-je.

Merde, comment ai-je pu oublier ça ?

Au simple souvenir du regard noir de Kaleb et de l’eau cascadant sur sa peau lisse et bronzée, mon sexe tressaute sous mon survêtement, ce dont je n’ai aucunement envie alors que je m’apprête à passer du temps dans un espace confiné avec l’objet de mon malencontreux désir.

Deux iris vert forêt croisent les miens, et je jurerais qu’il comprend parfaitement où s’attardent mes pensées. Son regard pénétrant semble toujours lire en moi comme dans un livre ouvert.

— Tu comptes rester à la porte toute la soirée, ou tu vas finir par entrer ?

Merde. C’est vrai.

Je traverse le chalet pour prendre place au bord de son lit. Ce n’est peut-être pas la meilleure option, tout bien considéré, mais c’est toujours mieux que la chaise à l’autre bout de la pièce.

Il tend déjà le bras vers la petite glacière au pied de son lit et s’empare du pack de six que je lui ai apporté afin de le poser sur le matelas entre nous. Il en sort une, la décapsule et me la tend avant d’en prendre une autre pour lui.

— Tu savais que c’était ma préférée, ou ce n’était qu’un coup de chance ? s’enquiert-il en levant la bouteille en question.

C’est la même bière que je l’ai vu boire à plusieurs reprises au cours de notre dernière saison. Lors de certaines de nos sorties au *Stagger*, mais

également lors de certaines soirées sur le campus. Je ne pensais pas forcément à ces instants, quand je l'ai choisie dans le magasin, mais mon petit doigt me dit que ce n'était pas entièrement un choix inconscient.

— Euh, j'ai simplement pris la première que j'ai trouvée.

Je ne saurais dire s'il croit mon demi-mensonge, mais il ne commente rien. Il se contente de soupirer et de boire une gorgée, sa gorge se contractant quand il déglutit.

Détournant le regard, je bois une gorgée de ma propre bière, puis une autre.

Je n'ai jamais eu pour habitude de descendre rapidement mes verres, mais, cloîtré ainsi en compagnie de Kaleb, qui sent aussi bon que la forêt après la pluie, j'ai désespérément besoin de me détendre. Sans oublier que nous sommes tous deux assis sur son lit, à moins d'un mètre l'un de l'autre, et que toute aide est la bienvenue pour me décontracter.

Heureusement, la tension dans ma nuque et mes épaules se relâche vers la fin de ma première bière.

L'alcool a ses avantages, parfois.

Kaleb allège également l'atmosphère en mettant de vieux épisodes d'*Esprits Criminels* sur son ordinateur en bruit de fond. C'est surprenant non pas à cause du choix de la série, mais parce qu'il possède le code du Wi-Fi.

J'aurais bien aimé le savoir, ces dernières semaines.

Nous nous adossons tous les deux au mur, l'ordinateur portable posé au bord de son bureau et le pack de bières calé dans les quelques dizaines de centimètres d'espace entre nos jambes. Nous regardons l'épisode en silence, mais, aussi confortable soit-il, je suis incapable de me détendre complètement. Mes sens sont décuplés par sa proximité ; son parfum addictif et la chaleur de son corps mettant mes nerfs à vif.

Donc je bois, ne serait-ce que pour étouffer cette attirance que j'éprouve à son égard.

Ma seconde bière est presque vide lorsque la voix de Kaleb détourne mon attention de l'écran.

— Ralentis, mec. Tu vas finir ivre en un rien de temps.

Contrairement à mes attentes, ce n’est pas une critique. Il s’agit plutôt d’un avertissement, ce qui me fait hausser un sourcil.

— Tu ne peux pas être sérieux.

Il hausse un sourcil en retour, puis ses épaules, ce qui me tire un ricanement.

— On ne risque pas de finir bourrés avec trois bières chacun, encore moins une ou deux.

— Tu sous-estimes encore le pouvoir de l’altitude, réplique-t-il avec un petit sourire qu’il tente de dissimuler derrière sa propre bouteille de bière. Dois-je te rappeler les horribles coups de soleil que tu as pris la première semaine, quand tu as refusé de m’écouter ?

Je ne m’en souviens que trop bien, mais je ne compte certainement pas l’admettre devant lui. Au contraire, ma détermination me souffle de renchérir.

— Et te voilà encore à jouer les messieurs je-sais-tout.

Sur ces mots, je finis ma bière et replace la bouteille vide dans le pack, puis j’en saisis une autre pour la remplacer.

Le petit rire velouté de Kaleb me caresse la peau et, quand je tourne la tête vers lui, il secoue la tête.

— Comme tu veux, Reynolds. Mais ne viens pas pleurer demain, quand tu auras la gueule de bois.

— Ce sont trois bières, insisté-je.

J’ouvre ma bouteille et lui jette la capsule à la tête, mais il la repousse avant que celle-ci atteigne sa cible.

— Je risque plus de me faire défigurer par un cougar en retournant à mon chalet que d’avoir la gueule de bois demain matin.

Il hausse une fois de plus un sourcil.

— C’est ta façon d’essayer de te faire inviter à passer la nuit ici ? plaisante-t-il. Pour sauver ton beau visage des animaux sauvages ?

Bien que son ton indique clairement qu'il s'agit d'une blague, le mètre qui nous sépare me paraît soudain réduit à quelques centimètres. Parce que… merde, une partie de moi souhaite feindre la peur de ces animaux sauvages si cela peut me permettre de passer la nuit ici, avec lui.

C'est répugnant !

Je secoue la tête afin de me libérer de ces serres acérées enfoncées dans mon esprit, les joues rouges.

— C'est sûrement toi qui l'attirerais. Ce serait tellement simple de te débarrasser de moi en me jetant en pâture à un cougar.

Son petit rire s'élève entre nous.

— Tu es trop tenace pour ça, Reynolds. J'ai fini par baisser les bras.

Sans savoir que répondre, je bois une autre gorgée de ma bière et reporte mon attention sur la série.

Quelques minutes s'écoulent sans un mot, le silence seulement troublé par l'ordinateur de Kaleb et le clapotis occasionnel de nos bières. Encore une fois, ce n'est pas vraiment désagréable, mais mon dos et mes épaules restent tout de même crispés.

Chaque cellule de mon corps est aux aguets, attendant son prochain geste, souffle ou…

— C'est…

Je déglutis difficilement avant de lui jeter un coup d'œil, et j'attends qu'il complète sa phrase. Il s'apprête sûrement à dire *étrange* ou *gênant*, et après tout ce qui a pu se passer entre nous, je ne pourrais pas lui en vouloir.

Cependant, il croise mon regard et hausse les épaules.

— Je ne sais pas. C'est… sympa, je suppose.

Eh bah merde alors.

Mes lèvres tressaillent, souriant malgré moi, et je bois encore une gorgée de bière.

— Tu dis ça comme si on n'avait jamais passé de temps ensemble avant ce soir.

— Peut-être, murmure-t-il sans me quitter des yeux. Mais on sait tous les deux que beaucoup de choses ont changé depuis notre première année d'université.

C'est le moins qu'on puisse dire.

Nous avons un certain passif, tous les deux, et pas très positif ces derniers temps. Néanmoins, depuis notre conversation sur le ponton, j'ai l'impression que nous avons tourné la page. Que nous renouons peut-être même notre amitié. Une relation dont je n'avais pas conscience du manque jusqu'à maintenant.

Enfin, cette amitié pouvait-elle être si sincère, si nous dissimulions tous deux des parties aussi importantes de notre identité ?

— Tu n'étais pas obligé de garder le secret, tu sais, affirmé-je sans réfléchir.

Il fronce les sourcils, de toute évidence pris de court par ma déclaration.

— Sur ton homosexualité, expliqué-je.

Ses traits se relâchent, et il laisse échapper un rire étouffé.

— Pendant une seconde, on aurait pu croire que je t'avais caché une folie meurtrière ou une addiction à la drogue, pas mon orientation sexuelle.

— Qui dit que ce n'est pas le cas ? répliqué-je en haussant un sourcil. Je ne sais pas ce que tu fais de ton temps libre.

Il éclate de rire, et mon estomac virevolte dans mon ventre.

— Tu m'as eu. J'ai de la chance que ces enfants n'aient pas mentionné les homicides ou la consommation de drogue pendant notre petit jeu de « Je n'ai jamais », ou ils auraient vraiment révélé tous les squelettes cachés dans mon placard.

Son sarcasme me tire un sourire. La formulation de sa phrase me fait toutefois tiquer. Je n'ai aucun droit de lui demander plus de détails, mais je lui pose tout de même la question qui me trotte dans la tête.

— C'est vrai, alors ? Tu n'es plus dans le placard ?

Kaleb secoue la tête de droite à gauche, mais plus pour peser ses mots que par négation.

— Je ne le crie pas sur tous les toits, mais ce n’est pas exactement un secret non plus. Ma famille est au courant et, oui, j’ai vécu un très gênant *coming out* auprès de mes parents quand j’étais au lycée. Certaines personnes à Foltyn sont au courant aussi…

— Mais je n’en faisais pas partie, l’interromps-je.

C’est une remarque plus qu’une question.

Je soutiens son regard, et je prends soudain conscience que… merde, c’est peut-être même une accusation.

Kaleb se renferme sur lui, comme s’il enfilait une armure afin de se préparer au duel.

— Je ne me laisse pas définir par mon orientation sexuelle. C’est pour cette exacte raison que je ne fais rien pour la cacher ou la confirmer. Auprès de quiconque.

C’est sans aucun doute la vérité, mais son ton est plus éloquent que ses mots. J’ai presque l’impression qu’il a répété ce discours pour le jour où je me déciderai à aborder le sujet.

Une couche d’armure supplémentaire.

— Sauf avec moi.

Je le dévisage, à la fois dubitatif et intrigué.

— Tu me l’as caché, LaMothe. Ça se lisait sur ton visage, le soir du feu de camp. N’essaie pas de le nier.

Son regard reste déterminé.

— Je n’avais pas conscience de la nécessité de te cacher quoi que ce soit avant que tu te mettes à harceler Keene et Aspen.

Il marque une pause, ses yeux presque interrogateurs plongés dans les miens.

— Tu te souviens de cette soirée, l’année dernière, au *Stagger* ? Celle où tu ne cessais de provoquer Aspen ?

Je me remémore aussitôt la soirée en question, les moqueries et les insultes que j’ai pu lancer au meilleur ami de mon coéquipier. À ce

souvenir, une honte différente de celle à laquelle je suis habitué me retourne l'estomac. J'acquiesce.

Kaleb attend un instant avant d'admettre une vérité que je n'ai pas anticipée.

— J'étais là-bas *avec* un mec, ce soir-là.

Je secoue la tête et tente de comprendre sa confidence. Il est impossible que je sois passé à côté d'une telle chose.

— On était avec des gars de l'équipe, réfuté-je.

— Au départ, oui. Puis le mec que je fréquentais depuis quelques semaines est arrivé, même si aucun de vous n'a fait le lien. Et je n'allais certainement pas te l'annoncer, à ce moment-là.

Il boit une autre gorgée de bière avant de s'essuyer la bouche du dos de la main.

— Avant, en revanche ? Avant d'être témoin de ta méchanceté à l'égard d'une personne différente de toi ? Je n'avais jamais essayé de te le cacher.

Tel un uppercut, cette information me coupe le souffle, et mon cœur se serre dans ma poitrine.

Je suis coutumier de la honte et de la culpabilité. Je me suis familiarisé il y a déjà bien longtemps avec ces émotions dévorantes, suffoquant en silence sous leur poids. Mais jamais à ce point.

Jamais pour quelque chose qui relevait de mon contrôle.

— Tu as raison, d'accord ? marmonné-je. Je sais que je me suis comporté comme un connard, et tu avais toutes les raisons de me le cacher après avoir vu cette facette de moi. Mais, Kaleb… on était amis trois ans avant tout ça.

Sa mâchoire se serre, puis il détourne enfin les yeux.

C'est la première fois que je le vois céder, et je suis pris de court. Je ne m'en réjouis certainement pas. Pas maintenant, alors que nous avons commencé à réparer cette amitié brisée.

Putain.

Kaleb semble fasciné par sa bière, et j'ai l'impression qu'il retient quelque chose. Je le vois refouler ses pensées, luttant de toutes ses forces

pour ravaler ses mots avant qu'ils osent s'échapper.

Cette bataille est toutefois perdue d'avance.

— Parce que je craignais que tu me regardes autrement.

J'avais beau mourir d'envie de connaître sa réponse, une partie de moi regrette de l'avoir entendue. En toute franchise, je l'aurais bien regardé autrement. Je lui aurais fort probablement infligé le même traitement qu'à Aspen et Keene l'année dernière.

Peut-être même pire.

Il a eu raison de ne pas m'en parler, à l'époque. Merde, il a eu raison de me le cacher jusqu'à ce que ses frères le forcent pratiquement à l'admettre, sans lui laisser d'autres options.

Mais cette confession ? C'est *son* choix. Sa décision de prendre le risque de retirer une partie de son armure. Même si ce n'en est qu'une, elle suffit à l'exposer. À le rendre aussi vulnérable que moi l'autre soir, sur le ponton.

— Je suis désolé.

Les mots sortent de ma bouche de leur propre gré, et Kaleb relève aussitôt la tête. Il me scrute, l'air pensif, et peut-être pour la première fois depuis mon arrivée au camp, son regard s'adoucit.

— Je ne…

Avec un petit rire étranglé, il secoue la tête.

— Je n'ai jamais entendu ces mots de ta bouche.

Je lève immédiatement une main.

— Oh, non. On ne jouera pas à ce jeu.

— Pourquoi pas ? ricane-t-il. Tu crains que des squelettes sortent de *ton* placard, cette fois-ci ?

Si je me fie à la légèreté de son ton et à son petit sourire, il est parfaitement conscient de son choix de mots. Je parierais même que c'était intentionnel.

Bien que ce soit censé être humoristique, un sens plus sombre de sa plaisanterie me glace le sang.

— Je n’ai plus rien à cacher dans mon placard, grommelé-je en reportant mon attention sur ma bière désormais vide. J’en ai déjà ras le cul de cacher ça.

— C’est pour ça que tu m’as embrassé ? m’interroge-t-il sans hésiter. Pour ne plus avoir l’option de te cacher ?

Je libère un long soupir, qui se transforme en grognement.

J’attendais cette question, et je la craignais également. Sûrement parce que la réponse est tout aussi complexe que mes sentiments à l’égard de ma propre orientation sexuelle ; une toile emmêlée de peur, de mépris et de désir que je suis incapable de comprendre, et encore plus d’expliquer à quelqu’un d’autre.

— Je ne sais pas, murmuré-je lentement. Jusqu’à ce soir fatidique autour du feu de camp, la possibilité que tu ne sois pas hétéro ne m’avait jamais traversé l’esprit. Et même dans le cas contraire, je ne m’étais jamais autorisé à penser à *n’importe quel* mec comme ça. Ça me paraissait bien trop inenvisageable.

Je me plonge de nouveau dans son regard et hausse les épaules.

— Et puis la vérité m’a échappé, et tu étais là, et je n’ai simplement… pas pu me retenir.

L’ombre d’un sourire passe sur ses lèvres.

— Il faut travailler sur ta maîtrise de toi, on dirait.

— Oui, eh bien, je n’avais pas vraiment prévu de désirer le seul mec que je ne peux pas supporter.

Ouah, d’où est-ce que ça sort, ça ?

Apparemment, même si la quantité d’alcool ingérée n’est pas suffisante pour me soûler, elle m’a de toute évidence assez désinhibé pour m’exprimer sans filtre. Sobre, je n’aurais absolument jamais avoué cela.

Ou peut-être Kaleb a-t-il raison et l’altitude me rend-elle moins résistant.

Kaleb n’en est vraisemblablement pas perturbé, puisqu’il me sourit en coin et lève sa bouteille pour trinquer avec moi.

— Tu ne peux pas me supporter, hein ? Et moi qui nous croyais sur la bonne voie pour redevenir amis.

En dépit de son ton amusé, la gêne me submerge et je commence à gratter l'étiquette de ma bière.

— À peine, maugréé-je.

Et si ma bouche continue sur cette lancée, nous allons vite redevenir ennemis.

Captivé par ma tâche, je déchire l'étiquette jusqu'à ne plus voir que le verre, puis je fourre les morceaux de papier dans le goulot. Ma mission terminée, je relève les yeux. Mon regard se pose d'abord sur la courbe de ses lèvres, cernées par son chaume sombre, avant de remonter jusqu'à ses yeux.

— L'attirance est un phénomène étrange, murmure-t-il d'une voix rauque. Dire que tu ne m'attires pas serait mentir.

Son aveu en suspens entre nous, je reste muet.

Il faudrait être aveugle et stupide pour ne pas remarquer que la tension entre nous a beaucoup évolué depuis que je l'ai embrassé. Je l'admets, notre animosité mutuelle s'est enflammée pendant un temps. Mais depuis notre décision de recoller les morceaux, cette tension s'est transformée en une sorte de bourdonnement étrangement semblable à… des papillons.

Ils prennent leur envol dans mon ventre chaque fois que nos regards se croisent. Quand je suis suffisamment près de Kaleb pour sentir la chaleur de son corps, ils battent si fort des ailes que j'ai parfois l'impression d'être à deux doigts de m'envoler moi-même.

Kaleb déglutit bruyamment avant de détourner les yeux, brisant ce moment.

Je suis étonnamment… déçu. Je sais toutefois que c'est sûrement pour le mieux. Nous marchons déjà sur des œufs. Un seul faux pas, et nous risquons d'en fêler un. Ou pire, de l'écraser totalement.

Mon instinct de préservation me conseille de fuir et de me réfugier en lieu sûr, au lieu de me laisser emporter par ce tourbillon d'émotions causé par Kaleb.

En dépit de son soutien et de son pardon, je suis toujours aussi partagé.

Sur mes sentiments. Mon identité.

Et… mon désir.

C’est répugnant !

La voix de la Honte crisse dans mon esprit, et je ferme les yeux. Comme si me couper de l’objet de mon désir pouvait l’empêcher de me hurler dessus.

Kaleb se racle la gorge.

— Si c’était trop…

Les paupières toujours closes, je secoue la tête, l’arrière de mon crâne raclant le mur derrière moi.

— Ne t’excuse pas, marmonné-je. Tu avais raison.

Je n’avais pas l’intention d’exprimer cette seconde partie à voix haute, et certainement pas devant lui, mais c’est trop tard pour revenir sur mes mots.

— À quel sujet ? s’enquiert-il à voix basse.

Je me prépare psychologiquement, puis j’ouvre difficilement les yeux et trouve les siens rivés sur moi. Sous son attention, ma bouche me paraît plus sèche que le Sahara, et je m’humecte inconsciemment les lèvres.

— Tu m’avais dit que je reviendrais te voir pour te supplier de m’en donner plus. Et je me déteste de te donner raison.

Je chuchote sèchement ces mots qui me laissent un goût amer sur la langue. De nouvelles insultes résonnent dans mon cerveau, me rappelant que mon désir pour Kaleb, ou n’importe quel autre homme ne pourra sûrement jamais se libérer.

Je suis sans défense face aux serres qui me déchirent de l’intérieur.

Après une telle confession, je n’ai rien de plus à ajouter. Kaleb ne tente pas non plus de rompre le silence entre nous et, sincèrement, je ne le lui demande pas. Je ne m’attends pas non plus à ce que mon envie soit récipro…

— J’avais seulement à moitié raison, rectifie-t-il.

Interrompu dans mes pensées, je fronce les sourcils.

— Quoi ?

— Je t’avais aussi dit que ça ne se répéterait pas.

Ses yeux plongés dans les miens sont aussi sombres que les arbres cernant le camp et, avec le reflet de sa lampe de chevet, ses pupilles me font penser à une forêt en flammes.

Ou peut-être est-ce l’ardeur de son regard sur mes lèvres qui me consume.

Je les humecte de nouveau par instinct, et ses yeux suivent le mouvement. Une vague de désir déferle sur moi.

Mon esprit s’emballe, tiraillé entre le besoin d’échapper à la pesanteur de ce moment et celui de m’y abandonner, quand bien même ça ne pourra jamais devenir plus qu’un simple moment.

— Donc, on revient tous les deux sur notre parole, hein ?

— On dirait, confirme-t-il d’une voix rocailleuse.

Puis il efface toute distance entre nos lèvres.



OceanofPDF.com

Chapitre 16

Avery

Chaque cellule de mon corps s’embrase à la seconde où les lèvres de Kaleb se posent sur les miennes, et le temps semble s’arrêter, tandis que je savoure cet incendie. Je me délecte de cette incandescence et en tire un certain plaisir.

Tout comme lors de notre baiser contre l’arbre, les pensées venimeuses qui me tourmentent sont muselées, et je peux enfin écouter mon corps. Lui céder les rênes et me contenter de ressentir.

De simplement exister.

Les bières vides roulent par terre, oubliées, tandis que les doigts agiles de Kaleb se faufilent sous mon tee-shirt. Il le retrousse sur mon torse et rompt notre baiser le temps de le faire passer par-dessus ma tête avant de le jeter par-dessus son épaule. Mon cœur bat la chamade alors que j’en fais de même avec le sien, dévoilant des kilomètres de peau lisse et de muscles.

J’explore son torse et son ventre des yeux, avide de dévorer ainsi que de mémoriser son corps.

Kaleb ne me laisse toutefois pas énormément de temps pour l’observer avant de saisir mon menton et de reprendre ma bouche dans un baiser ardent. Il se déplace sans lâcher mes lèvres, m’allongeant sur le matelas avec une aisance qui durcit douloureusement mon sexe sous mon survêtement. Sa bouche ne cesse d’assaillir la mienne alors qu’il appuie ses avant-bras de chaque côté de ma tête, ce qui… bordel. Ça ne devrait pas être aussi excitant.

Et maintenant qu’il m’a comme il me voulait, il me consume.

Il ondule des hanches, et je manque de jouir au contact de son érection contre la mienne, même à travers nos vêtements.

Un son entre le gémissement et le juron m’échappe, et il ricane doucement contre ma peau.

— Ça va ?

J’acquiesce avant de me cambrer. Je ne me suis jamais senti mieux.

Kaleb sourit avec malice.

— Bien. Préviens-moi si je vais trop vite.

Mon corps trouve que ça ne va pas assez vite ; il en veut plus. Il en a désespérément besoin, comme un drogué en manque. Mais ce n’est pas de l’aspect physique qu’il parle, ce qui trouble mon cerveau, ne serait-ce qu’un instant.

L’espace d’une courte seconde, les ténèbres de mon esprit s’infiltrent dans les failles pour me rappeler que ce que nous faisons est… mal. Honteux. Que je devrais être écœuré d’avoir laissé la situation déraper à ce point !

Mais si c’est mal, pourquoi est-ce si agréable ?

Mon cerveau est néanmoins incapable de formuler une réponse à cette question, puisque Caleb choisit cet instant pour coller de nouveau ses hanches aux miennes.

Un gémissement m’échappe, mais il l’avale rapidement sans cesser d’onduler des hanches, ses va-et-vient lents et sensuels.

— Bordel, te tirer ces bruits est tellement plus agréable que de simplement les entendre, murmure-t-il avant de saisir ma lèvre inférieure entre ses dents. J’aime te voir comme ça. Excité et essoufflé, à ma merci.

Mon sexe palpite à ses mots et à son contact, toujours avide de plus de friction.

Il s’empare de ma bouche, et ses mains s’aventurent vers la ceinture de mon pantalon de survêtement, ses doigts effleurant ma peau sous le tissu et me volant mon oxygène.

Les émotions font rage en moi, chacune s’efforçant de prendre le dessus sur les autres, mais celle à laquelle je ne m’attendais pas ressemble étrangement à du… soulagement. Que même après toutes mes conneries, malgré toutes les raisons que j’ai pu lui donner de me haïr, il a autant envie de moi que moi de lui.

Kaleb rompt notre baiser, puis il se recule juste assez pour croiser mon regard. Ses joues sont rougies par le désir, ses yeux vert sombre paraissent presque noirs tant ses pupilles sont dilatées.

Deux de ses doigts se faufilent sous la ceinture de mon survêtement et se resserrent légèrement autour du revers.

— Je peux…

Il s'interrompt, sa question pesant entre nous, ses yeux rivés sur les miens alors que nous prenons tous les deux le temps de reprendre notre souffle.

J'ai envie qu'il me touche, et bien que cette idée me terrifie, elle est tout aussi attrayante.

J'acquiesce donc.

Un autre sourire aguicheur se dessine sur ses lèvres, et il ne perd pas de temps avant d'effacer une fois de plus la distance entre nous. Sa bouche est plus insistante, maintenant, se moulant sur la mienne avant de m'encourager à m'ouvrir à lui afin d'accueillir sa langue.

Mon bas-ventre se contracte lorsque sa main baisse lentement mon pantalon sous mes fesses, entraînant mon caleçon avec. L'air frais souffle sur ma peau brûlante et sensible, et mon sexe dénudé tressaille entre nous.

Puis sa paume se referme autour de moi, et je crois mourir sur place.

— Parfait, putain, gronde Kaleb.

Il commence à me caresser, sa main me masturbant paresseusement, le rythme nonchalant un peu trop semblable à de la torture. Ajoutons à cela la douceur de ses lèvres sur mon cou, et plus rien ne peut m'empêcher de haleter sous son poids, le plaisir perlant de mon sexe.

Et il n'a manifestement aucune intention de s'arrêter tant que je ne m'abandonnerai pas totalement à lui.

— Si tu aimes ça…

Un rire rauque et sexy lui échappe tandis qu'il embrasse ma gorge.

— Merde, disons simplement qu'on a à peine commencé, bébé.

Sa promesse obscène me tire un son entre le gémissement et le grognement, presque plus animal qu'humain, et j'en serais mortifié si je

n’étais pas aussi excité. Si je me fie au murmure approbateur de Kaleb, ça lui plaît même plutôt bien.

Foutu sadique.

— Tu es prêt à en recevoir plus ?

Son sourire est perceptible dans sa voix et, quand j’en distingue toute la beauté à l’instant où il se recule, mon estomac fait un salto. Il doit prendre conscience de son effet sur moi, ce connard arrogant, puisqu’il pousse le vice jusqu’à se mordiller la lèvre inférieure.

Mon Dieu, aie pitié de moi.

Je hoche la tête et marmonne mon accord, pas très sûr de réussir à formuler des mots à cet instant précis, pas même un simple *oui* ou *s’il te plaît*.

Heureusement, Kaleb ne m’en demande pas plus et se redresse sur les genoux. Je dévore du regard ses muscles déliés ainsi que sa peau bronzée, mémorisant chaque centimètre carré de son corps avant de m’arrêter sur l’épais renflement de son entrejambe.

Sans détourner les yeux de mon visage, il replie son pouce dans la ceinture de son pantalon de survêtement et le baisse, libérant son sexe. Il est long, veiné, une goutte de liquide préséminal visible sur son gland. Si mon cœur ne battait pas déjà la chamade, exalté par le désir qui afflue dans mes veines, il s’emballerait sans doute maintenant.

D’autant plus que mon premier instinct est de me pencher pour le goûter.

Parfaitement affligeant !

Je ne sais pas si l’alcool m’embrouille l’esprit ou si la passion inondant mon système est trop puissante, mais, quoi qu’il en soit, la voix de la Honte est aussitôt étouffée. Bâillonnée avant que le venin se répande, évincée par l’envie qui se loge en moi bien plus profondément que ma honte ne le pourrait jamais.

Kaleb empaume son propre sexe, son attention toujours rivée sur mon visage, et il commence à se masturber. De sa main libre, il ouvre lentement le tiroir de sa table de chevet et en sort un tube.

Du lubrifiant.

Il ouvre le bouchon, et mes poumons se vident de tout oxygène dès qu'il verse le liquide sur mon érection. J'empoigne la couette sur laquelle je suis allongé, la sensation de froid provoquant un courant électrique dans tous mes muscles.

Bordel de merde, comment puis-je être aussi excité ?

Il me touche à peine, et je suis déjà prêt à exploser.

— Il faut que tu me dises quand m'arrêter, chuchote-t-il.

Sa requête me force à reporter mon attention sur son visage.

— Tu peux faire ça pour moi ?

— Oui, confirmé-je d'un ton étranglé. Je peux faire ça.

Comme s'il n'avait pas besoin de plus, Kaleb relâche son sexe et s'étend sur moi, me recouvrant de son corps. Il s'empare de nouveau de mes lèvres, mais dans un baiser plus alangui que le dernier. Moins ardent et plus contrôlé alors qu'il ondule des hanches contre moi.

Je suis en feu à chaque point de contact entre nos peaux, mais c'est la sensation de son sexe nu glissant contre le mien qui risque de me faire perdre la tête. Enfin, jusqu'à ce qu'il déplace son poids sur un coude afin d'insinuer une main entre nous et de l'enrouler autour de nos deux érections.

— Oh, merde, grogné-je dans sa bouche avant de coller mes lèvres aux siennes.

L'effervescence de sa peau contre la mienne exauce tous mes fantasmes. Ceux de plusieurs années, même si son visage n'y a fait son apparition que très récemment.

Et qu'*il* soit celui qui me procure ce plaisir ? Après tout ce qui s'est passé ? Cela m'inspire tellement d'émotions différentes, je ne pourrai jamais les démêler avec son poing serré autour de nous.

Kaleb interrompit notre baiser pour laisser sa bouche parcourir ma mâchoire et mon cou. Ma peau s'enflamme sur son passage, et je m'abandonne au plaisir du contact brûlant entre nos peaux.

Et, merde, j'en veux plus.

Je veux me laisser consumer.

À partir de cet instant, mes mains s’aventurent partout : elles remontent dans son dos, s’agrippent à ses épaules et s’immiscent dans ses cheveux. Je le touche partout où je peux, explorant et cartographiant son corps alors qu’il nous rapproche de l’orgasme.

— C’est tellement bon, bordel, grogne Kaleb.

Son souffle est chaud contre ma peau avant qu’il se recule. Il commence à perdre le contrôle, comme me l’indique la lueur sauvage dans ses yeux, et c’est avant que son regard se pose sur nos deux membres enserrés dans son poing.

— Merde, tu vois comme on est beaux ensemble ?

Il effectue un va-et-vient plus ferme, et je baisse la tête juste à temps pour le voir étaler nos perles de liquide préséminal sur nos érections.

Cette vision est délicieusement érotique.

Tout autant que son sourire lascif.

— Merde, grommelé-je quand mes testicules se contractent. J’y suis presque.

Je ferme vivement les paupières et m’efforce de lâcher prise, de savourer la délectable friction de son sexe contre le mien. Sa bouche effleure la mienne, et il prend le temps de lécher et de mordiller mes lèvres avant d’y coller les siennes. Nous fusionnons alors que nos langues dansent et s’entremêlent.

Un éclair de plaisir transperce mon bas-ventre, ce qui me fait haleter contre sa bouche. Il doit toutefois mésinterpréter ce son, puisqu’il s’écarte rapidement afin de me dévisager.

— Je devrais m’arrêter ?

— Seulement si tu veux mourir, soufflé-je avant de me cambrer. Si tu arrêtes avant que j’aie joui, tu vas finir enterré à côté de cette foutue hache.

Un petit rire lui échappe, mais il continue de nous masturber, resserrant sa prise quand il atteint nos glands.

— Je t’en prie, alors. Jouis pour moi.

Les lèvres de Kaleb frôlent ma mâchoire, y déposant un chemin de baisers en direction de mon oreille. Mon bas-ventre se contracte, le désir me submergeant par vagues impitoyables.

Il n’a plus aucun rythme, désormais, les va-et-vient de sa paume secs et rapides. Mes doigts se replient sur ses hanches, et mon autre main se referme sur sa nuque, l’attirant à moi pour un autre baiser ardent.

C’est primitif, brutal, et parfaitement addictif.

Je siffle de plaisir et mords sa lèvre inférieure lorsque mon orgasme embrase ma colonne vertébrale à une vitesse folle. Incapable de me contenir plus longtemps, je fuse au septième ciel, ma jouissance visqueuse se déversant de mon sexe sur mon ventre et mon torse.

Je tente de reprendre mon souffle, tandis que Kaleb cherche son propre plaisir, sa masturbation désormais effrénée. Il ondule des hanches, essoufflé, une vision incomparable.

— C’est parfait, gronde-t-il avant d’enduire nos sexes de mon sperme. J’y suis presque aussi.

Mon membre est hypersensible maintenant. Chaque terminaison nerveuse est comme électrifiée, mais je ne m’aviserais pas de lui demander d’arrêter ou de me relâcher. Pas quand il est si proche de sa propre jouissance, au bord du précipice, à deux doigts de succomber à cette effervescente euphorie.

Je sens son sexe palpiter contre le mien avant que de nouveaux jets de sperme peignent mon torse, se mélangeant à ma propre éjaculation. Il se caresse tout au long de son orgasme, laissant échapper un gémissement guttural suffisamment fort pour réveiller les morts, puis son front tombe sur le mien.

— Ohputaindebordeldemerde, geint-il dans un seul souffle.

Ses lèvres ne sont qu’à quelques centimètres des miennes, mais elles me paraissent à des kilomètres jusqu’à ce qu’il efface cette distance pour s’emparer de ma bouche dans un baiser fougueux.

Sa main s’immobilise, puis il nous libère, mais nous ne cessons de nous embrasser jusqu’à ce qu’il s’effondre sur moi. Il se décale afin de soutenir

la majorité de son poids sur ses coudes, ce que je me surprends à regretter. J'aimerais être plaqué sur le matelas et étouffé sous son poids, écrasé jusqu'à me retrouver réduit en poudre sous son corps.

N'importe quoi pour rester dans ce moment, pour empêcher ma haine de moi de s'insinuer de nouveau en moi. Je sens déjà la Honte s'extirper des tréfonds de mon esprit, patientant dans l'ombre telle une vipère prête à frapper.

Je me concentre plutôt sur les battements réguliers du cœur de Kaleb contre ma poitrine, son rythme rivalisant avec celui de mon propre cœur alors que nous redescendons tous deux de notre orgasme dans un silence paisible.

Soudain, je suis percuté par les mots qu'il a laissé échapper dans le feu de l'action. J'ai failli passer à côté, ou plutôt je suis passé à côté quand il l'a dit, mais maintenant…

— Tu m'as entendu dans la douche.

Le corps de Kaleb se crispe presque imperceptiblement avant qu'il se recule. Deux yeux verts me dévisagent un instant, jaugeant apparemment ma réaction.

— C'est possible, oui, admet-il à voix basse.

Je n'attendais pas un tel aveu. Je me demande presque quelle autre confession je pourrais lui soutirer. Avec un petit murmure, j'insiste donc.

— Est-ce également possible que l'état dans lequel je t'ai surpris ait été causé par ce que tu as entendu ?

Un sourire penaud flotte sur ses lèvres, mais c'est le rougissement de ses joues et de ses oreilles qui me déconcerte le plus. Je doute d'avoir déjà vu Kaleb LaMothe gêné, même quand il s'est retrouvé nu et en érection devant moi.

Quoique la mention de cet épisode soit apparemment la clé pour y remédier.

— Comme je l'ai dit, je serais un menteur si je prétendais que tu ne m'attires pas.

Un sourire menace de s’épanouir sur mes propres lèvres, mais je le retiens de justesse.

— Techniquement, tu en es un quand même, monsieur Ne-viens-pas-me-demander-une-récidive.

Je tapote son flanc du bout des doigts, pensif.

— Est-ce qu’on se tient encore à cette menace, d’ailleurs ?

Après un orgasme aussi puissant, j’espère vivement que non. Je ne crois pas avoir jamais éprouvé une telle euphorie auparavant, et j’aimerais renouveler l’expérience.

Écoeur…

Le rire de Kaleb interrompt cette pensée venimeuse, et il roule sur son flanc.

Je reporte mon attention sur lui, et je découvre son sourire en coin.

Arrogant, comme toujours.

Et pourtant, pour la toute première fois, ça ne me déplaît pas vraiment.

— On verra ce que tu en penses demain matin, d’accord ?

Si j’en crois les serres qui se fichent déjà dans mon esprit, je pense qu’il s’agit d’une assez bonne idée.



OceanofPDF.com

Chapitre 17

Kaleb

Semaine quatre

Heureusement, au fil du reste de la semaine, la gêne et le conflit entre mon coanimateur et moi s'atténuent grandement. Notre animosité est parfois ravivée, lorsque je reprends mon habitude de me comporter comme le « seul responsable » de notre groupe ou quand Avery se montre un peu trop borné, mais notre relation s'est tout de même bien apaisée en règle générale.

Dieu merci.

Nous survivons au reste de la semaine sans incident, ce qui nous amène à un nouveau dimanche très agréable sans enfants. Enfin, il nous faut d'abord emmener ces petits monstres prendre leur petit-déjeuner, puis nous serons libres comme le vent.

Mes frères ne tiennent pas en place ce matin, les deux idiots se jetant mutuellement des pommes de pin tandis que je m'efforce de les guider, avec Elijah et ma moitié des jeunes, vers la cafétéria.

Je ne les empêcherai pas d'évacuer toute leur énergie maintenant, surtout si cela leur permet d'être plus attentifs quand je les laisserai aux animateurs chargés de les gérer pour la journée. Cependant, dès lors que je suis touché par une pomme de pin à l'arrière de la tête, je mets fin à leurs petits jeux.

— Vous avez beau être mes frères, je ne me gênerai pas pour vous enfermer dans le bureau de Colin toute la journée si vous ne vous calmez pas, menacé-je en me tournant vers eux, un sourcil haussé. Je connais les activités prévues pour vous aujourd'hui et, croyez-moi, vous ne voulez vraiment pas rater ça.

Les jumeaux échangent un regard paniqué avant de laisser hâtivement tomber leurs projectiles et de prétendre avoir été des anges tout du long.

— Qu'est-ce que tu vas faire, aujourd'hui ? m'interroge Day tout en jouant avec sa casquette.

Colton ricane.

— Il va sûrement randonner en montagne, ce dingue.

— Ou s’éloigner le plus possible d’Avery, ajoute Dayton.

Je n’ai en réalité pas spécialement réfléchi à ce que je souhaite faire de mon repos. En temps normal, je dédierais la moitié de ma journée à ma lessive, ou j’irais déjeuner en ville pour changer un peu d’air, surtout si les enfants s’étaient montrés particulièrement pénibles la veille.

Cependant, la mention d’Avery m’inspire des pensées inattendues. Des projets qui *l’incluent, lui*, et non des plans qui creusent le plus de distance possible entre nous.

— Je ne sais pas pourquoi vous n’aimez pas Avery.

Cette intervention vient d’Elijah. Quand je jette un coup d’œil par-dessus mon épaule, je le découvre juste derrière les jumeaux.

Colton s’esclaffe.

— Peut-être parce que c’est un co…

— À ta place, Colton, je ne finirais pas cette phrase.

Je lui lance mon regard le plus sévère.

Dieu sait que nos parents ne laisseraient jamais passer l’utilisation d’un tel langage.

— D’accord, mais il n’y a que la vérité qui blesse.

Dayton hausse alors les épaules, très nonchalant.

— Il est vraiment gentil, insiste Elijah.

Je reporte mon attention sur le garçon qui scrute ses mains comme s’il n’existait rien de plus intéressant au monde.

— Vous ne lui donnez simplement pas beaucoup d’occasions de l’être avec vous, reprend-il.

Colton et Dayton échangent un regard manifestement dubitatif avant de hausser les épaules.

Du point de vue d’Elijah, Avery est son ami. Peut-être même qu’il l’admire, un peu comme un grand frère, et je n’ai aucune envie d’entacher

cette image qu'il a d'Avery. À l'heure actuelle, j'aurais plutôt tendance à partager son avis.

La version d'Avery qui remonte lentement à la surface, parvenant à éclipser son comportement méprisable de la dernière année, est la version de lui que j'ai appris à connaître lors de notre première année d'université. Celle que je voulais en tant qu'ami. Celle qui, même si je refusais de l'admettre, me nouait l'estomac chaque fois que je l'entendais rire ou le surprenais à me sourire après un bon lancer sur le terrain.

Et ces derniers temps, depuis que cette version de lui transparaît un peu plus souvent, ces sentiments ont été ressuscités. Surtout après les événements de la semaine dernière.

— Elijah a raison, confirmé-je avec un sourire entendu à l'intention du garçon. Les apparences sont trompeuses.

Lorsque je me retourne vers mes frères, ils me dévisagent comme s'il venait de me pousser une deuxième tête.

Dayton s'exprime en premier, la tête inclinée, de toute évidence confus.

— Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de notre frère ?

— Oui, le soutient lentement Cole. Tu t'es cogné la tête et tu as oublié qu'il…

— Non, l'interromps-je avant qu'il puisse aborder ce qui s'est passé à Foltyn.

Je n'ai pas besoin qu'un des autres jeunes ait vent de tout ça et le répète à un autre animateur ou, pire, à ses parents.

Ironique, étant donné que je cherchais moi-même à le faire renvoyer il y a peu.

Cole plisse très légèrement les yeux.

— Et maintenant, tu le défends.

Merde. Vraiment ?

— On a tourné la page, expliqué-je sans quitter les jumeaux des yeux. Il arrive que les gens commettent des erreurs. Et parfois, ils méritent qu'on

leur accorde le bénéfice du doute quant au fait qu'ils ne recommenceront pas.

Ils n'ont pas l'air convaincus, si je me fie à leur expression vide, mais ils décident heureusement de lâcher l'affaire à notre arrivée au pavillon. Ils se transforment alors en êtres mi-humains, mi-bêtes sauvages et se ruent sur la queue du buffet.

Seul Elijah reste en retrait.

Il arbore un sourire innocent quand je repose les yeux sur lui, prêt à lui demander s'il a l'intention de manger ce matin. Je n'en ai toutefois pas l'occasion.

— Je suis content que vous soyez à nouveau amis, Avery et toi.

Il part ensuite rejoindre les autres campeurs dans la file, comme s'il ne venait pas de me laisser coi avec une simple phrase.

Sommes-nous amis, maintenant ?

Le mot ne me paraît pas complètement juste, mais je reconnais cette nouvelle harmonie entre nous. Je m'attendais à retrouver la nature tendue et quelque peu explosive de notre relation après ce qui s'est passé dans ma cabine le week-end passé, mais à ma grande surprise, tout est… normal. Ou ce que devrait être la normalité.

Bien sûr, nous n'avons pas vraiment discuté de ces instants où nous nous sommes mutuellement dévorés, tels des animaux en chaleur jusqu'à finir couverts de sperme, mais ce n'est pas grave. S'il souhaite que cela reste un plan d'un soir, ou si c'était un peu trop et trop vite pour lui, alors je ne vais pas insister. Ça ne vaut pas la peine de déranger cet équilibre que nous avons trouvé. De plus, en toute franchise, je ne cherche pas non plus à disséquer cette expérience. Je préfère largement profiter de notre entente actuelle, et pourquoi pas remplacer des souvenirs amers par de meilleurs.

Merde, alors, nous pourrions être *réellement* amis.

Une idée me vient en tête et, après m'être assuré que les enfants étaient bien tous présents, je me faufile dans le couloir menant au bureau de Colin pour y subtiliser un morceau de papier. Prenant exemple sur Avery, j'y gribouille un rapide petit mot.

10 h 00, sentier nord.

Je veux te montrer quelque chose.

- K

Je me dirige ensuite tout droit vers son chalet. Un petit sourire aux lèvres, je me demande ce qu'il pensera de ce renvoi d'ascenseur quand je m'introduis à l'intérieur et laisse ce mot sur son lit.

Si tout se passe comme prévu, je le découvrirai bien assez vite.

— Tu es en retard.

Je jette un œil à ma Garmin, remarquant les chiffres indiquant 10 h 02 avant de reporter mon attention sur Avery. J'ai beau l'avoir vu il y a peu dans la cafétéria, mon bas-ventre se contracte quand je le découvre adossé à la balise du sentier, en train de m'attendre.

Ignorant les palpitations, je secoue la tête et soupire.

— Écoute, mes frères étaient de vrais petits monstres ce matin. Je ne pouvais pas les laisser entre les mains d'autres animateurs avec un tel comportement.

— Tu as de la chance que je n'impose pas les mêmes règles que toi, j'imagine. Tu serais six pieds sous terre, à l'heure qu'il est, sinon.

Je déteste le sourire benêt qui s'épanouit sur mes lèvres au souvenir de ma menace, mais je suis toutefois incapable de le réprimer.

Merde, ça ne fait vraiment qu'une semaine ?

Tout s'est si bien passé ces derniers jours que ça pourrait tout aussi bien remonter à plus de mille ans.

— Ravi qu'une fin prématurée me soit épargnée, plaisanté-je en posant une main sur mon cœur. Je t'en serai à tout jamais redevable.

Après avoir levé les yeux au ciel, il se redresse et désigne le sentier d'un geste.

— Tu comptes me dire où on va ?

— Nope. C’est une surprise.

Sur ces mots, je passe devant lui et m’élance sur le chemin.

Il soupire longuement, et je me retourne juste à temps pour surprendre son regard noir.

— Évidemment. Pourquoi me faciliter la vie ou me la rendre agréable ?

Mon petit rire est irrépressible. Il n’y a qu’Avery pour se plaindre d’une surprise.

— Tu as rencontré mes frères. Tu devrais savoir que ces simagrées ne fonctionneront pas avec moi.

Je lui souris, ce qui me vaut cette fois-ci un doigt d’honneur.

— Allez, bouge tes fesses. Il ne fera pas éternellement jour, et j’ai bien l’intention d’en profiter.

Je dois lui accorder qu’il se met en route, non sans rechigner.

— Je croyais avoir une journée de repos, mon capitaine.

Toujours plus.

Sans prendre la peine de lui répondre, je maintiens la cadence. Le sentier jusqu’à la base de la Cascade du Voile est raide, mais relativement court, et je sais que le rugissement de l’eau nous parviendra bien vite aux oreilles.

Bien entendu, lorsque nous atteignons cette étape, Avery est à bout de souffle, et il me fusille du regard comme si nous venions de gravir la montagne sur huit kilomètres.

— Je me demande parfois si tu n’essaies pas de me tuer.

— Oh, détends-toi, le réprimandé-je sans lui accorder trop d’attention. Tu es un athlète universitaire. On a connu des entraînements plus sportifs que ça.

— Tu as oublié que je suis lanceur ? s’enquiert-il entre deux halètements avant de nouer ses mains derrière sa tête. L’entraîneur ne nous infligeait pas la moitié des exercices qu’il vous faisait subir.

Merde, il n’a pas tort.

— Eh bien, le point positif, on est désormais sur la pente descendante.

Littéralement.

— Très drôle, LaMothe, réplique-t-il.

Il s’avachit sur un rocher non loin et boit de longues gorgées d’eau.

— Tu sais, tu es vraiment…

Sa phrase reste en suspens quand il cesse ses âneries suffisamment longtemps pour prendre conscience de ce qui l’entoure, y compris l’énorme cascade visible à moins de cent mètres de nous.

Avery se relève de son siège improvisé, toutes facéties oubliées, le pas un peu plus dynamique. Presque comme si le rugissement de l’eau était un chant de sirènes l’attirant vers la source.

Tel un papillon attiré par la lumière, je le suis.

— Bordel de merde, murmure-t-il dans un souffle presque étouffé par la cascade.

Je le savais.

Quand il se retourne vers moi, je lui lance un petit sourire innocent.

— Alors ? Ça vaut le coup, monsieur Je-me-plains-tout-le-temps ?

— Tu peux être tellement arrogant, grommelle Avery.

Néanmoins, une lueur enthousiaste brille dans ses yeux avant qu’il reporte son attention sur le bassin d’eau turquoise au pied de la source.

— On a le droit d’y nager ?

Les sourcils froncés, je laisse mon regard naviguer entre l’eau et lui.

— C’est une source glaciaire, donc sacrément froide. Mais oui, je m’y suis aventuré une ou deux fois.

Il n’a apparemment pas besoin d’en entendre plus, puisqu’il se déshabille aussitôt, jusqu’à se retrouver seulement vêtu d’un caleçon gris clair qui moule ses cuisses et son fessier musclé.

Quelle vision !

Je le contemple, captivé par les contractions de ses muscles alors qu’il se dirige vers des rochers au bord du bassin qui feraient un plongeoir parfait si l’eau n’était pas plus gelée que l’Antarctique.

Son sourire malicieux est en totale contradiction avec le halo de ses cheveux blonds sous les rayons du soleil.

— Tu viens ?

Je secoue la tête. Avec véhémence.

— Tu es taré.

— C'est toi qui pars en randonnée pour le plaisir, et c'est moi le taré, contre-t-il en haussant un sourcil.

Ignorant sa pique, j'indique le bassin sous la cascade.

— Je t'en prie, si tu veux te geler les couilles, vas-y. Je te trouvais peut-être dramatique tout à l'heure, mais tes idioties seront méritées quand tu te seras transformé en glaçon.

— Il faudra me lécher pour me réchauffer, alors.

Ce commentaire salace pèse entre nous, et je ne sais pas qui est le plus choqué de nous deux. C'est peut-être lui, honnêtement, si j'en crois le rouge sur ses joues.

— Je… vais garder cette idée en tête, articulé-je malgré ma surprise.

C'est le premier sous-entendu plus ou moins sexuel depuis notre nuit dans mon chalet, et ce souvenir se rejoue aussitôt dans mon esprit. Sa peau sous mes doigts, son corps cambré sous le mien tandis que je nous emportais au septième ciel, les images défilent comme un film.

Cette soirée était sympa. Plus que ça, en toute franchise. C'était obscène et addictif. Carrément enivrant, et ça n'avait rien à voir avec la bière que nous buvions. C'était simplement nous.

Si je me fie au rougissement persistant d'Avery ou à son regard brûlant posé sur moi, je dirais que les mêmes souvenirs se sont imposés à lui.

Il s'éclaircit la gorge, puis il détourne les yeux et reporte son attention sur l'eau glacée.

— Tu vas vraiment…

Je n'ai pas le temps de terminer ma question, c'est de toute façon inutile, puisque les actes d'Avery y répondent. Il recule de quelques pas, puis il bondit dans les airs. Son corps brise la surface du bassin quelques secondes

plus tard avant de disparaître à ma vue, ne laissant que des bulles et des vaguelettes derrière lui.

— Comme je l'ai dit : taré, marmonné-je.

Je scrute l'endroit où son corps a sombré, attendant qu'il resurgisse, trempé et gelé, ne serait-ce que pour m'enorgueillir d'avoir eu raison. Mais quand une minute presque complète s'écoule sans le moindre signe de lui, je commence à craindre que le choc de l'eau glaciale ait été trop fort pour son système et qu'il se soit noyé.

Et merde.

Mon instinct prend le dessus, et je retire mon tee-shirt avant de délacer mes chaussures de marche. Je viens de les retirer quand je distingue une forme sous l'eau qui remonte à la surface.

— Bordel de merde, halète Avery.

Ses cheveux et sa peau humide scintillent au soleil. Ses yeux sont exagérément écarquillés quand il se tourne vers moi, ma panique retombe soudainement, j'explose de rire.

Son expression ne m'est pas inconnue, puisque j'ai moi-même déjà eu cette brillante idée qu'Avery vient de mettre en œuvre lors de mon premier été en tant qu'animateur. Tout comme lui, j'ai vite pris conscience après avoir sauté que ce n'était pas la meilleure des idées.

— Merde. Le premier contact te coupe le souffle.

Il a un sourire aux lèvres… même si elles virent déjà un peu au bleu.

— Tu regrettes, hein ? me moqué-je.

C'est sa faute, après tout. Il aurait dû m'écouter, encore une fois. Je me dis parfois que son seul but dans la vie est de me tenir tête.

— Je suis prêt à te dire que je t'avais prévenu, dès que tu es prêt à l'entendre.

— Comme si j'allais t'offrir cette satisfaction.

Je secoue la tête avec un petit rire.

— On ne peut pas mieux dire.

Avery nage vers moi jusqu’à rester à flot sous les rochers dont il a plongé. La teinte turquoise de l’eau se reflète dans ses yeux, les faisant paraître encore plus bleus que d’habitude.

— Tu as décidé de me rejoindre, finalement ?

Quoi ?

— Euh, non ?

— Alors pourquoi es-tu à moitié habillé ? questionne-t-il en désignant mon torse.

Les sourcils froncés, je baisse les yeux et me remémore soudain que je suis à moitié nu.

Ah, c’est vrai.

— Tu as mis du temps à remonter à la surface. Je me préparais seulement à jouer le sauveteur pour te sortir de l’eau.

Il éclate de rire et secoue la tête, ses cheveux projetant des gouttes d’eau tout autour de lui.

— Attention, LaMothe. Tu serais prêt à te geler les fesses pour me sauver ? Je pourrais croire que tu tiens à moi ou quelque chose du genre.

— C’est plutôt que je ne voudrais pas me faire virer pour t’avoir laissé mourir, rétorqué-je sèchement.

Son rire redouble d’ardeur, et le son fait naître une sensation étrange en moi. Je ne crois pas l’avoir entendu rire si librement depuis… merde, peut-être notre première année d’université ? Nos journées passées à nous amuser dans les cages de frappe me reviennent aussitôt en tête, et je savoure ces souvenirs tout en remettant mes chaussures.

— Pourquoi m’as-tu emmené ici si tu ne comptais pas te baigner un peu ?

Parce que c’est sublime, et je voulais partager ça avec toi.

Cette pensée me frappe en plein cœur, et je vacille un instant avant de me décider pour une réponse plus mesurée que cette vérité sans filtre.

— Parce que je voulais m’amuser aujourd’hui, et je me suis dit que ça pourrait te plaire. Je n’ai pas pensé que tu voudrais automatiquement sauter à la vue d’un bassin.

Son rire étouffé flotte dans la brise.

— C’est comme emmener un enfant dans un magasin de bonbons en lui disant qu’il a seulement le droit de regarder.

— Comme je l’ai dit, tu es taré.

— L’eau n’est même pas si froide, quand on s’y habitue un peu.

Et je suis le roi d’Angleterre.

La tête rejetée en arrière, je ris.

— Oui, c’est ça. D’accord.

— Je te jure, insiste-t-il.

Du dos de la main, il m’asperge alors d’eau glaciale, les gouttelettes s’écrasant sur mon torse nu.

— Tu vois ? Ce n’est pas si mal.

Tout en essuyant les perles gelées sur ma peau, je lui jette un regard noir.

— Connard.

Il recommence avec un sourire en coin, mais je parviens à me reculer à temps pour que seules quelques gouttes atteignent leur cible.

— Je vais continuer de t’éclabousser tant que tu ne me rejoins pas.

— Tu n’oserais pas.

— Essaie, pour voir, raille-t-il. Je te défie.

Avery hausse un sourcil, les mains déjà placées pour une prochaine attaque.

Oui, je ne crois pas. J’ai déjà été témoin de l’obstination d’Avery, et je ne risque certainement pas de parier contre lui. Pour cette raison, non sans renâcler, je retire de nouveau mes chaussures de marche et continue de me dévêtir jusqu’à me retrouver en caleçon.

Ma peau nue s’échauffe sous les rayons du soleil, mais elle est brûlante partout où je peux sentir le regard d’Avery.

— On ne rajeunit pas, LaMothe ! m’interpelle-t-il avant de s’éloigner du rebord.

Quel intraitable connard !

Au lieu de lui lancer quelques réparties sarcastiques en retour, je prends une longue et profonde inspiration. Et puis je m’élance.



OceanofPDF.com

Chapitre 18

Kaleb

Je ne l’admettrai jamais à voix haute, mais Avery a raison. Après le choc initial de l’entrée dans l’eau froide, mon corps s’habitue assez rapidement à la température. Enfin, si j’en crois son sourire satisfait, il en a parfaitement conscience.

Je ne dois pas être le seul connard arrogant de nous deux.

Conscient de l’impossibilité de rester trop longtemps dans l’eau à moins de vouloir risquer l’hypothermie, je m’éloigne du rebord dont nous avons plongé et me rapproche de la cascade. Avery est juste derrière moi lorsque je jette un regard par-dessus mon épaule, son regard rivé sur la falaise dont déborde l’eau.

— On dirait qu’on peut passer derrière, hurle-t-il pour se faire entendre malgré le rugissement de l’eau.

Mon regard se fixe sur une partie un peu plus transparente de la cascade avant de déterminer qu’il a peut-être raison. Ce serait logique, aussi, puisqu’elle est nommée la Cascade du Voile.

Après lui avoir fait signe, je m’immerge et nage sous l’eau qui se déverse avant de remonter à la surface dans une grotte de l’autre côté. La tête d’Avery apparaît à quelques dizaines de centimètres de moi, et il observe les alentours avec un petit rire.

— Tu savais que c’était là ? me questionne-t-il.

Je secoue la tête et jette un œil à la grotte, submergé par l’émerveillement. Si j’avais su, j’aurais volontiers bravé l’eau glaciale pour l’explorer au cours des derniers étés. Voilà ce qui nourrit mon amour de la nature. La découverte de trésors cachés, complètement inviolés par l’humain.

La Terre dans son état le plus pur.

Nous nous enfonçons plus loin dans la grotte, toujours assez près de l'entrée pour voir la lumière qui filtre à travers la cascade, mais assez profondément pour que le rugissement de l'eau nous parvienne assourdi. L'eau est plus basse, ici, nous arrivant à peine en haut du torse, le sol remontant vers des saillies rocailleuses incrustées dans les murs de la grotte.

— N'hésite pas à t'excuser quand tu veux, commente Avery d'un ton un tantinet hautain qui m'aurait tapé sur les nerfs il y a encore quelques jours.

Maintenant, j'ai simplement envie de lui répondre avec humour.

— Et pour quelles raisons est-ce que je m'excuserais, exactement ?

— Oh, je ne sais pas. De m'avoir appelé dramatique et taré, pour commencer.

Je pouffe de rire.

— Pourquoi est-ce que je m'excuserais d'avoir dit la vérité ?

Sa main érafle la surface de l'eau, m'éclaboussant en plein visage.

— Petit con. Retire ça tout de suite.

Un rire vibre dans ma poitrine à son ton indigné, et j'ai à peine le temps de m'essuyer le visage avant de me faire asperger deux fois de plus, ce qui trouble ma vision. Mon instinct prend le dessus, et je donne un grand coup de bras à la surface de l'eau également, projetant un mur d'eau en direction d'Avery.

Je me rends compte de mon erreur lorsque je discerne son regard faussement assassin. Mais c'est trop tard, puisque…

— Oh, c'est parti.

Il se jette sur moi quelques secondes plus tard, et je n'ai pas le temps de réagir avant que ses mains se referment sur mes hanches et m'attirent sous la surface. Je lutte pour me libérer de son emprise et nager jusqu'au mur de la grotte, mais les bras d'Avery m'emprisonnent jusqu'à ce que je ne puisse plus que me débattre dans son étreinte.

Nous remontons à la surface un instant plus tard, nous efforçant tous deux de reprendre notre souffle, mais il ne fait pas mine de me relâcher.

L’eau coule de ses cheveux sur son visage, un chemin que mes yeux suivent avec avidité.

Putain, il est… magnifique.

— J’attends toujours ces excuses.

Je lèche une goutte d’eau sur mes lèvres avant de secouer la tête.

— Ça n’arrivera pas.

— Évidemment, grommelle-t-il.

Toutefois, un petit sourire flotte sur ses lèvres, et mon bas-ventre se contracte encore une fois. Je reconnais désormais cette sensation : l’anticipation. De quoi, en revanche, je n’en ai pas la moindre idée.

— Tu comptes me les tirer de force ? l’interrogé-je, le souffle toujours un peu court.

Son regard dérive vers mes lèvres et s’y attarde un moment, tandis que sa pomme d’Adam remonte dans sa gorge. Son regard brûlant de désir est plus éloquent que des mots et, si je me fie à la crispation de sa mâchoire, il n’a de toute façon pas l’intention d’en prononcer un seul.

Il n’en a pas besoin, en tout cas.

Il a envie de m’embrasser encore. Ou que je force sa bouche contre la mienne.

J’ai surpris ce même regard à plusieurs reprises depuis notre séance de masturbation dans mon chalet, mais il n’est jamais passé à l’acte. Notre léger flirt et nos nombreuses plaisanteries ont avivé la tension sexuelle qui crépite entre nous, en effet. D’un point de vue physique, en revanche ? Nous n’avons plus franchi cette ligne depuis.

Jusqu’à maintenant.

Guidé par mon désir, je referme les mains sur sa nuque et attire sa bouche à la mienne.

Il reste figé, juste assez longtemps pour me laisser penser que *oh, j’ai merdé*. Mais il s’abandonne ensuite à ce baiser, me le rendant même avec ferveur. Ma langue effleure la jonction de ses lèvres, l’encourageant à s’ouvrir à moi afin de me permettre de le dévorer. Son petit gémissement

envoie un éclair de désir droit dans ma queue avant qu'il entrouvre ses lèvres, et je l'avale tel un affamé.

Même s'il me maintenait prisonnier quelques instants plus tôt, je reprends rapidement le contrôle et glisse mes mains sur les globes de ses fesses, savourant leur fermeté sous mes paumes, puis j'empoigne l'arrière de ses cuisses. Je le soulève dans mes bras, et ses jambes se replient autour de mes hanches tandis que ses mains s'appuient sur mes épaules. Nos sexes sont alignés, désormais, se heurtant l'un à l'autre lorsque je nous déplace jusqu'à le plaquer contre un mur de la grotte.

Son corps musclé, trempé et glacé s'imbrique parfaitement contre le mien, comme deux pièces d'un puzzle. Et maintenant que je l'ai comme je veux, je perds tout mon sang-froid.

— C'est tellement bon de t'avoir contre moi, murmuré-je entre baisers et mordillements. Ça me donne envie de prendre mon temps et de t'exciter jusqu'à ce que tu me supplies de t'en donner plus.

Bordel, cette simple pensée manque me faire jouir.

Je remonte légèrement les mains et empaume de nouveau ses fesses tout en ondulant des hanches contre lui. Le geignement qui lui échappe donnerait des complexes à une star du porno, ce qui attise encore plus le feu qui me consume.

Je libère ses lèvres et déplace les miennes sur sa mâchoire, cheminant jusqu'à sa gorge pour aller déposer un baiser sous son oreille. Il tressaille alors que mes lèvres explorent la peau humide de son cou et de sa clavicule.

Son souffle est court, haché, même un peu tremblant, et je ne saurais dire si c'est à cause du froid, de sa nervosité ou de son excitation.

Merde, peut-être un peu des trois.

Le bout de mes doigts se rapproche de sa raie, toujours au-dessus du tissu trempé collé à ses fesses musclées. Sa prise se resserre sur mes épaules lorsque j'effleure le sillon de haut en bas tout en explorant son cou avec ma bouche. Son souffle s'accélère également, et je pense d'abord que c'est par désir qu'il s'accroche ainsi à moi. Cependant, lorsque les tendons dans son cou se contractent sous mes lèvres, je prends conscience qu'il s'agit d'une tout autre émotion.

La peur.

Je cesse aussitôt mes caresses et, dès que je parviens à m’éloigner de sa peau glaciale, je lève les yeux pour croiser son regard.

— Ça va ? haleté-je en le jaugeant de la tête aux pieds.

Je sens son sexe tressaillir et, bien que la réponse de sa queue soit évidente, la tension dans tout son corps m’indique très clairement le désaccord de son esprit.

— Pourquoi tu en doutes ?

Parce que ton corps est tendu à craquer, peut-être.

— Je vérifie simplement, réponds-je en soutenant son regard. Tu as déjà…

— Quoi ? Couché ? rétorque sèchement Avery. Oui. Évidemment.

Ce n’était pas là que je voulais en venir, mais il a dévié le fil de ma pensée sur sa propre trajectoire.

Je serre les lèvres dans une futile tentative de dissimuler mon amusement, surtout à cet « *évidemment* ». Je comprends rapidement que les apparences sont trompeuses, avec Avery Reynolds.

— J’allais t’interroger sur les attouchements anaux, mais je suis ravi d’apprendre que tu as perdu ta virginité. Félicitations, d’ailleurs.

Je suis incapable de réprimer ce petit commentaire même si, en toute honnêteté, ce n’est peut-être pas la meilleure stratégie à cet instant. En fait, mes taquineries risquent fortement de se retourner contre moi, et de nous renvoyer des semaines en arrière.

Mais si je peux soulager, ne serait-ce qu’un peu, son anxiété manifeste, cela vaudra le coup.

— Oh.

Les joues roses, il se mordille la lèvre inférieure.

— Non, je n’ai jamais essayé. Mais j’ai l’impression que tu le savais déjà.

— Je m’en doutais, murmuré-je. Mais on n’est pas obligés d’aller plus loin, surtout si ça risque de peser sur notre relation après.

Il redresse vivement la tête, ses yeux soudain glaçants.

— Si tu pars du principe que je vais regretter, alors tu as sûrement raison : on ne devrait pas continuer.

Attends, quoi ?

Tandis que je m’efforce de suivre son raisonnement, il tente de se libérer de mon étreinte. Je ne le relâche toutefois pas, resserrant mes bras autour de lui et le maintenant tout contre moi.

C’est son mode de fonctionnement, comme j’ai pu m’en rendre compte.

Il se laisse submerger par ses pensées et s’en prend aux autres lorsqu’il se sent perdre le contrôle sur une situation. Comme un animal en cage terrifié à l’idée d’être acculé, il est prêt à tout pour se libérer. La plupart du temps, cela passe par l’attaque.

Il est néanmoins temps pour lui d’arrêter de retomber dans ce travers.

— Tu veux bien te détendre deux secondes et cesser d’interpréter mes propos à l’extrême ? le défié-je avec un regard noir. Je te posais la question pour éviter de dépasser une limite avec laquelle tu n’es pas à l’aise. Je ne porte aucun jugement sur un quelconque manque d’expérience.

La frustration se dissipe dans son regard, le bleu glacial laissant de nouveau la place à un ciel d’été. C’est fascinant de le voir fondre ainsi sous mes yeux. De le sentir se détendre lentement contre mon corps.

— Tu as raison.

Je cille avant de sourire en coin presque malgré moi.

— Pardon, quoi ? Je n’ai pas bien entendu.

— Je ne me répéterai pas, marmonne-t-il.

Son expression est la définition même de l’indignation. L’ambiance désormais plus légère, j’éclate de rire.

Avery Reynolds ne peut s’empêcher d’être la personne la plus têtue dans n’importe quelle situation.

Je ne me laisse toutefois pas décourager, et je glisse lentement mes doigts sous son caleçon jusqu'à frôler le haut de sa raie.

— Maintenant que tout est clair, je vais te poser la question une deuxième fois. Est-ce que tu es partant ?

En silence, nous ne nous lâchons pas des yeux, et je continue de survoler sa peau du bout des doigts.

— Je veux bien essayer, chuchote-t-il.

Il ne m'en faut pas plus.

Il inspire brusquement quand je le plaque plus fort contre le mur de la grotte, et je m'empare de nouveau de sa bouche en un instant, avide d'aspirer ce son. Je me hâte de lui retirer son sous-vêtement, tirant le tissu trempé le long de ses jambes avant de le jeter sur un rocher à proximité.

J'en oublie l'eau glacée. Je ne remarque même plus le froid.

Chaque cellule de mon corps est embrasée par le contact avec Avery.

— Je te veux dans ma bouche, grondé-je avant de lui voler un autre baiser.

Si j'en crois le gémissement qui tente de s'échapper entre nos lèvres soudées, cette idée lui plaît.

Je nous décale afin de hisser Avery sur l'une des saillies rocheuses, et ses jambes retombent dans l'eau. Son sexe est désormais à la hauteur parfaite pour moi, le membre dressé contre son bas-ventre luisant de gouttelettes. Face à cette vision, mon propre sexe tressaute.

Le désir prend les rênes alors que je le prends dans ma main et le caresse doucement.

Il jure dans sa barbe, et je lève les yeux pour découvrir son regard brûlant rivé sur moi, un mélange d'anxiété et de passion dans ses pupilles.

— Si tu n'apprécies pas quelque chose, dis-moi d'arrêter et j'obtempère. D'accord ?

Un silence pèse entre nous, et je commence à croire qu'il va revenir sur sa décision, mais il pousse un lourd soupir et hoche la tête.

Parfait.

Avec un sourire, je pose ma bouche sur sa peau et dessine un chemin sur son bas-ventre avec mes lèvres et ma langue, lapant de petites gouttes au passage. En même temps, je le masturbe à un rythme lent, tournant mon poing sur son gland à chaque va-et-vient jusqu'à ce que ma bouche atteigne son sexe.

— Je vais te faire tellement de bien, bébé, murmuré-je avant de lui donner un coup de langue. Ce sera peut-être même le meilleur orgasme de ta vie.

Il commence à rire, mais le son se transforme rapidement en grognement quand je le prends dans ma bouche et suçote son gland. De la langue, j'accorde une attention spéciale au nerf juste en dessous, exerçant une pression et le taquinant jusqu'à ce que son sexe tressaille entre mes lèvres.

Ses doigts glissent aussitôt dans mes mèches humides, me tenant en place alors que je continue de le titiller. Je prends mon temps, enroulant ma langue autour de son gland avant de lécher son érection jusqu'à la base et de remonter.

— Merde, Kaleb, gémit-il en empoignant presque douloureusement mes cheveux.

Oh, bébé. Tu n'as encore rien vu.

Après encore quelques minutes à l'exciter avec ma bouche, je m'écarte et soulève une de ses jambes, laissant l'arrière de son genou glisser le long de mon bras et s'arrêter dans le pli de mon coude. Son corps s'avance naturellement vers moi, le bas de son dos éraflé par la surface rocailleuse jusqu'à ce que ses fesses pendent au bord de la saillie.

Il est écartelé devant moi, maintenant, le souffle court et haché. Complètement à ma merci.

Bordel, c'est sûrement l'une des visions les plus sexy et érotiques que j'aie jamais vues.

Portant une main à ses lèvres, j'effleure la chair enflée par mes baisers du bout des doigts, un petit sourire malicieux aux lèvres.

— Suce-les, ordonné-je à voix basse.

Le regard enflammé, il entrouvre les lèvres et les prend dans sa bouche, m'obéissant sans hésiter. Sa langue tournoie autour de mes doigts, les recouvrant de salive avec ardeur, et je ne le lâche pas du regard tout en reprenant ma propre torture.

Mais j'en veux encore plus.

Je veux le voir se cambrer sous mes caresses et jouir plus fort que jamais auparavant.

Je retire mes doigts de sa bouche et je les glisse entre ses fesses, puis je dessine des cercles autour de son orifice. Il se crispe à ce contact, mais, après quelques aspirations calculées de son gland, il se détend de nouveau. C'est seulement quand il s'abandonne au plaisir de mes lèvres autour de lui et commence à donner des coups de reins dans ma bouche que j'insère enfin un doigt en lui.

— Ohbordeldemerde, geint-il dans un seul souffle.

Je murmure autour de son érection et commence à l'ouvrir avec des va-et-vient peu profonds, prenant mon temps sans cesser de flatter son sexe, alternant entre succions profondes et petits coups de langue. Je le veux prêt à exploser quand je caresserai enfin sa prostate, le faisant ainsi basculer dans la jouissance.

Bien vite, Avery accompagne mes mouvements, ondulant des hanches et se glissant plus profondément entre mes lèvres avant de s'empaler sur mon doigt. Il profite de sa prise sur ma tête pour prendre ce qu'il veut, concentré sur le plaisir que je lui procure.

Et merde, alors, quelle vision érotique ?

— C'est… tellement… bon, halète-t-il. Ton doigt. Bordel, Kaleb. C'est…

Un gémissement rauque lui échappe lorsque j'introduis un second doigt en lui, interrompant sa pensée.

La passion dans son regard me consume alors que je le lèche, le taquine et le baise des deux côtés, ses yeux deux orbes de feu bleu tandis qu'il me dévisage. Il scrute ma bouche, qui couvre son sexe d'attentions tandis que mes doigts le pénètrent.

— Bordel, j'adore cette vue.

Moi aussi, bébé. Moi aussi.

Avec un petit murmure, je détourne les yeux et redouble d'ardeur. À chaque coup de langue et succion autour de son gland, il se cambre pour en exiger plus, et mes doigts s'insèrent toujours plus loin en lui quand ses hanches retombent. Ses deux mains sont dans mes cheveux, désormais, guidant ma bouche sur lui au rythme qu'il désire, et putain que c'est excitant.

J'avais pratiquement oublié mon propre sexe, mes deux mains trop occupées par le corps d'Avery pour prendre la peine de m'y intéresser. Néanmoins, il devient douloureux, me suppliant de le toucher, et je gémis autour de son érection.

— Merde, peste-t-il. Recommence, Kaleb. Putain de merde.

Un autre grondement remonte depuis ma poitrine, vibrant dans ma gorge et contre son membre. Il me tire si fort les cheveux qu'il pourrait me les arracher. Il donne des coups de reins dans ma bouche ouverte, et je comprends qu'il approche de l'orgasme. Son contrôle ne tient plus qu'à un fil.

Et celui-ci craque lorsque j'érafle le dessous de son sexe avec mes dents.

— Oh, putain de bordel de merde, s'exclame-t-il.

Il va et vient entre ma bouche et mes doigts au fil de ces jurons. Son sexe palpite sur ma langue, et je l'aspire encore plus profondément.

Il suffit d'une succion mesurée synchronisée avec une pression sur sa prostate pour le faire exploser dans ma bouche. Le goût salé de son éjaculation inonde mes papilles, et je la bois avidement, ne faisant pas mine de m'arrêter jusqu'à ce qu'il redescende de son euphorie orgasmique. Même alors, je ne suis pas tout à fait prêt à le relâcher, savourant chaque coup de langue donné pour le nettoyer avant que sa poigne se resserre sur mes cheveux pour me forcer à reculer.

— C'est sensible, m'explique-t-il dans un petit rire étouffé.

Je grommelle et dépose un baiser sur son ventre.

— D'accord, d'accord. Gâche mon plaisir.

Le plus lentement possible, je retire mes doigts de son orifice et laisse retomber sa jambe. Il se glisse dans l'eau entre mon corps et les rochers, ses mains se posant sur mes côtes pour l'aider à garder l'équilibre le temps que son extase retombe.

Ma queue désespère toujours d'atteindre sa propre jouissance, mais je réprime ces pensées afin de me concentrer sur Avery.

— Ça t'a plu ?

Merde, ça paraissait bien moins assuré que je le souhaitais.

Enfin, je sais ce que je fais, donc je ne crains pas qu'il n'ait pas apprécié – tout du moins en ce qui concerne le plaisir physique. Mais un tel rapport avec Avery va bien plus loin que ça. À savoir, les pensées qui peuvent submerger son esprit ensuite.

Il soupire lourdement, puis il laisse échapper un rire profond et insouciant.

— Tu veux rire ? Je…

Il s'interrompt et secoue la tête.

— Je n'ai jamais rien éprouvé de tel, confesse-t-il.

Ce n'était pas forcément ce que je cherchais, mais je n'ai pas honte d'admettre que ce compliment me fait plaisir. Je me sens fier comme un paon.

— Eh bien, je t'avais dit que ce serait le meilleur orgasme de ta vie.

Je me penche pour déposer un baiser sur sa mâchoire, puis sur sa gorge.

— Et si tu veux savoir, j'ai d'autres tours dans ma manche qui feraient passer un massage de prostate pour un jeu d'enfant.

La main posée sur ma hanche se resserre presque imperceptiblement.

— C'est une proposition ?

Mes lèvres se figent sur sa peau, puis je recule. J'ai du mal à déchiffrer son regard, et je comprends que j'ai cinquante pour cent de chance de donner la mauvaise réponse. Il est désormais impossible de nier cette attirance, tout du moins pour moi. Et bordel, que j'ai aimé l'entendre céder au plaisir sous mes mains.

Ce qui signifie…

Je réfléchis longuement à mes mots avant de lui poser une question en retour.

— Ça dépend. Tu l'accepterais ?

Il prend une vive inspiration, puis il cligne plusieurs fois des yeux avant d'acquiescer.

— Si ça reste entre nous, oui.

Dans d'autres circonstances, je serais révolté par l'éventualité d'être caché tel un vilain petit secret. Ce serait n'importe qui d'autre, je lui dirais sûrement d'aller se faire foutre, en fait, parce que je ne retournerais dans le placard pour rien au monde.

Mais il s'agit d'Avery.

Il a un sacré passif à démêler concernant son orientation sexuelle, et il vient tout juste de commencer. Qui suis-je pour juger la vitesse à laquelle il s'y prend ? Et puis, honnêtement, malgré notre attirance mutuelle et nos efforts pour tourner la page, je n'ai moi non plus aucune envie que quiconque découvre que je batifole avec lui.

C'est pour cette raison qu'un sourire s'épanouit sur mes lèvres.

— Oui, alors, murmuré-je. C'était bien une proposition.



OceanofPDF.com

Chapitre 19

Avery

Semaine cinq – Juillet

Au cours des jours suivant notre excursion à la Cascade du Voile, Kaleb et moi tombons dans une certaine routine. Nous passons la journée à gérer les enfants, nous jetant des coups d'œil et sourires secrets quand ils sont trop occupés pour le remarquer. Puis, chaque nuit, bien après le couvre-feu des jeunes, je me retrouve dans le chalet de Kaleb.

Dans son *lit*.

Parfois, j'y reste bien plus tard que je le devrais.

Ce temps passé à découvrir nos corps respectifs vaut largement ce manque de sommeil. Quoique, lorsque je dois puiser au plus profond de moi des capacités de survie en plein air, il m'arrive de me dire que ces heures de repos supplémentaires ne seraient pas de trop.

Là, maintenant, alors que nous mettons en place l'étrange chasse au trésor façon géocaching pour l'activité du jour, c'est l'un de ces moments. Premièrement, parce que nous avons dû nous lever deux heures plus tôt que d'habitude afin de finir de placer tous les objets à temps, et deuxièmement parce que je tente de naviguer jusqu'à la prochaine cache à l'aide d'une foutue carte ainsi que d'une boussole, et rien de plus.

C'était l'idée de Kaleb, pas la mienne.

Avec un soupir frustré, je jette un œil à Kaleb, qui m'observe en réprimant difficilement son rire.

Merde, il est beau avec cette stupide barbe, cette stupide chemise à carreaux de bûcheron et cette stupide casquette posée à l'envers sur sa tête. Et n'oublions pas son stupide sourire moqueur.

— Tu as besoin d'aide ?

— Oui, grommelé-je.

Je déteste devoir lui demander un coup de main. Cependant, j'ai appris à ne pas laisser mon entêtement m'empêcher de demander de l'aide, ce qui doit bien valoir quelque chose.

Kaleb s'approche et baisse les yeux sur la carte dans mes mains avant de lire les instructions dans la sienne. Les sourcils froncés, il compare les deux avant de lancer un regard aux alentours pour se repérer. Il y parvient presque instantanément, et je le contemple avec fascination, tandis qu'il s'éloigne du sentier d'une trentaine de pas avant de sortir de son sac une petite boîte ressemblant étonnamment à un rocher et de la nicher parmi de vrais cailloux.

Qu'est-ce que…

— D'accord, au prochain, m'annonce-t-il en revenant vers le chemin.

Je reporte mon attention sur la carte et la boussole avant de relever la tête.

— Explique-moi encore pourquoi on fait ça ?

— Pour vérifier les instructions données aux enfants au départ de l'activité. Si on cache quoi que ce soit au mauvais endroit, ils ne pourront pas le trouver.

— Non, je parle de ça, rectifié-je en levant les outils qui me sont totalement inutiles.

Il ricane avant de s'en emparer.

— C'est censé être un moyen ludique pour que nos jeunes apprennent à s'en servir, ainsi que des repères géographiques, pour se diriger en randonnée. Ils pourraient en avoir un jour besoin, donc cet entraînement n'est pas une mauvaise idée.

— Eh bien, je ne manquerai pas de dire à Colin que son petit jeu n'est pas très *ludique* pour ceux qui doivent dissimuler les objets.

— L'idée de cette chasse d'orientation était la mienne, en fait.

Je cligne des yeux, tiraillé entre l'émerveillement devant son imagination et la rancœur de me retrouver à mettre en œuvre *sa* version vicieuse d'une chasse au trésor.

Pardon, une chasse *d'orientation*.

Mon expression doit trahir ma pensée, puisque Kaleb me lance un sourire penaud.

— Quoi ? J'aimais beaucoup le géocaching, pendant un temps. Cette chasse d'orientation m'a semblé être une bonne alternative pour le camp.

Évidemment.

— Et pendant ta création de ce dixième cercle de l'enfer, as-tu oublié qu'on vit à l'ère des téléphones portables avec GPS ?

L'amusement éclaire son regard vert, qui scintille comme la forêt sous les rayons du soleil.

— Et si ton portable n'avait plus de batterie ou de réseau ? Comment t'en sortirais-tu ?

— Je mourrais sûrement, répliqué-je.

— Exactement, confirme-t-il en me pointant du doigt sans lâcher la boussole. Disons que c'est une police d'assurance.

Sur ces mots, il passe aux instructions suivantes et s'élance sur le sentier en direction de la prochaine cache.

Nous continuons de dissimuler les boîtes et, je dois l'admettre, au bout d'un moment, j'arrive à me diriger plus aisément. D'accord, Kaleb doit encore m'aider la moitié du temps, mais je ne suis plus totalement incompétent alors que notre tâche n'est qu'à moitié accomplie.

— Comment es-tu devenu si doué pour tout ça, bordel ? lui demandé-je sur le chemin de nos prochaines cachettes le long de la partie ouest de Glass Lake. Enfin, si on omet les étés de ton enfance passés à vivre en plein air.

— C'est mon père qui m'a transmis son amour pour la nature, si c'est ce que tu veux dire. C'était une activité qu'on partageait tous les deux quand j'étais petit, avant que je sois en âge d'aller en camp.

— C'est peut-être génétique, alors, grommelé-je.

Dieu sait que ça serait logique, étant donné que mon père ne se rendrait pour rien au monde en montagne, à part dans un chalet de ski pour boire du bourbon bien trop onéreux en compagnie d'un associé d'affaires.

— Ce n’est pas vraiment possible, puisqu’il n’est pas mon père biologique. Mais c’était une bonne théorie.

Il m’annonce ceci avec un tel naturel que je passe presque à côté de la bombe qu’il vient de lâcher.

Presque.

Je cille à plusieurs reprises, la question m’échappant sans que je puisse la retenir.

— Tu es adopté ?

Il secoue la tête avant de marquer une pause pour réfléchir à sa réponse.

— Enfin, oui et non. Ma mère est bien ma mère biologique, lui est mon beau-père. Techniquement, il m’a adopté après leur mariage, quand j’avais cinq ans. Mais il reste le seul père que j’aie jamais connu, et il m’a toujours traité comme son propre fils, donc je le vois comme ça aussi.

— Et il sait que tu es gay ?

Il m’a confié auparavant que sa famille entière était au courant de son orientation sexuelle, mais je ne peux m’empêcher de lui poser la question.

— Il est le premier à qui j’en ai parlé.

Je cligne des yeux, digérant cette information tout en me demandant pourquoi il ne m’a pas raconté tout ça plus tôt. Surtout, j’aimerais savoir pourquoi il se sent suffisamment à l’aise pour le faire maintenant.

Alors que nous continuons de randonner en forêt et de cacher des objets pour la chasse en chemin, mon esprit continue de méditer sur ces révélations.

Sa famille est recomposée, en quelque sorte, mais personne ne s’en rendrait compte de l’extérieur. Il est évident dans ses interactions avec ses frères qu’ils ont grandi dans les rires, l’amour et l’empathie.

J’en suis envieux.

Je n’ai manqué de rien, d’un point de vue matériel, mais c’est manifestement bien peu, avec du recul. Je renoncerais sans hésiter à toutes ces années de voile ou de camps de base-ball ou de n’importe quoi d’autre

pour avoir un père capable de m'accepter tel que je suis. Qui n'a pas instillé la haine jusqu'au plus profond de mon être.

Merde, alors, le père de Kaleb a pu accepter son homosexualité, et ils ne sont même pas liés par le sang. Pourquoi la seule personne biologiquement programmée pour m'aimer inconditionnellement ne peut-elle pas en faire de même ?

Cette foutue question se répète en boucle dans mon esprit pendant bien plus longtemps que je ne devrais l'autoriser, tandis que Kaleb et moi dissimulons les dernières boîtes. Elle résonne toujours dans ma tête quand nous reprenons le chemin du pavillon, avec vingt minutes d'avance. C'est la voix de Kaleb qui me sort enfin de mes pensées.

— Oh, d'ailleurs. J'ai une surprise pour toi.

Je jette un œil à Kaleb à côté de moi, et il me sourit avec malice.

— Bonne ou mauvaise ? m'enquiers-je avec un sourcil haussé.

— Depuis quand les surprises sont-elles mauvaises ?

Depuis toujours me souffle mon instinct, mais c'est seulement parce que je ne les apprécie pas. C'est la faute de tous ces anniversaires surprises qui n'ont pas été organisés pour moi quand j'étais petit.

— En temps normal, c'est rare, répliqué-je avec un sourire en coin. Avec toi, en revanche, c'est du cinquante-cinquante.

Il me donne un petit coup d'épaule, ce simple contact entraînant un courant électrique dans tout mon corps.

— Je suis vexé, affirme Kaleb en portant une main à sa poitrine. Je devrais peut-être dire à Colin de laisser tomber, alors. Qu'on n'a pas besoin d'un week-end de deux jours, après tout.

Je tends aussitôt l'oreille. Même si je commence à me plaire, ici, en compagnie des jeunes, l'éventualité de passer quarante-huit heures sans eux est plutôt agréable.

— Un week-end de deux jours ? répété-je.

Il acquiesce, et un petit rire m'échappe.

— Comment as-tu réussi cet exploit ?

Il hausse les épaules, faussement nonchalant, mais son sourire en coin trahit sa suffisance.

— L'ancienneté a ses avantages, je suppose.

Il me faut puiser dans mon sang-froid pour me retenir de lever les yeux au ciel.

— De ce que j'en sais, je n'ai même pas encore travaillé un été entier. En quoi est-ce que ça peut être considéré comme de l'ancienneté ?

Il colle sa langue contre l'intérieur de sa joue.

— D'accord, peut-être que Colin avait prévu de nous en accorder un.

Je me disais bien.

— Cette surprise semble plus venir de Colin que de toi, LaMothe.

— Ah, tu vois, c'est là que tu te trompes, rétorque-t-il en me pointant du doigt. Ma surprise, c'est ce que je nous ai organisé pour ces deux superbes jours libres d'enfants.

— Et laisse-moi deviner, je ne le saurai pas avant d'y être.

— Tu vois ? Tu commences à comprendre.

Cette fois-ci, je ne m'empêche pas de lever les yeux au ciel.

— Avec un peu de chance, ce lieu surprise me ramènera-t-il à la civilisation ? Ou est-ce qu'on va encore randonner dans cette satanée montagne ?

— La civilisation ? Aucune chance, petit citadin. Mais je pense que ça va te plaire quand même, affirme-t-il avec un sourire en coin. Alors, qu'en dis-tu ? Tu es partant ?

Je marque une pause dramatique, délibérant ostensiblement avant de marmonner une réponse.

— Laisse-moi y réfléchir.

Au fond, je pense que nous savons tous les deux que je suis partant. Il peut bien m'emmener n'importe où, que ce soit en ville, en montagne ou sur la lune, tant qu'il est avec moi.

Je ne sais pas trop ce qui se passe entre nous. Depuis notre excursion à la Cascade du Voile, nos échanges sont légers et séducteurs. Nous rions beaucoup. Et, oui, nous nous donnons mutuellement d'incroyables orgasmes.

On pourrait qualifier ça d'amitié améliorée, j'imagine.

Toutefois, bien que je ne puisse m'avancer pour Kaleb, j'ai l'impression que c'est bien plus que ça.

Peut-être parce que j'ai la liberté d'explorer en toute sécurité une partie de moi que… merde, que j'ai encore du mal à accepter. Même si, ces derniers temps, je suis devenu addict à ces moments où son corps est collé au mien.

Son contact m'apaise et me permet de repousser les attaques venimeuses sur mon esprit. La chaleur de sa peau, le plaisir de ces baisers et caresses, tels sont les antidotes au poison de la Honte. Mais de retour dans mon propre lit, perdu dans la noirceur de mon esprit, plus rien ne bloque les vociférations cruelles.

Dégoûtant. Abject. Honteux.

Abomination.

Néanmoins, elles ne sont plus aussi assourdissantes en sa compagnie.

Et encore moins quand il me sourit, comme maintenant.

Plus tard cet après-midi-là, Kaleb et moi séparons les enfants en groupes selon les assignations de chalet, deux trios à la fois. Chaque groupe de six est ensuite affecté à Kaleb, à moi ou à l'un des animateurs en formation que nous avons accaparés pour l'après-midi au cas où les jeunes auraient besoin d'aide. Et pour éviter qu'ils se perdent aussi, bien que je ne sois pas sûr d'être moi-même très utile si nous devons nous appuyer uniquement sur une carte et une boussole.

Merde, peut-être aurais-je besoin d'un animateur en formation au sein de mon groupe, moi aussi.

Par la suite, chaque groupe reçoit une fiche d'instructions différente pour la quête de leurs six boîtes respectives, avec pour seule règle qu'un seul enfant est en charge de les diriger pour chaque contenant, avec un système de rotation mis en place pour accorder l'occasion à chacun de mettre à l'épreuve ses capacités avec une carte et une boussole. Cela leur permet également de profiter de l'aide de leurs amis, un système vraiment bien pensé.

Mon groupe est constitué d'Elijah, des jumeaux, et du chalet composé de Jordan, Tyler et Jared. Ils débordent tous d'énergie alors que nous nous engageons sur le sentier. Les deux groupes accompagnés d'autres animateurs se mettent en route pour leur chasse, et, lorsque Kaleb a lui aussi réuni son groupe de six, nous nous mettons en chemin vers le premier emplacement.

Bien que chaque groupe cherche sa propre boîte, chaque numéro est dissimulé plus ou moins dans la même zone. Les uns se situent à environ un kilomètre et demi du sentier nord, les deux à proximité du lac, et ainsi de suite. C'est encore une fois du génie, non seulement pour garder les groupes ensemble si nous n'avions pas pu obtenir l'aide des animateurs en formation, mais aussi parce que nous aurions mis deux fois plus de temps à cacher tous les objets autrement. D'autant plus qu'il nous a fallu nous frayer un chemin dans la brousse, comme l'a si bien dit Kaleb, afin de dissimuler chaque objet au bon endroit.

Et même si j'étais agacé de devoir fournir tant d'efforts ce matin, je dois bien lui accorder une chose : il a vraiment pensé à tout en ce qui concerne cette activité pour les enfants.

Nous discutons tous deux tranquillement en suivant nos jeunes, marchant d'un bon pas jusqu'à notre arrivée à un embranchement. Max dirige le groupe de Kaleb, et il a déjà tourné à gauche et commencé à se faufiler parmi les buissons, ses camarades sur les talons.

— Merde, ils sont rapides, marmonné-je en les observant fouiller tout autour d'un arbre à la recherche de leur premier contenant.

Kaleb sourit en coin et s'apprête à me répondre, mais il est interrompu par des cris en provenance de mon groupe.

— Kaleb ! Tu peux nous aider ?

Nous reportons tous deux notre attention sur Colton et découvrons que les jeunes ont tourné à gauche à l'embranchement, se trouvent désormais à une trentaine de mètres de nous, et suivent une montée graduelle dans l'espoir de trouver leur propre boîte. Enfin, Elijah et les jumeaux continuent d'avancer ; Jordan, Tyler et Jared sont toujours sur le sentier et nous observent d'un air prudent.

Kaleb fait silencieusement état de la scène, et je vois les rouages tourner dans son cerveau tandis qu'il évalue la situation.

— Je dois aller surveiller mon groupe, Cole, mais Avery pourra certainement vous donner un coup de main.

Je reste bouche bée, doutant de l'avoir bien entendu.

— Tu plaisantes.

— Tu apprends vite, Aves. Tu peux t'en sortir.

Son sous-entendu ne m'échappe pas. Après tout, il sait mieux que personne que je suis bon élève. Je le lui ai parfaitement prouvé hier soir, quand j'ai enfin trouvé le courage d'essayer de faire ma première fellation.

Et il a vraiment adoré.

Pourtant, c'est le surnom qui lui a échappé qui me noue l'estomac. Je ne suis même pas sûr qu'il se soit rendu compte de cet écart, mais moi, oui. Après n'avoir toujours été qu'Avery ou Reynolds pour lui, comment pourrait-il en être autrement ?

Je réprime toutefois cette pensée afin de me concentrer sur le fait que Kaleb vient de me jeter dans la fosse aux lions.

— Ton but dans la vie est de me torturer. Tu le sais, hein ? Espèce de sadique.

Son sourire redouble d'éclat.

— Tu dis ça comme si tu ne savais pas exactement où sont cachés les contenants.

Il n'a pas tort, mais ça n'empêche que je risque très fortement de me ridiculiser devant ces enfants comme je l'ai fait devant Kaleb ce matin.

Avec un long soupir, et un majeur levé à l'intention de Kaleb dans mon dos, je rejoins la demi-douzaine de petits monstres qui m'attendent.

— Alors, quel est le problème ? leur demandé-je.

Les jumeaux et Elijah sont revenus sur le sentier, et Dayton désigne la carte et les instructions dans les mains de Jordan.

— Jordan a suivi la carte, et l'indice nous dit que ça devrait être juste ici, explique-t-il en pointant du doigt l'endroit qu'ils viennent d'explorer. Mais aucun de nous ne trouve la boîte.

Six paires d'yeux se posent sur moi, puis Jordan me tend la carte, la boussole ainsi que la fiche d'instructions. Je m'en saisis à contrecœur.

Alors que je lis les instructions, je me rappelle vaguement l'endroit où nous avons dissimulé ce contenant-ci. Le problème, c'est que les garçons en sont encore loin. Enfin, non, ce n'est pas totalement vrai. Ils ont seulement tourné du mauvais côté à l'embranchement et devraient se trouver à une soixantaine de mètres dans l'autre direction.

— Euh, je pense que tu tenais la carte dans le mauvais sens ?

Je pose mon index sur notre emplacement actuel, comparé à celui où nous devrions être.

— Voilà où nous sommes, mais vous devez retourner à l'embranchement et traverser la même distance, dans l'autre direction.

Dayton me dévisage, ébahi, avant de jeter un regard noir à Jordan.

— Vraiment ? Je croyais que tu savais lire une carte ?

— C'était une simple maladresse, l'interromps-je d'un ton le plus autoritaire possible.

Sur mes conseils, les enfants s'élancent vers le bon emplacement de leur contenant. Nous nous approchons du groupe de Kaleb, qui est toujours en train de chercher son premier trésor, et je remarque son regard perturbant posé sur moi.

Comme j'aimerais savoir ce qu'il pense. M'infiltrer dans son esprit et sinuer parmi ses pensées pour les disséquer. Toutefois, c'est

malheureusement impossible, puisque je ne suis pas un vampire étincelant nommé Edward.

Néanmoins, je discerne son discret hochement de tête approbateur avant d'être distrait par Elijah et son esprit toujours aussi curieux.

— Quand as-tu appris à lire une carte ?

Ce matin, et je ne suis qu'à soixante pour cent de mon éducation là-dessus, à peu près.

Je lui souris.

— J'ai quelques atouts dans ma manche, petit. Ne t'en fais pas.

Jordan s'immobilise soudain, les yeux rivés sur la carte dans ses mains, et le reste du groupe se rassemble autour de lui tandis qu'il vérifie notre emplacement à l'aide de la boussole.

— D'accord, donc ça devrait être ici, c'est ça ? s'enquiert Jordan avant de me les redonner.

J'ai beau savoir que nous sommes bien au bon endroit, je vérifie quand même. J'aligne la carte et la boussole comme me l'a montré Kaleb, puis je jette un œil aux alentours à la recherche de points de repère.

— Ouaip, confirmé-je avant de relire l'indice final. On dirait que vous devez grimper dans quelque chose de creux. Ça devrait se trouver un peu en contrebas, mais soyez prudents pour…

Les six enfants se ruent vers leur destination : une grande souche d'arbre creuse, assez large pour accueillir un ou deux d'entre eux.

Étant donné qu'il s'agit du trésor de Jordan, Elijah et Colton se prennent les mains afin de lui faire la courte échelle. Il escalade ensuite les trois mètres jusqu'en haut de la souche avant de disparaître à l'intérieur.

— C'est tellement génial ! s'écrie-t-il.

Les autres grimpent alors tous le tronc afin de lancer un regard à l'intérieur également.

Un petit sourire aux lèvres, je les observe collaborer. Mon sourire redouble lorsque Jordan émerge du tronc, la boîte en main, et les garçons fêtent leur succès.

Elijah et Cole se tapent dans la main tandis que Jordan tend le contenant à Dayton afin de pouvoir sortir du tronc. Kaleb a dissimulé des objets aléatoires dans chaque trésor, et celui-ci s'avère contenir une petite figurine de tricératops orange qui semble ravir Jordan.

Les six garçons me rejoignent ensuite sur le sentier, où je les attends, possiblement encore plus excités qu'au début de cette aventure – surtout Elijah.

— C'est mon tour ! s'exclame-t-il avec empressement avant de remonter ses lunettes sur son nez.

Je lui tends ses outils, m'efforçant de ne pas rire de son enthousiasme. Après tout, même si j'ai tendance à l'oublier, ma mission estivale est en partie de l'aider à apprécier ce camp et s'intégrer parmi les autres jeunes.

Elijah lit déjà les instructions suivantes, chacun des autres garçons pendus à ses lèvres, puis il aligne la carte et la boussole afin de se repérer. Quand il se tourne vers moi pour obtenir mon approbation, je hoche la tête.

— On te suit, petit.

Ils se mettent en route, Elijah en tête et, lorsque je pivote pour leur emboîter le pas, je découvre le regard de Kaleb encore une fois posé sur moi. Son groupe part déjà dans la direction opposée, mené par son nouveau capitaine, disparaissant un peu plus haut sur le sentier, suivi de près par mon propre groupe. Cependant, Kaleb est toujours là. Il me scrute. Il m'attend.

Et quand je me rapproche, je prends conscience… qu'il sourit.

— Pas mal, le novice, commente-t-il alors que nous nous mettons en chemin. Tu deviendras bien vite un fan des aventures en plein air.

Nous continuons ainsi pendant quelques heures, suivant les enfants et leur donnant un coup de main en cas de besoin, comblant le reste du temps avec des plaisanteries et conversations. Et de nombreux regards en coin, aussi. Je pourrais jurer sentir ses yeux sur moi chaque fois que je lui tourne le dos pour discuter avec un des jeunes ou les réorienter.

Et quand je reporte mon attention sur lui, il ne détourne pas le regard. Il se contente de me dévisager avec un sourire en coin, puis de reprendre la

conversation que nous entretenions avant d'être interrompus.

Je pense que même Elijah commence à s'en rendre compte tant c'est fréquent, puisqu'il a fini par demander à Kaleb pourquoi il ne cesse de m'observer. Ainsi, alors que nous marchons en direction de la sixième et dernière destination à la suite des garçons, j'en profite pour l'interpeller à ce sujet.

Discrètement.

— Puisque tu es le créateur de cette activité, tu pourrais peut-être m'aider avec ces dernières instructions, murmuré-je avant de lui tendre la fiche.

Il plisse les yeux, à la fois méfiant et intrigué. Il sourit en coin avant de baisser les yeux sur la page, et son sourire redouble d'éclat quand il lit le petit mot gribouillé en haut de la feuille.

Arrête de me regarder comme ça. Ces gamins remarquent tout.

Mon cœur bat la chamade, mon pouls palpitant sous ma peau et, quand il hausse un sourcil amusé en reportant son attention sur moi, je sens un sourire niais s'épanouir sur mes propres lèvres.

— Ça me paraît assez facile à suivre.

Malgré mon avertissement, il semble incapable de détourner les yeux.

Et moi aussi, apparemment.



OceanofPDF.com

Chapitre 20

Kaleb

Le lendemain soir, après le dîner, Avery et moi nous mettons en route vers l'endroit que j'ai choisi pour notre petite aventure nocturne de ce week-end de deux jours. À chaque pas sur le sentier, sous les rayons du soleil de fin d'après-midi qui percent à travers les grands pins, je suis de plus en plus conscient de sa présence derrière moi. Chaque cellule de mon corps est devenue sensible à son existence, ces derniers temps, crépitant d'anticipation dès que nous sommes à proximité l'un de l'autre, comme en cet instant précis.

J'en suis arrivé à désirer cette sensation plus que tout.

Le crissement de nos chaussures de marche sur le sentier sert de bande-son à notre randonnée, tout comme le pépiement des oiseaux et la brise dans les arbres. Sans oublier, bien entendu, les plaintes d'Avery.

— Pour l'amour du ciel, LaMothe, où est-ce que tu m'embarques ? s'enquiert-il avec un sourire en admirant la forêt de chaque côté du chemin. Tu cherches encore la meilleure falaise de laquelle me pousser pour te débarrasser de moi ?

— Inutile, je sais déjà laquelle je choisirais, répliqué-je avant de lui sourire par-dessus mon épaule.

Sa question était néanmoins presque parfaitement chronométrée, puisqu'il ne nous reste que quelques minutes de marche avant d'atteindre l'endroit en question. C'est une zone rocailleuse plate à l'orée de la dense forêt, comme une petite clairière non loin du bord d'une falaise.

Je laisse tomber mon sac au sol à ce qui me paraît être un bon emplacement pour notre tente, puis je relève la tête et surprends Avery contemplant la vue, un peu trop près du bord à mon goût.

Je viens me poster à ses côtés.

— Tu sais, je plaisantais quand je disais vouloir te pousser d’une falaise, mais tu tentes le destin à te tenir si près.

— Très drôle, rétorque-t-il.

Il me jette un rapide regard avant de reporter son attention sur la vallée à l’horizon.

— On est où ?

— On appelle ça la Falaise des Amoureux.

Il laisse échapper un ricanement étouffé.

— À la fois romantique et suicidaire, c’est parfait.

Je réprime un sourire, mais mes lèvres tressaillent.

Nous nous sommes apprivoisés, au fil de ces cinq dernières semaines, et ça m’a remémoré pourquoi je l’appréciais lorsque je l’ai rencontré. Hors du contexte universitaire, du base-ball et autres conneries, il est une tout autre personne.

Une personne dont… j’apprécie vraiment la compagnie.

— Eh bien, c’est ici que nous camperons ce soir.

Avery hausse les sourcils, son regard naviguant entre la falaise et moi.

— Puisque tu viens d’admettre de n’avoir aucune intention de meurtre, dois-je comprendre que tu comptes me séduire ?

Étant donné que mon corps a besoin du sien comme d’une drogue, ces jours-ci, il y a de grandes chances que oui. Mais je ne lui donnerai pas la satisfaction de le lui avouer, donc je me contente de lui faire un clin d’œil taquin.

— Tu voudrais savoir, hein ?

— Évidemment, sinon, je n’aurais pas posé la question.

Je lève les yeux au ciel. Son sarcasme rend parfois compliqué de flirter avec lui. Non que je sois en train de *flirter*, en soi ; il s’agit plutôt de taquineries entre amis. Des amis qui s’envoient parfois en l’air.

Nous montons rapidement notre camp. Nous plantons la tente et construisons un feu en profitant de la lueur déclinante du jour. Et je dois

l’accorder à Avery, il parvient à allumer le feu sans trop de peine, me permettant d’installer un hamac entre deux arbres non loin du bord de la falaise.

— Pourquoi as-tu apporté ça ? m’interroge-t-il alors que je fixe le second mousqueton aux lanières, sécurisant ainsi le hamac.

— Pour qu’on puisse s’asseoir ?

Que ferait-il d’autre avec un hamac ?

— Tu penses qu’on passe tous les deux là-dedans ? doute-t-il.

Les sourcils froncés, je pointe l’étiquette du doigt.

— Il est fait pour deux personnes.

— Sans casser ?

— On ne dépasse pas la limite de poids, donc je pense qu’on devrait survivre, affirmé-je dans un rire.

Sur ces mots, je me glisse dans l’ouverture et, en apesanteur, je laisse pendre mes pieds dans le vide. Je me décale quelque peu sur un côté, lui laissant la place de me rejoindre, mais il n’a toujours pas l’air convaincu. En fait, il me paraît encore plus circonspect alors qu’il mordille sa lèvre inférieure.

— Et si…

— Avery, l’interromps-je en haussant un sourcil. Tu veux bien me faire confiance et grimper dans ce foutu hamac ?

Malgré son évidente réserve, Avery se retourne et s’installe lentement sur la toile à côté de moi. Le tissu s’enfonce sous son poids et s’étend pour l’accueillir.

— Tu vois. Je t’avais dit que ça irait.

Il ouvre la bouche pour protester, comme me l’indique la lueur dans ses yeux, mais je pose vivement une main sur ses lèvres, étouffant sa répartie avant qu’elle puisse en sortir.

— La seule chose que je veux bien t’entendre dire, c’est que j’ai raison, me moqué-je.

Toutefois, l’humour laisse rapidement la place à une tension attisée par la caresse de son souffle chaud contre ma peau. Un seul regard me laisse comprendre qu’il éprouve la même chose, ses pupilles embrasées par le désir.

Au ralenti, je retire ma main de ses lèvres et la laisse retomber sur mes genoux.

— Pardon, murmuré-je.

Je me sens un tantinet penaud, et plutôt gêné.

— Ce n’est rien, chuchote-t-il en retour, d’une voix rocailleuse.

Il s’éclaircit la gorge avant de reprendre.

— Mais tu ne peux pas me dire que tu m’avais prévenu tant qu’on n’est pas sortis de cette chose sans qu’elle craque.

— Je le garde sous le coude, alors.

Un silence confortable s’installe entre nous tandis que le soleil se couche à l’horizon, illuminant le ciel et les nuages de nuances orangées et rosées. Les couleurs paraissent presque danser contre les formes cotonneuses, ondoyant et oscillant au fil des minutes.

Je ne sais pas trop combien de temps nous restons ainsi, existant simplement devant ce spectacle de la nature. Je sais seulement que je n’ai pas connu une telle paix depuis bien longtemps. Peut-être même jamais.

Je suis ravi de la partager avec lui.

— Merci de m’avoir amené ici, déclare-t-il comme s’il avait lu dans mes pensées.

Je lui jette un coup d’œil et le trouve en train de m’observer avec un petit sourire en coin. Je ne peux réprimer le mien.

— Merci de m’avoir accompagné.

— Comme si j’allais refuser un week-end de deux jours, marmonne-t-il en levant les yeux au ciel.

Je ris doucement.

— Tu commences à apprécier ces enfants, ne prétends pas le contraire.

— Oui, autant que tu apprécies ta barbe ?

C’est mon tour de lever les yeux au ciel.

— Elle n’est pas si longue. Je l’ai déjà laissé pousser bien plus que ça.

— J’aime bien, murmure-t-il.

Il lève une main afin de dessiner la ligne de ma mâchoire, où mon chaume est désormais plus dru.

— C’est une allure à laquelle je ne suis pas habitué sur toi. C’est… sexy.

Le bouillonnement s’intensifie dans mes veines, maintenant presque inconfortable, et je ne sais qu’en faire. Tout comme je ne sais que faire de ce qui se passe entre nous, quoi que ce soit.

Je ne sais qu’une chose : ça s’est développé tout seul… et ça ne me déplaît pas forcément.

Avec un rire étranglé, je me détourne.

— Je ressemble sûrement à un bûcheron ou un truc du genre.

— Oh, avec la chemise à carreaux et la veste ? Totalement.

Il incline de nouveau mon visage vers lui, et je discerne une lueur amusée dans son regard alors qu’il continue de jouer avec ma pilosité faciale.

— Mais ça te va bien, étonnamment.

La tension qui crépite entre nous devient presque palpable, fluctuant comme un courant électrique auquel je ne peux pas échapper. Une partie de moi n’essaie même pas de s’en libérer.

— C’est la seule période de l’année où je me laisse un peu plus aller, mais je me rase quand même une fois ou deux pendant le camp. Les enfants se fichent de mon apparence, donc moi aussi, tu vois ?

— Ça se comprend.

Il penche la tête et me dévisage un instant.

— Je te trouve beau quoi qu’il en soit, murmure-t-il.

Je lui souris doucement.

— C’est noté. Mais vu comme tu me caresses encore le visage, je dirais que tu as clairement une préférence.

Il se fige aussitôt, et il s’apprête à retirer sa main lorsque je saisis son poignet. Son regard se fait interrogateur quand je repose sa main sur mon visage.

— Je ne te demandais pas d’arrêter. Ce n’était qu’une observation.

L’air penaud, il reprend ses caresses sur ma mâchoire.

— Désolé.

— Pour quoi ? m’enquiers-je à voix basse.

Je ne comprends vraiment pas d’où viennent ces excuses. Il reste silencieux l’espace d’une seconde avant de me répondre.

— Je ne sais pas. C’est seulement… j’apprends encore à vivre comme ça.

Son regard suit les lignes de mon visage et s’arrête brièvement sur mes lèvres avant de plonger dans mes yeux.

— La Honte tente encore de prendre le dessus quand je te désire ouvertement, là où n’importe qui pourrait nous voir.

— Heureusement qu’il n’y a personne à des kilomètres à la ronde, alors.

— Peu importe. Elle reste là quand même.

Un nœud de la taille d’une balle de base-ball se loge dans ma gorge.

J’ai vu de mes propres yeux le travail qu’il fournit pour surmonter ce qui lui a été inculqué. Je le perçois parfois quand je le touche, quand ses muscles se crispent avant de se détendre sous mes doigts, et je déteste ça.

Plus que tout, je déteste son père de l’avoir mis dans cette position.

D’avoir créé cette complexe toile de mensonges et de mépris dans son esprit qu’il a tant de mal à dénouer. D’avoir nourri les murmures impitoyables de sa honte jusqu’à les rendre assourdissants.

Je m’efforce toutefois de ravaler mon émotion.

— Ça te paraît toujours mauvais ? lui demandé-je dans un murmure étranglé.

Il secoue la tête, ses yeux bleus illuminés par le reflet du soleil couchant. Et à cet instant précis, je n'ai jamais vu d'humain aussi incroyablement… sublime.

— J'imagine que je cherche les ennuis, à te solliciter comme ça.

Ma gorge se noue de nouveau, et les mots m'échappent sans me laisser le temps de douter de leur sincérité.

— Tu n'as rien à solliciter.

Avery retire finalement sa main de mon visage pour se reculer, les sourcils froncés.

— Donc, je pourrais t'embrasser quand je veux ? Devant n'importe qui, et ça ne te dérangerait pas ?

— Tu en aurais envie ? Si on retirait la honte de l'équation ?

Il prend le temps de réfléchir à ma question, ce qui me surprend grandement. Même quand je le croyais hétéro, je ne l'aurais jamais cru du genre à apprécier les démonstrations d'affection publiques. Enfin, je me suis pratiquement trompé sur toute la…

— Je crois, chuchote-t-il. En théorie, cette idée me plaît. Mais en réalité…

Mes lèvres tressaillent d'amusement.

— Eh bien, en réalité, on est sur notre lieu de travail. Même si c'est juste un camp de vacances, je préférerais qu'on maintienne un semblant de professionnalisme.

— Toujours aussi à cheval sur les règles, LaMothe ? grommelle-t-il en levant les yeux au ciel.

— Elles existent pour une raison, tu sais.

— Oui. Pour être brisées.

— Ah, oui. Ton passe-temps préféré.

Il fronce les sourcils, donc je me hâte de compter les exemples sur mes doigts.

— Les bières, pour commencer. Et ton entrée par effraction dans mon chalet, aussi.

Il rit dans un souffle.

— Crois-moi, cette décision m’a causé une sacrée crise existentielle.

— Parce que tu brisais une règle ? Toi ? le taquiné-je.

Il me sourit en coin, mais il reprend bien vite son sérieux avant de secouer la tête. Les émotions troublent son regard, une vulnérabilité que je n’ai jamais vue dans ses yeux.

— Plutôt parce que je ne savais pas comment tu réagirais.

Il baisse les yeux, incapable de soutenir mon regard plus longtemps.

— J’étais terrifié à l’idée de tout foirer alors qu’on venait de faire table rase du passé. Tu sais, après le baiser, la photo, et tout ce qui a pu se passer avant.

L’ambiance entre nous se transforme à cet aveu, alourdie par l’émotion. Elle me colle à la peau comme l’air moite d’une soirée estivale, et les événements de ces dernières semaines commencent à tourbillonner dans mon esprit.

— Pourquoi moi ? demandé-je dans un souffle sans pouvoir m’en empêcher.

Cette question me trotte dans la tête depuis notre conversation sur le pont, quand il m’a confié ce secret qu’il n’a partagé avec personne d’autre. Elle ne cesse de résonner dans un coin de ma tête, désespérée d’obtenir une réponse, alors que nous continuons de nous perdre dans ce qui se passe entre nous. J’ai simplement réussi à l’ignorer jusqu’à maintenant.

Il reste silencieux pendant un temps, méditant presque les nombreuses significations que pourrait avoir cette question, mais il ne me demande pas d’élaborer. Si j’en crois le regard qu’il pose sur mes lèvres, il comprend parfaitement ce que je veux dire.

— Parce que tu m’as paru sûr. Je n’avais jamais vraiment ressenti ça auparavant.

Un coin de sa lèvre tressaute, l’esquisse d’un sourire caustique.

— Bien sûr, je me sentais en sécurité sur Toppr, mais c'était simplement une illusion due à l'anonymat. Ce n'était pas réel, et je ne sais pas si je serais allé jusqu'à une rencontre si l'occasion s'était présentée.

— Pas même avec Keene ?

Il secoue la tête, son regard désormais rivé sur le coucher de soleil devant nous.

— Le problème de l'anonymat, c'est que je pouvais encore me cacher, et j'en ai tellement marre de me cacher. Je tâtais encore le terrain, si je puis dire, mais j'étais encore bien enfermé dans mon placard, sans la moindre issue en vue. Et même si Keene comprenait ce que je vivais, il ne pouvait pas me guider vers la sortie. Il n'allait pas remettre en question ma façon de penser ou me forcer à me regarder en face et voir au-delà de la honte, du doute et de la haine de moi. Pas quand il se cherchait encore, lui aussi.

Son expression pensive me paraît presque nostalgique, et un petit sourire s'épanouit sur ses lèvres.

— Je pense qu'il était une étape dans mon cheminement, tu vois ? Un exercice pour m'apprendre à me montrer suffisamment vulnérable avec la bonne personne, quand elle se présenterait.

Mon souffle se bloque dans ma gorge. Je ne m'attendais pas à ce qu'il insinue que…

Merde.

— Et c'est moi ?

Il entrouvre les lèvres, comme pour parler, mais seul un petit rire lui échappe.

— Eh bien, oui. Je le suppose. Tu me pousses certainement à me remettre en question. Quand mon instinct de me battre ressort, tu me forces à réfléchir. À affronter la situation. Et te montrer ces parties de moi… je ne sais pas, ça m'a paru naturel.

Il se mordille la lèvre inférieure sans quitter des yeux le ciel qui s'assombrit.

— Sûrement parce que je savais que tu ne pourrais pas me détester plus que c'était déjà le cas, n'est-ce pas ?

Mon cœur se serre douloureusement dans ma poitrine, et je replie deux doigts sous son menton pour tourner son visage vers moi et l'obliger à croiser mon regard. S'il y a bien un moment où il doit être certain de mes mots, c'est celui-ci.

— Je ne te déteste pas.

Je ne t'ai jamais détesté.

J'ai éprouvé de la colère, de la frustration et de l'agacement par rapport à son comportement, pour nommer quelques émotions. Mais jamais de la haine. Même quand je l'aurai voulu, même quand j'ai découvert l'ampleur de sa cruauté, c'était impossible.

Peut-être parce qu'au fond de moi, j'avais conscience de ce qui se dissimulait sous la surface. Je savais que *cette* version de lui attendait d'être libérée. Et je le jure, alors que j'observe les derniers soupçons de peur se dissiper dans ses yeux, je pense que c'est enfin arrivé.

— Avant toi, personne n'avait réussi à museler les hurlements de la Honte. Même temporairement.

L'oxygène est aspiré hors de mes poumons, et mes côtes me paraissent trop comprimées pour respirer alors que je le dévisage.

Voilà ce qui est si délicat entre nous.

Je peux plaisanter et le taquiner toute la journée. C'est facile, de maintenir une relation légère et joueuse entre deux sessions passées à nous mettre mutuellement à nu. Mais dès qu'il tient des propos si purs et vulnérables, j'ai l'impression qu'il s'empare d'un couteau pour le planter directement dans ma poitrine.

Le pouce d'Avery reprend sa place sur ma mâchoire, la pulpe effleurant délicatement ma barbe.

— Tu étais sincère, tout à l'heure ? Quand tu m'as dit que je n'avais pas besoin de te demander la permission ?

Bordel de merde.

Je déglutis difficilement, et mes yeux se posent sur ses lèvres. Puis j'acquiesce presque imperceptiblement.

Un petit sourire timide flotte sur ses lèvres avant qu'il insinue de nouveau sa main dans mes cheveux. Il m'attire à lui, sa bouche se pose sur la mienne, et mon estomac se retourne une fois de plus malgré moi.

Ses lèvres sont douces et délicates, une caresse sensuelle sur les miennes plutôt qu'une passion ardente, mais son baiser survolte quand même chaque atome de mon corps. Récemment, même le plus simple contact charge suffisamment l'air pour alimenter tout New York en électricité pour une décennie, et c'en est le parfait exemple.

En réalité, je n'ai jamais désiré quiconque autant qu'Avery. Je n'ai jamais convoité de lèvres contre les miennes autant que les siennes, ou la chaleur de sa peau nue sous mes doigts. Et ce n'est que le début.

J'ai perdu le compte du nombre de fois où mon esprit s'est laissé submerger par l'idée de l'emmener dans l'un de nos chalets pour l'épingler au lit et le dévorer de la façon qu'il voudra. De toutes les façons, de préférence, sans laisser un seul centimètre carré de sa peau inviolé ou inexploré.

Et pourtant, aussi tentant que ce soit, je ne trouve pas le courage de passer à l'acte.

Je suis terrifié de l'impact que cela aurait sur le fouillis dans son cerveau.

Il rompt ce baiser en premier et s'écarte juste assez pour croiser mon regard.

— C'était…

Je m'arrête, à court de mots. Pas seulement à cause de ce baiser, mais de son expression aussi. Je ne l'ai jamais vu exhiber une telle affection.

Le pouce d'Avery fait des va-et-vient sur ma mâchoire et en dessine la ligne, ses autres doigts enroulés sur ma nuque. Mon pouls s'emballe sous ma peau lorsqu'il pose de nouveau sa bouche sur la mienne pour un baiser bien trop bref, avant de murmurer quelques mots qui embrasent mon sang.

— Oui. C'était.

Et revoilà ce foutu couteau.

Plus il laisse tomber ses murs, plus je tente d'ériger haut les miens, je m'en rends bien compte. Je redouble les couches d'armure et de cotte de

mailles autour de mon cœur, tel un soldat médiéval se préparant au combat.

C’est ce qu’on appelle l’instinct de survie.

Ça, *nous*, c’est éphémère dans le meilleur des cas. Une histoire avec une date limite, confinée à un lieu sûr, un refuge sans le moindre risque d’interférence ou de découverte. Cependant, de retour dans le monde réel, à Foltyn, s’il parvient à y être réintégré, ça ne serait pas tenable. Pour plus d’une raison.

Même si nous sommes tous les deux disposés à tourner la page sur les histoires, les erreurs et les conneries du passé, ce n’est pas forcément le cas de tout le monde. Je pourrais sans peine répertorier ceux qui préféreraient me brancher avec Satan en personne plutôt qu’Avery.

C’est un sacré obstacle à surmonter, et c’est sans prendre en compte ses propres soucis. Malgré tous ses progrès, Avery a encore tant de choses à accepter. Sa Honte et ses démons à vaincre. En dehors de cette petite bulle que nous nous sommes créée, rien ne saurait prédire comment il gérerait tout ça.

Néanmoins, au lieu de me concentrer sur notre éventuelle fin ou sur ce qui pourrait mal se passer, je repousse ces variables inconnues.

Je vais en profiter en toute connaissance de cause… aussi longtemps que possible.



OceanofPDF.com

Chapitre 21

Avery

Nous nous préparons rapidement pour la nuit, étouffant les dernières braises encore rougeoyantes de notre feu avant de nous glisser dans la tente. Mon cœur bat la chamade contre mes côtes alors que Kaleb nous enferme à l'intérieur, un mélange d'anticipation et de nervosité me nouant l'estomac.

La seule lumière provient de la lanterne dans un coin, qu'il a l'intelligence de garder allumée le temps de nous changer pour aller nous coucher. Elle diffuse une lueur chaleureuse à l'intérieur de la tente, projetant des ombres qui dansent contre le tissu ondulant au rythme de la brise.

Mon regard est captivé par le corps de Kaleb, qui enfile un pantalon de survêtement ainsi qu'un haut à manches longues pour dormir. Les courbes toniques de ses bras et de ses épaules paraissent encore plus dorées dans cette lumière, et mon cerveau disjoncte quand apparaissent les os de ses hanches au-dessus de la ceinture de son pantalon.

Oh, bordel.

L'ampleur de mon désir m'écœure, mais pas comme j'en ai l'habitude. Il est presque… vorace. Tellement avide que ça en devient gênant.

Mon seul soulagement, c'est de lire un désir tout aussi dévorant dans ses yeux.

Lorsque je détourne le regard, je remarque les libertés prises par Kaleb dans l'agencement de notre tente pour la nuit. Contrairement à la dernière fois, il a ouvert nos deux sacs de couchage afin de les superposer sur les fins matelas de sol, nous improvisant ainsi un lit. Je suis incapable de réprimer mon sourire quand je me glisse dans ces couvertures.

Je n'aurais jamais cru apprécier autant une nuit passée sur le sol dur de la forêt, mais avec Kaleb à côté de moi, je serais bien en peine de me plaindre

de dormir dans une cellule de prison. En sa présence, tous ces détails importent peu.

Je roule sur le flanc et passe un bras sur sa taille avant de caler mon front dans le creux de son cou. Il m'étreint d'un bras, ses doigts effleurant la peau de ma hanche, où mon tee-shirt s'est relevé. Ce contact, à peine une caresse, suffit à embraser mon sang.

— Kaleb, chuchoté-je.

— Oui ?

Je déglutis difficilement avant de tenter d'articuler ma pensée.

— Je veux…

Merde.

Pourquoi est-ce si difficile pour moi de le dire ? De surmonter ce dernier obstacle ? De me libérer des chaînes qui m'ont bien trop longtemps maintenu piégé dans les abîmes de la haine de moi-même ? De ne plus être captif de la peur, prisonnier d'une cage que j'ai moi-même construite ?

Il me suffit de le *dire*, bordel.

Je.

Te.

Veux.

Kaleb tourne la tête et dépose un baiser sur le sommet de mon crâne.

— Que veux-tu, Aves ?

Son délicat murmure m'enveloppe telle une brise estivale, je me languis de le sentir tout contre ma peau. Des frissons qui me parcourraient sous son souffle. De l'extase que m'apporteraient ses caresses.

Je te veux.

Plus éloquent avec mon corps qu'avec mes mots, je pivote dans ses bras et l'embrasse dans le cou. Je ne m'arrête toutefois pas là et dépose un chemin de baisers sur sa gorge, jusqu'à mordiller la peau tendre sous son oreille. Son corps tressaille sous le mien, et son emprise sur ma taille se resserre.

— Bordel, peste-t-il dans un souffle.

Déjà plus sûr de moi, je souris contre sa peau avant de donner un petit coup de reins. Mon sexe est déjà dur comme la pierre et, quand ma main s'égare vers son bas-ventre, je découvre que le sien est éveillé également. Je frotte son érection du talon de ma paume, le malaxant par-dessus son survêtement jusqu'à ce qu'il se cambre pour accroître la friction.

— Kaleb.

Son nom m'échappe dans un murmure, mais ce qui suit n'est rien de moins qu'une supplique.

— Je te veux.

Il gémit doucement avant de me repousser sur le dos et de sceller ses lèvres aux miennes dans un baiser ardent, uniquement rompu le temps de nous dévêtir mutuellement. Sa peau nue contre la mienne me galvanise, et mon sang s'enflamme dès qu'il enroule sa main autour de mon sexe. Enivré par la chaleur de sa paume, je me cambre aussitôt, submergé par le désir et l'anticipation.

Kaleb me masturbe, de longs et lents va-et-vient semblables à de la torture, tandis que je m'abandonne à son exploration de ma bouche.

Je suis complètement impuissant, à la merci de sa moindre caresse.

— Tu me veux, hm ? souffle-t-il contre ma bouche avant de mordiller ma lèvre inférieure.

Putain, oui, hurle immédiatement mon cerveau. Ma bouche, en revanche, est incapable d'articuler le moindre mot, et encore moins de les exprimer. Je me contente donc d'acquiescer, mon nez frôlant le sien avec le mouvement.

— Comment me veux-tu ? Ma main autour de toi, qui te masturbe jusqu'à l'orgasme ? Ou la préférerais-tu autour de nous deux ?

Son ton est lubrique, séducteur, et sa bouche quitte la mienne pour s'attaquer à ma mâchoire. Il embrasse et mordille ma peau jusqu'à mon oreille, son souffle chaud faisant naître des frissons le long de ma colonne vertébrale comme un courant électrique.

— Ou peut-être veux-tu plutôt ma bouche, que je te lèche et te suce jusqu'à te faire jouir dans ma gorge ?

Bordel de merde.

Si je peux bien admettre une chose, c'est que cette version de Kaleb est ma préférée. La juxtaposition de cet instigateur sûr de lui au lit avec son attitude habituellement tranquille et réservée est tout aussi intrigante qu'exaltante.

Et je ne peux nier que les images engendrées dans mon esprit par cette facette de sa personnalité sont assez alléchantes.

Je ne sais tout simplement pas laquelle choisir. Ou si je préférais en créer une autre.

— Que veux-tu, bébé ? me demande-t-il de nouveau d'une voix rauque et impatiente.

Il lubrifie sa paume avec mon liquide préséminal et s'en sert pour me masturber, la sensation tellement agréable que je ne peux être tenu responsable des mots qui sortent de ma bouche.

— Je veux que tu me baises.

Kaleb se fige, puis il recule pour soutenir mon regard.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Je n'avais pas initialement l'intention de verbaliser cette idée, certainement pas tout de suite, mais maintenant qu'elle est exprimée, elle me semble plus vraie et plus juste que jamais.

Ça… *nous*… me semble…

Abject !

J'étouffe la voix de la Honte et la remplace par la mienne.

Juste.

Ça me semble ***juste***.

— Tu m'as entendu.

Avec un doux sourire, je replie mes doigts sur sa nuque. Les papillons dans mon ventre s'envolent dans un tourbillon lorsque ses iris verts mettent mon âme à nu.

— Ne m'oblige pas à le répéter.

Une expression peinée se grave sur ses traits, puis il grimace tout en secouant la tête.

— Si tu ne peux même pas le répéter, alors on ne devrait certainement pas le faire.

Comme si c'était censé me décourager ?

— Je veux te sentir en moi, murmuré-je aussitôt.

La Honte rugit dans mon esprit, ses serres repliées autour des barreaux de la cage dans laquelle je l'ai enfermée, s'égosillant pour me forcer à l'écouter.

Mais je l'ignore.

Je la garde emprisonnée, choisissant de me concentrer sur l'instant présent.

Sur la *justesse* de ce moment.

— Aves…

Mes doigts éraflent son crâne tandis que j'ondule des hanches contre lui, faisant ainsi coulisser mon sexe toujours aussi dur dans son poing.

— Je veux sentir chaque centimètre de ta queue parfaite aller et venir en moi jusqu'à m'en faire perdre la tête.

À ce stade, je n'hésiterai pas à le supplier pour obtenir ce que je veux.

Malgré la tension dans sa mâchoire, ses narines se dilatent de désir.

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes.

— Je te demande de me baiser.

Un son étranglé lui échappe, suivi d'un bref éclat de rire.

— Je n'ai pas de lubrifiant, et encore moins de préservatif, donc…

Sans le laisser finir, je roule sur le flanc afin de saisir mon sac, dont je sors rapidement le tube de lubrifiant que j'ai volé dans son chalet cet après-midi. Je l'ai pris sur un coup de tête plus qu'autre chose, simplement pour être prêt au cas où les choses en arriveraient là.

Et nous voilà.

Kaleb s’empare du lubrifiant, son expression impassible, puis il scrute le tube comme s’il s’agissait d’un cadeau venu d’une autre planète. Sa pomme d’Adam oscille quand il déglutit avant de le poser sur le côté, puis il replonge son regard dans le mien et je distingue une certaine méfiance dans ses iris sombres.

Un nœud se forme dans ma gorge, m’empêchant de respirer.

Merde, merde, merde.

— J’ai fait quelque chose de mal ? bafouillé-je après un long silence.

— Je…

Il laisse échapper un petit rire nerveux.

— Tu es sûr ?

Non. Pas tout à fait. Mais pas pour les raisons qu’il s’imagine sûrement.

Je ne crains pas de coucher avec un mec ni ce que je pourrais éprouver ensuite. Je ne peux plus nier qui je suis vraiment. Dissimuler cette partie de mon identité n’a jamais été une option durable, de toute façon.

Ce qui me terrifie, c’est… ce que *Kaleb* me fait ressentir.

Je me mordille la lèvre inférieure avant de hocher la tête.

— Oui. Je suis sûr.

— Préservatif ?

— On peut s’en passer, murmuré-je. Tant que ça te convient aussi.

Personnellement, je préférerais le sentir sans le moindre obstacle entre nous.

Un silence plane avant qu’il cherche d’autres excuses.

— Est-ce qu’on t’a suffisamment préparé ? Enfin, je ne veux pas…

— Je suis prêt, l’interromps-je.

Il le sait aussi ; c’est lui qui m’a dilaté avec ses doigts au cours de ces dernières semaines, après tout. Néanmoins, tout comme moi, il a peur.

La seule différence, c’est que je refuse désormais de laisser cette peur m’arrêter.

— Il n’y a plus que toi qui nous retiens, chuchoté-je.

À cet instant, je m’attends à ce qu’il mette un terme à nos ébats. Qu’il me dise non, pas encore, et qu’il m’énonce d’autres raisons pour lesquelles nous devrions attendre. Ma gorge se contracte donc d’émotion lorsqu’il récupère le lubrifiant et en ouvre le bouchon.

Son regard rivé au mien, il fait couler le gel sur ses doigts jusqu’à ce qu’ils en soient couverts.

— Si ça devient trop, peu importe quand…

— Je te le dirai, complété-je à sa place.

Manifestement tendu, il insinue une main entre nous, et ses doigts lubrifiés se glissent dans ma raie. Il contourne mon orifice, puis il y appuie un doigt, massant le muscle avant de me pénétrer lentement. Un gémissement vibre dans ma poitrine lorsqu’une sensation de brûlure me transperce, mais je m’y suis habitué. J’ai même commencé à la désirer, conscient qu’elle se transforme bien vite en plaisir.

Mon cœur bat la chamade contre mes côtes et mon pouls s’emballe tandis que ses doigts habiles me torturent, s’insérant lentement en moi. Comme je le savais, la douleur disparaît, et je commence à m’empaler sur ses doigts. Je cherche à attiser mon plaisir et cède bientôt à ce besoin lancinant, qui me fait haleter et trembler sous lui.

— Kaleb, *pitié*. Je suis prêt.

Je n’éprouve aucune honte à le supplier ainsi.

Je donnerais n’importe quoi pour le sentir en moi.

Les narines dilatées, il retire ses doigts et s’empare une fois de plus du lubrifiant. Sous mon regard fasciné, il en verse sur son érection et le répand sur son membre par quelques caresses mesurées. Ma libido s’enflamme encore plus lorsqu’il s’abaisse lentement sur moi, reposant son poids sur un coude afin de s’aligner. Son gland effleure mon anus, un frisson de désir et d’anticipation parcourt ma colonne vertébrale, mais quand je pense qu’il s’apprête enfin à me pénétrer, son corps entier se fige.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

Quelques secondes s’écoulent en silence, puis il colle son front au mien. Je jurerais le sentir frémir contre moi ; il tremble tandis qu’il lutte contre les pensées qui se bousculent dans son esprit, quelles qu’elles soient.

— Ne me fais pas regretter, marmonne-t-il.

Sa voix est à peine audible, même dans ce silence absolu.

Je secoue la tête, mon front glissant contre le sien.

— Jamais de la vie.

Il me croit sur parole. Ses mains s’insinuent dans mes cheveux, puis il s’empare de ma bouche. Ses lèvres sont douces contre les miennes, et je pose une main sur son menton afin de caresser cette courte barbe qui m’obsède complètement.

Il donne alors un léger coup de reins, son gland s’introduisant en moi, me donnant enfin ce que je veux. Et si j’étais enfiévré avant, je me tiens désormais à la surface du soleil. Je brûle vivant, consumé par les flammes. La douleur lancinante s’intensifie quand il recule avant de s’enfoncer de nouveau en moi, me pénétrant toujours à peine, et ma main se referme avec force sur sa nuque.

— Oh, bordel, geins-je en fermant les yeux.

Si je me fie à la tension sous mes doigts, il s’efforce de garder le contrôle. Toutefois, au lieu de se figer profondément en moi, de ne tenir compte que de son propre plaisir, il faufile une main entre nous et l’enroule autour de mon sexe. Ses doigts toujours lubrifiés lui permettent de me masturber sans peine, son poing coulissant lentement sur mon érection.

— Dis-moi ce dont tu as besoin, bébé, murmure-t-il. Je veux que tu prennes du plaisir. Autant que j’en prends avec ma queue en toi.

Mon sexe palpite en tandem avec mon anus et, grâce à ses caresses, la douleur cède rapidement la place au plaisir.

— Continue comme ça, haleté-je, la tête renversée en arrière sur le sac de couchage. Ça aide.

Il marmonne doucement, sa main accélérant quelque peu le rythme. Ses lèvres se posent sur ma clavicule, parsemant ma peau de baisers jusqu’à ce que je commence à me détendre sous lui. C’est seulement lorsqu’il

m’entend soupirer et haleter, la douleur désormais un lointain souvenir qu’il s’abandonne enfin pleinement à son propre désir.

Il recule ses hanches et donne un coup de reins hésitant, son sexe s’engouffrant un peu plus profondément en moi. Une nouvelle vague de chaleur transperce mon corps tandis qu’il me pistonne sans cesser de murmurer des compliments contre ma peau.

Tu t’en sors si bien, bébé.

On y est presque.

Détends-toi et laisse-moi entrer.

Chaque mot d’encouragement, allié à ses caresses et ses baisers dans mon cou, atténue la brûlure de ses pénétrations toujours plus profondes. À ma grande surprise, toute sensation d’inconfort a disparu quand son bassin se presse contre mes fesses, entièrement fiché en moi.

Seul un désir avide persiste. Un besoin dévorant que seul lui peut assouvir.

Une agréable tension me noue le bas-ventre.

— Putain, soufflé-je.

Mes doigts s’enfoncent dans les cheveux de Kaleb, peignant ses mèches sombres tandis qu’il dépose un chemin de baisers sur ma mâchoire. Sa barbe érafle ma peau brûlante, et des frissons remontent le long de ma colonne. Il doit s’en rendre compte, puisqu’il continue de tracer son chemin jusqu’à atteindre le coin de ma bouche.

— Ça va ? murmure-t-il, son sourire perceptible contre mes lèvres.

Je hoche la tête, laissant échapper un grognement lorsqu’il s’enfonce de nouveau en moi jusqu’à la garde.

— Putain, oui. Continue.

Avec un petit rire, il obtempère et donne des coups de reins plus vifs avant de sceller sa bouche à la mienne. Sa langue sollicite l’accès à ma bouche, que je lui accorde volontiers, la laissant danser avec la mienne au rythme de ses va-et-vient.

Je le sens partout, saturant chacun de mes sens.

Je m’abandonne à la douleur, au plaisir et à la merveilleuse liberté qui me consument.

Les paupières fermées, je romps ce baiser et renverse ma tête en arrière sur le fin matelas.

— Merde, c’est… tellement bon.

Kaleb murmure son accord, sa bouche sur mon cou, puis il mordille la jonction de mon cou et mon épaule. Il apaise rapidement la vive morsure avec sa langue, le rythme de ses hanches plus rapide, mais toujours aussi calculé.

Sa main accélère également, et je raffole de sa masturbation ferme et soutenue. Je me cambre dans sa main, désireux d’intensifier cette friction. Ses hanches maintiennent leur cadence, et chacun de mes mouvements me rapproche de l’orgasme, mais ce n’est pas encore assez.

J’en veux plus. Je veux absolument tout.

Mes hanches ondulent de leur propre gré, faisant coulisser ma queue dans son poing avant de s’abaisser sur son érection, m’empalant avec. Je réponds au moindre de ses coups de reins, autant pour atteindre l’orgasme que pour profiter de chaque once de plaisir qu’il me procure.

— C’est ça, gronde-t-il. Prends ce que tu veux. Merde, tu es incroyable. Tellement serré autour de ma queue.

Putain de merde.

Chacun de ses mots me fait un peu plus perdre la tête, mon désir désormais incandescent. Ma jouissance commence à frémir à la base de ma colonne vertébrale et contracte mon bas-ventre, une tension qui pourrait céder à tout moment. Il doit le sentir aussi, puisque son allure se fait plus frénétique, ses va-et-vient plus empressés, plus erratiques.

— Jouis pour moi, Aves, halète-t-il.

J’ouvre les yeux, et je découvre ses pupilles semblables à deux forêts enflammées alors qu’il me pistonne avec plus de force.

— Je veux te sentir palpiter autour de moi.

Il se redresse, soudain presque possédé. Cette nouvelle position lui permet de s'enfoncer encore plus profondément à chaque coup de reins, son gland atteignant un point plus sensible en moi. Il me tire un long gémissement guttural, et un feu d'artifice dont je peux pratiquement goûter les couleurs éclate derrière mes paupières.

Des fourmillements se font ressentir dans mes terminaisons nerveuses et se répandent dans mon corps aussi sûrement qu'une traînée de poudre à chaque effleurement de son sexe sur ma prostate, et j'y suis presque. Je me dresse au bord du précipice, prêt à sauter dans l'extase, sans savoir comment je tiens encore debout.

— Kaleb, geins-je tout en griffant ses bras. Merde, pitié. Je… Je…

Les mots meurent sur mes lèvres, mon plaisir si puissant que je ne sais plus parler. Je suis incapable de former la moindre pensée cohérente qui n'est pas *jouissance*.

Je croise son regard, déjà rivé sur moi, plongé dans les tréfonds de mon âme. Pour la toute première fois, je ne crains pas ce qu'il peut discerner dans l'obscurité. C'est lui qui m'a appris à laisser entrer la lumière, après tout.

— Je sais, bébé. Je suis là.

Il ne m'en faut pas plus pour sombrer, le nom de Kaleb sur les lèvres.

Mon orgasme me percute de plein fouet, tirant un grondement du plus profond de ma poitrine. Kaleb continue de me pistonner tout en prolongeant ma jouissance, ne cessant de me masturber jusqu'à ce que je sois tout poisseux, recouvert de mon propre sperme. Seulement quand je suis vidé et à bout de souffle, mon cœur à deux doigts de s'échapper de ma poitrine, se lance-t-il à la poursuite de son propre orgasme.

Je suis hypersensible, toutes mes terminaisons nerveuses court-circuitées par le plaisir, et je palpite autour de son érection quand il me saisit par les hanches. Il m'attire contre lui, m'empalant sans relâche sur son sexe. Me baisant avec abandon. M'utilisant pour son propre plaisir.

Les tendons se crispent dans son cou et son souffle se fait plus haché.

— Où devrais-je… marmonne-t-il.

— Mon torse, réponds-je en hâte, toujours essoufflé.

Il se retire instantanément et enroule sa main autour de son érection, puis il se masturbe jusqu'à l'orgasme. Des jurons lui échappent alors que son sperme se déverse sur ma peau, se mélangeant avec ma propre jouissance.

Quand il n'a plus la moindre goutte en lui, il se rassoit sur ses talons, sa poitrine se soulevant rapidement, et il me dévisage. Aucun de nous ne dit quoi que ce soit l'espace de quelques instants, un millier de mots tacites échangés par nos regards.

Il est le premier à détourner les yeux, s'emparant de son tee-shirt du jour pour nettoyer mon estomac de la preuve de nos ébats. Je referme une main sur son poignet, cette attention me donnant l'impression d'être plus vulnérable que quand il était en moi.

— Je peux…

— Je m'en charge, chuchote-t-il en soutenant mon regard.

Cette simple réponse me remémore les propos qu'il a tenus un peu plus tôt ; un sentiment semblable qui réveille les papillons dans mon ventre.

Je suis là.

Je me mordille la lèvre inférieure avant de libérer son poignet, lui permettant ainsi de reprendre sa tâche. Il nettoie ma peau de nos spermes avant d'essuyer délicatement le lubrifiant dans mon sillon, un acte si intime qu'il me retourne complètement.

Quand il a fini, il jette le vêtement sur le côté, puis nous enfilons tous deux nos sous-vêtements en silence avant de nous glisser entre les sacs de couchage pour la nuit.

Je ne suis pas très sûr du protocole à suivre. Malgré toutes ces soirées passées à fricoter, nous n'avons jamais *dormi* ensemble. La seule fois où nous avons dormi à proximité l'un de l'autre remonte à notre première expérience en tente, mais j'espère bien ne pas revivre cette torture après l'avoir laissé me baiser pour la première fois.

Heureusement, Kaleb prend la décision pour nous deux quand il enroule un bras autour de ma taille et m'attire contre lui, ne s'arrêtant qu'une fois que mon dos est collé à sa poitrine. Je tente d'ignorer l'imbrication parfaite

de nos corps, mais c’est impossible. J’ai l’impression d’être fait pour être là, dans son étreinte.

Ce que je lui ai dit tout à l’heure était parfaitement juste : je n’ai jamais rien connu de si sûr.

Kaleb caresse de son nez l’espace entre mes omoplates, puis il y dépose un baiser avant de murmurer contre ma peau.

— Tu vas bien ?

— Je ne me suis jamais senti aussi bien.

Cette réponse chuchotée est vraiment sincère. Pour le moment, en tout cas.

Après ce que nous venons de faire, la limite que nous venons de dépasser, je ne doute pas une seconde que mon subconscient va me faire vivre un cauchemar. J’attends donc que tourbillonne la honte dans mon esprit, déchirant ce moment et l’éclairant d’une lumière abjecte.

Néanmoins, alors que la respiration de Kaleb s’apaise dans mon dos, son souffle caressant ma nuque, je suis surpris de me rendre compte que… ça n’arrive pas.

Il n’y a pas de tornade.



OceanofPDF.com

Chapitre 22

Kaleb

Quelque chose a changé en Avery.

Ce serait imperceptible pour la plupart des gens, j'ai moi-même failli ne rien remarquer, mais il dégage désormais une certaine aura de légèreté. Presque comme s'il était Atlas, accablé par du monde dans son esprit, lourd de honte et de haine.

Je ne sais pas vraiment à quoi je m'attendais après notre retour de cette excursion à la Falaise des Amoureux, mais sûrement pas à ce qu'il s'abandonne encore plus à ce qui se passe entre nous. Et pourtant. Il est revenu dans mon lit chaque soir, cette semaine, me laissant explorer et exciter son corps jusqu'à me supplier d'avoir pitié de lui.

De le pénétrer et de nous emmener tous deux au septième ciel.

Et je ne peux nier qu'il a gagné en confiance en lui, d'un point de vue sexuel. Il m'arrive encore de percevoir une certaine hésitation dans son regard, de brèves secondes au cours desquelles je peux presque voir ses doutes remonter à la surface, mais jamais assez puissants pour le faire céder. Il les repousse et prend ce qu'il veut, ce qui le rend d'autant plus attirant à mes yeux – non qu'il y ait le moindre souci sur ce plan.

Il n'y a pas qu'avec moi qu'il a gagné en confiance. Récemment, les enfants ont vraiment commencé à l'apprécier, il est donc plus détendu lorsqu'il s'adresse à eux. Max et Jared, qui mènent généralement la marche lors de nos randonnées, sont plutôt restés en retrait avec Avery et Elijah, ces derniers jours, leur groupe échangeant rires et plaisanteries quand nous arrivons à destination. Hier, je suis resté bouche bée lorsque Dayton a décidé de s'installer à la table d'Avery et Elijah pour le petit-déjeuner plutôt qu'avec Colton et moi. Ensuite, au déjeuner, il n'a cessé de nous chanter ses louanges.

Le plus amusant, c'est que j'ai l'impression qu'Avery le leur rend bien, ou tout du moins que ces enfants l'aident à prendre goût aux activités quotidiennes du camp. Ou peut-être les tours que se jouent les chalets de Max et Jordan ont-ils accompli ce miracle, puisque je crois ne l'avoir jamais vu rire aussi fort qu'en début de journée, quand nous avons finalement dû intervenir.

— D'accord, je vois ce que tu veux dire, affirme-t-il plus tard, alors que nous sommes seuls dans mon chalet. Mais les farces ne font-elles pas partie de l'expérience, dans un camp de vacances ?

Je le fusille du regard. Il se prélasse sur mon matelas, uniquement vêtu d'un pantalon de survêtement, tandis que je tente en vain de reconnecter mon ordinateur portable au réseau Wi-Fi. Nous étions en plein épisode d'*Esprits Criminels* lorsque le cercle de chargement de la mort est apparu sur l'écran, et ce foutu appareil n'a cessé de mouliner depuis.

— Placer un serpent dans le lit de quelqu'un n'est pas une farce. C'est *méchant*.

— Personne n'a été blessé, pas même le serpent, et ce n'est pas comme si nous avions cassé quoi que ce soit.

Il n'a pas totalement tort, je dois bien l'admettre, mais ça reste…

— *On ?* le questionné-je, choqué. Tu veux dire que tu *les as aidés ?*

Il ouvre la bouche, mais il prend conscience de son lapsus et me lance un sourire penaud.

— Je pense que c'est le bon moment pour exercer mon droit de garder le silence.

Je cligne lentement des yeux, abasourdi.

— Je t'en prie, dis-moi que tu plaisantes, déclaré-je sèchement.

Si j'en crois son sourire qui redouble d'éclat, ce n'est manifestement pas le cas.

— C'était simplement pour rire, Kaleb. Détends-toi.

Je doute que le pauvre serpent soit du même avis, mais je préfère ignorer ce fait.

— Dis-moi au moins que ce n’était pas ton idée.

Il rejette ma question d’un rire.

— Oh, bien sûr que non, marmonne-t-il. J’ai seulement déverrouillé le chalet pour eux.

— Je ne sais pas si c’est mieux ou pire, grommelé-je dans ma barbe en secouant la tête.

Il m’entend tout de même, et il ne perd pas une seconde avant de répliquer.

— On a déjà établi que tu n’avais jamais commis un seul acte de rébellion de ta vie, donc c’est du cinquante-cinquante.

Oh, certainement pas.

Hors de question que j’accepte ses insultes sans réagir. Il veut de la rébellion ? Très bien. Je peux jouer à ce jeu, et j’en connais déjà l’issue : Avery haletant et gémissant, me suppliant de le baiser toute la nuit.

Sur cette pensée, j’abandonne ma mission actuelle et mon ordinateur afin d’aller le clouer au lit sous mon poids.

— Tu me prends vraiment pour un modèle de vertu, hein ?

Mon but est de laisser ma proximité faire tout le travail.

Néanmoins, il me répond d’un simple haussement d’épaules accompagné d’un sourire en coin. Il enroule ensuite un bras autour de mon dos et nous retourne ; son attaque préférée quand il souhaite changer de sujet et passer à une conversation bien plus… dénudée.

Le petit con.

— J’ai déjà eu des heures de colle au lycée, pesté-je dans un effort pour rester concentré sur la discussion en cours.

Ce n’est toutefois pas aisé quand ses lèvres caressent mon pouls qui bat la chamade dans mon cou. Je pourrais jurer que mes neurones court-circuitent chaque fois que ses lèvres se posent sur ma peau. Si on ajoute son ton rauque et séducteur, je suis étonné d’avoir un cerveau encore fonctionnel.

— Tu parles à quelqu’un qui s’est fait virer de son université, LaMothe. Tu vas devoir faire mieux que ça.

Je ne perçois pas la moindre animosité dans sa remarque, seulement la lueur amusée dans ses yeux bleu ciel quand il se recule. Sous son attention, ma gorge se noue, comme souvent lorsque je le surprends en train de m'observer, ces derniers temps.

— D'accord, eh bien… Il m'arrive de fumer un joint quand les enfants sont couchés, et de m'introduire dans le réfectoire pour aller chercher de quoi grignoter. J'avais les crocs, et je devais bien y remédier.

Il hausse un sourcil, apparemment impressionné, puis il appuie ses coudes de chaque côté de ma tête.

— Je ne te prenais pas pour un camé.

— Je n'irais pas jusque-là, protesté-je en donnant un petit coup de poing dans son épaule. C'est seulement quand je n'arrive pas à dormir.

— Hey, je ne juge pas. Je suis surtout indigné que tu n'aies pas pensé à partager avec moi.

— Parce que je n'en ai pas apporté.

— Évidemment, tu es un modèle de vertu.

Il éclate de rire avant de déposer un baiser sur ma mâchoire.

— Je suis déjà étonné que tu aies apporté de la drogue sur le camp par le passé.

Elle ne m'appartenait toutefois pas. J'avais saisi ces joints auprès d'un des campeurs les plus âgés, après l'avoir vu en train d'en allumer un dans les toilettes du camping juste après le déjeuner. Je pourrais choisir de garder cette information pour moi, conscient qu'il s'agit plus d'une preuve en sa faveur qu'en la mienne, mais je le corrige tout de même. Je refuse de mentir uniquement pour avoir raison.

Foutue morale.

— C'était de la contrebande, en fait.

Avery laisse tombe sa tête sur mon épaule, et son corps entier tremble de rire contre le mien. Pas un petit rire, non, mais l'hilarité sincère à laquelle je suis devenu accro ces derniers jours.

— Qu'est-ce qui est si drôle ? m'indigné-je faussement.

Il relève la tête, son expression toujours amusée.

— Et Colin t’a permis de le garder pour te récompenser d’avoir mouchardé, c’est ça ?

— Colin n’en a jamais rien su, en fait. Je n’ai pas dénoncé ce jeune.

Il hausse presque imperceptiblement les sourcils, surpris par mon aveu. C’est parfaitement compréhensible, si on prend en considération les événements d’il y a quelques mois. Je l’ai dénoncé… lui.

Je tente de ne pas trop m’appesantir sur le terme qu’il a utilisé, mais il reste blessant.

Je ne regrette pas d’avoir fait ce qu’il fallait pour Aspen et Keene, mais je ne peux nier que la situation était plus complexe que je le croyais à l’époque.

Une partie de moi souhaiterait n’avoir jamais dénoncé Avery, maintenant que je le connais mieux. Maintenant que je suis conscient de la solitude et de l’esseulement qui l’accablaient. De sa peur d’enfin se montrer vulnérable devant quelqu’un, de confesser ce qui lui pesait le plus, et sa crainte que ses secrets ne soient révélés.

Je ne peux excuser ses actes. Mais je déteste savoir tout cela à son sujet. Savoir que s’il avait partagé ces fardeaux avec moi quand il avait besoin d’une oreille attentive, il n’aurait jamais éprouvé toutes ces émotions négatives.

En réalité, si les événements ne s’étaient pas déroulés ainsi, il n’aurait pas été renvoyé. Il n’aurait pas dû venir travailler ici, cet été. Nous ne serions pas ici, dans mon lit, à l’heure qu’il est.

Je n’aurais jamais vu cette facette de lui.

— Regarde-toi, complice de la consommation de drogue de mineurs.

— Eh bien, est-ce suffisamment rebelle à ton goût ? plaisanté-je dans un effort pour réprimer la culpabilité menaçant de me submerger. Si ça peut aider, il y avait plusieurs joints, donc ce n’est pas arrivé qu’une seule fois.

— Absolument pas, répond-il aussitôt. Et puis, on s’est accordés sur le fait que ce n’était pas une intrusion quand on a la clé.

Un sourire s’épanouit sur mes lèvres, et un autre sur les siennes quand il croise mon regard. Cette petite blague entre nous a quelque chose d’intime, même si personne n’est présent pour en être exclu.

— Correct, concédé-je sans perdre mon sourire. Mais je n’ai techniquement pas de clé. Je sais simplement où est caché le double.

Une lueur malicieuse illumine son regard, et il ne faut pas être un génie pour deviner la requête qu’il s’apprête à exprimer.

— Je pense que tu devrais me montrer.

J’éclate d’un rire bref, un refus sur le bout de la langue, mais les mots meurent sur mes lèvres lorsqu’Avery ondule des hanches contre moi. La solidité de son érection contre mon propre sexe, dans lequel le sang afflue rapidement, me tire un souffle étranglé. Je suis incapable de former la moindre pensée cohérente, et encore moins de protester.

Avery effleure mon cou de ses lèvres dans un semblant de baiser avant de dessiner la ligne de ma mâchoire.

— Si tu veux me convaincre de ton esprit rebelle, tu vas devoir le prouver, me murmure-t-il à l’oreille. Allez, prends des risques.

Un gémissement rauque m’échappe quand il donne un nouveau coup de reins.

— Si tu crois que je vais faire quoi que ce soit d’autre que te plaquer à ce lit, tu vas vite déchanter.

Son petit rire séducteur glisse sur ma peau, puis ses lèvres se posent sur mon pouls fébrile.

— Je dirais que tu n’es pas bien placé pour proférer de telles menaces.

— Peut-être, mais je peux changer ça en un clin d’œil.

Afin de le lui prouver, je saisis ses hanches. Comme prévu, je profite de l’effet de surprise pour renverser notre position, son dos percutant le matelas dans un bruit étouffé. Cependant, je n’ai manifestement pas encore appris à ne pas sous-estimer Avery, puisqu’il inverse une fois de plus nos positions et me tient les poignets de chaque côté de mon corps sans me laisser le temps de jubiler.

Merde.

Avec un sourire triomphant et une lueur victorieuse dans les yeux, il s’écarte de moi et se lève du lit.

— À quel jeu tu joues ? grondé-je en lui jetant un regard noir depuis le matelas.

— Ça s’appelle Résiste ou Ferme-la, LaMothe.

Il enfile son sweat à capuche avant d’indiquer la porte d’un geste.

— Allez, viens. On se bouge.

Quelque peu agacé et douloureusement excité, je me lève avant de replacer mon sexe derrière ma Fermeture éclair. Je sens le regard d’Avery sur moi et, quand je lève les yeux, je découvre un autre sourire en coin sur ses lèvres.

Oh, qu’il aille se faire voir.

— Tu vas me le payer, grommelé-je d’un ton létal. Écoute-moi bien, bébé, ce sera tout aussi paradisiaque qu’infernal.

Son sourire redouble d’éclat, son regard étincelant à cette promesse effrontée.

— J’ai hâte.



OceanofPDF.com

Chapitre 23

Kaleb

— Tu sais, ça te va bien de briser les règles. Tu devrais peut-être le faire plus souvent.

Détournant mon attention de l'endroit où je viens de replacer le double de clé du pavillon, je trouve Avery en train de m'observer, une lueur sauvage dans les yeux. Avec un sourire en coin, il s'écarte de la rambarde de la terrasse contre laquelle il s'était adossé, puis il s'approche de moi d'un pas prédateur.

Je déglutis avant d'ouvrir la porte arrière du pavillon d'un coup sec.

— Tu ne devrais pas encourager un mauvais comportement dans un lieu tel que celui-ci. Pense aux enfants !

Il éclate de rire, bien plus fort qu'il ne le devrait à une heure aussi tardive, et je plaque aussitôt une main sur sa bouche. Ma réaction attise son hilarité, donc je garde ma main en place jusqu'à ce qu'il se calme.

— Ce n'était pas censé être drôle, pesté-je à voix basse lorsque je le relâche enfin.

— Oh, mais ça l'était.

— Ça ne le sera pas si on se fait choper par ta faute.

Un petit rire lui échappe encore, suivi d'un fredonnement bien plus séduisant qu'il ne devrait l'être.

— Eh bien, heureusement que les enfants ne sont pas dans les parages et ne peuvent pas nous surprendre.

Sur ces mots, il me passe devant afin d'entrer par la porte grande ouverte.

Tel l'idiot que je suis, je lui emboîte le pas dans les couloirs sombres du pavillon jusque dans la cuisine. J'attends que nous soyons tous deux dans la pièce, la porte fermée derrière nous, pour prendre le risque d'allumer la lumière.

Avery n’attend pas une seconde avant de se diriger vers les placards à la recherche d’un en-cas, et je dois réprimer mon amusement.

— Non, non. Tu ne trouveras rien là-dedans.

Il me jette un regard dubitatif par-dessus son épaule, mais il me suit tout de même quand je lui fais signe d’ignorer ces placards et de me rejoindre devant une autre porte, de l’autre côté de la pièce.

J’ouvre le battant, révélant un garde-manger dans lequel je l’invite à entrer.

Le cellier n’est pas si grand, à peine assez pour accueillir trois personnes une fois la porte fermée, il est équipé d’étagères du sol au plafond d’un côté, et d’un plan de travail avec des placards de l’autre. Le personnel de cuisine y range la majorité de leur électroménager ainsi que les rouleaux d’aluminium ou de film alimentaire, ce genre de choses. Les étagères, elles, regorgent de provisions : des ingrédients pâtissiers aux fruits et légumes en conserves, en plus de ce que nous sommes venus chercher.

Les sucreries.

— C’est donc ici que tu caches la bonne bouffe, grommelle-t-il avec un regard entendu. Je crois être encore plus agacé que tu m’aies caché *ça* que le mot de passe du Wi-Fi.

Avec un rire étranglé, je secoue la tête.

— Tout ça se mérite, Reynolds. Je n’allais pas tout te donner dès le premier jour.

— Tu peux être un tel connard, parfois.

Sur ces mots, il reporte son attention sur sa mission : piller nos réserves de friandises.

Ses mains s’emparent immédiatement de deux sachets individuels de chips sel et vinaigre avant de fouiller dans un panier de chocolats et de bonbons. Après quelques instants, il en sort une poignée de Tootsie Rolls et de Rolos.

— Sucré-salé, commenté-je en scrutant son butin d’un air approbateur. Ce sont de bons choix, je dois bien l’admettre.

— La meilleure combinaison.

Tout comme nous.

Cette pensée court-circuite mon cerveau. Qu’est-ce que je raconte ? Il n’y a pas de *nous*, avec Avery. Ce n’est que du sexe. Des orgasmes partagés et, avec un peu de chance, une occasion pour lui de surmonter cette mentalité arriérée que lui a insufflée son abruti de père intolérant. Rien de plus n’est possible.

Ignorant ces divagations de mon esprit, je lui prends les friandises des mains afin qu’il reprenne sa quête, et je les pose sur le plan de travail.

— Prends-moi quelque chose aussi, tant que tu y es.

— Une envie particulière ?

— Peu importe. Je ne suis pas difficile.

Je m’adosse aux placards et l’observe fouiner de nouveau dans les étagères. On dirait un enfant le matin de Noël, ce que je trouve plutôt adorable. Enfin, dans le sens où j’ai envie de le plier sur le plan de travail et de le baiser sur place.

Je m’efforce de contenir cette idée, une tâche qui s’avère plutôt difficile avec le fessier d’Avery dans ma ligne de mire, tandis qu’il continue de chercher de quoi grignoter. Cette vue vient renforcer l’effet de ses provocations de tout à l’heure, et je me retrouve dur comme la pierre.

Un fait dont Avery ne se rend pas compte, jusqu’à ce que je perde le contrôle.

Je m’avance vers lui, effaçant tout espace entre nous, mon torse collé contre son dos.

— Tu trouves ce qui te plaît ? murmuré-je avant de l’embrasser dans le cou.

Une main se pose sur sa hanche et vient effleurer la ceinture de son survêtement, contournant sa taille avant de se glisser sous le vêtement. Il laisse retomber sa tête en arrière sur mon épaule lorsque mes ongles griffent légèrement les poils menant à son sexe avant de se retirer.

Je répète cette attention à plusieurs reprises, me rapprochant un peu plus de son érection à chaque incursion de ma main dans son pantalon sans jamais vraiment atteindre sa destination.

— Bordel, chuchote-t-il en ondulant déjà des hanches. Qu'est-ce que tu fais ?

Sa voix est rauque de désir, m'indiquant qu'il comprend parfaitement ce que je fais. Mais s'il veut jouer à ce jeu, ça me va. Je lui rendrai volontiers la monnaie de sa pièce.

— Oh, bébé, le réprimandé-je sans cesser ma torture. Tu as déjà oublié ma promesse ? Celle de te faire payer pour m'avoir excité et fait perdre la tête avant de me laisser sur ma faim ?

Il me jette un regard par-dessus son épaule, ses yeux bleus brûlants de désir.

— Crois-moi, je n'ai pas oublié.

Un sourire lascif se peint sur mes lèvres.

Bien.

Ma bouche trouve sa gorge, et je lèche lentement sa peau jusqu'à son oreille, mon pouce replié dans la ceinture de son survêtement. Je prends mon temps pour baisser le tissu juste sous ses fesses parfaites, savourant la vive inspiration qu'il prend lorsque sa peau est ainsi exposée.

J'insinue une main entre nous et effleure son sillon d'un doigt, touchant à peine sa chair le long de mon cheminement du bas de son dos jusqu'au haut de sa cuisse. J'obtiens la réaction escomptée quand il se cambre contre moi, mais je retire rapidement ma main à chaque fois.

Il sollicite désormais mon contact, ce qui est devenu une sorte d'addiction pour moi. Cette torture à base de caresses presque imperceptibles et d'attouchements superficiels attise ma propre libido, et je m'en sers désormais comme d'une arme.

Je le mène au bord de l'orgasme sans le laisser basculer. Je prolonge son excitation jusqu'à le rendre fou, avant de lui donner ce qu'il veut.

Ce qui devrait arriver dans…

— Kaleb, je t’en prie, halète-t-il. J’ai besoin de plus.

Parfait.

Je lève les yeux sur les étagères, inventoriant les provisions jusqu’à trouver quelque chose, n’importe quoi, pouvant me servir de…

Ici.

D’une main, je saisis la bouteille en verre étiquetée « huile d’olive » sur l’étagère au-dessus de la tête d’Avery. Du pouce, je retire le bouchon et le laisse tomber au sol avant de reporter mon attention sur Avery.

— Les fesses tendues et les avant-bras sur l’étagère, bébé.

Je caresse du bout des doigts sa colonne vertébrale jusqu’à ses fesses, puis je les écarte.

— Et je te préviens, ça ne sera pas du propre.

Il me jette un coup d’œil circonspect par-dessus son épaule, mais il suit quand même mes instructions et se met en position.

Bouteille d’huile d’olive toujours dans mon autre main, je l’incline au-dessus de son sillon. Le liquide coloré s’écoule sur sa peau quelques secondes plus tard et s’infiltre entre ses fesses. Son dos et ses épaules se crispent à ce contact.

— Merde, marmonne-t-il.

Je ris doucement, tout aussi amusé qu’excité.

Une partie de moi aimerait se mettre à genoux afin de le nettoyer à coups de langue, mais je repousse cette envie, submergé par le besoin irrépressible de le pénétrer.

Avec deux doigts, je répands l’huile dans son sillon et en recouvre son orifice avant d’en insérer un en lui. Son gémissement de plaisir pourrait réveiller un mort, et mon sexe palpite dans mon pantalon.

— Tu vas quand même devoir garder le silence, murmuré-je avant de déposer un baiser dans son cou. Il ne faudrait pas que les caméras installées dans le couloir enregistrent les sons qui sortent de ta bouche quand je te baise.

J’ajoute un second doigt et l’ouvre un peu plus, effectuant un mouvement de ciseaux jusqu’à ce qu’il recule pour en obtenir plus, le souffle haché. Sa tête retombe en avant tandis qu’il s’empale plus vite sur mes doigts.

— J’ai besoin de toi, chuchote-t-il.

— Je sais, bébé.

J’apprécie cette version audacieuse et impudique d’Avery. Sûrement plus que je ne le devrais.

— Et tu pourras m’avoir quand je t’aurai rendu la monnaie de ta pièce.

Je continue les va-et-vient aguicheurs de mes doigts en lui, massant sa prostate pour le rapprocher de l’orgasme avant de relâcher la pression.

Au bout de quelques minutes, Avery appuie sa tête sur l’étagère devant lui et jure à voix basse.

— Kaleb, *pitié*, geint-il.

— Tu en as assez ?

— Oui. Putain, oui, halète-t-il.

Dieu merci, parce que j’ai beau adorer l’exciter ainsi, je ne sais pas combien de temps j’aurais encore pu tenir sans céder moi-même.

Sans perdre plus de temps, je baisse mon pantalon et mon caleçon d’un geste, juste assez pour libérer ma douloureuse érection, et je m’empare une fois de plus de la bouteille d’huile d’olive. J’en verse sur mon sexe et la répands rapidement, puisant dans tout mon sang-froid pour me retenir de jouir avant de l’avoir pénétré. Entre ses provocations de tout à l’heure et la tension sexuelle de la journée, c’est un miracle que je n’aie pas explosé rien qu’en lui doigtant le cul.

— Kaleb, gémit-il.

Je crois bien n’avoir jamais autant apprécié entendre mon nom sur ses lèvres.

Un rire rauque m’échappe, puis je dépose un baiser sur son épaule.

— Patience, bébé.

Il grogne, mécontent, mais le son se transforme bien vite en gémissement lorsque je masse son orifice avec mon gland. L'odeur d'huile d'olive envahit mes narines alors que je taquine délicatement son anus, caressant la rondelle serrée avant de donner un petit coup de reins. Le muscle cède, et mon gland glisse en lui sans rencontrer trop de résistance. J'avais bien l'intention de prendre mon temps, mais Avery avait manifestement autre chose en tête, puisqu'il recule ses hanches jusqu'à s'empaler totalement sur moi.

— Oh, mon Dieu, geint-il dans un long soupir.

Je me penche sur lui, mon torse collé à son dos.

— Je croyais t'avoir dit de rester patient, lui murmuré-je à l'oreille avant de mordiller son lobe. Je devrais peut-être me retirer pour te donner une leçon.

Malgré cette menace, je suis incapable de me refréner. Ma queue palpite déjà en lui, ma jouissance déferlant sur moi à toute vitesse.

Je vais et viens sans peine dans son cul grâce à l'huile, m'enfonçant jusqu'à la garde et restant figé quelques secondes en lui à intervalles réguliers. C'est tellement bon. Beaucoup trop bon.

— Je ne vais pas tenir, pantelé-je.

Il secoue la tête et gémit longuement.

— Moi non plus, bafouille-t-il.

Bien, alors ça va être rapide.

La sueur perle sur mon front alors que je le pistonne, chaque coup de reins plus puissant et frénétique, mon regard rivé sur ma queue qui s'engouffre en lui. Je ne crois pas avoir jamais été aussi subjugué par quoi que ce soit.

Au diable les aurores boréales et les cieux étoilés, les couchers de soleil et les panoramas montagneux.

Rien ne dépasse la vision de mon sexe coulissant en lui, tandis qu'il s'agrippe de toutes ses forces aux étagères devant lui.

— Ton cul est… Bordel, Aves. C’est un rêve. Si seulement tu pouvais nous voir. Me regarder te baiser.

Merde, même si je n’ai pas été passif depuis des années, la simple idée de le laisser profiter d’une telle vue l’emporte largement sur mes préférences concernant qui a l’honneur de pénétrer l’autre. De plus, qui dit que nous devons nous restreindre à une seule configuration ?

Nous.

Je ferme brièvement les yeux, une fois de plus submergé par ce simple mot qui s’insinue dans mes pensées malgré moi. Je le repousse toutefois. Je le verrouille et jette la clé, puis je continue de pénétrer Avery avec suffisamment de force pour renverser toutes les étagères de cette foutue pièce.

Il répond bientôt à mes va-et-vient, s’empalant sur mon érection à chaque coup de reins. Nous continuons sans relâche, nos corps se percutant presque violemment, et nous nous propulsons mutuellement vers le sommet, la jouissance désormais à portée de main.

La main d’Avery quitte l’étagère pour se glisser entre ses jambes et s’emparer de son sexe, puis il commence à se masturber. À prendre les rênes de son propre plaisir.

Bien qu’il ne puisse pas le voir, un sourire obscène s’épanouit sur mes lèvres.

— C’est ça, bébé. Baise ton poing, ordonné-je en resserrant ma prise sur ses hanches. Je te veux avec moi. Je veux te sentir comprimer ma queue et me vider de tout mon sperme.

Je redouble d’ardeur, mes coups de reins désormais presque punitifs. Chaque collision de nos corps est plus addictive que la précédente, et je me délecte du geignement qui s’échappe de ses lèvres parfaites.

Notre rythme se fait effréné, les effluves de sexe et de sueur saturent l’air, tellement puissants qu’ils transforment notre désir en désespoir. Mon désir n’a jamais été plus vif, et je suis hyper conscient du feu qui me dévore, chaque va-et-vient attisant les flammes.

Et bordel, je ne veux rien de plus que me laisser consumer.

— Je suis…

Dans un grognement, il laisse retomber son front sur l’étagère.

— Merde, j’y suis presque.

— Alors, jouis.

Il répond à mes coups de reins avec plus d’empressement, s’empalant jusqu’à la garde à chaque va-et-vient. Ses halètements se font plus lourds, et je comprends que je dois atteindre le point parfait en lui ; celui qui le fera craquer, exploser en mille morceaux. Et il détone carrément.

Son cul palpite autour de mon sexe, se contractant et me comprimant tandis que son orgasme le frappe de plein fouet. Le sperme jaillit de sa queue, se déversant au sol entre ses pieds, et le spectacle de sa jouissance me fait basculer.

Je suis propulsé au septième ciel, l’euphorie s’emparant du moindre de mes membres alors que je me répands en lui, le possédant de l’intérieur.

— Merde, merde, merde, scandé-je tout en me servant de lui pour prolonger mon orgasme.

Le front entre ses omoplates, je m’efforce de reprendre mon souffle, mon sexe et son cul tous deux palpitants. Je pourrais rester ainsi pour toujours, à redescendre de cette extase, mais nous avons déjà bien trop risqué en nous envoyant en l’air dans une pièce qui n’était pas fermée à clé… et dans un bâtiment public.

Mon sperme s’écoule de son orifice à la seconde où je me retire, et je dépose un rapide baiser entre ses omoplates avant de reculer.

— Attends. Ne bouge pas.

Je tourne les talons et ouvre les placards les uns après les autres jusqu’à trouver du papier absorbant pour le nettoyer. Après m’être rapidement rhabillé, je déchire quelques feuilles et retourne dans la cuisine afin de les humidifier au lavabo. Je dois l’accorder à Avery, il patiente toujours à mon retour, et je pose un genou à terre derrière lui avant de commencer à le nettoyer.

Rapide, mais consciencieux, j’essuie l’huile et le sperme sur sa peau, fasciné par la vision de mon éjaculation fuitant lentement de son anus. Je

lutte contre l’envie de la repousser à l’intérieur, de le forcer à la garder en lui, ne serait-ce que pour lui rappeler qui vient de le baiser. À qui il appartient. Mais ce ne sont pas des pensées que je devrais entretenir pour un mec avec qui je couche uniquement pour le plaisir. Ce sont des pensées destinées à… quelque chose de bien plus compliqué.

Quelque chose qui commence à bien plus ressembler à ce que je désire vraiment.

Repoussant ces pensées, j’accomplis ma tâche avant d’essuyer le sol à ses pieds également. Une fois la preuve de nos péchés effacée, je lui donne une petite tape sur les fesses, une tentative pour contrebalancer les émotions pesant encore dans ma poitrine.

— Comme neuf.

Je me relève alors et m’éloigne de lui pour aller jeter les feuilles de papier absorbant dans la poubelle extérieure, lui laissant ainsi le temps de remettre de l’ordre dans sa tenue en paix. Ou peut-être pour m’accorder une minute de répit et fuir les émotions qui ne cessent de se bousculer dans mon crâne, comme un enfant turbulent cherchant à obtenir l’attention de sa mère.

Avery ressort du garde-manger quelques instants plus tard, les friandises que j’avais oubliées dans les mains, la rougeur de ses joues et de son cou, la seule preuve de nos ébats.

Je m’apprête à le guider hors du pavillon pour retourner dans notre refuge quand il ouvre la bouche pour parler sans qu’aucun son n’en sorte.

Je fronce les sourcils.

— Quoi ?

Il cligne des yeux à plusieurs reprises avant de secouer la tête, puis il laisse échapper un petit rire confus.

— Tu viens vraiment de me baiser dans le garde-manger en te servant d’huile d’olive comme lubrifiant ?

Je m’esclaffe et lui fais un clin d’œil malicieux, toute pesanteur oubliée grâce à son expression hébétée.

— Tout à fait, Aves. C’était assez rebelle pour toi ?

La lueur de la lune se déverse par la fenêtre du chalet, les rais de lumière semblables à des lasers sur le mur au-dessus de mon lit. Je les scrute en silence depuis près d'une heure, tout en écoutant le bruissement du vent dans les feuilles et la respiration douce d'Avery.

Il est paisiblement endormi à côté de moi, son front calé dans le creux de mon cou, ce qui remue les émotions contradictoires dans ma poitrine.

C'est sûrement une erreur de le laisser passer la nuit ici, j'en ai conscience. Je n'avais aucune intention de la commettre, à notre retour au chalet avec notre en-cas. Nous devions simplement regarder quelques épisodes d'*Esprits Criminels* avant qu'il retourne dans son propre lit.

Pourtant, quelque chose en moi a voulu le garder ici, son corps collé contre le mien comme s'il s'agissait de mon propre centre de gravité.

Bien entendu, je me suis convaincu de ne désirer que cinq minutes de plus en sa compagnie, à la suite desquelles je l'encouragerais à partir. Néanmoins, cinq minutes sont devenues dix, puis vingt, et sans que je m'en rende compte, la respiration d'Avery s'était apaisée, son rythme lent et régulier contre ma cage thoracique.

Ensuite, je n'avais pas le cœur de le réveiller, donc je me suis abandonné à la chaleur de son corps contre le mien. Compte tenu de mon orgasme de tout à l'heure, elle aurait dû me permettre de tomber dans le délicieux oubli du sommeil en un rien de temps.

Le conditionnel étant l'élément principal de cette phrase.

Au contraire, mon esprit tourne sans relâche depuis des heures, sans le moindre répit en vue, et c'est à cause de cet homme impossible blotti contre moi.

Je pivote légèrement afin de contempler sa silhouette endormie, éclairée par les rayons de lune.

Il paraît plus innocent quand il est inconscient, les traits de son visage moins marqués, moins sévères qu'à la lueur du jour. Ou peut-être le masque

qu’il porte au quotidien est-il tombé, et c’est son vrai visage qui se révèle à moi.

Celui dont bien peu de gens connaissent l’existence, comme je commence à le découvrir.

Levant le bras contre lequel il n’est pas pelotonné, je pose lentement ma main sur son visage et caresse délicatement sa peau.

Mes doigts dessinent la ligne de sa mâchoire, de son oreille à son menton et inversement, mémorisant la texture de sa peau sous la mienne.

J’ai beau avoir passé quasiment une heure entière à le toucher et palper chaque centimètre carré de son corps, un peu plus tôt, je suis apparemment incapable de m’arrêter.

Incapable de contenir les sentiments qui font s’emballer mon cœur dans ma poitrine.

Je ne me lasse pas de ce qu’est devenue notre relation.

Et ça, c’est bien le plus gros problème.

Les émotions qu’il fait naître en moi ces derniers temps, mais encore plus ce soir compliquent tout. Gravement.

Vouloir le marquer ? Le posséder ? Le faire mien ?

Ce n’était pas censé aller jusque-là.

Je tente de me convaincre depuis des semaines que cette relation se résume à du sexe sans attaches. Je l’ai même considérée comme une sorte de travail d’intérêt général, permettant à Avery d’explorer sa sexualité en toute sécurité et de vaincre ses démons avec moi au lieu de le lâcher dans la nature où il risquerait de blesser d’autres innocents. Toutefois, j’ai beau rationaliser mes choix dans mon propre esprit, je ne peux pas réprimer ce que j’éprouve.

C’est plus profond que du désir. Et, oui, plus profond que de l’amitié aussi.

Je l’apprécie.

Je le *veux*.

Pas seulement son corps, mais *lui*.

Son esprit, ses défauts, ses complexes.

Toutes ces petites pièces qui le composent, sans accorder la moindre importance à l'emprise que sa Honte a pu exercer dessus. Je veux connaître chacune d'entre elles, ne serait-ce que pour lui montrer que ces pensées ne le définissent pas. Qu'il est bien plus que le traumatisme qui l'a mené jusqu'ici.

Qui l'a mené à moi.

Sur cette pensée, je ferme les yeux et tourne la tête sur le côté, puis je prends une profonde inspiration que je relâche lentement.

C'est tellement stupide.

Mon instinct me souffle de prendre mes distances, parce que cette relation ne pourra jamais se développer au-delà de ce qu'elle est aujourd'hui. Et même maintenant, elle a peu de chances de bien se terminer.

Après tout, il reste le type qui s'est fait virer de son université pour avoir révélé publiquement l'homosexualité de deux innocents.

Et je reste celui qui l'a dénoncé.

Malgré tout, je le veux.

Et je ne sais que faire de cette certitude.



OceanofPDF.com

Chapitre 24

Avery

Semaine six

Avec la deuxième moitié de notre séjour dans ce camp vient apparemment le moment pour Colin de conduire des entretiens avec les employés. Selon Kaleb, il fait ça tous les ans : il convoque les animateurs les uns après les autres, sans tenir compte de la durée de leur contrat, pour « faire le point » avant d'entamer les trois dernières semaines.

— Faire le point, répété-je en le dévisageant par-dessus la table.

Kaleb sourit en coin.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer.

Je jette un coup d'œil à ses frères, assis suffisamment près pour nous entendre même s'ils sont concentrés sur leur propre conversation, et je baisse d'un ton pour n'être entendu que de Kaleb.

— Pour toi, peut-être. Tu es l'enfant chéri de ce camp. Moi, je suis l'idiot incapable de mettre un appât sur son hameçon sans avoir la nausée.

Je dois l'accorder à Kaleb, il s'efforce de ne pas rire de ma démesure. Il parvient même à se retenir pendant trois secondes avant de craquer, mais j'apprécie l'effort fourni.

Bien entendu, ça ne me rassure pas du tout.

— Tu ne m'aides pas, bordel, marmonné-je.

— Pas de gros mots, me reprend Dayton entre deux bouchées d'œuf depuis sa place à côté de Kaleb.

Ah, donc ils nous écoutent.

Sans me quitter des yeux, Kaleb hausse un sourcil.

— Je vais le répéter : tout va bien se passer.

— Si c’est vrai, pourquoi ai-je l’impression de m’apprêter à affronter le peloton d’exécution ?

Je me lève du banc et porte une main à mon front en parodie de salut militaire.

Une lueur amusée scintille dans son regard.

— Ne t’en fais pas. Si je me trompe et que tu es renvoyé, Broadway t’attend. Ton talent de comédien y sera sans doute très apprécié.

Je lève les yeux au ciel.

— Comme je l’ai dit, tu n’es vraiment d’aucune aide.

Je suis sur le point de partir lorsqu’Elijah arrive de nulle part et lâche son plateau sur la table, à la place que j’occupais quelques instants plus tôt.

— Avery ! Où est-ce que tu vas ?

— Il a un entretien avec Colin, répond Kaleb pour moi.

Les sourcils froncés, Elijah nous dévisage à tour de rôle.

— Vraiment ? Mais on joue à « capture le drapeau » après le petit-déjeuner.

Je lui tapote plusieurs fois l’épaule.

— Je sais, petit. Mais je dois aller me faire botter les fesses avant.

Sur ces mots, je les abandonne et laisse mes pieds me porter vers mon destin. Blague à part, je suis terriblement nerveux. Mes genoux flanchent, mes mains sont moites, et mes bras semblent peser une tonne ; le seul point positif, c’est que je parviens à ne pas me vomir dessus.

Pour l’instant.

Mon pouls tambourine dans mes oreilles alors que je remonte le couloir jusqu’au bureau de Colin, étouffant mes sens au point que j’entends à peine mon propre poing toquer à sa porte, et encore moins sa voix qui me dit d’entrer. Évidemment, une fois dans la pièce avec le battant refermé derrière moi, ce martèlement assourdissant pourrait tout aussi bien être causé par un groupe de singes tapant dans des cymbales. Je ne sais même pas si Colin m’a invité à m’asseoir quand il m’a indiqué la chaise de la main, ou si j’ai simplement interprété son geste comme tel.

Reprends-toi, bordel.

Cependant, mon stress post-traumatique causé par ce genre d'entrevue avec une figure d'autorité est bien réel, et si j'en crois la tension qui s'installe dans mon dos et mes épaules quand il referme en silence le dossier sur son bureau, *mon* dossier, je ne m'en débarrasserai pas de sitôt.

— Comment vas-tu, ce matin, Avery ? m'interroge Colin.

Il se renfonce dans son fauteuil, son regard plongé dans le mien.

— Euh. Ça… va, bafouillé-je.

Des rides se creusent au coin de ses yeux, et je comprends qu'il sait que je mens.

— Parfait, on peut s'y mettre tout de suite, alors.

Il hoche la tête en direction du dossier posé devant lui.

— En temps normal, ces comptes-rendus contiennent autant mes propres évaluations de ton travail que des notes ou commentaires de ton binôme. Tout ceci sert à souligner tes forces et tes faiblesses, ce qui te permet de perfectionner les compétences dans lesquelles tu as des facilités, mais également de combler tes lacunes au cours des dernières semaines de camp.

— D'accord, articulé-je.

Il n'y a aucune chance que Kaleb lui ait parlé de nos rencontres nocturnes clandestines. Si j'ai bien une certitude, c'est celle-là.

Je serais toutefois stupide de ne pas m'inquiéter de ce que peuvent contenir ses notes à mon sujet. Surtout celles des premières semaines, quand il me traitait comme l'ennemi public numéro un.

Soit mon expression trahit mes pensées, soit Colin est télépathe, parce qu'un bref éclat de rire lui échappe avant qu'il secoue la tête.

— Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, je te le promets.

Oui, Kaleb m'a dit la même chose. Mais je ne le croirai que si j'ai encore un emploi à la fin de cet entretien.

Je m'éclaircis la gorge, puis je pointe du doigt le dossier brun sur son bureau étiqueté à mon nom.

— Quel est le verdict ?

— En résumé ? Tu n’es plus le même qu’à ton arrivée.

Je hausse un sourcil.

— Quelque chose me dit que tu ne parles pas de ma capacité à allumer un feu de camp.

Avec un petit sourire en coin, il secoue la tête.

— Pas vraiment.

Il reporte très brièvement son attention sur le dossier avant de le refermer. Il le recouvre ensuite de ses mains jointes et soutient mon regard.

— De ce que j’ai vu, tu as beaucoup évolué. Tu n’as pas seulement parfait tes compétences de survie en plein air, mais aussi ton rapport avec les enfants et ta gestion des relations humaines.

— Oui, eh bien, je n’aurais pas réussi tout ça sans l’aide de Kaleb.

La lueur entendue dans son regard est facilement reconnaissable, et même si je m’attends à un commentaire de sa part sur cet aveu, il n’en fait rien. Il se contente de continuer la conversation.

— Je dois bien l’admettre, j’avais des doutes concernant ta présence au camp. Bien sûr, ils se sont renforcés au cours des premières semaines, quand Kal et toi paraissiez incapables de mettre vos différends de côté.

— Je ne m’excuserai jamais assez pour ça, monsieur. On…

— Colin, fiston, m’interrompt-il avec un doux sourire. Ceci étant dit, je suis ravi de voir que vous avez su tourner la page. Et si on omet ces débuts tumultueux, Kal n’avait que de bonnes choses à me dire à ton sujet, ces dernières semaines. Un revirement complet par rapport aux premiers jours, en fait.

— Que puis-je dire ? On a pris tes réprimandes à cœur.

— Ensuite, contrairement à ton binôme, Elijah chante tes louanges depuis le premier jour. C’est remarquable, vraiment. Il n’a jamais autant apprécié un animateur que toi. Je discutais avec lui, avant le petit-déjeuner, et si on me donnait un sou à chaque fois qu’il mentionne ton nom, je pourrais prendre ma retraite dès maintenant.

Voilà donc où il avait disparu, ce matin.

— Quoi qu'il en soit, je pense que le plan de ton père devrait se dérouler sans accroc, si tu continues de fournir des efforts.

Je baisse les yeux, mes doigts noués sur mes genoux.

— Je ne dirais pas que ça demande des efforts, mon…. Colin. Eli est un bon gamin. Il est juste un peu solitaire.

— De mon point de vue, « solitaire » est le dernier adjectif pouvant le qualifier, ces derniers temps. Je dois t'en remercier.

Il me sourit chaleureusement avant de reprendre.

— Il avait seulement besoin que quelqu'un le comprenne.

Il n'était pas le seul. Sans Elijah, je ne sais pas si j'aurais survécu à ces premières semaines de camp. Je me demande bien comment il a tenu chaque été, sans personne à qui parler.

— Oui, eh bien… je me reconnais pas mal en lui, je crois. C'était facile de créer un lien.

— Mais il n'y a pas qu'Elijah. De nombreux autres jeunes vantent tes mérites, et ceux de ton binôme avec Kaleb. Pour cette raison, tant que les prochaines semaines se passent bien, j'espère que tu envisageras de revenir l'été prochain.

Je cligne des yeux, choqué.

— Sérieusement ?

Il éclate d'un rire profond, manifestement sincère.

— Bien sûr. Je ne te le proposerais pas, sinon.

En toute franchise, je ne voyais pas plus loin que le lendemain, encore moins jusqu'à l'été prochain, et je n'ai certainement pas réfléchi une seule seconde à l'éventualité de revenir au camp pour un été de plus. Mais, merde, l'idée d'un autre été comme celui-ci avec Kaleb est sacrément alléchante.

— Je vais y réfléchir. Merci, Colin.

— Avec plaisir, conclut-il avec un hochement de tête.

Il se renfonce dans son fauteuil et me dévisage, ses doigts joints devant lui.

— Je peux voir que tu es bien plus serein qu'à ton arrivée ici, tu sais.

Mes lèvres tressaillent et je détourne les yeux, regrettant d'être si facile à déchiffrer pour l'homme assis en face de moi. Parce qu'il a raison.

Étrangement, rien n'a changé, et tout me paraît pourtant différent.

Cet endroit que je considérais comme une prison à mon arrivée s'est transformé en refuge. Un lieu de révélation, qui m'a offert une liberté dont je n'aurais jamais rêvé. Mon père m'a envoyé ici contre mon gré, mais c'est la meilleure chose qui ait pu m'arriver. Sans ça, je n'aurais jamais mené ce combat pour m'accepter moi-même.

L'ironie de la situation ne m'échappe pas.

Je reporte mon attention sur Colin et hausse les épaules.

— Je suppose que cet endroit m'a offert quelque chose dont je ne savais pas avoir besoin.

Ou plutôt *quelqu'un*.

— Tu préfères entendre que *je te l'avais bien dit* maintenant pour avoir le temps de panser tes blessures, ou ce serait plus facile à digérer si j'attends que tu sois nu dans mon lit ?

Je lève les yeux des guimauves que je suis en train de piquer sur des bâtons pour les enfants et jette un regard las à Kaleb.

La journée s'est passée sans question de sa part sur mon entretien avec Colin, même après que je l'ai interrogé sur le sien. J'aurais dû savoir qu'il attendait seulement le bon moment, prêt à s'en servir contre moi quand il en aurait l'occasion.

Le moment était apparemment arrivé.

— Tu es tellement arrogant, rétorqué-je sans daigner répondre à sa question.

Cette réaction l’amuse tout de même, bien entendu, si j’en crois son petit sourire en coin.

— Oh, bien sûr. L’arrogance est ma spécialité. Elle suit généralement le fait que j’avais raison, et il paraît que les deux s’accordent parfaitement avec l’obstination.

Il lève son s’more comme pour trinquer.

— Et avec les s’mores, aussi.

Je cligne des yeux, aussi émerveillé que sidéré. Il n’y a que Kaleb pour se moquer ainsi de mon stress post-traumatique concernant les figures d’autorité.

— Tu m’insupportes.

Il prend une autre bouchée de son dessert.

— Hum, j’ai déjà entendu ça. Enfin, je t’ai fait jouir avec mon nom sur les lèvres quelques instants plus tard, donc…

— Pour l’amour du ciel, grommelé-je en le fusillant du regard.

Je ne sais pas ce qui lui prend, ce soir, mais s’il cherche à m’exciter en me rappelant nos ébats, ça commence à fonctionner.

Il se contente de me sourire avant d’engloutir le reste de son s’more. Du chocolat fondu coule sur sa lèvre au passage.

— Tu as du chocolat…

Je m’apprête à l’essuyer avant de me rappeler que nous ne sommes pas seuls. Je lui montre donc simplement où, puis je le laisse s’en charger tout seul. Quoique, il aurait peut-être été plus sage de le faire moi-même, puisque Kaleb essuie le chocolat du pouce… avant de le glisser entre ses lèvres pour y lécher le chocolat.

Oh, putain de bordel de merde.

Une lueur amusée dans les yeux, Kaleb retire son doigt désormais immaculé de sa bouche. Il sait parfaitement ce qu’il fait, et entre ce geste sensuel et son sourire malicieux, je prends conscience que je suis dans la mouise. D’autant plus que mon sexe tressaute derrière ma Fermeture éclair.

Je m’éclaircis la gorge avant de détourner le regard, m’efforçant d’étouffer le désir qui menace de me submerger. Au diable les conséquences.

— Un problème, Reynolds ? s’enquiert-il d’un air innocent.

— Nope. Tout va bien.

Pour information, tout ne va pas bien. Je peine à garder le contrôle, mais hors de question de l’admettre devant lui. Surtout quand cet enfoiré a l’audace de continuer de jouer les saintes-nitouches. Il fredonne doucement avant de hocher le menton en direction du sachet de guimauves.

— Tu veux bien m’en donner ? Je crois qu’un autre s’more me fait bien envie.

Je déglutis difficilement, mais je saisis le sachet pour le lui tendre, évitant précautionneusement d’effleurer sa peau. Le toucher est la dernière chose dont j’ai besoin à cet instant, et Dieu sait que, si je ne mets pas bientôt un peu de distance entre nous, je ne pourrai pas être tenu responsable de ce qui se passera.

— Oh, et si tu veux savoir, tout ira encore mieux quand je lécherai ce chocolat sur ton corps, tout à l’heure.

Ouaip. Je vais craquer. Tout de suite, maintenant.

— Tu joues avec le feu, l’avertis-je.

Mes narines se dilatent, et son sourire redouble d’éclat.

— J’y compte bien, bébé.

Les dents serrées, je lui tourne le dos et pars rejoindre Elijah, qui discute avec Max et Dayton à côté du feu. Bien entendu, ce petit con déborde de fierté face à ma tentative d’utiliser les enfants comme un tampon entre nous pour empêcher ma libido de se manifester.

Arrivera-t-il un jour où il ne lira pas si facilement en moi ?

Lorsque je m’avachis sur le tronc à côté d’Elijah, je surprends Colton m’observant, une lueur intriguée dans son regard quand il croise le mien. Bien qu’il n’ait que onze ans, il est aussi déstabilisant que celui de son grand frère. Peut-être parce que Kaleb et moi avons fait de notre mieux

pour ne rien laisser transparaître de notre relation devant eux, et devant tous les autres jeunes.

Nous nous en sortons d’ailleurs sacrément bien, il me semble.

Et pourtant, le regard perspicace de son petit frère navigue entre nous, et j’ai bien l’impression que notre couverture a volé en éclats.



OceanofPDF.com

Chapitre 25

Kaleb

C’est le moment de la journée que les enfants abhorrent, mais dont j’ai désormais le plus hâte : l’heure du coucher.

Chalet par chalet, je vérifie rapidement que tout le monde est prêt pour la nuit, et surtout qu’ils sont bien *dans leurs lits*. Ce qui n’est apparemment jamais le cas pour Bradley, et ce soir ne déroge pas à la règle.

— Au lit. Maintenant, ordonné-je en pointant sa couchette du doigt.

Mon ton ne laisse aucune place à la discussion. J’aurais pu me montrer un peu plus délicat, mais mon impatience me met sur les nerfs. Mon esprit est obsédé par l’image du corps parfait d’Avery recouvert de chocolat fondu qui s’y joue en boucle depuis plus de deux heures.

Les pitreries de Bradley repoussent le moment où je pourrai faire de ce fantasme une réalité.

Heureusement, ma dernière étape de la soirée est le chalet partagé par Elijah et les jumeaux, qui sont toujours les plus faciles à mettre au lit. Je toque rapidement à leur porte avant de l’ouvrir, et je les trouve tous les trois sur leur couchette respective, en pleine discussion animée.

Y compris Elijah.

Eh bien, je n’en reviens pas.

Je souris sans m’en rendre compte. Les efforts d’Avery pour percer les défenses d’Elijah semblent porter leurs fruits, même quand nous ne sommes pas là pour le voir. Une information que j’ai hâte de lui partager tout à l’heure. De préférence quand nous serons tous deux morts d’épuisement.

La conversation des garçons meurt subitement quand ils remarquent ma présence dans l’encadrement de la porte, et je maîtrise rapidement l’expression de mon visage.

— C’est l’heure de dormir, les garçons.

Des marmonnements résonnent dans le chalet, et je laisse échapper un petit rire avant d'éteindre la lumière.

Je ne suis pas bête, je sais bien qu'ils ne vont pas dormir tout de suite ; j'ai été campeur, moi aussi. Cependant, ils peuvent très bien papoter dans le noir jusqu'à tomber de sommeil, cela m'importe peu, puisque ce sont les derniers obstacles qui se dressent entre moi et le corps d'Avery dans mon lit.

— Bonne nuit, clamé-je par-dessus mon épaule avant de refermer la porte derrière moi.

Un sourire idiot s'épanouit sur mes lèvres alors que je descends les marches de leur chalet, certain d'être enfin tiré d'affaire. C'est alors que j'entends le battant s'ouvrir dans mon dos, puis mon nom appelé.

Je me retourne et découvre Colton devant moi, pieds nus et en pyjama, éclairé par l'ampoule au-dessus de la porte.

— Vous pouvez continuer de discuter même sans lumière, Cole, lui assuré-je avec un sourire. N'oubliez simplement pas de dormir, d'accord ?

Son expression indéchiffrable m'indique que ce n'est pas la raison pour laquelle il m'a suivi dehors, ce qu'il confirme bien vite.

— Je peux te parler de quelque chose ?

J'acquiesce, les sourcils froncés.

— Bien sûr. Tu sais que tu peux me parler de n'importe quoi.

Il traverse le petit porche et vient s'asseoir sur la première marche. Je suis son exemple et me laisse tomber sur le bois à ses côtés.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? m'interroge-t-il presque aussitôt.

Je dois bien le lui accorder, il ne tourne pas autour du pot et passe directement à l'attaque. Malheureusement, je ne sais pas vraiment où il cherche à en venir.

— Comment ça ?

Il plisse les yeux.

— J'ai beau n'avoir que onze ans, je ne suis pas stupide, Kaleb.

Je suis désormais *vraiment* perdu.

Les sourcils encore plus froncés, je me tourne vers lui.

— Pourquoi crois-tu que je…

— Parce qu'il se passe quelque chose entre toi et Avery. Je vous ai vus pendant le feu de camp, ce soir, déclare-t-il sans cesser de soutenir mon regard.

Il s'agit d'une remarque innocente, mais le jugement sous-jacent me dit tout ce que j'ai besoin de savoir. Nous avons dérapé. Nous n'avons pas été aussi prudents que nous aurions dû l'être.

En toute sincérité, ce n'était qu'une question de temps avant que l'un des enfants remarque quelque chose. J'espérais seulement que ce ne serait pas l'un de mes frères, ne serait-ce que pour éviter cette conversation-ci.

Je tente toutefois de minimiser la situation avec un petit sourire.

— Quoi, tu nous as vus parler ? Ça arrive, entre collègues.

— Pas avec vous deux, réplique-t-il vivement. Il y a quelques semaines, tu voulais qu'il s'en aille le plus loin possible de ce camp.

Ce gamin est bien trop observateur, bordel.

— On n'est pas partis d'un bon pied, oui, mais on aurait pu être qualifiés d'amis, fut un temps, lui rappelé-je en m'efforçant de ne pas trop paraître sur la défensive.

— Les amis ne se regardent pas comme ça.

— Et comment le sais-tu ? Tu es un peu trop jeune pour…

— N'essaie pas de me dire que je suis trop jeune pour te parler de ça, m'interrompt-il.

La culpabilité commence à me ronger de l'intérieur.

Ces derniers mois, j'ai abordé avec Cole des sujets dont je ne m'attendais pas à discuter avec mes frères avant quelques années. La sexualité, la morale ou le respect de la vie privée, entre autres. Il m'a prouvé depuis longtemps qu'il est assez mûr pour de telles conversations.

Sans réponse de ma part, il croise les bras et insiste.

— Après ce qu’il a fait, comment peux-tu penser…

Il laisse sa phrase en suspens, le nez froncé.

— Je ne comprends pas. Tu ne l’apprécies pas.

Si, et c’est bien le problème. Je l’apprécie beaucoup. Bien plus que je ne le devrais.

— Eh bien, les choses peuvent changer.

— Pas lui, proteste-t-il. C’est impossible qu’il ne soit plus le connard qui a causé tant d’emmerdes à ton école.

— Pour commencer, attention à ton langage, le préviens-je avec un regard sévère. Ensuite, tu n’en sais rien. Tu ne connais même pas Avery.

— Et toi si, simplement parce que tu couches avec ?

Pardon ?

Je n’ai absolument aucune envie de répondre à cette question, et encore moins d’en discuter avec lui. Seulement, je ne peux pas lui mentir. Il me l’a déjà reproché tout à l’heure.

Finalement, je ne réponds tout simplement rien. Je suis incapable de trouver la force de confirmer ou nier cette allégation.

Malheureusement, Cole semble prendre mon silence comme une confirmation.

— Qu’est-ce qu’il se passera, à la fin du camp ? Il est toujours viré de votre école. Tes amis le détestent toujours.

On peut compter sur mon frère pour poser à voix haute les questions qui me taraudent, et je prends conscience que je n’ai toujours aucune réponse. Et je comprends enfin ce que voulait dire Avery, ce fameux soir sur le ponton. Ce que cela signifie vraiment de mener une lutte intérieure contre ses propres désirs, et de se détester de les éprouver.

De craindre ce que ça pourrait entraîner, de s’autoriser à essayer.

— Je ne sais pas.

La tête entre les mains, je passe aveuglément mes doigts dans mes cheveux.

— J’aimerais savoir, mais…

Bordel.

C’est devenu bien plus compliqué que je n’aurais jamais pu le prévoir, et aucune des voies qui se présentent à moi ne me paraît être la bonne. Mettre un terme à notre relation, continuer de la cacher comme un vilain petit secret, tout avouer à tout le monde… Chaque décision me semble relever de la trahison, d’une façon ou d’une autre. Si ce n’est envers Keene ou ma propre morale, c’est envers Avery.

Envers mon cœur.

— Eh bien, tu as toujours été toi-même, et tu t’es toujours battu en faveur de ce qui est juste, déclare Cole avant de repousser des aiguilles de pin du bout de sa chaussette. C’est une des raisons pour laquelle tu fais partie de mes modèles, tu sais.

Ses mots me touchent en plein cœur.

Oui, je me suis toujours senti un peu plus proche de Cole malgré notre différence d’âge, mais je n’avais pas conscience qu’il pourrait m’admirer ainsi avant… la soirée des familles.

Il était présent, assis dans les gradins, quand la relation de Keene et Aspen a été publiquement révélée. Et ce n’est que plus tard dans la soirée, quand il m’a pris à l’écart pour me confier qu’il craignait subir quelque chose de similaire plus tard, que j’ai réellement mesuré l’ampleur de la situation.

En fin de compte, c’est la peur de Colton qui m’a poussé à aller voir l’entraîneur. À dénoncer Avery.

Ce rappel me noue la gorge.

— Je sais, Cole, admets-je d’une voix étranglée.

Il reste muet quelques instants, puis il se lève avant de me tirer une balle en plein cœur.

— Ton comportement me fait penser que je ne devrais peut-être plus te prendre pour modèle.

Je prends une vive inspiration, chamboulé par son évidente déception, tandis qu'il se dirige vers la porte de son chalet.

— Cole, je suis toujours la même personne qu'hier, que le mois dernier ou que l'année dernière, affirmé-je dans son dos. Ça ne change rien.

Et dire que je ne voulais plus lui mentir.

La personne que je suis maintenant n'a rien à voir avec le Kaleb qui a découvert Avery installé dans le bureau de Colin il y a quelques semaines. Je n'ai plus rien à voir avec le Kaleb, qui a tenté de le faire virer simplement parce que je ne supportais pas les sentiments que sa présence faisait naître en moi.

Cependant, à un moment donné, j'ai réellement commencé à tourner la page. À accorder le bénéfice du doute à Avery, et lui donner l'occasion de faire ses preuves. Et en mettant de côté mes propres préjugés… j'ai enfin pu voir la personne qu'il est vraiment. Celle dont j'étais persuadé de l'existence, tout au fond de moi.

Néanmoins, si j'en crois l'expression de mon frère, cela importe peu. Au contraire, il se retourne une fois entré dans le chalet, et il a l'air encore plus abattu.

— Je te l'ai dit. Tu n'es pas obligé de me mentir.

Quand retentit le cliquetis du battant qui se ferme, je laisse échapper un long soupir et me relève lentement du porche.

J'ai à peine parcouru une centaine de mètres et commencé à digérer cette conversation avec Colton lorsqu'une voix familière m'interpelle depuis le sentier éclairé par la lune.

— Hey, salut. Te voilà.

Je pivote vers Avery, qui est en train de me rattraper à grands pas. Son sourire dévastateur disparaît, ses sourcils se froncent et ses yeux bleu ciel se remplissent d'inquiétude dès qu'il peut mieux distinguer mon visage.

— Tout va bien ?

Loin de là.

— Oui, ça va. Je viens de finir de mettre les derniers enfants au lit.

— Pareil, murmure-t-il en hochant la tête. J'ai bien cru que Jordan et Tyler n'iraient jamais se coucher. Je pensais que l'interdiction de sucre avant d'aller au lit découlait d'un mensonge inventé par nos parents pour nous empêcher de manger trop de friandises, mais je commence à me dire qu'il y avait un fond de vérité dans tout ça.

Je lui accorde le plus faible des sourires, qui me paraît faux et presque étranger sur mes lèvres.

Avery ne doit pas s'en rendre compte, ou bien les ombres du crépuscule imminent dissimulent-elles suffisamment mon expression, puisqu'il continue d'avancer. Ses mains se posent sur ma taille avant de glisser dans mon dos, où il entremêle ses doigts juste au-dessus de mes fesses.

— Tu es toujours partant pour que je vienne te rejoindre en douce, ce soir ? On peut regarder quelques épisodes d'*Esprits Criminels*, et puis tu me laisseras te faire tout un tas de choses innommables ?

Une lueur sensuelle brûle dans son regard, et son stupide petit sourire en coin me donne envie de l'effacer d'un baiser.

Cependant, les mots de mon frère sont encore trop frais dans mon esprit, me rongeant de l'intérieur.

— On peut remettre ça à une prochaine fois ?

Je déglutis difficilement avant de me forcer à lui mentir.

— Cette journée m'a exténué. Je doute que mon corps supporte plus que de s'écrouler dans mon lit et dormir.

Il dissimule bien vite sa déception, mais j'ai quand même le temps de l'apercevoir.

— Oui, d'accord. On a toujours demain.

Je parviens uniquement à acquiescer, un autre sourire crispé aux lèvres, avant de me libérer de son étreinte.

Nous effectuons notre routine du soir sans vraiment parler et, malgré l'absence de commentaire de sa part, je vois bien qu'Avery n'est pas imperméable à mon changement de comportement. Nous nous apprêtons à nous séparer, afin de retourner seuls dans nos chalets respectifs pour la première fois depuis plusieurs semaines, quand il rompt le silence.

— Je te dis à demain matin, alors ? murmure-t-il.

Il repousse les mèches blondes que le vent fait retomber sur son front. Je me surprends à souhaiter pouvoir glisser mes doigts dans ses cheveux et les peigner moi-même en arrière.

Je me retiens toutefois.

— Oui, soufflé-je. On se voit au petit-déjeuner.

Mon chalet me paraît vide et sans vie, bien trop désolé sans Avery. Je n'avais pas réalisé que je m'étais habitué à sa présence dans mon espace au cours des dernières semaines. Ça n'a rien à voir avec le sexe.

Sa proximité me manque, le simple fait d'exister en sa compagnie.

De reconstruire une amitié.

Maintenant, seul avec mes pensées, je comprends que c'est possiblement ce qui m'attend à la fin du camp.

Toutes ces questions que je réprimais jusqu'alors, les mêmes que ravivées par mon frère, me frappent de nouveau de plein fouet. J'ai beau tourner mes options dans tous les sens et les disséquer, je suis incapable de me décider sur un bon plan d'action. Aucun choix ne me paraît évident, et le même désabusement éprouvé lors de ma conversation avec Cole commence à prendre le dessus.

Putain.

Son expression était tellement éloquente, bien plus que n'importe quels mots.

Emplie de déception et de frustration.

Je ne l'avais jamais vu si mélancolique, et c'est exactement ce qui m'inquiétait. La raison pour laquelle je ne voulais pas que quiconque apprenne que je couchais avec Avery, et encore moins que nous étions en train de renouer notre amitié. Je savais que personne ne comprendrait. Ils ne parviendraient pas à voir au-delà de tout ce qui s'est passé, et ne comprendraient pas ma volonté de tourner la page.

Ils ne verraient qu'une trahison, à l'égard de mes amis et de ma communauté.

Un affront au respect de mes proches, ainsi qu'à ma morale.

Mais ne serait-il pas pire de désavouer mon cœur ?

Ironiquement, il s'agit de la seule question à laquelle je peux répondre sans hésiter.

Si. C'est tellement pire.

Animé par cette certitude, je me glisse hors de mon chalet et remonte le sentier éclairé par la lune pour rejoindre la personne que mon cœur désire.



OceanofPDF.com

Chapitre 26

Avery

Ma présence dans mon propre chalet si tôt dans la soirée me déconcerte grandement. Je suis tellement habitué à passer mes soirées avec Kaleb après l'heure de coucher des enfants que je ne sais plus que faire, si ce n'est m'allonger dans le noir, le regard rivé sur le mur, tandis que les minutes s'écoulent lentement.

Le sommeil m'échappe, en dépit de mes efforts pour compter les moutons, pour des raisons évidentes, puisque je suis actuellement seul avec mes propres pensées.

Ma relation avec Kaleb n'est plus la même, et je doute fortement que l'un de nous deux sache ce que cela signifie. Bien que cette relation se résume au départ à une aventure sans attaches et quelques ébats sympas, peut-être même une possibilité pour moi d'accepter et d'explorer mon orientation sexuelle, quelque chose a changé.

Ne serait-ce qu'essayer de déduire ce dont il s'agit me paraît impossible.

Je soupire longuement, frustré, espérant que mon cerveau parviendra à se concentrer sur autre chose que ce mec sûrement profondément endormi à seulement quelques centaines de mètres.

Il occupe toutefois toujours mes pensées. Maintenant plus que jamais.

Pour cette raison, je considère que l'ajournement de ce soir est un mal pour un bien, ne serait-ce que pour modérer la déception qui me mine tant.

Malgré ma tentative de les faire taire, je suis toujours perdu dans mes pensées lorsque le verrou de ma porte s'ouvre dans un cliquetis presque inaudible. C'est le grincement des gonds qui attire mon attention, et je tourne la tête juste à temps pour discerner la silhouette sombre qui referme le battant.

Cette simple vision suffit à faire s'emballer mon cœur dans ma poitrine.

Kaleb.

Il traverse mon chalet jusqu'à mon lit sans rien dire, le silence seulement brisé par le bruit de ses pas sur le parquet. Ma couette est repoussée quelques secondes plus tard, l'air frais cinglant la peau nue de mon ventre avant qu'il se glisse dans l'espace vide à côté de moi.

Il reste immobile et muet. Je doute même qu'il respire pendant une bonne minute. Nous restons simplement allongés l'un à côté de l'autre, son corps chaud collé contre mon dos. Je ferme les yeux et me détends dans son étreinte, savourant la douce caresse de ses doigts sur mon crâne qui pourrait très bien m'endormir.

Et puis ses lèvres effleurent mon épaule, plus une caresse fantôme qu'un baiser, et mon cœur se serre douloureusement.

Putain.

Incapable de m'en empêcher, je roule sur moi-même et me retourne vers lui, imitant sa position. Il se fige aussitôt, ses doigts toujours sur mon crâne.

— Je ne voulais pas te réveiller, murmure-t-il après un court silence.

Je secoue la tête.

— Tu ne m'as pas réveillé.

Ma main se pose sur son visage, mes ongles griffant doucement sa légère barbe. La sensation de ses poils drus sous mes doigts me paraît tellement juste, comme ça.

Enfermé avec lui dans la pénombre libératrice.

Le souffle de Kaleb glisse sur mes lèvres, tandis que le parfum mentholé de son dentifrice et le musc de son gel douche envahissent mes narines. Il s'agit d'une combinaison enivrante que j'ai appris à reconnaître, et à laquelle il m'est presque impossible de résister.

Heureusement pour moi, je n'essaie même plus.

Je profite de ma prise sur sa mâchoire pour l'attirer contre moi, annihilant la distance qui nous sépare. Je pose mes lèvres sur les siennes, un baiser aussi tendre que chaste.

Jusqu'à ce que ses doigts se resserrent dans mes cheveux.

Un éclair de désir me transperce le bas-ventre lorsque la langue de Kaleb flatte ma lèvre inférieure, et il rapproche toujours plus mon corps du sien à l'aide de sa main refermée sur ma hanche. Il m'allonge sur le dos seulement quelques instants plus tard, insérant un genou entre mes cuisses avant d'approfondir notre baiser.

Ma main sur sa mâchoire glisse vers l'arrière de sa tête alors que nos langues s'entremêlent, se battent et s'aguichent, un ballet auquel je me sais accro. Une danse lente et sensuelle, dont le rythme tranquille me rend fou en quelques secondes. Il en va de même pour lui, si j'en crois son érection pressée contre ma hanche.

Il rompt ce baiser en premier, s'attaquant à ma clavicule avant de remonter lentement le long de ma gorge.

— Je te croyais trop fatigué.

Ses dents éraflent le lobe de mon oreille, et un frisson me parcourt la colonne vertébrale.

— Plus maintenant.

Je n'ai pas besoin de plus pour saisir de nouveau sa mâchoire et ramener sa bouche contre la mienne.

Jamais un baiser n'avait autant électrisé mes sens, mon corps hyper conscient de chaque point de contact avec le sien. Un courant bourdonne dans mes extrémités et se répand dans mes veines lorsque sa barbe égratigne ma paume, quand je saisis son visage pour introduire ma langue dans sa bouche.

Il me répond avec autant de passion et d'empressement. Ses mains se contractent sur mon crâne, et ses hanches ondulent contre les miennes jusqu'à me faire perler dans mon caleçon.

— *Kaleb*.

Son nom m'échappe dans un grognement étouffé, presque un soupir, une supplique assumée.

Il se redresse, assis sur ses talons, et commence à se déshabiller. Je le suis rapidement et retire mon caleçon. La chaleur de sa peau s'infiltre jusque dans mes os lorsqu'il s'étend de nouveau sur moi, ce qui m'ancre dans

l’instant présent. Ce moment se grave dans ma moelle épinière, où rien ni personne ne pourra le toucher.

Aucun doute, aucune crainte et aucune honte.

Aucune erreur ou défaillance.

Il n’existe plus que nous deux.

Voilà qui je suis.

J’ai pris bien plus de temps que je l’aurais voulu à l’admettre, à l’accepter, mais je n’en reviens désormais plus d’avoir pu croire que je réussirais à vivre autrement.

— Touche-moi, je t’en prie, le prié-je avant de me cambrer.

Je ne pense pas supporter d’être aguiché, ce soir. J’ai besoin de le sentir en moi. Maintenant. Il doit prendre conscience de mon impatience, puisque, ses mains serrées sur mes hanches, il inverse nos positions.

— Je veux que tu me chevauches, gronde-t-il à voix basse. Je veux te sentir palpiter autour de moi, ma queue enfoncée en toi.

Mon sexe tressaute à cette image érotique qu’il vient de me dépeindre et, moins de trois secondes plus tard, je la mets en action.

Je me penche vers le bureau situé à côté du lit, m’empare de mon tube de lubrifiant presque vide et en ouvre le bouchon. Après avoir versé une dose généreuse du liquide frais sur mes doigts, je m’installe à califourchon sur ses hanches et en enduis son sexe. Il se cambre à chaque va-et-vient de mon poing, et je récupère le liquide préséminal sur son gland afin de le mélanger au lubrifiant le long de son érection.

Ses mains se referment brusquement sur mes cuisses, et un gémissement torturé lui échappe.

— *Putain*, Aves. J’ai besoin de te sentir, bébé.

Sa supplique est une drogue alléchante qui me donne la confiance nécessaire pour me redresser et me positionner au-dessus de lui. Mon cœur bat la chamade contre mes côtes tandis que son sexe bute contre mon orifice. Quand je m’abaisse sur lui, le lubrifiant lui permet de franchir aisément le petit anneau de muscles.

— Oh, bordel.

Ses ongles mordent la peau de mes cuisses alors que je m’empale un peu plus sur son membre, sans m’arrêter tant qu’il n’est pas fiché en moi jusqu’à la garde.

Je prends une vive inspiration et marque une pause le temps de m’ajuster à cette intrusion. Je n’éprouve désormais plus la moindre sensation de brûlure quand il me pénètre et, après quelques secondes, je commence à me mouvoir sur sa verge. Le plaisir bouillonne aussitôt dans mon bas-ventre, un peu plus ardent à chaque balancement de mes hanches, jusqu’à ce qu’il empoigne mon sexe.

— Merde, soupiré-je.

Je me penche sur lui afin de m’emparer de sa bouche, et l’embrasse comme s’il était l’oxygène dont j’ai besoin pour respirer. Sa main libre glisse de ma hanche pour se refermer sur ma taille tandis que je m’abaisse une fois de plus sur son érection, l’accueillant au plus profond de moi. Il me comble tellement que j’ai l’impression d’être à deux doigts d’éclater.

Je n’ai jamais rien connu de meilleur. Kaleb en moi, nos bouches et nos corps fusionnés au niveau moléculaire.

Deux parties d’un même tout.

J’ondule d’abord lentement sur son sexe, m’accordant à l’allure nonchalante de ses caresses sur mon érection. Nos langues s’entremêlent en rythme, chacun de nous donnant autant qu’il prend. Notre cadence est sensuelle, nos gémissements et halètements résonnent dans la pièce comme une symphonie à laquelle je ne peux que m’abandonner.

Enfin, je pense m’être abandonné à Kaleb depuis bien plus longtemps que j’en ai conscience.

— C’est tellement bon, murmure-t-il contre mes lèvres. Tellement juste. Tu me fais tellement de bien.

Parce que je suis à toi.

Cette pensée s’impose immédiatement dans mon esprit, et je dois me mordre la lèvre pour retenir ces mots. Ce sentiment ne peut être retiré, une

fois exprimé à voix haute, même dans le feu de l’action. Ils n’en sont pas moins vrais pour autant.

Je suis à lui.

Je ne sais pas comment c’est arrivé ni pourquoi. Je sais seulement que c’est arrivé, et que je n’aurais pas pu l’empêcher. Je n’aurais pas pu réprimer mes émotions et brider mon désir à son égard.

— Alors, ne t’arrête pas, haleté-je.

Je l’embrasse ensuite avec toute l’ardeur et l’amour qui circulent dans mes veines.

Puisque c’est ça, non ? Ce sentiment galvanisant qui papillonne dans mon ventre dès qu’il se trouve à proximité ? Ces sourires irrépressibles quand je surprends son regard posé sur moi ?

Sa capacité à lire en moi, à distinguer la ruine et la destruction qui font de moi l’homme que je suis, sans jamais détourner les yeux ?

Qu’est-ce donc, si ce n’est de l’amour ?

Et ça me terrifie.

Les doigts noués dans ses mèches sombres, je l’embrasse avec avidité et laisse ma langue danser avec la sienne sans cesser de me balancer sur lui, mes ondulations rapides et brusques.

Comme si ça suffisait à effacer le passé, les erreurs et la douleur.

Comme si c’était un nouveau départ.

Comme si ça pouvait rendre mes sentiments réciproques.

Il lèche et mordille ma bouche tandis que je le chevauche, il accélère le rythme et me masturbe plus vivement. C’est tout aussi délicieux qu’infernal. Nous nous rendons mutuellement fous de désir, nous poussant vers l’extase, mais pas assez vite.

— Kaleb, chuchoté-je comme une prière.

Pour quoi, je ne sais pas. Je doute qu’il le sache également, mais il prend tout de même les rênes et relâche mon sexe en faveur de mes hanches pour plus de contrôle.

Plus de vitesse.

Plus de tout, putain.

— Branle-toi, bébé.

Sa voix est rauque, son regard brûlant rivé sur le mien.

— Va au bout. Marque-moi. Jouis sur mon torse.

Il donne des coups de reins, me tirant des gémissements étranglés qu'il avale avant même qu'ils quittent mes lèvres. Mes mains redoublent d'ardeur sur ma queue, s'efforçant de suivre son rythme toujours plus effréné, qui perd bientôt toute sorte de cadence.

C'est tout aussi impitoyable et brutal qu'addictif.

Je sens mon orgasme approcher, atteindre des sommets dont je rêve de tomber. Je n'ai plus besoin que d'une petite impulsion.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Kaleb me pistonne encore plus promptement, son allure désormais presque surnaturelle. Comme s'il était déterminé à me briser en mille morceaux à chaque va-et-vient. Comme s'il n'avait qu'un seul objectif en tête, ma…

— Jouis pour moi, Aves, ordonne-t-il d'une voix tendue. Serre ma queue et fais-moi basculer avec toi.

Comme si ses mots disposaient d'une ligne directe vers mon sexe, j'explose dans la seconde, submergé par une extase d'une ampleur inédite. Des étoiles se forment derrière mes paupières tandis qu'il continue de me pénétrer, le bout de son sexe frôlant ma prostate à chaque coup de reins alors que mon pouce frictionne le nerf sensible sous mon propre gland. Je prolonge mon orgasme et laisse mon éjaculation peindre son torse, ne m'arrêtant qu'une fois complètement vidé et alangui sur lui.

— C'est ça, bébé, gronde-t-il dans mon oreille.

Sa prise se raffermit encore sur mes hanches. Il a totalement perdu le contrôle, maintenant, et il me baise sans la moindre retenue. Il s'enfonce au plus profond de moi et s'immobilise, mon cul se contractant sur lui jusqu'à ce qu'il lâche prise et me suive dans la jouissance. Je sens son sperme me remplir quand il s'abandonne à l'orgasme.

Il me marque comme sien – la seule chose que je souhaite plus que tout au monde.

Il ralentit avant de s'arrêter, sa tête renversée en arrière, son regard rivé sur moi et son expression indéchiffrable, sa poitrine se soulevant sous l'effort. Je laisse échapper un long soupir tremblant et tente de reprendre mon souffle également, à court de mots, encore perdu dans l'euphorie du moment.

Il ne dit rien non plus et se contente de peigner mes cheveux de ses doigts, attirant mes lèvres contre les siennes dans un baiser aussi tendre que passionné.

Un baiser rempli d'émotions et de désir.

Des promesses sous forme de vérités tacites.

Quand il finit par s'éloigner, je reporte mon poids sur un côté, juste assez pour que son sexe glisse hors de moi. Je ressens instantanément cette perte, un vide incommensurable alors que sa jouissance s'écoule de mon orifice, laissant des traînées sur ma fesse et ma jambe.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine tandis que je me blottis contre son flanc. Je me délecte de la chaleur de sa peau contre la mienne et la danse de ses doigts sur mon dos et mes épaules.

— Kaleb, chuchoté-je contre sa gorge.

Mes lèvres effleurent son pouls qui bat vivement sous sa peau, trahissant le rythme débridé de son cœur.

Une fois de plus, la même pensée s'infiltre dans mon esprit.

Trois petits mots.

Je t'aime.

Mais je ne peux pas les prononcer.

Pas par honte ou culpabilité ; ces émotions ne font plus obstacle à mes sentiments à son égard depuis bien longtemps. C'est la peur qui me retient. La crainte qu'il n'éprouve pas la même chose.

Ou peut-être la crainte que ce soit réciproque.

Les doigts de Kaleb s’immobilisent dans mon dos, puis il me serre dans ses bras, m’étreignant jusqu’à ce que nos corps soient le plus possible collés l’un contre l’autre.

Il brise alors le silence dans un murmure.

— Je sais. Je sais, bébé.

Mes paupières se ferment, et je m’oblige à contrôler ma respiration.

En dépit de cette affirmation, il est impossible qu’il sache réellement ce que j’avais en tête. Pas vraiment. Mais cette éventualité ? La possibilité que les pensées qui se bousculent dans son esprit alors qu’il me tient dans ses bras soient exactement les mêmes que les miennes ? Cela suffit à me nouer le cœur et la gorge.

Aucun de nous ne fournit le moindre effort pour bouger, s’éloigner de l’autre et nous nettoyer, et j’en suis étrangement reconnaissant. Je veux savourer ce moment le plus longtemps possible, parfaitement conscient de sa fugacité.

Peut-être s’agit-il de la raison pour laquelle, après des minutes ou des heures, je me surprends à murmurer quelques mots douloureux.

— Ne t’en va pas, s’il te plaît.

J’ai à peine exprimé ma requête que je prends conscience de sa futilité. À l’exception de cette nuit en montagne et de celle où je me suis inopinément endormi, nous n’avons jamais dérogé à notre ligne de conduite. Nous avons beau rester ensemble de plus en plus tard dans la nuit, nous dormons toujours chacun dans notre propre chalet, soi-disant pour éviter de se faire repérer par les caméras de sécurité, ou par quelqu’un d’autre.

Mais je n’en ai absolument plus rien à foutre.

Nous jouons avec le feu depuis des semaines, désormais, et je suis aujourd’hui prêt à embraser la forêt si ça me permet de le garder auprès de moi.

Ses bras se resserrent autour de moi, puis il dépose un baiser sur le côté de mon crâne et caresse mes cheveux du bout du nez.

— D’accord, chuchote-t-il. Je ne vais nulle part.



OceanofPDF.com

Chapitre 27

Avery

Selon moi, rien ne vaut de m'endormir dans les bras de Kaleb, si ce n'est m'y réveiller également, et c'est ma réalité depuis quelques jours. Même si un réveil doit sonner à l'aube et nous forcer à nous séparer pour éviter d'être surpris, ça ne me dérange pas. Je profiterai de chaque gémissement endormi et baiser semi-conscient possible, et je savourerai la certitude que ma journée passée en sa compagnie apaisera la blessure de ce secret.

Ce serait presque écœurant à voir, si je n'étais pas si heureux.

Apparemment, ma joie est évidente aux yeux de tous, mais surtout d'Elijah, qui ne manque jamais de la commenter… comme maintenant.

— Je dis juste que tu souris beaucoup, ces derniers temps.

Incapable de retenir un petit rire, je lui jette un coup d'œil. Nous marchons sur le sentier menant au lac, comme toujours en retrait du reste du groupe.

— De ce que j'en sais, sourire n'est pas une maladie, petit.

— C'est différent, c'est tout.

Je lui ébouriffe les cheveux.

— Oui, eh bien, je ne crois pas être le seul à sourire plus souvent, ces jours-ci. De mon point de vue, tu t'amuses plutôt bien, cet été.

Son petit nez se fronce, et le rouge lui monte aux joues.

— Oui, je suppose.

— Tu supposes ? répété-je, un sourcil haussé.

Un soupir indigné lui échappe, puis il lève les yeux au ciel.

— D'accord, tu as gagné. Je m'amuse bien.

— Et ?

Il marmonne une réponse indistincte, et je bouscule légèrement son épaule avec mon bras.

— Désolé, je n'ai pas bien entendu.

— J'ai dit que j'appréciais le camp aussi, d'accord ? Mais ce ne serait pas le cas si tu n'étais pas là.

Quelques petits rires s'échappent de ma poitrine alors que nous arrivons à l'orée de la clairière. Kaleb est déjà en train de déverrouiller le cabanon, et je désigne d'un geste les garçons rassemblés, occupés à discuter et plaisanter.

— Tu t'en sortirais très bien, je n'en doute pas. Allez, va traîner avec tes amis. Je dois aider Kaleb, de toute façon.

Après nos randonnées de ces derniers jours, nous avons décidé d'opter pour une activité plus détendue après le déjeuner : un après-midi au Glass Lake. Nous sortons les planches de paddle et les kayaks, laissant les jeunes ravis de ce changement choisir ce qu'ils préfèrent.

Nous ne sortons toutefois aucun canoë. Heureusement, parce que je ne suis pas sûr de survivre à une réitération de cet incident… quoique, j'adorerais revoir Kaleb aussi ruisselant. D'autant plus que je trouve son maillot de bain vraiment sexy quand il retombe sur ses hanches, saturé d'eau.

Les uns après les autres, nous enfilons leurs gilets de sauvetage aux enfants et les lançons sur l'eau dans le vaisseau de leur choix. Il ne reste plus que les jumeaux, et j'aide sans peine Dayton à prendre place sur sa planche de paddle avant de le propulser sur le lac. Néanmoins, lorsque je me retourne, je me rends compte que Kaleb s'en sort moins bien avec Colton.

Colton se tient sur le bord de son kayak, appuyé sur un pied dans le canot et l'autre encore sur le ponton, ses jambes vacillant légèrement alors qu'il essaie de reprendre sa pagaie posée sur le siège.

Kaleb maintient le kayak contre le ponton, et il remarque la difficulté à laquelle est confronté son frère.

— Attends, laisse-moi récupérer la pagaie pendant que tu…

— Je peux le faire moi-même, Kaleb, l’interrompt sèchement Colton avec un regard noir. Je n’ai pas besoin de ton aide.

Le garçon grimpe n’importe comment dans le kayak, mais il parvient par miracle à ne pas tomber ou le renverser.

Kaleb grimace, mais il projette le canot sur l’eau lorsque son frère est bien assis dedans, puis il se relève et se poste à mes côtés.

Colton me lance un regard critique avant de reporter son attention sur Kaleb. La méfiance se lit sur son expression quand il dévisage son frère avant de pagayer pour s’éloigner du rivage.

Bien que Colin ait sous-entendu que de nombreux enfants m’apprécient, lors de notre entretien du début de semaine, on ne peut nier l’évidence : Colton LaMothe n’en fait pas partie. Ce que je ne comprends pas, c’est pourquoi *Kaleb* semble être la cible de la colère de son frère.

D’après ce que j’ai pu remarquer depuis mon arrivée au camp, Kaleb est sûrement la personne préférée de Colton sur cette planète. Les trois frères sont proches, ne vous méprenez pas, mais la relation de Colton et Kaleb a quelque chose de spécial. Même si cela ne me regarde pas vraiment, je ne peux pas m’empêcher de l’interroger à ce sujet alors que nous les observons depuis le ponton.

— Qu’est-ce qui arrive à Cole, ces derniers jours ?

Kaleb ne quitte pas des yeux son petit frère, qui se sert de la pagaie comme d’une extension de son bras pour faire tomber Dayton de sa planche de paddle. Des efforts qui portent leurs fruits quelques instants plus tard, avec l’aide de Max et de Jordan, quand Dayton tombe dans l’eau.

Leurs bêtises me font pouffer de rire, mais Kaleb n’esquisse même pas un sourire. Une émotion indéchiffrable traverse son regard lorsqu’il se tourne vers moi, et je n’ai pas besoin de lire dans ses pensées pour savoir que *quelque chose* ne va pas.

— Il se rend peut-être compte que passer l’été avec son grand frère n’est pas aussi sympa qu’il l’aurait cru.

J’ai l’impression que ce n’est pas toute la vérité, mais je n’insiste pas. Je tends lentement la main et laisse mes doigts frôler les siens, une caresse

aérienne qui fait naître la chair de poule sur ses bras.

C’est censé être une marque de soutien plus qu’autre chose, mais un courant électrique bourdonne entre nous à la seconde où ma peau touche la sienne.

Si j’en crois ses yeux qui s’embrasent, il le ressent aussi.

— Tant mieux pour moi, dans ce cas.

Il hausse presque imperceptiblement un sourcil.

— Ah bon ? gronde-t-il.

Je hoche la tête et soutiens son regard, puis je déglutis difficilement.

L’envie de l’attirer contre moi et de l’embrasser à lui couper le souffle est presque irrépressible, et je suis forcé de retirer ma main avant de céder. Kaleb détourne les yeux et reporte son attention sur les enfants l’espace d’une courte seconde.

— On ferait mieux d’aller dans l’eau avant que l’un d’eux se noie.

— Ils portent des vestes de sauvetage, lui rappelé-je. Il faudrait qu’ils y mettent vraiment du leur pour y parvenir.

— Oui, mais je me dis parfois que Cole serait bien capable de maintenir Dayton sous l’eau à l’aide de sa pagaie.

Sa blague détend un peu l’atmosphère, et nous nous dirigeons vers le cabanon afin de récupérer nos propres planches de paddle, mais je perçois tout de même un certain abattement en Kaleb. Et je déteste ça. Je n’aime pas le savoir si maussade et démoralisé. Et je déteste ne rien pouvoir y changer.

C’est peut-être pour cette raison que je saisis son poignet avant qu’il puisse prendre sa planche sur le portant. Je l’attire contre moi d’un coup sec, et sa peau nue et bronzée entre en contact direct avec la mienne. Je n’attends pas plus d’une seconde avant de m’emparer de sa bouche.

Je libère son poignet, mes doigts glissent sur son flanc et viennent se refermer sur le bas de son dos, le maintenant contre moi tandis que ma langue effleure sa lèvre inférieure. Chaque centimètre de mon corps s’enflamme, consumé par l’amour et le désir, et je savoure ce feu dévorant.

— Qu’est-ce que tu fais ? murmure-t-il après quelques instants, ses mains serrées sur ma taille.

— Je t’embrasse. Je pensais que c’était évident.

Mes lèvres se posent de nouveau sur les siennes, et il me rend cette fois-ci mon baiser avec tout autant de ferveur et de passion. Une main s’insinue dans ses cheveux sombres, et je savoure leur douceur entre mes doigts tandis que mon autre main vient se poser sur sa mâchoire pour approfondir le baiser. Je le plaque contre une étagère alors que nos langues s’entremêlent, nos corps si parfaitement alignés que je pourrais mourir sur place.

Son érection grandissante tressaute contre ma hanche, et j’ondule des hanches par pur instinct. Un doux gémissement lui échappe, ou peut-être vient-il de moi, ce qui m’enhardit. Je relâche ses cheveux afin de couler une main entre nous et de l’empaumer à travers son maillot de bain, submergé par le besoin de le toucher.

C’est toutefois ce qui rompt le sort, et Kaleb me repousse d’une main sur sa poitrine pour mettre fin à notre baiser.

— Bon, stop, marmonne-t-il en s’éloignant de moi. On doit s’arrêter avant de se laisser emporter.

— Laissons-nous emporter, répliqué-je aussitôt.

Le regard embrasé, il se rajuste et tente de dissimuler son érection du mieux possible.

— Tout ce soleil doit te faire perdre la tête.

Il se détourne et s’empare d’une planche de paddle pour moi avant d’en récupérer une pour lui-même. Malheureusement pour lui, ce geste expose son cul si délectable, et j’en profite pour lui donner une petite fessée.

— En fait, c’était plutôt ton maillot de bain qui moule ton cul et descend si bas sur tes hanches.

Il me jette une œillade assassine, sa planche sous le bras, puis il me passe devant pour sortir du cabanon.

— Tu vas finir par révéler ce qui se passe entre nous à tout le camp, si tu es incapable de te retenir de me toucher en plein jour.

— Il y a pire.

Qu’est-ce que je viens de dire ?

Je n’ai cependant pas le temps de digérer ou méditer mon lapsus révélateur, puisque je suis accueilli à notre sortie du cabanon par une vision qui me crispe aussitôt.

— Papa.

Je m’étrangle pratiquement sur ce simple mot, et le regard perçant de mon père se détourne du lac pour venir se poser sur Kaleb et moi.

— Avery. Je me demandais bien où tu étais passé.

— On… euh…

Je lance un coup d’œil impuissant à Kaleb, à la recherche d’une explication plausible, mais son attention est rivée sur mon père.

— On devait aller chercher nos planches pour rejoindre les enfants.

Ce n’est pas vraiment un mensonge, et ça vaut toujours mieux que de lui avouer sans préambule qu’*on était trop occupés à se rouler des pelles comme des adolescents en rut*.

— Qu’est-ce que tu fais ici ? articulé-je malgré le nœud dans ma gorge.

Mon père baisse les yeux sur sa montre, et je prends soudain conscience de sa tenue aussi impeccable que d’habitude, un de ses costumes sur-mesure qui coûtent plus que tous mes salaires du camp cumulés.

Et il n’est clairement pas à sa place, au bord de ce lac au milieu des montagnes.

— J’avais un appel prévu avec Colin pour passer en revue les rapports financiers trimestriels, après m’être penché sur ses comptes cette semaine. Je me suis dit que je pouvais faire d’une pierre deux coups et venir jusqu’ici, puisque je n’ai pas eu de tes nouvelles depuis ton départ.

La tête inclinée, il me regarde d’un air sceptique.

— Si ton nom n’apparaissait pas sur le registre du personnel, j’aurais pu croire que tu t’étais fait dévorer par un cougar ou quelque chose comme ça.

Mon sourire est crispé, forcé, tandis que mon père m'étreint d'un bras – sans doute plus au profit de Kaleb que de moi.

— Comment t'en sors-tu ?

— Euh, bien, je crois.

Je montre le lac d'un geste, tout en tenant toujours ma planche sous le bras.

— Je suis occupé à garder tous ces jeunes à l'œil.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, je n'en doute pas.

Il exsude un charme semblable à un gaz toxique, qui empoisonne chaque molécule dans l'air jusqu'à ce qu'il me soit difficile de respirer. Je ne peux passer plus de temps en sa présence, ou je prends le risque de suffoquer complètement.

Je me racle la gorge et hoche la tête en direction de Kaleb, qui n'a pas cillé depuis que nous avons croisé le chemin de mon père.

— Euh, papa, tu te souviens de Kaleb ? C'est notre champ gauche, à Foltyn.

Je grimace intérieurement à cette utilisation du mot *notre*, la douleur de mon renvoi de l'équipe toujours bien présente. Mais c'est seulement lorsque je reporte mon attention sur mon père et remarque son regard glacial que je prends conscience de mon erreur. Il gère les fiches de paie, il est donc impossible que le nom complet de Kaleb lui ait échappé, et encore plus qu'il n'ait pas assemblé les pièces du puzzle concernant notre lien. Il le confirme d'ailleurs avec tout le venin auquel je me suis habitué à l'égard de toute personne incommodant Jason Reynolds.

— Oui, bien sûr. C'est vous qui avez rapporté vos soupçons à l'entraîneur après… *l'incident* du printemps dernier, c'est bien ça ?

Je sens Kaleb se hérisser à côté de moi et, quand je détourne mon attention de mon père pour lui jeter un coup d'œil, sa mâchoire est si crispée que j'ai mal pour lui. Après avoir passé tant de temps avec lui cet été, je vois bien qu'il se retient de s'en prendre à mon père, surtout après toutes mes confessions.

— C'était moi, oui, confirme-t-il simplement.

— Mais on a tourné la page, ajouté-je hâtivement à l’intention de mon père. Tu sais. L’eau a coulé sous les ponts, comme on dit.

Mon père est manifestement dubitatif.

— Je ne vois pas comment vous pouvez avoir tourné la page alors que ses actes ont détruit ta carrière universitaire.

— Une conséquence juste de ses propres actions, rétorque sèchement Kaleb.

— Dans votre monde, peut-être.

Mon père le dévisage un instant, un sourire entendu aux lèvres.

— Mais bienvenue dans la réalité, où tout peut être corrigé avec le bon plan d’action.

Mon pouls s’emballe et, pour je ne sais quelle raison, j’ai l’impression qu’il ne parle pas seulement de mon renvoi de Foltyn. J’ai presque l’impression qu’il parle de *moi* aussi. Comme s’il avait découvert mon secret et prévoyait de le corriger.

Comme s’il lui avait suffi d’un regard pour savoir ce que Kaleb et moi faisions réellement dans ce cabanon.

Évidemment qu’il sait. Tu pues la dépravation.

Le venin de la Honte s’infiltre dans mon sang tel un poison, et il se répand un peu plus dans mon corps à chaque battement de mon cœur.

Je m’efforce de la repousser dans la cage que je lui ai confectionnée dans mon esprit, en vain. Je suis incapable de la museler.

Pas avec mon père dressé juste devant moi. La Honte se nourrit de lui, renforcée par sa présence.

Kaleb retrousse légèrement les lèvres, mais il n’ajoute rien. J’ai l’impression de me noyer dans la tension presque palpable entre eux, et je serais prêt à tout pour trouver un radeau de sauvetage qui pourrait me ramener à la surface.

De ma planche, je désigne le lac.

— Euh, oui, marmonné-je. On doit rejoindre les enfants, donc…

— Colin t’accorde le reste de ta journée, puisque je suis ici, m’interrompt-il sans accorder le moindre intérêt à mes paroles. Bon, si tu allais te changer, et on peut voir ce qu’on trouve pour déjeuner dans le coin.

— La cuisine a fermé il y a une heure, intervient Kaleb avec un sourire hautain. Et on vient de manger.

Mon père ne cille même pas et embraye avec un sourire mesquin.

— On peut aller en ville, alors. Ce sera sans doute un changement bienvenu par rapport à… *tout ça*.

Il marque une pause et me fixe du regard.

— Et puis, on doit discuter, tous les deux.

Un goût amer déferle sur mes papilles et vient me brûler la gorge.

Je n’ai pas envie d’y aller. Pas le moins du monde. Au contraire, je préférerais remonter le temps de cinq minutes et me retrouver dans ce cabanon avec Kaleb sans jamais en sortir.

Je sais toutefois qu’un refus ne m’apportera rien de bon.

— Je… Euh…

Je remonte maladroitement ma planche sous mon bras.

— Laisse-moi simplement ranger ça, et je te rejoins au pavillon.

— Laisse la planche, murmure Kaleb. Je m’en occupe.

Son intervention attire mon attention. Ses yeux sont troublés par l’inquiétude, ses sourcils froncés, et j’aimerais pouvoir le rassurer. Je tente de l’apaiser d’un regard, vraiment, mais c’est inutile quand sa main se pose sur mon épaule et… je tressaille.

Sans même y réfléchir, je me dérobe à son contact, à la familiarité si addictive de sa peau contre la mienne.

La Honte glousse et hurle de joie, ses serres cliquetant contre les barreaux de la cage qui l’emprisonnait autrefois. Une cage désormais démantelée, morceau par morceau, par la simple présence de mon père.

Je le sais et, si j’en crois la peine sur le visage de Kaleb, lui aussi.

Merde, merde, merde.

— Kaleb, attends, soufflé-je.

Son regard vert forêt soutient le mien et me transmet un message tandis qu'il secoue presque imperceptiblement la tête.

Pas maintenant.

— Je vais vous laisser… *rattraper le temps perdu*, tous les deux, annonce-t-il.

Son regard navigue entre mon père et moi, puis il nous tourne le dos et se dirige vers le rivage. Il laisse ensuite tomber sa planche sur l'eau.

Je le contemple, anxieux et impuissant, parfaitement conscient que tous nos progrès viennent d'être anéantis.



OceanofPDF.com

Chapitre 28

Kaleb

Je ne vois pas Avery du reste de la journée, ce qui me soulage tout autant que ça me perturbe. Même si j'avais besoin de temps pour retrouver mon calme après cette rencontre avec son père, je pensais qu'ils n'en auraient pas pour beaucoup plus d'une heure, et qu'il serait peut-être même de retour pour le dîner. Quand bien même Colin lui avait accordé le reste de la journée pour voir son père, j'avais supposé qu'il trouverait un moyen d'y couper court. Cependant, je n'ai toujours aucune nouvelle de sa part alors que la soirée laisse place à la nuit, et je m'inquiète vraiment.

Après tout ce qu'a fait son père, et après tous les efforts qu'il a fournis pour surmonter ça…

La mâchoire serrée, je scrute la porte de mon chalet et me force à reprendre le contrôle de mes pensées. Parce que je ne m'inquiète pas uniquement pour Avery, mais aussi pour moi. Pour *ça*.

Je suis absolument terrifié de *qui* je vais retrouver après cette journée passée en compagnie de son cher père. Surtout quand je me remémore cet instant où il s'est dérobé à mon contact, tout à l'heure.

Heureusement, je n'ai pas à patienter beaucoup plus longtemps avant d'entendre des pas sur mon porche. Des coups discrets sont toqués à ma porte, et le battant s'ouvre quelques secondes plus tard, Avery sur le seuil.

Il est toujours vêtu du jean et du polo à manches longues qu'il a dû enfiler avant de quitter le camp pour l'après-midi, et je dois bien admettre qu'il est particulièrement délectable dans cette tenue. Quoiqu'il serait encore plus séduisant avec ses vêtements au sol.

Nos regards se croisent.

— Salut, murmure-t-il.

Un sourire aux lèvres, il entre dans le chalet et laisse la porte se refermer dans son dos. C'est toujours le même sourire que celui de ces dernières

semaines, et ça me réchauffe le cœur. Je n'avais pas totalement pris conscience de l'ampleur de l'anxiété causée par son absence.

J'ai désormais l'impression de pouvoir respirer à nouveau.

— Salut.

Ce simple mot prononcé dans un souffle suffit pour que son sourire redouble d'éclat.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Non, non, refuse-t-il avant de s'avachir sur mon lit. Je veux savoir comment s'est passée la tienne. Quelles galères as-tu dû gérer tout seul ?

— Oh, ça s'est bien passé, je dirais. La plupart des enfants ont été casse-pieds. Elijah n'a pas arrêté de me demander où tu étais, et je te jure que Liam va finir par envoyer un des autres jeunes à l'hôpital avec sa canne à pêche, un de ces jours.

Un rire léger retentit dans la pièce.

— Donc, en soi, tout s'est déroulé comme prévu.

— Plutôt, oui, confirmé-je avec un petit rire.

Je glisse mes doigts dans ses mèches blondes et savoure la chaleur de son corps et de sa présence.

— Mais ce n'était pas pareil, sans toi, avoué-je.

Avery se décale à côté de moi et, quand je baisse les yeux, je discerne une lueur malicieuse dans son regard bleu.

— Si je peux me permettre, on dirait que je t'ai *manqué*, LaMothe.

— Tu peux te permettre. Mais je n'admettrai rien pour autant.

Ce déni le fait sourire, et il roule sur lui-même jusqu'à me surplomber.

— Hm, je vais essayer de ne pas prendre la grosse tête.

— Je commençais sincèrement à croire que ton père t'avait enlevé, annoncé-je dans une piètre tentative de plaisanterie. Je me suis dit qu'il avait vu ton chalet et décidé que tu avais suffisamment été puni. Qu'il avait eu pitié de toi et t'avait exhorté à prendre tes affaires pour retourner à la vie citadine.

Avery se recule et son sourire retombe. Il me cache manifestement quelque chose.

L'électricité ambiante née de nos taquineries s'est éteinte, remplacée par l'inquiétude qui me nouait l'estomac seulement quelques instants plus tôt.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? chuchoté-je.

— J'ai quelque chose à te dire.

Ça n'augure rien de bon, et je suis pris de nausée. N'importe quelle variation du fameux « il faut qu'on parle » est anxiogène dans le meilleur des cas, et son expression ne me rassure pas le moins du monde.

— Qu'a-t-il dit ?

Avery secoue la tête avant de se laisser tomber sur le matelas à côté de moi, les traits tordus par une grimace.

— Euh… pour faire court ? Son plan a possiblement déjà fonctionné.

Il plonge son regard dans le mien, ses pupilles bleues troublées par les émotions.

— Elijah a dû parler de moi à son père lors des appels des enfants à leur famille cette semaine, ou bien Colin est intervenu en ma faveur après notre entretien. Je ne sais pas trop, mais le doyen a appelé mon père et calé un rendez-vous pour… « voir ce qu'on peut faire » au sujet de mon renvoi, explique-t-il en mimant les guillemets.

Submergé par le soulagement, je lui souris.

— C'est une bonne nouvelle, non ?

Après tout, une réintégration à Foltyn est ce qu'il souhaitait, la raison principale de la présence d'Avery au camp. Et même si je détestais cette idée au départ, ou *l'exécrais* plutôt, je serais ravi qu'il obtienne ce pour quoi il a travaillé.

Avery acquiesce.

— Oui, je suppose. Mon père est persuadé que l'affaire est conclue, en tout cas.

Son manque d'enthousiasme ainsi que sa moue m'interpellent, mais je m'efforce d'alléger l'atmosphère.

— Pourquoi fais-tu cette tête, alors ? On devrait fêter ça. Nus, de préférence.

Je connais la réaction qu'entraînerait habituellement cette proposition : son expression s'illuminerait aussitôt, son regard embrasé alors que son esprit se joue des images délicieusement sensuelles. Néanmoins, aujourd'hui, il fronce les sourcils, une ride creusée sur son front, et il me scrute de ses yeux sombres et sans vie.

— Il veut que je rentre à la maison.

Il lâche si subtilement cette bombe qu'il me faut un petit moment pour prendre conscience des dégâts engendrés. J'ai soudain l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds, ou de subir un violent placage par un joueur de rugby.

Comme si je tombais en chute libre sans le moindre oxygène à respirer.

Mon expression doit trahir chacune de mes pensées, la peur et la déception qui me rongent de l'intérieur, puisqu'Avery tente de prendre ma main dans la sienne.

Je ne le laisse pas faire.

Il serre les dents, les yeux brûlant de rage ou de tristesse, ou peut-être bien des deux.

— Kaleb…

— Il veut que tu partes. Avant la fin du camp ?

Je ne prends pas la peine de dissimuler mon incrédulité, et Avery grimace avant de hocher la tête. La frustration me submerge, et je bondis du lit avant de traverser la petite pièce.

— Pourquoi ?

Il secoue la tête et me donne l'excuse la plus lamentable que j'aie jamais entendue.

— Il pense que je n'ai plus la moindre raison de rester. J'ai accompli ma mission, et je devrais maintenant profiter du reste de mon été avant la reprise des cours.

Évidemment, putain.

Les bras croisés, je souffle par le nez.

— Et tu as accepté.

C’est une affirmation plus qu’une question.

Nous n’aurions pas cette conversation, si c’était une question.

L’air impuissant, il me supplie du regard de le comprendre.

— Il ne m’a pas vraiment donné l’impression d’avoir le choix, murmure-t-il.

— Bien sûr que tu as le choix ! m’exclamé-je en ouvrant grand les bras. Tu es un adulte, Avery. Tu peux faire ce qui te chante. Il a beau être ton père, tu n’es pas obligé de lui obéir au doigt et à l’œil.

— Tu sais que ce n’est pas si simple.

Je ris malgré moi. Un rire incontrôlable et détraqué, parce qu’il se moque forcément de moi.

— Mais si, Avery. C’est si simple. Tu as passé ton été entier ici, avec moi, à te réapproprier des parties de toi bouffées et détruites par la honte. Je t’ai vu lutter pour surmonter toutes ces blessures, et maintenant, tu veux te jeter de ton plein gré dans la gueule du loup.

Il serre encore une fois les dents, et je vois sa colère bouillonner en lui.

— Tu me tiens en si piètre estime ? Tu crois vraiment que je vais simplement m’écraser et me laisser faire ?

— N’est-ce pas déjà ce que tu es en train de faire ? contré-je. S’il lui est si facile de te contrôler, qu’est-ce qui t’empêche d’enfiler de nouveau ce masque derrière lequel tu t’es caché toute ta vie ?

— Parce que je n’en ai pas *envie*, bordel ! gronde-t-il.

Il se lève du lit et me rejoint de l’autre côté de la pièce.

— Je ne veux plus faire machine arrière, et encore moins me cacher. Voilà pourquoi je sais que je ne reviendrai pas en arrière.

— Dans ce cas, pourquoi as-tu flanché, tout à l’heure ?

Cette question éteint aussitôt le feu dans ses yeux. Sa colère s’évanouit, remplacée par une émotion que je connais par cœur.

La honte.

— Kaleb…

— Je t’ai à peine touché, et tu as tressailli, putain. Alors, répète-moi que tu ne vas pas redevenir celui que tu étais avant, alors qu’il a suffi de cinq secondes en présence de ton père pour que tu te dérobes à mon contact.

Un bruit presque animal m’échappe, un mélange entre un grondement et un geignement, le souvenir de ce moment particulièrement incisif.

Si j’en crois sa grimace, je ne suis pas le seul à en être meurtri.

— C’était un accident, plaide-t-il dans un murmure.

— C’était de l’*instinct*, corrigé-je d’une voix rauque. Tu avais le choix entre lutter et fuir, bordel, et tu as fui.

Son père est le seul à faire ressortir ce réflexe en lui. C’est ironique, puisque c’est contre lui qu’Avery devrait le plus lutter.

— Il m’a pris de court. Je ne me doutais absolument pas qu’il serait là, à m’attendre ! Accorde-moi un peu de crédit, merde.

— Si tu veux du crédit, mérite-le.

— J’essaie ! rétorque-t-il avant de remuer sa main entre nous. *Ça*, ça en est la preuve.

— Pas de mon point de vue.

Je le jauge de la tête aux pieds, puis je secoue la tête.

— Tu continues de faire tout ce que te dicte ton cher papa. Tu choisis encore la solution de facilité.

— Ce n’est pas…

— Bien sûr que si ! Bordel, Avery. Comment peux-tu ne pas voir ce qui est sous ton nez ? Il t’a servi du poison plutôt que de l’eau tout au long de ta vie, et tu continues de boire ce qu’il te donne !

Je crie, maintenant, mais je m’en fiche. Que le camp entier nous entende nous hurler dessus. Peut-être qu’avec un public, cet abruti prendra enfin conscience de la réalité.

Il grimace une fois de plus.

— Je n’en savais rien, à l’époque. Avant mon arrivée ici, quand tu m’as montré ce que ça pouvait être.

— Si, tu le savais. Au fond de toi, tu le savais.

Les lèvres retroussées, je le dévisage.

— À un moment donné, tu deviens plus que le fruit de ton environnement, grondé-je. Tu dois finir par accepter tes responsabilités. Corriger ta façon de fonctionner au lieu de retomber dans le confort de ce qui t’a été enseigné.

Il ne m’oppose plus le moindre argument, soit trop effrayé, soit trop abasourdi par ces mots tranchants. Je me suis montré sévère, j’en ai conscience, mais c’était nécessaire. Il n’est pas responsable de ses traumatismes, mais il lui revient d’en guérir, de modifier sa façon de penser et de changer ce qu’il peut contrôler.

Le pire, c’est que pendant tout ce temps, j’étais convaincu qu’il y parvenait.

De toute évidence, je me suis trompé.

— Quand ?

Cet unique mot résonne dans la pièce, comme pulvérisé. La réponse d’Avery n’est pas beaucoup plus contrôlée.

— Ce soir.

Mes paupières se ferment. *Évidemment.*

Son père souhaite sans aucun doute le sortir d’ici au plus vite.

Avery doit lire quelque chose dans mon expression, puisque le parquet craque sous son poids, et il est en train de s’approcher lentement de moi quand j’ouvre les yeux.

— Ça ne doit pas forcément se finir ainsi.

Un bref éclat de rire m’échappe, et je m’éloigne de lui.

— Oh, vraiment ? Éclaire-moi, je t’en prie. Que se passera-t-il, à ton retour chez toi ? À ton retour à Foltyn, à la rentrée ?

Je le mitraille de ces questions qui me tourmentent depuis quelque temps, ne serait-ce que pour voir quelles seront ses réponses. Parce que je connais les miennes, désormais. Je pense même les connaître depuis un certain temps.

Ne trahis pas ton cœur.

Mais que suis-je censé faire quand c'est mon cœur qui me trahit ?

L'impuissance se lit sur les traits d'Avery, et ses yeux se font suppliants avant de survoler la pièce à la recherche d'une réponse, comme s'il pouvait la trouver sur les murs de bois plutôt que dans l'organe qui bat dans sa poitrine.

— Je ne sais pas, admet-il à voix basse en secouant la tête. Je n'y ai même pas encore réfléchi. Je pensais qu'on aurait plus de temps.

Je suis à deux doigts de lui rétorquer qu'on pourrait. S'il restait, on pourrait. Mais je me retiens. S'il ne s'agit pas d'une option évidente pour lui, ai-je réellement envie qu'il reste ?

Je me mordille brièvement l'intérieur de la joue.

— Eh bien, c'est trop tard, marmonné-je. Notre petite bulle a éclaté, et il est temps de revenir à la réalité.

— Ne le dis pas comme ça.

— Pourquoi ? C'est vrai.

Je le pointe du doigt, complètement affligé.

— Tu t'en vas, non ?

Il se mord la lèvre inférieure et baisse les yeux, une réponse éloquente même s'il ne souhaite pas l'exprimer. Je contemple cet homme avec qui j'ai partagé ces dernières semaines, avec qui j'ai ri et souri et couché et guéri, et je ne le reconnais pas.

Peut-être Cole avait-il raison, après tout.

J'avais beau coucher avec lui, je ne connaissais pas la personne qu'il est réellement. J'étais simplement aveugle à ces parties de lui que je ne voulais pas voir. J'ai succombé à une illusion, au fantasme de l'homme que je pensais qu'il était.

Maintenant, il me montre celui qu’il est vraiment.

Un imposteur, un lâche, un menteur.

Il me prouve qu’il n’a pas changé.

Si je peux tomber amoureux d’une telle personne, qu’est-ce que ça dit de moi ?

Cette pensée me prend de court et me coupe le souffle, comme un uppercut. Je pensais lutter contre les émotions qu’il faisait naître en moi, les réprimer pour me protéger de ces éventuels sentiments. Apparemment, il a transpercé mes défenses.

Je n’ai pas le temps de digérer cette découverte. Avery s’avance d’un pas hésitant, ce qui me ramène à l’instant présent. Mon instinct me dicte de m’éloigner, de creuser la distance avec celui qui me cause tant de peine.

Et je déteste ce murmure torturé qui l’attise encore plus.

— Je ne sais pas ce que tu attends de moi.

Reste, bats-toi, crie.

N’importe quoi, mais ne te laisse pas faire une fois de plus.

Quelque part, j’ai toujours su qu’on en arriverait là. Qu’il se retrouverait confronté à la nécessité de se dévoiler à son père, de lui montrer qui il est *vraiment*. Et même si j’avais espéré qu’il en serait capable, il est désormais flagrant que ce n’est pas le cas.

Peut-être n’y parviendra-t-il jamais.

Et me voilà, tout de même amoureux de lui.

Je serre si fort les dents que je crains de faire craquer une molaire. Ça irait bien avec le cœur brisé qui peine à battre dans ma poitrine, au moins.

— Va-t’en, soufflé-je.

— Quoi ?

— Je t’ai dit de t’en aller, d’accord ? Voilà ce que j’attends de toi.

Le mensonge laisse un goût amer sur ma langue, mais je le ravale.

— Va-t’en, putain, et ne te retourne pas.

— Kaleb…

— Va-t’en !

Ces mots quittent mes lèvres dans un hurlement brisé.

Je ne tiens plus qu’à un fil, et je ne saurais prédire ce qui arrivera s’il ne s’en va pas. Vais-je m’effondrer au sol et le supplier ? Continuer de lui crier dessus ? Prononcer des mots que je ne devrais pas… ou peut-être d’autres que je devrais ?

Les larmes lui montent aux yeux, menaçant de s’écouler, mais il les réprime d’un battement de cils avant de traverser la pièce. À chacun de ses pas en direction de la porte, un morceau de ce que nous avons construit ici s’écroule et tombe en poussière à ses pieds.

Mon estomac se noue quand le grincement de la porte me parvient aux oreilles. Toutefois, alors que je me crois enfin tiré d’affaire, il s’arrête et se cramponne à l’encadrement de la porte.

Bébé, je t’en prie. Va-t’en. Ne rends pas ça encore plus dur.

Il ne se retourne cependant pas, simplement figé sur place, les épaules voûtées, abattu.

— Je ne suis plus la même personne que j’étais à mon arrivée au camp, murmure-t-il dans la pénombre. C’est en grande partie grâce à toi.

La mâchoire crispée, je m’efforce de contenir mes émotions, de les empêcher de se déverser au sol avec ce qu’il reste de mon cœur broyé.

— De mon point de vue, tu es exactement le même.

Ma vision se trouble alors que je claque la porte et la verrouille, puis je m’y adosse. Mes genoux cèdent sous mon poids et je m’écroule par terre. La douleur lancinante dans mon thorax possède son propre pouls, comme une lame qui ponctionne le stupide organe qui y réside à chacun de ses battements. Je me masse la poitrine, comme si cela pouvait suffire à apaiser la brûlure.

Comme si cela pouvait effacer la réalité.

Notre bulle a éclaté et, comme je l’avais craint, elle n’a laissé que de la désolation dans son sillage.

Mais ça ne me paraît pas réel. Pas avant le lendemain matin, quand Elijah vient me voir à la table du petit-déjeuner.

— Où est Avery ? m’interroge-t-il.

Je n’ai pas la force de croiser son regard quand je lui réponds d’un seul mot qui me fend le cœur.

— Parti.



OceanofPDF.com

Chapitre 29

Avery

Deux semaines plus tard – Août

Ça fait quatorze jours, et chacune de mes tentatives pour joindre Kaleb depuis mon départ d'Alpine Ridge s'est avérée vaine. Je ne peux pas lui en vouloir, étant donné que je suis parti et l'ai laissé en plan sans m'inquiéter une seule seconde de mes responsabilités. Néanmoins, la logique ne m'empêche pas d'être déçu.

Bon, dévasté est peut-être plus juste.

Et pas seulement à cause de Kaleb. Le camp me manque également.

Les journées passées au soleil et les feux de camp à la tombée de la nuit me manquent. L'attention de Kaleb posée sur moi quand je ne m'y attends pas et les endroits où il m'emmenait afin que nous soyons seuls me manquent. Même les enfants me manquent, Elijah plus que les autres.

J'ai donc passé les deux dernières semaines à regretter un lieu où je n'aurais jamais cru avoir ma place.

Quelle ironie !

Autant dire qu'il existe bien un enfer sur Terre, et que j'y vis depuis la seconde où ma voiture a passé la frontière de Washington pour entrer dans la ville de Vancouver.

Pour ne rien arranger, chaque fois qu'une notification fait sonner mon portable, je m'en empare aussitôt comme un idiot éperdument amoureux, espérant et priant trouver le nom de Kaleb sur l'écran. Ce n'est bien entendu jamais le cas ; c'est presque toujours mon père, puisqu'il est le seul qui me reste après avoir abandonné ou m'être mis à dos toutes les autres personnes de ma vie.

Ce n'est toutefois pas le nom de mon père que je lis sur l'écran, cette fois-ci. Celui de Kaleb non plus. Mais les mots qui s'affichent me procurent

un électrochoc similaire.

Alpine Ridge.

J’ai beau savoir qu’il pourrait très bien s’agir de Colin, ce qui serait même le plus logique, l’infime possibilité que l’homme qui a volé mon stupide cœur agonisant se trouve à l’autre bout du fil me pousse à accepter l’appel en hâte.

— Allô ? salué-je dans un souffle.

— Avery ?

Il me faut une seconde pour reconnaître la voix, mais, dès que j’y parviens, je suis dévoré par la culpabilité.

— Elijah. Salut, petit. Qu’est-ce qu’il se passe ?

Il laisse un moment de flottement, et mon dos se tend sous l’effet de l’appréhension.

— Elijah, tout va bien ? Il y a un problème ? Pourquoi es-tu toujours au camp ?

Quand je jette un coup d’œil à ma montre, je remarque que c’est le dernier jour de camp, et que l’heure à laquelle les enfants devaient être récupérés par leurs parents est largement dépassée.

— Tu es parti sans rien dire.

Merde.

— On sait tous les deux que je n’ai jamais eu ma place là-bas.

Un bruissement me parvient, et j’imagine parfaitement Elijah en train de secouer la tête en réponse. Le pire, néanmoins, ce sont les larmes qui sont audibles dans sa voix quand il reprend la parole.

— Tu m’as dit qu’on avait tous les deux notre place. Tu m’as dit qu’on devait faire semblant jusqu’à ce que ça devienne vrai, qu’on devait croire en nous, et toutes ces autres conneries qui n’étaient que des mensonges.

— Elijah, ce n’étaient pas des mensonges.

— Alors pourquoi es-tu parti ?

Je déglutis difficilement.

— Il était temps pour moi de m’en aller, murmuré-je d’une voix étranglée.

— Encore un mensonge ! réplique-t-il dans un hurlement brisé. Arrête de mentir. Dayton et Colton m’ont déjà tout raconté.

La terreur me glace le sang.

— Que t’ont-ils dit ?

J’entends son souffle tremblant à l’autre bout de la ligne avant qu’il me lâche d’une traite tout e qu’il retenait jusqu’alors.

— Ils m’ont dit que tu m’as parlé et tu as été gentil avec moi uniquement pour que je dise à mon père que tu es génial, pour retrouver une place à l’université. Et quand tu as obtenu ce que tu voulais, tu es parti comme si rien n’avait jamais compté.

Il se tait, pris d’une toux humide qui me brise le cœur.

— Et c’est… c’est vraiment merdique.

Je n’ai pas la foi de lui rappeler de ne pas jurer. Tout ce qu’il vient de me dire est vrai. Ce plan était parfaitement merdique. Je pensais la même chose, avant l’été, mais je l’ai quand même suivi. Je l’ai exécuté à la perfection, et puis je me suis fait la malle.

Elijah n’était qu’un dommage collatéral, comme l’avait prédit Kaleb.

Une nouvelle vague de culpabilité me submerge et, cette fois-ci, je ne lutte pas. Je me laisse emporter et m’oblige à tout ressentir.

— C’était merdique, confirmé-je à voix basse. Je t’ai blessé, et j’en suis désolé. Mais je ne suis pas désolé d’avoir pu te servir de confident. Et tout ce que j’ai pu dire au fil de ces semaines était vrai, je te le promets.

— Je te pardonne, soupire-t-il après quelques secondes. Mais je t’en veux encore d’être parti.

La poigne de fer sur mon cœur se relâche légèrement.

— Oh, allez. Ça ne pouvait pas être si horrible, sans moi.

— C’était nul.

Je ris doucement.

— Tu veux dire qu’après mon départ, tout est revenu comme au premier jour ? Colton et Dayton ont cessé de traîner avec toi ? Tu ne t’es plus du tout amusé ? Parce que j’ai un peu de mal à le croire.

— Non, mais ce n’était pas pareil sans toi, réplique-t-il aussitôt.

Sa franchise est cinglante, mais c’est son petit reniflement à l’autre bout du fil qui me détruit.

— Je sais.

Mes poumons brûlent à cause de la peine que je lui ai fait endurer. Une peine que j’aimerais plus que tout pouvoir reprendre.

— Pour ce que ça vaut, j’aurais vraiment préféré passer la fin d’été au camp plutôt qu’ici.

— Pourquoi es-tu parti, alors ?

Je me mords l’intérieur de la joue avant de répondre.

— C’est… compliqué.

— C’était ton père, c’est ça ? me questionne-t-il. Je l’ai vu au bord du lac, le jour de ton départ. Enfin, je ne savais pas que c’était lui. J’ai dû demander à Kaleb qui c’était.

La mention de Kaleb me fait l’effet d’une balle en plein cœur. Je n’y étais pas du tout préparé, et mon souffle se coupe. Mes paupières se ferment et je laisse tomber ma tête sur ma poitrine, m’efforçant de respirer malgré cette douleur dont je suis le seul responsable.

Et bordel, que ça fait mal.

L’amour fait mal.

Je m’éclaircis la gorge et parviens à retrouver ma voix, mais ce n’est rien de plus qu’un murmure maussade.

— Oui, c’était mon père. C’est lui qui a imaginé ce plan.

Je marque une pause et déglutis, la vérité aussi acide que de la bile sur mes lèvres.

— Mais je reste fautif. C’est moi qui l’ai mis en œuvre.

— Pourquoi ?

Parce que je suis un lâche, je m’écrase et je me laisse faire.

L’ironie, c’est que ce n’est pas la Honte qui me hurle ces pensées ; ce sont les miennes. Et elles tournent en boucle dans mon esprit depuis que Kaleb m’a demandé de partir sans me retourner.

Un choix que je regrette depuis.

Conscient que la vérité est bien trop lourde pour un enfant de l’âge d’Elijah, je ne lui en donne qu’une version édulcorée, formulée de façon compréhensible.

— C’est à peu près la même raison pour laquelle tu continues d’assister à ce camp de vacances. Je voulais le rendre heureux.

Même si ça me coûte mon propre bonheur, apparemment.

Le bonheur me paraît impossible à atteindre, sans Kaleb. Illusoire, maintenant que j’ai connu une joie si pure et presque obscène grâce à lui. Tout ce qui me procurait du bonheur auparavant me semble désormais fade. Terni.

Rien ne lui arrive à la cheville.

La voix d’Elijah m’interpelle à l’autre bout de la ligne et me sort de mes pensées.

— Avery ? Tu es toujours là ?

Merde.

Je me racle la gorge.

— Oui, désolé. Je suis là. Euh… Qu’est-ce que tu disais ?

— Je disais que je comprends pourquoi tu es parti. Et puis je t’ai demandé si on est toujours amis, même si je t’ai un peu crié dessus.

Je serre les lèvres pour retenir un rire.

— Bien sûr, petit. Tu es un de mes meilleurs amis.

C’est quand je prononce ces mots que je prends conscience de leur sincérité. Ça paraît peut-être insensé, mais Elijah et moi sommes du même acabit. Peu sûrs de nous, très accablés par les attentes parentales.

Elijah soupire longuement.

— Je pensais que tu m’en voudrais de t’avoir crié dessus. Je suis content que ça ne soit pas le cas.

— Je ne pourrai jamais t’en vouloir de me dire ce que tu ressens.

— Oui, je suppose. Mais je n’aime pas dire les choses difficiles.

Je fronce les sourcils.

— Les choses difficiles ?

— Oui, insiste-t-il d’une voix douce. Tu sais. Les choses que les gens n’ont pas envie d’entendre. Ou celles que j’ai peur de dire.

Crois-moi, petit, je comprends bien plus que tu l’imagines.

— Tu peux toujours me dire les choses difficiles, petit. C’est promis.

J’écoute ensuite Elijah radoter pendant un moment, pas vraiment déconnecté, mais pas non plus aussi attentif que je devrais l’être. C’est difficile, quand mon esprit tourne à mille à l’heure, ruminant tout ce que j’aurais dû faire autrement.

Tout ce que je changerais, si j’arrivais enfin à me libérer des chaînes qui m’emprisonnent.

— Avery, je peux te dire autre chose ?

— Oui, bien sûr, affirmé-je avec un petit sourire.

Persuadé qu’il va me raconter un événement ridicule survenu après mon départ du camp, je m’installe un peu plus confortablement dans le canapé dans l’attente de son récit.

Un silence plane sur la ligne, puis sa petite voix me plante des clous rouillés en plein cœur.

— Je ne suis pas le seul que tu as blessé. Kaleb… Il n’était plus le même, sans toi. Il était souvent ronchon, et il avait l’air très triste le reste du temps.

Si je ne le connaissais pas mieux que ça, je dirais que ce gamin essaie de me punir d’être parti. Mais ce n’est pas son genre. Il me dit juste les choses, aussi difficiles soient-elles.

Ce n’est pas sa faute si elles me détruisent.

Je m’asphyxie sur une quinte de toux, puis je tente de respirer malgré l’émotion qui me noue la gorge.

— Tu exagères un peu, marmonné-je. Je suis sûr qu’il a fêté mon départ à la seconde où ma voiture a quitté le parking.

— Si cette fête était un enterrement, oui.

Un éclat de rire étranglé m’échappe, la brûlure de son admission toujours aussi vive malgré sa vivacité d’esprit, qui me fait d’ailleurs penser à quelqu’un d’autre.

— Je n’aurais peut-être pas dû partir, en fait. Tu as clairement passé trop de temps avec les jumeaux.

— Avec Dayton, corrige Elijah.

Nous rions tous deux en chœur. Le moment passe vite, toutefois, suivi par un silence dégrisant.

— Avery ?

— Oui, petit ?

— Je voulais te dire… Je vous aimais beaucoup ensemble, Kaleb et toi.

Ma gorge se noue une fois de plus et, cette fois-ci, je ne peux retenir le craquement de ma voix.

— Oui, petit. Moi aussi.

Depuis plusieurs jours, ma conversation avec Elijah continue de me tourmenter. Si je pensais être abattu avant son appel, c’était insignifiant en comparaison de maintenant. Je suis désormais au trente-sixième dessous. Je me noie dans la mélancolie et les regrets.

Et comme la misère adore la compagnie, mon père semble vouloir se joindre à cette petite fête.

Il est un peu trop présent, ces derniers jours, profitant de ses jours de congé pour nous organiser des sorties en bateau ou des déjeuners dans son restaurant préféré du centre-ville. Et ces occasions de nouer des liens entre

père et fils seraient bien sympas, s'il ne passait pas la majorité de ce temps à me parler de mon retour à Foltyn dans les semaines qui viennent.

Le problème, c'est que plus je pense à retourner sur ce campus en tant qu'étudiant, plus je suis anxieux. Pas à cause de Kaleb, du base-ball ou quoi que ce soit d'autre, mais parce que je n'en ai plus envie. Je ne le mérite pas, après ce que j'ai infligé à Keene et Aspen. Et après avoir suivi le plan de mon père, j'ai encore moins l'impression d'être digne d'une seconde chance. Ça me ronge de l'intérieur, et je sais que je risque de perdre la tête si je n'agis pas rapidement.

Pour cette raison, je descends les marches ce matin comme si je me dirigeais vers ma propre exécution, une boule de plomb dans l'estomac quand j'entre dans la cuisine et y trouve mon père.

— Avery, me salue-t-il sans lever les yeux de son café et du journal posé sur l'îlot. Je suis surpris de te voir encore ici. J'aurais cru que tu partirais plus tôt pour voir tes amis avant le début des cours.

L'acidité me remonte dans la gorge à ce rappel de ce que je m'apprête à faire, et je dois déglutir plusieurs fois pour faire passer ce goût.

Dis la chose difficile.

Dis la chose difficile, et advienne que pourra.

— Je n'irai pas, en fait, marmonné-je.

Je me prépare mentalement à sa réaction, mais il n'est pas perturbé.

— Voir tes amis ? Ce n'est pas grave. Tu peux toujours…

— Non, papa. Je ne retournerai pas à Foltyn.

Je dois bien le lui accorder, mon père croise enfin mon regard avant de plisser les yeux.

— Comment ça, tu n'y retourneras pas ?

— Tu m'as bien entendu, articulé-je avec un calme que je n'éprouve pas du tout. Je ne vois pas ce qui pourrait être mal compris.

Un silence plane dans la cuisine tandis qu'il me dévisage.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Les paumes à plat sur le plan de travail, il se lève.

— Après tous les efforts qu'on a fournis cet été…

Oh, non.

— Soyons clairs : *j'ai* fourni des efforts, pas toi, grondé-je malgré mon appréhension. Je me suis cassé le cul au camp, j'ai mérité ma réintégration à Foltyn, et il me revient désormais de décider si c'est ce que je veux vraiment.

— Ce que tu veux ? répète-t-il dans un rire. Tu es à peine adulte. Tu crois vraiment avoir la moindre idée de ce que tu veux ?

— Peut-être pas, mais je sais clairement ce que je ne veux *pas*. Et te ressembler vient en première place.

Il cligne des yeux avant de se reprendre.

— Je ne sais pas ce qu'il t'arrive, depuis ton retour du camp, mais…

— Ce qu'il m'arrive, c'est que j'en ai ras le bol de vivre un mensonge. Parce que tout ce que ça m'a fait, c'est de me rendre malheureux.

Bordel de merde, il ne peut pas être si bouché, quand même ?

Apparemment, si. Je ne devrais pas en être étonné, puisqu'il ne m'écoute jamais vraiment.

— Vivre un mensonge ?

Les sourcils froncés, il recule et s'adosse au plan de travail.

— Fils, si Foltyn ne te convient pas, on peut te transférer ailleurs.

— Pour l'amour du ciel, ça n'a rien à voir avec l'école, mais plus avec le fait que je suis gay ! m'écrié-je en levant les bras. C'est ça, le mensonge, papa. Je. Suis. Gay.

La Honte se débat dans mon esprit, mais je ne cède pas et ne me dérobe pas. Les dés sont jetés. Le plus gros secret de ma vie est révélé… et son poids se dissipe lentement.

Mon père, en revanche, manifestement tout aussi abasourdi que confus, croise les bras sur sa poitrine.

— Écoute, s’il s’est passé quoi que ce soit d’inapproprié lors de ce camp, tu peux me le dire. Colin a beau être un client et un ami, tu es mon fils. Si tu t’es retrouvé dans une position…

— Le seul à m’avoir mis dans une mauvaise position, c’est toi, papa.

Je sens une grimace déformer mon visage.

— C’est toi qui as tout orchestré, après tout. Et je ne parle pas seulement de cette moitié d’été passé à Alpine Ridge. Chaque remarque haineuse sortie de ma bouche et chaque acte malveillant que je n’ai jamais commis découlent directement de toi.

— Comment oses-tu reporter la faute de tes choix sur moi ?

Son ton est mordant, mais toujours aussi neutre. Il garde toujours son calme.

— Tu as ce qu’on appelle du libre arbitre. Sers-t’en. Ne me rends pas responsable de tes erreurs.

— Comment *osé-je ?*

Un rire presque maniaque sort de ma bouche, et je me passe une main dans les cheveux.

— Comment *oses-tu*, papa ? Tu me ruines un peu plus chaque jour depuis des *années*. Je me suis oublié, j’ai tourné le dos à mes envies, à ce qui peut me rendre heureux, et pour quoi ? Pour te ressembler ? Pour être mauvais et ignorant ?

Je secoue la tête, mon rire sardonique s’éteignant lentement.

— Non, papa. Je ne veux plus vivre comme ça.

Il souffle du nez, ses mains se repliant sur le plan de travail derrière lui.

— Je n’ai jamais…

Un grognement puissant et presque animal m’échappe, et j’abats mon poing sur l’îlot.

— Tais-toi et écoute-moi, pour une fois, bordel !

Il ouvre la bouche pour parler, mais il se ravise face à mon expression. Je sens le sang pulser dans mes veines au rythme des battements de mon cœur,

et je me concentre sur cette sensation. Je me base sur cette cadence pour maîtriser mon ton, comme il me l'a appris au fil des ans.

— Je déteste mon reflet dans le miroir. Je déteste l'homme que je suis devenu, celui que tu as créé. Tu veux qu'on assume nos erreurs ? C'est la tienne. Tu m'as appris à me sentir inférieur, à ne pas avoir le moindre contrôle sur ma propre vie. J'ai des voix qui hurlent dans ma tête sans relâche que je suis abject et répugnant, et elles m'ont lentement transformé en une personne que j'exècre de tout mon être.

Ma voix se brise, mais je m'éclaircis la gorge et continue sur ma lancée.

— Tu m'as bien trop longtemps encouragé à me mépriser, et je refuse de continuer. J'ai fourni bien trop d'efforts pour vaincre ces démons, et je ne te laisserai pas les ressusciter.

— Avery. Fils, écoute…

Il me dévisage, l'air presque peiné, le regard trouble.

— Si c'est un appel à l'aide, on peut te trouver un… un psychologue ou quelqu'un d'autre. On peut régler…

— Je ne suis pas un problème à régler ! C'est qui je *suis*, papa. Qui j'ai toujours été. J'étais simplement trop terrifié pour te le montrer.

Je noue mes doigts derrière ma tête et lève les yeux au plafond. Je m'efforce de calmer mon cœur qui bat la chamade. Les larmes menacent de s'écouler, mais je les ravale et tente de garder le contrôle de mes émotions.

— J'ai trouvé quelqu'un qui me voit tel que je suis vraiment, papa. Quelqu'un qui m'a montré ce que c'est d'être libre. De ne pas me cacher dans l'ombre. De me délivrer de cette honte qui n'aurait jamais dû m'accabler ainsi. Et qui m'a donné la confiance de me regarder dans le miroir et de changer ce qu'il faut pour enfin apprécier l'homme que j'y vois.

Il m'est désormais impossible de contenir les émotions qui m'étranglent, et ma voix se brise sur chaque mot que je prononce.

— Et puis tu t'es pointé au camp, et… je l'ai mis à l'écart. Je me suis détourné de la personne que j'aime parce que je craignais ce que tu

penserais de moi. Mais je ne veux pas continuer sur cette voie. Je n'aurais même jamais dû l'emprunter.

Quelques larmes parviennent à s'échapper malgré mes efforts, mais ce sont des larmes de délivrance autant que de souffrance. Je me sens plus léger à chaque mot et chaque goutte salée. Comme si le poids qui reposait sur mes épaules commençait à s'estomper.

— Et, oui, j'ai sûrement besoin de voir un psychologue, et un sacrément bon, si je veux continuer de surmonter toute cette haine de moi-même et cette rancœur qui suppurent en moi depuis des années.

— Alors on peut faire ça, insiste mon père avec plus de tendresse que je m'y attendais.

— Je crois que tu ne comprends pas, répliqué-je dans un rire humide. Ça ne va pas changer qui je suis. Je serai toujours gay. Donc, soit tu l'acceptes, soit… soit…

Je ne finis pas ma phrase, l'alternative assez floue dans mon esprit. L'éventualité qu'il me coupe les vivres est la plus évidente, et je ferai avec si elle devient réalité. Mais je ne serais pas étonné qu'il envisage un châtiment plus lourd.

Après m'être raclé la gorge, je laisse retomber mes mains et baisse les yeux.

— Je ne m'attends pas à ce que tout change du jour au lendemain. En fait, je… je n'attends rien de toi. Si ce n'est un éventuel voyage vers le meilleur centre de thérapie de conversion qui soit. Je ne doute pas qu'il en existe encore, si tu cherches bien.

Les phalanges de mon père sont blanches sur le bord du plan de travail, ses épaules basses, son regard rivé sur la tasse de café abandonnée sur l'îlot.

— Tu me tiens vraiment en si piètre estime ? s'enquiert-il d'une voix faible, à peine plus qu'un murmure.

En un clin d'œil, je m'effondre, les larmes coulant à flots sur mes joues.

— Tu ne m'as jamais donné la moindre raison de croire le contraire.

Ses épaules se voûtent, et ses mains retombent du plan de travail pour aller se nouer devant lui. Il reste muet sous mon regard, le sien se posant

partout dans la pièce, sauf sur moi. Sur la douleur qu'il a causée. C'est seulement lorsqu'il porte une main devant sa bouche et lève les yeux que je prends conscience qu'ils sont rougis.

Et sûrement pour la toute première fois de ma vie, je regarde mon père pleurer.

— Je suis tellement désolé, fils, déclare-t-il d'une voix à peine audible derrière sa main. Je suis tellement, tellement désolé.

Il perd ensuite le contrôle, ses bras enroulés autour de lui-même et son menton baissé contre sa poitrine, toujours adossé au plan de travail. Comme s'il s'efforçait de tenir debout alors que son corps entier est secoué par les sanglots.

Les larmes continuent de couler sur mon visage également, la délivrance physique de l'angoisse et de la honte contenues depuis bien trop longtemps. Et bien que ça ne change rien au passé, c'est la preuve que certaines choses peuvent peut-être être réparées.

Que les points de vue peuvent changer.

Avec du temps.



OceanofPDF.com

Chapitre 30

Kaleb

Deux mois plus tard – Octobre

Les cours ont repris depuis un peu plus de deux mois, et je peux officiellement affirmer que la dernière année n'est pas aussi géniale qu'on le prétend. D'accord, cet avis découle probablement de l'absence d'un certain idiot aux cheveux blonds du campus, mais je m'efforce de ne pas y penser.

Il m'a envoyé quelques messages et appelé à plusieurs reprises depuis son départ du camp pour me demander de lui parler, de lui accorder une occasion de s'expliquer. Mon cœur a beau mourir d'envie de céder et de l'écouter, quel intérêt ? Ça ne servira qu'à remuer le couteau dans la plaie.

Il ne quitte toutefois jamais totalement mes pensées.

Cet endroit porte la marque de sa présence. Je ne vois désormais plus que les bons souvenirs de nos deux premières années, avant que tout parte à vau-l'eau. Nos en-cas rapides avant nos sessions de musculation du matin, ou nos séances supplémentaires dans les cages de frappe après le départ des autres le soir.

Ces instants où je surprenais son sourire tranquille ou entendais son rire, deux choses qui me sont devenues intimement familières au cours de ces semaines à Alpine Ridge. Et même si chaque cellule de mon être me dicte de tourner la page, de revenir à la réalité… Il me manque.

Je parviens parfois à l'ignorer. À tout réprimer et vivre comme si de rien n'était. Mais parfois, comme maintenant, vêtu de mon uniforme, assis dans le champ extérieur pour les heures précédant le match, c'est presque impossible.

Parce qu'il devrait être là. Il devrait lancer de longues balles avec les autres gars, ou s'échauffer sur le monticule, ou…

— Allô, Kaleb ici la Terre.

Je lève les yeux vers Keene, en train de s'étirer à quelques mètres de moi. Ses sourcils sont froncés sous son casque de receveur, et je réalise que j'ai raté quelque chose.

— Merde, pardon. Tu peux répéter ?

Mon coéquipier ricane.

— Je t'ai demandé si tu étais prêt pour le match, mais si j'en crois ton regard perdu dans le vide, je dirais que c'est la dernière chose à laquelle tu penses.

Je secoue la tête avant de soutenir son regard sombre.

— Oui, pardon, mec. Je vais me concentrer avant le début du match.

— Je me fous de tout ça. Ce n'est qu'un match d'entraînement.

Il relâche ses jambes et passe à un autre étirement.

— Qu'est-ce qui te taraude ?

Je débats dix longues secondes de la validité de mes sentiments, et sur l'idiotie de les exprimer à voix haute. Et à *Keene*, en plus.

Finalement, je minimise la situation et lui donne une version édulcorée de la vérité.

— C'est juste… étrange qu'Avery ne soit pas là.

Keene fronce de nouveau les sourcils.

— Euh, oui. Je n'y avais pas vraiment pensé comme ça, j'imagine. Mais ce n'est pas vraiment différent des autres années.

— Oui, c'est vrai, confirmé-je distraitement. Ça m'est passé par la tête, c'est tout.

Il me dévisage, les sourcils toujours froncés.

— Écoute, je comprends que ce soit gênant. Je sais que vous étiez amis…

— Pas vraiment, l'interromps-je en secouant la tête.

Il ne m'échappe toutefois pas qu'il y a encore peu, nous étions bien plus que de simples amis.

— Enfin, il fut un temps, oui. Nos deux premières années. Mais pas quand il a révélé à tous votre relation, à Aspen et toi.

— Je sais, acquiesce-t-il.

Il paraît satisfait d'en rester là, mais je me surprends à continuer de lui vomir mes pensées.

— Il est tellement agaçant, tu sais ? Je pensais le connaître, et puis j'ai découvert l'année dernière une facette de lui avec laquelle je n'avais aucune envie d'être associé. Quand il vous crachait toutes ces horribles remarques, aucune partie de moi ne voulait d'une telle personne dans ma vie. Comment je pourrais, tu vois ? Comment le pourrait n'importe quel être humain décent ?

Il reste muet pendant quelques instants, méditant manifestement mes mots.

— Mais ?

J'incline la tête.

— Comment ça, *mais ?*

— Tu as parlé au passé, explique-t-il. Quand tu parlais de toutes les conneries qu'il a pu dire ou faire, tu as dit qu'aucune partie de toi ne *voulait* de lui dans ta vie.

Je ne m'en étais même pas rendu compte, en toute franchise. Mais maintenant que je l'ai sous les yeux, la raison est évidente : la personne qu'était Avery l'année dernière et le mec avec qui j'ai passé tout l'été sont totalement différents l'un de l'autre.

Et j'ai désormais du mal à déterminer lequel des deux est réel.

Ah, merde. Et dire que je devais minimiser la situation.

Avec un long soupir, je croise son regard et me montre le plus sincère possible.

— J'espère que tu sais que je suis de ton côté, concernant ce qui s'est passé lors de la soirée des familles, au printemps.

Si possible, ses sourcils se froncent encore plus.

— Je sais. Pourquoi je penserais le contraire ?

— Parce que j’ai passé tout l’été avec Avery à Alpine Ridge ?

Je ne sais pas vraiment quelle réaction j’attendais de sa part, mais certainement pas qu’il rit à gorge déployée.

— Tu veux dire qu’Avery Reynolds, notre coéquipier des trois dernières années, a passé l’été à maîtriser des mioches dans la nature avec toi ?

Seulement la moitié de l’été, en fait, à cause de son père.

— Ouaip, me contenté-je toutefois de répondre.

— Eh bien, ça devait être intéressant, se moque Keene. J’ai du mal à l’imaginer hors d’un country club ou d’une marina avec des voiliers de luxe.

— Il a porté des mocassins pour notre première randonnée, lui raconté-je sans vraiment y réfléchir.

Le souvenir se rejoue dans mon esprit, rapidement suivi par celui de notre soirée sur le ponton, quand je l’ai aidé à panser les blessures causées par son entêtement. Bientôt, je me remémore chaque instant passé en sa compagnie au cours de ces six semaines.

Certains sont douloureux, bien évidemment, mais ce sont les bons souvenirs les plus cinglants, comme de l’antiseptique versé sur une plaie béante.

— Il n’était clairement pas dans son élément, plaisante Keene avec un petit sourire en coin.

Toujours troublé par les souvenirs de cet été en montagne, je n’ai pas la force de formuler une réponse plus élaborée qu’un grognement étouffé.

Keene me scrute, comme pour disséquer mes pensées.

— Il y a autre chose que tu ne me dis pas.

Bien joué, Sherlock.

Les étirements et échauffements en prévision du match sont oubliés, tant pour moi que pour mon coéquipier, qui attend en silence que je lâche cette bombe susceptible de détruire notre amitié. Je me passe une main dans la nuque, priant mentalement un dieu quelconque de me protéger de cette issue.

— On a… passé la nuit ensemble.

Prêt au pire, je reporte mon attention sur Keene. Il est bouche bée, comme si je venais de lui confier que les singes volants existent en dehors du monde fictif d'Oz.

— Tu plaisantes.

Je me mords l'intérieur de la joue et secoue la tête.

Un silence plane entre nous et, sans détourner les yeux, il rit doucement.

— Pardon, mais il va falloir que tu sois plus précis. Tu as passé la nuit avec lui, ou tu as *couché* avec lui ?

— Les deux, techniquement, marmonné-je.

Ma mélancolie se ressent dans mes mots. Le problème, c'est que je ne sais pas ce qui est le plus douloureux : continuer de désirer Avery, quand bien même je sais que je ne le devrais pas, ou la possibilité de perdre un ami proche à cause de ça. Un ami qui aurait parfaitement le droit de me haïr après cet aveu.

Un ami qui… *rit* comme un cinglé.

— Pardon, c'est juste…

Il marque une pause, manifestement pour digérer cette nouvelle information, avant d'éclater de nouveau de rire.

— Ce n'est pas drôle. Je crois que je suis sous le choc.

— Que je puisse trahir notre amitié de manière aussi spectaculaire ? m'enquiers-je avec sarcasme.

— Non, de ne pas m'être rendu compte que tu étais attiré par les mecs.

C'est assez ironique, venant de lui, mais ça suffit à me tirer un petit sourire. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit cette partie qui l'interpelle.

— Ce n'était pas un secret. Ma famille est au courant, comme tous mes amis par chez moi. Je n'ai simplement pas été très loquace sur le sujet depuis mon arrivée à l'université.

Il hoche plusieurs fois la tête, et je me sens encore plus mal de ne rien lui avoir dit plus tôt, compte tenu de tout ce qui s'est passé. Ça n'a pas l'air de

le décontenancer plus que ça, puisqu'il claque des doigts avant d'en pointer un dans ma direction comme s'il venait de résoudre une équation complexe.

— Tu sais, maintenant que tu le dis, je crois me rappeler t'avoir croisé à plusieurs reprises avec un mec sur le campus, et vous paraissiez bien proches. J'ai simplement supposé que c'était un bon ami.

— Proches ? m'esclaffé-je. Et tu sais ce qu'on dit des présomptions.

— Oui, oui, tu as raison. Tu peux me prendre pour un con.

Il remue la main dans le vide tout en ricanant, mais il retrouve bien vite son sérieux. Il acquiesce, l'air pensif.

— Eh bien, je comprends mieux pourquoi tu l'as dénoncé, après la soirée des familles.

— À part le fait que c'était la bonne chose à faire, tu veux dire ?

— Oui, bien sûr. Mais c'est un peu plus subtil que ça, tu ne crois pas ?

Je lève les yeux et discerne le tressaillement de ses lèvres, un semblant de sourire qui ne s'épanouit pas vraiment. Une énorme vague de culpabilité me submerge et me serre le cœur, et je suis à deux doigts de me masser le sternum pour apaiser la douleur.

— Je suis vraiment désolé, mec. C'était vraiment nul de ma part, surtout après ce qu'il vous a infligé, à Aspen et toi.

Rongé par la culpabilité, je baisse les yeux sur l'herbe.

— Il s'est pointé au camp pour mettre en œuvre ce plan débile imaginé par son père, et ça m'a mis sur les nerfs. Je ne voulais rien avoir à faire avec lui. Les premières semaines, la tension était à couper au couteau, entre nous. On marchait sur la corde raide, et ça nous empêchait de travailler ensemble. On a donc fait ce qu'il fallait, et on a… enterré la hache de guerre.

Ma gorge se noue au souvenir d'un ponton faiblement éclairé et de petits mots échangés en secret.

— Je n'avais pas du tout prévu que l'on finirait par coucher ensemble.

Keene reste muet quelques secondes, et je n'ai pas le courage de le regarder en face. De lire la peine ou la rage sans aucun doute gravée sur ses

traits.

— Tu sais, si j’ai bien appris une chose, ces derniers temps, c’est qu’on ne choisit pas de qui on tombe amoureux.

Mon sang se glace dans mes veines, et je lève brusquement les yeux vers mon coéquipier, qui me fixe d’un regard attentif.

— Pourquoi tu…

— Oh, non, m’interrompt-il en secouant la tête. On ne va pas jouer à ça. Tu es évasif et déprimé depuis le début du semestre, et j’essayais de comprendre ce qui pouvait bien t’arriver. J’ai pu lire la réponse sur ton visage à la seconde où tu as prononcé son nom.

Eh bien, merde, alors.

— Ça ne veut pas dire que je suis amoureux de lui, réfuté-je aussitôt.

Un bref éclat de rire incrédule transperce l’air.

— Oh, vraiment ? Parce que j’ai eu exactement la même expression tout l’été, quand Aspen est parti sans moi, et qu’il me manquait comme s’il faisait partie de moi. Et de ce que j’en sais, je me sentais si mal parce que j’étais absolument fou amoureux de cet imbécile.

Il hausse un sourcil et ne tente même pas de dissimuler son sourire en coin suffisant.

— Je continue, ou tu as fini de te mentir à toi-même ?

Voilà donc ce que ça fait, d’être la cible d’un « je te l’avais bien dit ».

Je capitule d’un grognement irrité.

— Je ne veux pas éprouver ça pour lui, grommelé-je, abattu. Mais dans les montagnes, j’ai pu voir une facette de lui que personne d’autre ne connaît, je crois. Et dire que ça m’a complètement retourné serait un putain d’euphémisme.

— D’accord, commente-t-il doucement. Que comptes-tu faire, alors ?

Hébété, je dévisage mon coéquipier, qui aurait tous les droits de me fuir comme la peste après ce que j’ai fait. Et pourtant, il semble plutôt… compatir ?

— Attends. Tu ne me détestes pas ?

Il pouffe de rire et secoue la tête.

— Si je te détestais à cause de la personne dont tu es tombé amoureux, je ne vaudrais pas mieux que ces droitards bigots qui veulent nous envoyer en enfer simplement parce qu'on est gays. Ou bi, dans mon cas.

Il n'a pas tort, mais la comparaison n'est tout de même pas très juste.

— Mais ces gens ne sont pas tes amis. Ils n'ont pas… couché avec l'ennemi, ou peu importe.

— En dépit de ce qu'il a pu faire, Avery n'a jamais été l'ennemi.

Il réfléchit un instant, sa tête oscillant d'avant en arrière.

— Enfin, peut-être un peu aux yeux d'Aspen, mais jamais pour moi.

Je le fixe bêtement, et je me demande si je l'ai bien entendu ou s'il est l'être humain le plus évolué que j'aie jamais rencontré.

— Sérieusement ?

Son regard plongé dans le mien, il acquiesce.

— Je ne sais pas ce qu'il t'a raconté sur ce qui s'est passé entre nous l'année dernière. Sur Toppr, je veux dire. Même si je ne savais pas qu'il était de l'autre côté de ces messages, à l'époque, j'ai pu voir au-delà du masque. Comme toi. J'ai lu sa peur, sa honte et sa confusion noir sur blanc, des émotions que j'éprouvais aussi, même si elles ne provenaient pas de la même source, explique-t-il avant de hausser une épaule. Donc, non, il n'est pas l'ennemi. L'ennemi, c'est celui qui donne l'impression à quelqu'un d'être inférieur uniquement parce qu'il est différent. Parce qu'il est lui-même.

Le père d'Avery me vient aussitôt en tête, et mes pensées s'assombrissent.

C'est la personne dont Avery cherche le plus l'approbation, et il est sans aucun doute la raison pour laquelle Avery ne cesse de retomber dans ses vieux travers. Qu'importent les progrès qu'il a paru faire au cours de ces semaines de camp.

— Je suppose que c'était secret ?

La question de Keene me sort de mes pensées, et je hoche la tête.

— Enfin, on n’a pas été assez prudents, apparemment, puisque Colton s’en est rendu compte, et c’est devenu toute une affaire.

La tête renversée en arrière, je contemple le ciel bleu et laisse échapper un rire sardonique.

— Tu n’as pas connu l’enfer tant que tu ne t’es pas fait sermonner sur ton choix de partenaire sexuel par un enfant de onze ans.

— J’ai déjà donné, j’ai les traumatismes pour le prouver, réplique-t-il. Et bordel, Lexi n’y est pas allée de main morte.

Les yeux toujours rivés sur le ciel, je pense à Cole, qui m’a battu froid durant le reste du camp. Même après le départ d’Avery, il a continué de m’ignorer. Sûrement parce qu’il avait conscience de l’impact de l’absence d’Avery sur moi, une preuve pour lui que j’étais bel et bien tombé de mon piédestal.

Plus rien n’est vraiment pareil, depuis.

— Oui, enfin, j’imagine qu’elle te parle encore.

Keene siffle doucement.

— À ce point ?

Je reporte mon attention sur Keene avant de hausser les épaules.

— Disons que… il n’a pas hésité à dire ce qu’il pense d’Avery, et ça correspond plutôt à ce que j’attendais de ta part.

Mon coéquipier, mon *ami*, incline la tête et me dévisage, l’air pensif. Et si je discerne une émotion dans ses yeux, ce n’est ni de la colère, ni de la peine, ni de la rancœur.

C’est… de l’empathie.

— Est-ce que je suis surpris ? Oui, bien sûr. Mais c’est tout.

Il hausse brièvement les épaules, un petit sourire aux lèvres.

— Ça va paraître cliché, mais je veux seulement te savoir heureux.

Je m’esclaffe, conscient que j’en suis bien loin, à l’heure actuelle. Au contraire, je m’apitoie sur mon sort depuis des semaines, et je ne sais pas

comment m’en sortir.

— Oui, moi aussi.

— Qu’est-ce qui t’en empêche, alors ? Colton ? Moi ?

Il secoue la tête, puis il tend un bras sur le côté.

— Si tu l’aimes, va le chercher. Ne gâche pas tout.

Si seulement c’était si simple.

Notre dispute de la nuit du départ d’Avery s’impose dans mon esprit, et je suis submergé par toutes les émotions éprouvées sur le moment. La peur, le ressentiment et le désespoir.

La détresse de voir la personne que j’aime sombrer à nouveau dans un schéma qu’elle pourrait facilement surmonter.

— Tu as eu un aperçu de sa honte. Elle est bien ancrée. Peut-être même plus que je le pense. Et c’est… Je ne sais pas comment être avec quelqu’un qui refuse de prendre le contrôle de son propre bonheur. Qui est trop effrayé pour se foutre de ce que pensent les gens et prendre ce qu’il veut, sans s’inquiéter des conséquences. Et j’ai beau crever d’envie de l’aider à en arriver là, je ne peux pas cacher éternellement notre relation. J’aurais l’impression de revenir en arrière. De retourner dans le placard le temps qu’il se décide à en sortir. Et…

J’arrache quelques brins d’herbe, la frustration bouillonnant dans mes veines.

— Je ne sais pas s’il sera prêt un jour.

— J’ai l’impression qu’il est sur la bonne voie, pourtant, du peu que tu m’as raconté.

Keene s’appuie en arrière, ses paumes à plat dans la pelouse, plus détendu que je l’aurais cru possible compte tenu de notre sujet de conversation.

Je secoue la tête, toujours concentré sur le sol.

— Deux pas en avant, trois pas en arrière.

— Parfois, ceux qu’on aime ont besoin de temps pour parcourir le chemin qu’on a déjà parcouru. Ça ne veut pas dire que ça n’arrivera jamais.

Et ça ne nous empêche pas de les guider sur ce chemin.

Je n'aurais jamais cru que Keene m'encouragerait à reprendre ma relation avec Avery, et encore moins qu'il me sortirait de telles pensées philosophiques pour me pousser dans cette direction. Enfin, vu tout ce qu'il a vécu avec Aspen, il doit avoir beaucoup de recul sur l'amour qu'on peut éprouver pour une personne qui a trop peur de nous aimer en retour.

Ou, dans son cas, qui *avait* trop peur.

La présence très fréquente d'Aspen auprès de nous, ces derniers temps, me donne l'impression que cette crainte s'est dissipée. Je l'espère pour eux, en tout cas.

— Comment ça va, vous deux ? l'interrogé-je pour détourner le sujet de ma terrible vie amoureuse.

— Je le fais ramer, mais…

Un petit sourire aux lèvres, il hausse une épaule.

— On recolle les morceaux.

Dieu merci.

Lors des quelques occasions où j'ai pris des nouvelles de Keene pendant l'été, principalement parce que je me sentais coupable de coucher avec Avery, la situation n'était pas très encourageante. Mais si tout s'est amélioré, c'est peut-être la véritable raison pour laquelle il a choisi de ne plus en vouloir à celui qui a failli détruire sa relation.

— Ravi d'apprendre qu'il s'est enfin sorti les doigts du cul.

— Oui, il ne manque plus que tu en fasses de même et tout ira pour le mieux, plaisante Keene.

Il se lève et s'époussette avant de me tendre une main.

Je m'en saisis et ricane sèchement quand il m'aide à me relever.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le regard méfiant, il lève ses deux mains en signe de capitulation.

— Écoute, ne tue pas le messager, mais de mon point de vue, Avery n'est pas le seul à laisser l'avis des autres faire obstacle à son bonheur.

La vérité de sa remarque me fait l’effet d’une gifle, et je reste interdit. J’ai fait preuve d’une telle hypocrisie, sans même m’en rendre compte.

Keene me fixe d’un regard curieux, et il doit mesurer l’ampleur de ma prise de conscience.

— C’est à méditer.



OceanofPDF.com

Chapitre 31

Kaleb

Je suis courbaturé après un week-end de matchs d'entraînement, et je rêve de retrouver mon lit, et de recouvrir chaque centimètre carré de mon corps d'une trentaine de poches de glace. À défaut de connaître le vrai bonheur, j'ai hâte de me doucher, récupérer mes affaires et me barrer d'ici.

La liberté à portée de main, je nettoie mon casier quand je remarque l'absence de mon gant. Je jurerais l'avoir ramassé en quittant le terrain, mais je me trompe manifestement, puisque je ne le trouve ni dans mon casier, ni dans mon sac, ni nulle part ailleurs.

Espérant qu'un de mes coéquipiers l'a dérobé par erreur, je commence à leur poser la question. Une poignée d'entre eux s'attardent dans le vestiaire, Keene y compris, mais aucun n'a vu mon gant.

Merde, alors.

Une dernière personne en tête, je me dirige vers le bureau de l'entraîneur et toque à sa porte ouverte.

— Hey, Coach. Vous n'auriez pas vu traîner mon gant, par hasard ?

Il lève brièvement les yeux avant de reporter son attention sur son bureau.

— Il y en avait peut-être un dans l'abri des joueurs quand je suis parti, mais je ne suis sûr de rien. Le terrain est encore accessible, si tu veux aller jeter un œil.

Fait chier.

— D'accord, merci.

Avec un long soupir, je ramasse mon sac et me lance dans cette chasse au trésor. La chance semble être de mon côté, au moins, puisqu'à ma sortie du tunnel menant à l'abri des joueurs, je le trouve aussitôt sur le banc du fond.

Agacé de ma propre négligence, je m'en empare avant de faire demi-tour. Du mouvement sur le terrain attire néanmoins mon attention. Plus

précisément, un type en tenue de ville, dressé sur le monticule.

C’est quoi ce bordel ?

Je m’apprête à l’interpeller, le menacer d’appeler la sécurité ou quelque chose du genre s’il ne s’en va pas, mais il se tourne juste assez pour me permettre de discerner son profil, et je le reconnais aussitôt.

Avery.

Mon estomac se noue. Il est seul sur le monticule, un endroit où je l’ai vu tant de fois par le passé, mais cette vision me paraît désormais étrangère.

Mon instinct me dicte de fuir, de repartir sans me faire remarquer et d’oublier que je l’ai vu. Mon cerveau est d’accord, rationnellement conscient que rien de bon ne pourrait sortir d’une quelconque interaction.

Mon cœur refuse cependant de l’écouter.

Cet abruti d’organe me hurle de me remémorer les propos tenus par Keene seulement quelques jours plus tôt, me supplie de me sortir les doigts du cul et de le rejoindre.

Je m’éclaircis la gorge avant de m’obliger à parler.

— J’ai du mal à croire qu’on t’a laissé approcher à moins de cent mètres d’ici.

Son corps se crispe au son de ma voix, puis il pivote lentement vers moi.

Il a l’air en forme. Plus que quiconque devrait en avoir le droit en présence de la personne dont il a brisé le cœur en mille morceaux. Ses cheveux blonds sont peignés en arrière au niveau de son front, comme s’ils avaient été récemment coupés, et il porte le même sweat à capuche de l’équipe de base-ball de Foltyn qu’il a porté pratiquement tout l’été, associé à un jean foncé qui moule ses cuisses musclées. Je n’ai jamais rien vu de plus beau, époustouflant et déchirant à la fois.

— Kaleb. Salut.

La mâchoire serrée, je lui réponds d’un signe de tête.

Nous nous dévisageons, les trois mètres qui nous séparent me donnant l’impression d’être des milliers de kilomètres, et mon cœur se serre

douloureusement dans ma poitrine. Il me conjure d'effacer cette distance pour enfin le serrer à nouveau dans mes bras.

Mais je reste figé.

Je ne dis rien, non plus, même si je meurs d'envie de lui demander ce qu'il fout là, sur le terrain, sans personne aux alentours. Après ces semaines éprouvantes en son absence, je doute que ce soit la question qui sortirait de ma bouche. Ou peut-être ai-je peur d'être trahi par mes émotions, d'entendre ma voix se briser à chaque mot.

Manifestement circonspect, Avery me scrute avant de détourner les yeux, puis d'articuler la pire phrase d'accroche que j'aie jamais entendue.

— Comment ça va ?

Un rire incrédule m'échappe, et je secoue la tête.

Comment suis-je censé répondre à ça ?

Une partie de moi aimerait lui dire que tout va bien, rien que pour l'emmerder. Toutefois, une partie plus importante voudrait lui signaler que je suis au trente-sixième dessous à cause de lui.

Sans lui.

— Je…

Ma voix est rocailleuse, comme je le craignais, et je dois me racler une fois de plus la gorge.

— Je n'ai pas envie de parler de tout et de rien avec toi, Avery.

— Kaleb…

— Non, l'interromps-je en secouant la tête.

Je n'ai aucune intention de rester planté là, à prétendre que tout va bien et que je suis heureux, ou quoi que ce soit d'autre que brisé par sa trahison. Voilà ce qu'était son départ, une trahison, de lui-même autant que de ma part.

Il a pris sa décision, et je prends désormais la même.

Des larmes de regret et de chagrin menacent de couler, mais je les ravale avant de me retourner vers l'abri des joueurs. Mes pieds m'éloignent de lui

tandis que mon cœur me crie de revenir en arrière et de l'écouter, mais je l'ignore. La dernière fois que je me suis fié à lui, il a fini en miettes.

Je ne peux pas revivre ça. Je refuse de…

— J'ai annoncé mon homosexualité à mon père.

Je m'arrête net à cet aveu, le dos tendu, et puis je pivote sur moi-même. Il déglutit, le mouvement de sa gorge bien visible, et ses yeux bleus scintillent, posés sur moi, dans l'attente de ma réaction.

— Tu as annoncé ton homosexualité à ton père ? répété-je, ébahi.

Mon cerveau a du mal à digérer cette information.

— Il y a quelques mois.

S'il voulait mon attention, elle est toute à lui. Ça ne pouvait pas manquer, avec cette déclaration.

Malgré moi, j'effectue quelques pas dans sa direction, une approche lente et mesurée. Je lui pose ensuite une question dont je ne suis pas certain de vouloir connaître la réponse.

— Comment ça s'est passé ?

Il soupire doucement, puis un petit sourire sardonique s'épanouit sur ses lèvres.

— Comme je m'y attendais, au départ. Il m'a dit qu'il me ferait suivre par un psychologue pour régler ça, et il m'a demandé s'il s'était passé quelque chose d'*inapproprié* au camp.

Mon estomac se noue. C'est bien ce que je craignais. Ou pire, par exemple, qu'il mette Avery à la porte, qu'il le renie, ou je ne sais quoi d'autre. Rien ne m'étonnerait de la part de cet enfoiré.

Je me mords la lèvre inférieure, une sensation de vide dans le cœur.

— Je suis désolé.

— Ne le sois pas. Ça devait arriver.

Avec un ricanement étouffé, il secoue la tête.

— Crois-le ou non, mais il s'est… excusé.

Ça, je ne m’y attendais pas. Ça doit se lire sur mon visage, puisqu’Avery s’esclaffe doucement.

— Oui, je devais faire la même tête quand c’est arrivé. Mais il s’est excusé, et… je ne sais pas. J’ai l’impression que c’était sincère. Je crois qu’il a fallu que je m’effondre et que je lui hurle dessus pour qu’il comprenne enfin l’impact de ses mots sur moi, tu vois ?

L’espoir dans sa voix me réchauffe le cœur et remplit, ne serait-ce qu’un peu, ce vide dans ma poitrine. En dépit des preuves fournies par son père dans le passé, je me surprends à espérer, moi aussi. Peut-être une graine de conscience a-t-elle réellement germé en lui. Il y a une chance qu’elle fleurisse.

Pour le bien d’Avery, je l’espère sincèrement.

— Bien. Tu le mérites. T’écouter était le moins qu’il puisse faire après tout le mal qu’il t’a fait.

Il soutient mon regard l’espace de quelques battements de cœur, le sien troublé par les non-dits, avant de baisser les yeux au sol.

— Oui, eh bien, il n’y avait pas que lui. Je suis tout aussi responsable de ma propre souffrance.

Il enfouit ses mains dans ses poches et donne un coup de pied dans le caoutchouc.

— Tu peux sûrement ajouter ça à la liste infinie des choses sur lesquelles tu avais raison.

Un nœud d’émotions se forme dans ma gorge, mais je le ravale.

— Je n’avais pas envie d’avoir raison là-dessus.

— Tu n’avais pas tort pour autant.

Un silence étouffant pèse entre nous, son aveu comme un nuage noir au-dessus de nos têtes.

Je devrais m’en aller, j’en ai conscience. Néanmoins, ici, si près de lui, je suis incapable de me mouvoir.

Je reprends donc la parole.

— Alors, euh… bafouillé-je avant de déglutir. Puisque tu es là, je suppose qu'ils t'ont vraiment permis de revenir ?

C'est la raison pour laquelle il est parti plus tôt du camp, je le sais, son père ne l'aurait pas sorti de là comme ça s'il existait le moindre risque qu'il n'ait pas accompli sa mission, mais je ne l'ai pas vu une seule fois sur le campus depuis le début du semestre d'automne. Et croyez-moi, je le cherchais.

Malgré moi. Tout le temps.

— Oui, confirme-t-il avec un sourire penaud. Mais je n'ai pas accepté leur proposition.

— Quoi ?

— Le doyen m'a proposé une réintégration à Foltyn, je l'ai remercié d'avoir réétudié mon dossier, puis j'ai refusé.

Mes yeux manquent sortir de leurs orbites.

— *Pourquoi ?*

Cette réintégration, c'est exactement ce qu'il souhaitait. C'est la raison pour laquelle il est venu à Alpine Ridge, et il la *refuse ?* Si je ne le connaissais pas mieux que ça, je pourrais croire qu'il a succombé à une maladie lui ayant fait perdre tout sens commun.

Toutefois, son expression me dit qu'il a pris cette décision en tout état de cause.

— Tu dois me penser fou, mais… je ne pouvais pas accepter une énième solution de facilité.

— Qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

— Je ne sais pas trop encore, mais j'ai quelques options. Bien que ça importe peu, maintenant.

Je cligne des yeux, toujours sous le choc.

— Bien sûr que si, Avery. Il s'agit de ton futur, enfin. Rien ne devrait compter plus que ça.

Comment peut-il se montrer si désinvolte sur ce sujet ?

Cependant, lorsque je le dévisage réellement, je comprends qu'il est tout simplement serein.

Sa voix me sort soudain de mes pensées.

— Tu sais, je croyais la même chose, avant. Je croyais que ma priorité devait être d'obtenir mon diplôme à temps, de rendre fier mon père, et toutes ces conneries. J'étais atrocement malheureux, mais c'était la seule vie que je connaissais. Et puis je me suis retrouvé dans un camp de vacances, en compagnie de la seule personne qui me coupait de tout ça.

Ma peau s'échauffe, tant à cause de ses mots que de son regard plongé au plus profond de mon âme. Il s'approche lentement de moi, la distance entre nous réduite à quelques dizaines de centimètres à peine.

— Le plus drôle, dans tout ça, c'est que, entre les ampoules, les coups de soleil et les activités en extérieur avec notre groupe de petits monstres, je me suis rendu compte qu'il y a bien plus important dans la vie que ce qui m'avait amené jusqu'à ce camp. M'autoriser à me délivrer de la honte qui me contrôlait, par exemple. C'est toi qui m'as donné ça.

— Tu as fourni les efforts…

— Mais tu m'as donné la force d'essayer. Les moyens d'y parvenir. Tu as muselé les hurlements assourdissants, appris à repousser l'obscurité et enfin laisser entrer la lumière.

Il marque une pause et s'humecte les lèvres avant de jeter un coup d'œil au stade.

— Même si mon objectif de départ était de réintégrer Foltyn, ça n'en vaut plus la peine. Ce n'est pas important, et ce n'est plus ce que je veux.

Abasourdi, je laisse échapper un rire incrédule.

— Que fais-tu ici, alors ? Si ça n'a plus la moindre importance, pourquoi revenir ? Pourquoi me raconter tout ça…

— Parce que je t'aime.

Ces mots se fichent directement dans mon cœur et le ressuscitent, lui injectent un nouveau souffle et répandent une chaleur nouvelle dans le reste de mon corps.

Ma tête, en revanche, n’est pas vraiment convaincue.

— Avery…

— Non, écoute-moi, murmure-t-il.

Une supplique dans le regard, il lève une main pour la glisser dans ma nuque et la refermer sur l’arrière de mon crâne. Un frisson me parcourt au contact de sa peau, une sensation que je n’ai pas éprouvée depuis ce qui me paraît une éternité.

— J’ai commis beaucoup d’erreurs, j’en ai conscience. Et, franchement, je sais que j’en commettrai d’autres. Je ne peux pas te promettre la perfection ; je dois encore travailler sur moi-même. Il m’arrivera de retomber dans mes vieux travers, ou d’être rongé par la honte, et ça ne sera pas facile à voir. Mais jamais de la vie je ne tournerai le dos à la personne que tu m’as aidé à devenir ; la personne que tu as toujours vue en moi.

Un sourire triste aux lèvres, il me dévore du regard.

— Je suis tellement amoureux de toi, Kaleb. Je te donnerai tout, chaque partie honteuse et imparfaite de moi, et je ne peux qu’espérer que ça vaut quelque chose à tes yeux.

Si je croyais mon cœur réchauffé auparavant, ça n’a rien à voir avec la sensation qui se propage désormais en moi. Je l’entends mettre son cœur et son âme à nu, me donner toutes les pièces qui le composent, chaque défaut et erreur future, et mon corps entier se consume.

D’espoir.

D’amour.

Je suis fou amoureux de ce mec, même si c’est arrivé malgré moi. J’ai beau savoir que cette relation ne sera pas simple, il n’existe personne que je préférerais guider dans les moments les plus difficiles.

Je le dévore du regard, mémorisant chaque trait et tache de rousseur sur son visage bronzé, tandis qu’il attend très patiemment ma réponse. Celle que je connais depuis le départ, même si j’ai lutté contre.

Mais je ne veux plus me battre, si ce n’est pour nous.

— Ne me fais pas le regretter.

C’est une supplique, brisée par les éclats tranchants de notre passé, et à peine reconnaissable à mes propres oreilles. Avery l’entend parfaitement, néanmoins, ses yeux bleus scintillant.

— Jamais, promet-il.

Sa bouche s’empare alors de la mienne, dérobant mon souffle et mes pensées autant que mon cœur. Il me possède et s’offre à moi en retour, conscient qu’aucun de nous n’est désireux de faire obstacle à ce qu’est devenue cette chose entre nous. À ce que *notre relation* peut devenir.

Telle est la différence entre ce baiser et tous les autres.

C’est à la fois un renouveau et un adieu.

C’est une page que nous tournons, prêts à entamer un tout nouveau chapitre. Un nouveau départ qui n’efface pas la douleur, la honte et la peine, mais qui s’en sert plutôt pour construire la suite de notre histoire, la rendre encore meilleure. Je m’abandonne à la sensation de ses doigts dans mes cheveux et de ma langue sur ses lèvres, impatient de découvrir ce que nous réserve le futur.

Nous nous séparons bien trop tôt à mon goût, nos poitrines se soulevant au rythme endiablé de nos cœurs, et je colle mon front contre le sien.

J’ai la tête dans les nuages et les émotions qui débordent tandis que son souffle caresse mes lèvres, une euphorie telle que je n’en ai jamais connu.

Ce que j’éprouve pour lui n’arrive pas tous les jours.

— Je t’aime, bébé, murmuré-je.

Ces mots dont j’étais auparavant terrifié me paraissent désormais naturels.

— Et je n’exigerai jamais de toi la perfection. Je souhaite seulement être celui vers qui tu te tournes dans les épreuves.

— Tu l’es déjà. Tu l’es depuis le début.

Incapable de m’en empêcher, je l’attire à moi pour un nouveau baiser ardent. Mes mains plongent dans les mèches dorées à l’arrière de son crâne et ma bouche fusionne avec la sienne. Je voudrais vivre dans cet instant pour l’éternité.

C’est malheureusement impossible, puisqu’un toussotement exagéré retentit non loin de nous, suivi d’une voix tonitruante.

— Je ne voudrais pas vous interrompre, mais je dois fermer et m’en aller.

Coach.

Je me fige aussitôt. Il savait que je venais chercher mon gant, et il est sûrement venu vérifier si je l’avais trouvé. Et comme un idiot, j’ai tout oublié à la seconde où mes yeux se sont posés sur Avery.

Merde, comment ai-je pu faire preuve d’une telle stupidité ?

Mon estomac se noue, et je crains la réaction d’Avery à cette indiscrétion. Néanmoins, au lieu de s’éloigner d’un bond ou même de se figer comme moi, Avery dépose un léger baiser sur mes lèvres avant de reculer lentement.

Son attention se reporte sur un point derrière mon épaule, et il se racle doucement la gorge avant de prendre la parole.

— Ouaip, pas de problème. On s’apprêtait à partir.

Je me mordille la lèvre inférieure et me retourne vers l’entraîneur qui nous dévisage tous les deux, son expression impassible. Soit il est doté d’un sang-froid à toute épreuve, soit je suis suffisamment délirant pour nous croire tirés d’affaire.

Jusqu’à ce qu’il brise mes espoirs.

— Je vais m’occuper de ça, puisque tu sembles t’être laissé distraire, annonce-t-il en levant mon gant. Passez une bonne soirée, les garçons.

J’acquiesce malgré une quinte de toux.

— Oui. Merci, Coach.

Après cette rencontre gênante, Avery et moi nous éclipsons afin de laisser l’entraîneur verrouiller l’accès au stade. Mon esprit tourne à mille à l’heure, et mes pensées se transforment en tourbillon incontrôlable le temps de rejoindre le parking. Même quand Avery me prend la main pour me guider vers ma voiture, je reste accablé par l’inquiétude et la culpabilité d’être la raison pour laquelle nous avons été surpris ainsi.

Ce n’est certainement pas le nouveau départ que j’avais envisagé, et je sais que cela se lit sur mon visage lorsqu’Avery pivote devant moi pour s’adosser à la portière côté passager.

— Je suis désolé, déclaré-je hâtivement. J’aurais dû me montrer plus prudent.

— Ce n’est pas grave, je m’en fiche.

Il secoue la tête, un petit sourire aux lèvres.

— Et puis, je l’avais déjà dit à Coach.

Il lui avait dit ?

— Le coach sait que je suis gay, explique calmement Avery sans me laisser l’occasion de l’interroger.

Évidemment, cette annonce me laisse momentanément bouche bée.

— De… Depuis quand ? bafouillé-je.

— Eh bien, j’ai fait une tournée d’excuses auprès de…

Il soupire longuement avant de s’esclaffer.

— À peu près tout le monde ? Le bureau de l’entraîneur était mon dernier arrêt avant de venir te voir, et c’est plus ou moins sorti tout seul.

— Comme toi du placard, tu veux dire ?

— Je devais lui donner une raison de m’aider à te parler.

Les cheveux se dressent dans ma nuque et je plisse les yeux, soupçonneux, ce qui lui tire un éclat de rire.

— Quoi ? Tu croyais que je m’étais faufilé là-bas de mon plein gré ?

Euh, oui ?

— Ne fais pas comme si tu n’étais jamais entré nulle part par effraction, répliqué-je. On sait tous les deux que c’est faux.

— J’ai tout fait dans les règles, cette fois-ci, Monsieur Parfait. Le coach m’a donné son autorisation et m’a laissé entrer dans le stade. Plus important encore, il *t’a* donné une raison de revenir sur le terrain après le départ des autres.

Eh bah merde, alors.

— C’était un guet-apens.

Il hoche la tête.

— Coach était ravi de me donner un coup de main, ne serait-ce que dans l’espoir que ça te permette de te sortir les doigts du cul et de jouer au base-ball comme il t’en sait capable.

— Ce n’étaient que des matchs d’entraînement, protesté-je.

— Oui, mais c’est avec lui qu’il faut voir ça.

Je lève les yeux au ciel, mais Avery empoigne le devant de mon tee-shirt pour m’attirer contre lui. Ses lèvres se posent de nouveau sur les miennes, ce baiser plus dévorant que le précédent, et le reste du monde s’évanouit.

Il ne reste plus que nous.

— Tu veux venir chez moi ? soufflé-je avant de tirer sur son sweat à capuche. On doit rattraper le temps perdu.

Il fredonne, un petit sourire aux lèvres.

— Ça me fait très envie, crois-moi. Mais il me reste quelque chose à régler, avant.

Son attention se porte derrière moi, et je fronce les sourcils. Perdu, je suis son regard et découvre Keene en chemin vers l’Impala d’Aspen.

Une certaine fierté me réchauffe le cœur.

— Tu veux que je t’accompagne ?

— Nan. J’ai besoin de faire ça seul.

Il sourit en coin avant de me voler un autre baiser.

— Envoie-moi ton adresse. Je te rejoins dès que j’ai fini.



OceanofPDF.com

Chapitre 32

Avery

L’interception d’une voiture en mouvement est loin d’être la chose la plus stupide que j’aie jamais faite et, étant donné que l’homme au volant me déteste de tout son être, c’est également loin d’être la plus maligne. Et pourtant, me voilà en train de bondir devant l’Impala de 1967 d’Aspen comme un chat avec encore huit vies devant lui.

— Attends, attends, attends ! l’interpellé-je avant que le véhicule quitte le parking.

Aspen freine brusquement et son pare-chocs se retrouve à quelques centimètres à peine de mes genoux ; je pose les mains sur le capot pour garder l’équilibre. Son choc se transforme rapidement en rage lorsqu’il prend conscience de *qui* il a failli écraser, et il abat sa paume sur le klaxon.

Je grimace sans bouger, et il baisse sa vitre pour me hurler dessus par-delà le bruit assourdissant.

— Dégage !

Je reste immobile.

Je le dévisage à travers le pare-brise jusqu’à ce qu’il relâche enfin le klaxon. C’est seulement à cet instant que je parviens à lui exprimer calmement mon intention.

— J’ai besoin de vous parler.

— Tu…

Aspen s’interrompt, puis il lâche un rire étouffé avant de tendre un bras.

— J’ai besoin que tu te barres d’ici avant que je te roule dessus.

— Pen, détends-toi, intervient Keene depuis le siège passager.

Aspen lui jette un coup d’œil, son expression laissant penser qu’il préférerait se jeter d’un pont, mais je profite de sa distraction pour insister.

— Je sais que tu n’as aucune envie de me voir, et je n’ai aucun droit de vous demander quoi que ce soit, mais j’apprécierais vivement que vous m’accordiez quelques minutes de votre temps. Cinq, dix au maximum.

— Je ne vais rien t’accorder du tout, si ce n’est de te rouler dessus si tu…

— Tu veux bien le laisser parler ? s’enquiert Keene, manifestement exaspéré.

— Bébé, tu ne peux pas vraiment envisager ça, quand même. Après ce qu’il a fait ?

Le regard de Keene navigue entre Aspen et moi.

— Gare-toi, demande-t-il.

Aspen fronce les sourcils.

— Kee…

Keene ne le laisse pas finir sa phrase avant de détacher sa ceinture et d’ouvrir sa portière. Il la laisse se refermer derrière lui, puis il fait signe à Aspen, toujours assis derrière son volant.

— Soit tu te gares et tu nous rejoins, soit tu rentres et je fais ça sans toi.

La rage est un bien piètre mot pour décrire l’émotion gravée sur le visage d’Aspen, mais il capitule et effectue une marche arrière.

Keene me guide vers le stade et s’installe sur l’un des bancs à proximité de l’entrée, son expression méfiante lorsque je prends place à l’autre bout.

J’exsude la nervosité et, même s’il s’en rend compte, il ne laisse rien transparaître. Il se contente de me dévisager en silence en attendant l’arrivée d’Aspen.

Ce dernier commence à m’agresser verbalement dès qu’il se trouve à portée de voix.

— Qu’est-ce que tu fous ici ?

Je reporte mon attention sur lui. Il traverse le parking à grands pas afin de venir se poster à côté de Keene. Il me fusille du regard, le fiel évident dans sa voix.

— De ce que j’en sais, tu n’es plus étudiant ici. Tu sais, depuis que tu as été renvoyé pour t’être comporté comme un gros connard.

Keene grimace.

— Ce qu’il veut dire, je crois, c’est qu’on est surpris de te voir.

— Non, je suis à peu près sûr d’avoir été clair, rétorque Aspen sans me quitter des yeux.

Merde, ça ne commence pas très bien.

Conscient de disposer d’un temps très limité, je m’efforce de trouver par où commencer. J’ai improvisé toutes mes excuses jusqu’ici, persuadé qu’il valait mieux parler avec le cœur ou quelque chose du genre. Même avec Kaleb, je n’avais pas la moindre idée de ce que j’allais dire, et c’était pourtant lui qui me rendait le plus nerveux, et de loin.

Cependant, devant ces deux-là, je prends conscience que *cette* conversation est la plus importante de toutes. Non seulement parce que je crains que Kaleb change d’avis si elle ne se déroule pas comme je l’espère, mais surtout parce que mon comportement passé n’avait rien à voir avec eux personnellement, et je n’ai aucune envie qu’ils croient le contraire.

Je suis entièrement responsable.

Je me mords l’intérieur de la joue, puis je me tourne vers Keene et prononce la phrase la plus stupide avec laquelle entamer cette discussion.

— Je t’ai envoyé un message. En juillet.

Il lance un bref regard à Aspen.

— Oui, je l’ai reçu.

Merde.

Lors de ces premiers jours après mon départ du camp, tourmenté, je m’étais installé dans mon lit et avais écrit un message incroyablement long à Keene ; à la fois une excuse et une explication. Ne vous méprenez pas, je ne m’attendais pas à obtenir son pardon grâce à un simple message, mais je ne m’attendais pas vraiment à ce qu’il m’ignore si délibérément non plus.

Enfin, n’était-ce pas exactement ce que je méritais ?

— D’accord, super. Euh, eh bien, je voulais vraiment réitérer mes excuses pour ce qui s’est passé au printemps dernier. Ce que j’ai fait, révéler publiquement votre relation comme ça, c’était mal. Tordu. Il n’y a aucun doute là-dessus, et je voulais vous assurer que j’en ai conscience.

Je dévisage tour à tour Keene et Aspen, leurs expressions toutefois indéchiffrables.

— Je n’ai aucune excuse, et je ne vais pas minimiser mes actes ou tenter de vous donner une raison à mon comportement. Mais je voulais vous affirmer que je ne suis plus cette personne.

Ils restent tous deux muets pendant un long moment après la fin de mon monologue, ou tout du moins en ai-je l’impression. C’est Aspen qui brise le silence, son regard saphir rivé sur moi et son ton étrangement neutre.

— Ce que je comprends, c’est que tu veux nous faire croire que tu as changé après t’être comporté comme un vrai salaud pendant presque toute une année ?

— Pen…

— Non, Kee, l’interrompt Aspen avec un bref regard à Keene. C’est à cause de lui que tout est parti en couille, non ? C’est à cause de lui qu’on a vécu un enfer cet été. C’est à cause de lui que j’ai failli te perdre.

— C’était peut-être le catalyseur, mais…

— N’importe quoi, marmonne Aspen.

Keene lui jette toutefois un regard noir.

— Vraiment ? Corrige-moi si je me trompe, mais il ne me semble pas qu’Avery t’ait gardé captif jusqu’à ce que tu quittes l’État pour plusieurs semaines. Sans un mot.

En dépit du ton très calme de Keene, Aspen grimace, et je comprends avoir loupé tout un chapitre sur les conséquences de mes actes. Il est néanmoins évident que tout ne repose pas uniquement sur moi, ce que Keene me prouve bien vite.

— Notre rupture, au printemps dernier, était tout autant notre faute que la sienne.

Cette information m’apaise quelque peu, même si c’est vraiment minime et de très courte durée, puisque Keene reporte son attention sur moi.

— Mais tu as raison sur une chose : ce que tu as fait, c’était tordu.

Je me mords de nouveau l’intérieur de la joue et, alors que je soutiens le regard acajou de Keene, un regret intense se répand dans ma poitrine, aussi palpable qu’une enclume m’écrasant les côtes.

J’ai beau sincèrement vouloir assumer la responsabilité de mes actes, je commence à en avoir marre d’entendre cette phrase dans la bouche de tout le monde. Dans la mienne, aussi.

— Je ne pourrai jamais exprimer à quel point je suis désolé, articulé-je d’une voix étranglée. Je t’ai peut-être expliqué les raisons de mon comportement cet été, dans mon message, mais je me rends compte que ce sont seulement des excuses pour l’erreur la plus méprisable et lâche que j’aie jamais commise.

Ils ne répondent rien, leurs deux regards rivés sur moi. Celui d’Aspen est toujours aussi critique, brûlant de rage et d’indignation, tandis que celui de Keene s’est adouci, désormais plus curieux et pensif que méfiant.

— D’où provient cette prise de conscience ? finit-il par demander.

Des semaines passées dans la forêt, à tomber amoureux d’une personne dont je veux être digne.

— J’ai beaucoup travaillé sur moi-même, cet été, expliqué-je plutôt.

Leur raconter en détail ma relation estivale clandestine avec Kaleb prendrait bien trop de temps.

— Comme je l’ai dit, je ne suis plus cette personne qui a révélé publiquement votre relation, ou qui vous a craché toutes ces remarques horribles au visage l’année dernière. Enfin, je ne veux vraiment plus l’être. Je ne savais pas comment vous le prouver, mais je voulais commencer par assumer la responsabilité de mes actes et vous présenter mes excuses. De vive voix.

Un nouveau silence insupportable plane, presque palpable, mais je me retiens de le briser et supporte l’inconfort de ce moment.

Dieu sait que je leur ai fait endurer bien pire.

— Tu as changé, finit par confirmer mon ancien coéquipier.

Quand je relève les yeux, il me dévisage d'un air intrigué. Le souffle incrédule d'Aspen coupe toutefois bien vite cet instant.

— Kee, tu ne peux pas sincèrement croire…

— Si, en fait, l'interrompt Keene d'un ton étonnamment sec. Tu penses être le seul à pouvoir te remettre en question et en ressortir avec une autre perspective ?

— Non, mais…

Le regard noir de Keene l'arrête net.

— Si tu mérites d'être pardonné, tu ne crois pas que lui aussi ?

— Je ne le mérite pas, interviens-je avant de les observer. Après vous avoir malmenés comme je l'ai fait, je ne mérite absolument pas votre pardon. Je ne vous le demande pas. Mais si vous êtes disposés à me l'offrir, alors je m'en montrerai digne.

En toute franchise, ce n'est que le premier pas avant de nombreux autres pour me racheter, et j'en ai parfaitement conscience. Aucune excuse ne pourra retirer ce que j'ai fait, et rien ne pourra leur rendre le temps qu'ils ont perdu par ma faute.

Je ne le sais que trop bien.

— Je suis simplement ravi de ne pas avoir tout gâché entre vous, murmuré-je, accablé par la culpabilité. C'est rare de trouver quelqu'un avec qui on peut être soi-même. Quelqu'un à qui on peut tout confier, y compris son cœur. C'est ce qui me tourmente le plus, de savoir que j'aurais pu vous coûter ça.

La tête inclinée, Keene me scrute longuement, et il me sourit doucement.

— Il t'a complètement retourné, hein ?

Aspen jette un coup d'œil à son petit ami, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que tu…

— Pas maintenant, bébé.

D’un geste, Keene indique à Aspen de se taire. Le regard glacial de ce dernier s’embrase, bien que je ne sache dire si c’est de colère ou d’une émotion plus… sensuelle.

Keene ne le remarque toutefois pas. Il m’observe toujours, dans l’attente de ma réponse.

Si je me demandais si Kaleb lui avait parlé de nous ou non, je n’ai plus le moindre doute. Et, sincèrement, je me fiche totalement que Keene, ou n’importe qui d’autre, soit au courant.

Seul Kaleb m’importe, le reste n’est qu’accessoire.

Un sourire niais aux lèvres, je baisse les yeux sur mes pieds et j’acquiesce.

— Oui, il m’a complètement bouleversé. De la meilleure façon qui soit.

— Alors, qu’est-ce que tu fous ici, avec nous ?

Il me faut quelques secondes pour bien comprendre sa question, son sous-entendu éclairci par son petit sourire malicieux. Quand ses yeux s’illuminent, son allusion pourrait tout aussi bien clignoter en lettres néon.

Va chercher ton homme.

Je souris à mon tour, puis je me lève du banc, prêt à obtempérer. Cependant, avant de m’en aller, je m’arrête pour exprimer une dernière chose.

— Merci.

Il hoche légèrement la tête, un sourcil haussé en défi.

— Ne gâche pas tout.

Plus jamais. Jamais de la vie.

— J’ai raté un épisode ? marmonne Aspen alors que je m’éloigne pour rejoindre ma voiture.

Le petit rire de Keene me parvient avant sa réponse.

— Oui, mais ce n’est pas à moi de t’en parler.

Ses mots me réchauffent le cœur, même s’ils ne m’étaient pas destinés. Ils sont la preuve d’une empathie à mon égard que je n’ai pas mérité.

Je me suis montré cruel et haineux envers eux, la pire ordure qui soit, et la majorité des gens n’hésiteraient pas à me rendre la monnaie de ma pièce. Ils profiteraient de cette information pour combattre le feu par le feu, qu’importe ce qu’il détruit sur son passage.

Keene, en revanche, garde ce secret et le protège.

Si ce n’est pas une preuve de pardon, je ne sais pas ce que c’est.



OceanofPDF.com

Chapitre 33

Kaleb

Un coup est toqué à la porte de mon appartement et je bondis de mon canapé, ce qui marque la fin de cette heure passée à passer d'un titre Netflix à l'autre dans l'attente de l'arrivée d'Avery. Je déverrouille la porte et l'ouvre bien plus brusquement que nécessaire. S'il s'agissait de n'importe qui d'autre, de l'autre côté du battant, je serais sûrement gêné par ma propre impatience.

Cependant, mon cœur se désagrège à la seconde où je discerne le sourire radieux d'Avery.

— Salut, soufflé-je.

Si possible, son sourire redouble d'éclat, puis il franchit le seuil et glisse une main dans ma nuque.

— Salut à toi aussi, murmure-t-il.

Je ne sais pas vraiment qui s'élance en premier, mais cela ne m'importe plus quand nos lèvres se heurtent avant tant d'élan que je manque perdre l'équilibre. Mes mains se nouent aussitôt dans le bas de son dos pour me permettre de rester debout, puis j'en profite pour l'attirer contre moi et approfondir notre baiser. Il ne m'en faut pas plus pour éclipser toute l'inquiétude, la tension et la peine de ces derniers mois.

Toutes ces émotions sont effacées par la douceur de ses lèvres sur les miennes.

— Comment ça s'est passé ? l'interrogé-je entre deux baisers. Tu as mis plus longtemps que ce que je pensais.

— Aspen a failli me renverser avec sa voiture, pour commencer.

— *Quoi ?*

Je m'écarte afin de le jauger rapidement de la tête aux pieds, à la rechercher de la moindre blessure. Avery n'attend toutefois pas très

longtemps avant de s’emparer de nouveau de ma bouche.

— J’ai dit *failli*, marmonne-t-il contre mes lèvres.

— Mais…

— Tu veux vraiment parler de ça maintenant ?

Il se décale et dépose un chemin de baisers le long de ma mâchoire.

— Si je me souviens bien, chuchote-t-il entre chaque baiser, tu parlais de rattraper le temps perdu.

Oui, il n’a pas tort. C’est pour cette raison que je capitule sans hésiter.

— D’accord, tu me raconteras après.

Cette fois-ci, c’est moi qui le rapproche pour en demander plus.

Nos lèvres toujours fusionnées, j’empoigne le devant du haut d’Avery pour nous guider à l’aveugle dans mon appartement. Nous semons nos vêtements tout du long, nous déshabillant complètement sur le chemin de ma chambre.

Après avoir lutté contre la poignée de ma porte, je le traîne dans la pièce et romps notre baiser en le poussant sur le lit. Il atterrit sur le dos et rebondit sur le matelas dans un petit rire, mais celui-ci meurt bien vite lorsque je m’agenouille entre ses cuisses et recouvre son corps du mien.

J’insinue une main entre nous et la referme sur son sexe, puis je masse le nerf sensible sous son gland du talon de ma paume, une zone particulièrement érogène chez lui, comme j’ai pu l’apprendre.

— Bordel, Kaleb, gémit-il contre ma bouche.

Je fais coulisser mon poing sur son érection tout en léchant la jonction de ses lèvres. Il s’ouvre aussitôt à moi, et je plonge ma langue dans sa bouche pour l’embrasser avec ardeur. Je le dévore sans retenue.

Il se cambre déjà sous mes caresses, à la recherche d’une friction supplémentaire, tandis que je le masturbe lentement, avant de taquiner son gland et de le flatter de la paume. Un gémissement torturé lui échappe, et il secoue la tête.

— En moi, Kaleb. Je t’en prie, ne m’oblige pas à te supplier.

À l’exception de ces trois petits mots de tout à l’heure, c’est sûrement la plus belle chose que j’aie entendue de la journée. J’ai beau adorer le tourmenter, je n’ai pas vraiment la patience pour ça, à l’heure actuelle. En fait, si je ne le pénètre pas dans les vingt prochaines secondes, je risque bien de perdre la tête.

— Je vais garder ça pour le deuxième round, m’esclaffé-je.

Avec un baiser sur sa mâchoire, je le repousse sur le lit et m’empare du lubrifiant dans ma table de chevet, puis je recouvre rapidement mon membre du liquide. Mon cœur bat la chamade contre mes côtes quand je me replace entre ses cuisses et effleure son orifice de mon gland.

Je m’appuie contre lui jusqu’à ce que l’anneau de muscles cède, me permettant de m’insérer en lui. Son cul palpite et se contracte sur ma queue, le temps qu’il s’habitue à cette intrusion, et je pourrais jurer que rien n’a jamais été si bon. Je doute que quoi que ce soit puisse surpasser cette sensation.

— Tu m’as manqué, putain, grondé-je contre ses lèvres avant de lui voler un autre baiser. Tu m’as tellement manqué, bébé.

Il gémit dans ma bouche lorsque j’accélère le rythme, mes hanches claquant contre ses fesses. Nos corps ondulent l’un contre l’autre, notre cadence régulière, en quête d’une euphorie que seul l’autre peut nous procurer, jusqu’à ce que ce ne soit plus suffisant. Ça ne sera jamais suffisant.

Je veux le posséder de toutes les façons possibles, et qu’il en fasse de même avec moi.

Je me redresse sur mes talons et, les mains serrées sur les hanches d’Avery, je l’entraîne avec moi pour l’installer à califourchon sur mes genoux, mon érection toujours profondément fichée en lui. Presque trop profondément, si j’en crois les contractions de son cul.

— Bordel, geint-il.

Son front retombe contre le mien tandis qu’il s’adapte

Je lui accorde une seconde et l’embrasse avec tendresse.

— Les pieds sur le matelas, bébé, ordonné-je ensuite à voix basse. De chaque côté de moi.

Il se recule, visiblement confus, mais il obtempère quand même et plante ses pieds de part et d'autre de mes jambes.

— On dirait qu'il te suffit d'avoir ma queue en toi pour m'écouter, plaisanté-je, aussi espiègle que provocateur. Pose une main derrière toi et appuie une partie de ton poids dessus.

Toujours manifestement hésitant, il suit mes instructions et reporte son poids vers l'arrière jusqu'à poser une main sur le lit.

— Parfait, bébé. C'est exactement ça, le complimenté-je.

J'adore déjà cette nouvelle position. Je garde ma prise sur ses hanches, soutenant la majorité de son poids avec mes cuisses. Maintenant qu'il est exactement où je le veux, je donne un coup de reins calculé. Il écarquille les yeux, puis un long gémissement lui échappe.

— Oh, mon Dieu, halète-t-il quand je le pénètre une fois de plus. Continue comme ça.

Je n'ai aucune intention de m'arrêter. Pas tant que nous ne sommes pas tous les deux essoufflés, inertes et couverts de sperme. Merde, même alors, je trouverai sûrement une solution pour ressusciter ma queue après avoir rempli son cul de ma jouissance.

Je ne vais pas tenir longtemps, comme m'en alertent les vives contractions dans mon bas-ventre. Lui non plus, si je me fie à ses grognements et gémissements.

Je voulais prendre mon temps, savourer le moment. Je voulais que ce soit différent de tous nos ébats passés. Je voulais lui faire sentir l'ampleur de mon amour à travers ma vénération de son corps.

Douloureusement lente. Une adoration indolente.

Mais ce plan est tombé à l'eau.

Bien vite, Avery se sert de sa main posée sur le matelas pour faire levier et répondre à mes va-et-vient, son autre main sur ma gorge pour garder l'équilibre. Il trouve rapidement son rythme, me chevauchant et s'empalant sur ma queue autant que je le baise à chaque impitoyable coup de reins.

Je prends soudain conscience que *c'est* différent de tous nos ébats passés.

Ça n'a jamais été une union de nos âmes, qui fusionnent pour n'être plus qu'une.

— Tu es tellement parfait, Aves. Tellement mien.

Je continue de l'encourager ainsi, fasciné par ses balancements enthousiastes sur mon sexe. Le sien est piégé entre nous, perlant sur nos ventres au rythme de cette danse sensuelle, des ondoiements de nos hanches et de notre quête d'orgasme. Nous nous servons l'un de l'autre, prenons chacun tout ce que nous pouvons. Nous cherchons ce que seul l'autre peut nous procurer.

— Bordel de merde, gronde-t-il avant de renverser sa tête en arrière. J'y suis déjà presque.

— Bien, pantelé-je. Jouis.

Je me redresse et en profite pour lécher sa peau, de sa clavicule à sa gorge.

— J'adore quand ton cul se contracte sur moi, bébé. Laisse-moi le sentir. Fais-moi basculer avec toi.

Cette simple idée me propulse au bord de la jouissance.

Le regard d'Avery s'assombrit, ses iris bleus teintés d'indigo, et sa main quitte mon cou. Il la glisse entre nous pour empoigner son érection et se branler vivement, sa main presque floue sur son membre.

C'est ça, bébé.

Encouragé par sa frénésie, je me cale sur sa cadence et le pistonne aussi vite que je peux. L'extase se rapproche à chaque fois que ma queue se fiche profondément en lui.

C'est un retour à la maison, la découverte d'une pièce de puzzle manquante.

Tout est tellement parfait que je doute de la réalité de cet instant.

Néanmoins, quand son regard se plonge dans le mien, je prends conscience que ça importe peu. Si c'est un rêve, alors je ne veux jamais me réveiller.

— Kaleb, je…

Il n’a pas le temps de finir sa phrase avant de succomber à l’orgasme. Du sperme se déverse de son sexe pour peindre nos deux ventres.

— Putain, j’adore te voir exploser pour moi, râlé-je sans cesser de le baiser. J’adore te sentir me comprimer comme ça.

Je raffermis ma prise sur ses hanches, puis je perds le contrôle, le pénétrant sans relâche pour atteindre mon propre orgasme. Mon instinct prend le dessus. Mon corps se rapproche toujours plus du sommet jusqu’à me faire basculer dans le vide.

Comme en apesanteur, je donne un dernier coup de reins avant d’être propulsé au septième ciel. Le corps tremblant, je jouis au plus profond d’Avery, enfoui jusqu’à la garde dans son cul, qui se contracte et palpite sur moi avec son propre orgasme.

— Bordel de merde.

Satisfait et haletant, je noue mes bras dans son dos et l’attire tout contre mon torse, supportant de nouveau son poids entier. Sa main va et vient le long de ma colonne, ses doigts effleurant chaque vertèbre tandis que nous nous efforçons de reprendre notre souffle.

Je me blottis contre le creux de son cou, mon front posé sur son pouls tumultueux, et je m’enfonce progressivement dans un état de conscience altéré, complètement captivé par cet homme qui m’étreint.

Rien d’autre n’a d’importance.

Il nous faudra toutefois bien bouger, à un moment donné, puisque mes genoux commencent à se faire douloureux, et mon sexe flétrissant glisse doucement hors de lui. Toujours avide de son contact, je choisis la meilleure option à laquelle je peux penser et me retire de son corps avant de nous laisser retomber en tas indistinct sur le matelas.

Avery pouffe de rire lorsque je retombe à moitié sur lui, son corps vibrant contre le mien.

— On est toujours couverts de sperme. Tu t’en rends compte, non ?

Oui, mais je n’en ai rien à faire.

— C’est censé me dissuader de te câliner ? m’enquiers-je avec un petit coup d’œil vers lui.

— Apparemment pas, rit-il.

Quoi qu’il en soit, je roule sur le côté, mais seulement pour récupérer mon caleçon par terre et nous essuyer avec. *Tu es content, maintenant*, lui demandé-je ensuite d’un simple regard. Je le rejoins dans le lit, blotti contre son flanc avec ma tête sur son épaule, et je savoure la sensation de sa peau contre la mienne.

Mes doigts dessinent les lignes de son ventre, mémorisant les sillons de ses abdominaux quand il rompt le silence tranquille qui s’était installé.

— C’était quelle position, ça ?

— Une variation du lotus, je crois ?

Il marmonne à peine une réponse, et je fronce les sourcils.

— Pourquoi ? Ça ne t’a pas plu ?

— Oh, non, au contraire. Je crois bien que c’est ma nouvelle position préférée.

Amusé, je me redresse sur un coude afin de mieux le voir.

— J’en prends note.

— Bien. J’aime pouvoir te chevaucher sans que ça t’empêche de me baiser.

En dépit de l’érotisme de ce que nous venons de faire, une certaine timidité s’installe dans son regard. Je crois qu’il n’existera jamais un jour où cet homme incroyable cessera de me surprendre.

— Hum. Ce que j’entends, c’est que tu deviens insatiable, le taquiné-je.

— Seulement de toi.

Je m’apprête à l’attirer contre moi pour l’embrasser à lui en faire perdre le souffle quand il s’écarte et se lève carrément du lit.

Euh, je ne crois pas, non.

— Où crois-tu aller, comme ça ? le réprimandé-je, les sourcils froncés.

Étant tout aussi insatiable que lui, je saisis son poignet et le ramène d'un coup sur le matelas. Il atterrit à côté de moi dans un rire, qui se transforme bientôt en halètement lorsque mon autre main remonte le long de son torse pour venir se refermer sur sa gorge.

Il se mord la lèvre inférieure pour réprimer un sourire lascif.

— J'allais seulement me chercher un verre d'eau. Ça te va ?

— Nope, répliqué-je en insistant sur le P. Tu ne vas nulle part.

— Oh, vraiment ? Tu comptes m'attacher pour m'empêcher de fuir ?

Un grondement approbateur vibre dans ma poitrine.

— On pourrait arranger ça, si ça te tente.

Ses narines se dilatent, son regard brûlant de désir et de curiosité, ce qui me surprend une fois de plus. Mais pas autant que les mots rauques qui s'ensuivent.

— Je crois bien que oui.

Un sourire s'épanouit sur mes lèvres. C'était une blague, mais cette nouvelle information ouvre la porte à de tout nouveaux fantasmes. Heureusement que nous avons tout notre temps pour les explorer, maintenant qu'il est de retour dans mes bras pour de bon.

Je relâche alors sa gorge pour repousser les mèches humides de sueur tombées sur son front. Son regard plongé dans le mien, il s'abandonne à cette caresse, son visage presque blotti contre ma main. Il paraît si vulnérable que mon cœur semble gonfler dans ma poitrine.

— Je t'aime.

Si j'en crois son sourire radieux, j'aurais tout aussi bien pu lui décrocher la lune et les étoiles.

— Je n'ai jamais été plus heureux d'entendre quelques mots sortir de ta bouche.

Avec un petit rire, je pose un baiser sur sa mâchoire, simplement parce que je comprends parfaitement ce qu'il veut dire. J'ai pensé la même chose, la première fois qu'il les a prononcés – et chaque fois depuis.

— Eh bien, Aves, je crois bien qu’on va tous les deux devoir baisser un doigt pour celle-là.



OceanofPDF.com

Épilogue

Avery

Huit mois plus tard – Juin

— Tu vas nous mettre en retard, si tu continues.

Je lève les yeux du sexe de Kaleb, que je torture à coups de langue langoureux depuis dix minutes, profitant de son érection matinale, et je lui lance un sourire lascif.

— Donc, tu comptes être à cheval sur les règles, cet été aussi, hm ? lui demandé-je avant de laper le nerf sensible sous son gland.

— Seulement pendant nos heures de travail.

Je fredonne doucement avant d'aspirer délicatement le bout de sa queue dans ma bouche.

— Heureusement qu'on ne commence que dans quinze minutes.

Ses doigts m'empoignent les cheveux, et il laisse échapper un doux gémissement.

— Tu n'en as que cinq pour me faire jouir.

Vu comment je l'excite ce matin ? C'est du gâteau.

— Je t'en prie, règle une alarme, marmonné-je entre deux coups de langue. Mais je ne pense pas avoir besoin de plus de deux.

Il s'esclaffe, mais ce petit con tend le bras et s'empare réellement de son portable.

— Cinq minutes, déclare-t-il.

Il renverse ensuite sa tête en arrière sur le matelas, le regard brûlant.

— Et… c'est parti.

Je ne peux retenir un petit rire alors que je le prends de nouveau entre mes lèvres, plus profondément, mais sans aller plus loin que quelques

centimètres. Il glisse sans peine sur ma langue tandis que je le tourmente, lui donnant de petits coups de langue avant de l'encercler, puis d'érafler le dessous de son sexe avec mes dents.

— Tu es tellement parfait avec ma queue entre tes lèvres, bébé.

Je lève les yeux et croise son regard alors que je l'aspire plus profondément, ce qui lui tire un juron étouffé.

— Bordel, l'effet que tu me fais.

Je souris en coin, tout du moins du mieux que je peux sans le libérer, et puis je lui donne enfin ce qu'il désire : ma bouche autour de lui jusqu'à la garde. Mes mains se referment sur ses cuisses, le maintenant immobile tandis qu'il cherche à se cambrer dans ma bouche, et son emprise se resserre sur mes cheveux.

Je n'aime rien tant que lui faire perdre le contrôle, le voir lâcher prise sous mes caresses. Et c'est exactement ce que je cherche à cet instant. Il palpite entre mes lèvres, son érection coulissant sur ma langue et jusque dans ma gorge, et je sais qu'il y est presque. Si je me fie à ses halètements, il sera bientôt au bord de l'orgasme, prêt à céder. Il n'a besoin que d'un petit coup de pouce.

— Merde, bébé. J'y suis presque. Je…

Il est interrompu par la sonnerie stridente de son alarme, qui me fait sursauter et me déconcentre. Mon rythme faiblit, ce dont il se rend compte puisqu'il tente de me rediriger vers son sexe.

— Ne t'arrête pas, ne t'arrête pas, me supplie-t-il.

Il a beau se cambrer contre moi, je m'éloigne déjà pour éteindre cette horrible alarme sur son téléphone.

— Désolé, bébé, soufflé-je en tapotant l'écran. Je ne fais que suivre tes consignes, avec cette histoire *d'heures de travail*.

Il se redresse sur ses coudes et me lance un regard noir. Si un regard pouvait tuer, je serais six pieds sous terre à l'heure qu'il est. Ou noyé en plein milieu du lac. Ou jeté depuis le bord de la Falaise des Amoureux.

Évidemment, cela me fait seulement sourire.

Un vif soupir lui échappe.

— Tu es diabolique, tu le sais ?

— Oui, mais tu aimes ça.

Je me penche pour déposer un baiser sur sa mâchoire.

— Et tu m'aimes, moi, ajouté-je.

— Je me demande parfois pourquoi, grommelle-t-il avant de me repousser.

Malheureusement pour moi, il y met un peu trop de force, et je tombe du lit pour m'écraser au sol dans un bruit sourd.

Son visage apparaît au-dessus du mien une seconde plus tard.

— Merde, ça va ?

Je me redresse avec une grimace. Si j'omets les bleus qui ne manqueront pas de se former sur mon coude et ma hanche, je vais bien, donc je hoche la tête. Kaleb éclate alors de rire.

Il a attendu de savoir que j'allais bien, au moins.

— Enfoiré.

Son hilarité redoublée, il récupère son caleçon.

— Je dirais que c'est le karma qui te punit d'avoir empêché ton petit ami de jouir avant le petit-déjeuner, Aves.

Je lève les yeux au ciel.

— Comme si je n'allais pas subir ta vengeance ce soir.

En réalité, j'ai plutôt hâte d'y être, et de reprendre où nous nous en sommes arrêtés l'été dernier. Sans la gymnastique mentale engendrée par la répression de nos sentiments, évidemment.

Mais je dois bien admettre que ça va être amusant de nous voir en cachette.

Nous nous habillons tous deux rapidement, enfilant nos tee-shirts verts d'animateurs, nos shorts kaki et nos baskets avant de nous mettre en chemin vers le parking. Bien qu'il soit encore quelque peu agacé d'être resté sur sa

faim, nous sommes de bonne humeur quand nous repérons Colin près du tableau d'activités, porte-blocs en main.

Il nous remarque aussitôt et nous fait signe de le rejoindre là où il discute avec une partie des nouveaux animateurs en formation de cet été.

— Vous voilà, tous les deux. Je commençais à m'inquiéter.

Kaleb et moi échangeons un regard penaud, retenant de justesse nos petits sourires complices, tandis que Colin tend à Kaleb le porte-bloc contenant notre liste de campeurs pour cette session. Il congédie les animateurs en formation avant de reporter son attention sur nous.

— Allez-vous me poser problème, cette année, tous les deux ? s'enquiert le directeur alors que je parcours la liste du regard à la recherche d'un nom en particulier.

— Je ne peux rien promettre pour Avery, mais mon comportement est toujours exemplaire, affirme Kaleb à côté de moi.

Avec un rire étouffé, je lui jette un regard noir.

— Si je me souviens bien, c'est toi qui as causé la majorité des problèmes, l'été dernier.

Il porte une main à sa poitrine, l'air faussement indigné.

— Moi ? Je suis blessé par cette accusation.

Colin soupire longuement, pas le moins du monde amusé.

— Ne me faites pas regretter de vous avoir affectés au même groupe, vous m'entendez ?

Il tourne les talons et s'apprête à monter les marches du pavillon, mais il marque une pause le temps de nous lancer un coup d'œil désapprobateur.

— Et rendez-moi service : maintenez vos excursions nocturnes hors de la cuisine, cette année. Nous devons passer les inspections du ministère de la Santé, vous savez.

Kaleb et moi nous scrutons mutuellement, interloqués. Colin entre dans le pavillon, nous laissant sous le choc de cette annonce.

— Je ne lui ai rien dit, me défends-je en levant les mains dès qu'il se trouve hors de portée de voix.

— Moi non plus, évidemment.

Kaleb fronce les sourcils, son inquiétude manifeste dans son regard lorsqu'il croise le mien.

— Tu sais que je te laisse avancer à ton propre rythme. Je ne veux pas…

— Oh, non, l'interromps-je en secouant la tête. Il sait qu'on est ensemble. Je voulais dire que je ne lui ai rien dit pour l'épisode du garde-manger.

Kaleb me dévisage, bouche bée.

— Quoi ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

Il prend ma main dans la sienne et entremêle nos doigts.

— Tu ne cesses jamais de m'impressionner. Tu le sais ?

Encore ?

Je lève les yeux au ciel, puis je me libère de sa prise pour me diriger vers le parking. Si je reste auprès de lui, je vais sans doute me transformer en Bisounours, moi aussi.

Cela ne l'empêche toutefois pas de m'interpeller.

— Je suis fier de toi, bébé !

En réalité, j'assume mon homosexualité à ma façon ; les personnes qui ont besoin de le savoir sont au courant, et les autres… Eh bien, ça ne les regarde pas. Tout du moins, c'est ce que m'a inculqué mon psychologue au cours de nos huit mois de séances, donc je suis le mouvement.

Oh, oui. Il s'avère que l'argent de mon père pouvait régler ce problème, pour finir.

Par miracle, il a trouvé un psychologue spécialisé dans les problématiques de la communauté queer et, plus spécifiquement, d'une patientèle qui surmonte la répression de leur orientation sexuelle et une homophobie intériorisée.

La plupart du temps, je ressors de ces sessions à vif, plus que je ne le souhaiterais, mais c'est parce qu'elles fonctionnent. Personne n'a jamais dit qu'il serait facile de guérir. Néanmoins, le soutien de Kaleb rend cette épreuve un peu plus supportable.

Quant à mon père ? Eh bien, il fait de son mieux. J'appréhende les jours où je dois rentrer lui parler de sujets spécifiques après une séance, comme me le demande mon psychologue. Ces conversations sont presque toujours tendues, ou gênantes, voire parfois douloureuses. Mais il m'écoute. Il m'entend, et je n'en attendais pas tant de sa part.

Ça doit bien valoir quelque chose.

Les enfants arrivent peu de temps après, et Kaleb est en train de porter les sacs de deux nouveaux arrivants vers les chalets lorsqu'un véhicule familier se gare. Les portières arrière s'ouvrent aussitôt, puis les jumeaux LaMothe s'en échappent telles deux tornades.

— Colton, Dayton, salué-je les frères de mon petit ami avec un sourire. Content de vous voir.

— Salut, Avery ! Je ne savais pas que tu serais là cet été, s'exclame Dayton avec un grand sourire.

Je n'ai pas eu trop de mal à le convaincre de mes intentions, tant envers son frère qu'en général, raison pour laquelle je ne suis pas surpris par son enthousiasme.

— Tu es vraiment revenu, commente Colton tout en me dévisageant.

J'incline la tête, les yeux plissés.

— Évidemment. Je ne voudrais passer mon été nulle part ailleurs.

D'accord, ce n'est peut-être pas totalement vrai. Ce n'est pas pour l'endroit que je suis revenu, mais uniquement pour Kaleb. Je suis heureux tant qu'il est avec moi.

— Tu as laissé tes mocassins chez toi, cette fois ? m'interroge presque aussitôt Colton.

Même s'il pose cette question plus par ironie que par plaisanterie, je ne me laisse pas déstabiliser. Je savais qu'il me faudrait fournir plus d'efforts avec lui, et c'est l'un de mes objectifs principaux de l'été.

— J'ai laissé mes mocassins chez moi. Je me suis dit qu'ils me seraient plus utiles après le camp.

— Après le camp ? intervient Dayton.

Je scrute les jumeaux, hésitant un instant avant de baisser d'un ton.

— Tant que vous gardez le secret… Je compte emmener Kaleb faire de la voile après notre retour à la civilisation.

Dayton écarquille les yeux, tandis que Colton penche la tête et me jauge d'un air dubitatif.

— Tu as un voilier ?

— À quoi me servent mes mocassins, à ton avis ?

Colton hausse les épaules.

— À avoir l'air d'un petit con de riche ?

— Colton Thomas ! le réprimande leur père, attirant notre attention. C'était gratuit.

Quand je me retourne vers le jumeau en question, l'air interrogateur, ses yeux sont rivés sur le sol.

— Pardon, grommelle-t-il.

Dayton, en revanche, semble séduit par cette nouvelle information, une lueur enthousiaste dans les yeux.

— On pourra venir faire de la voile avec vous ?

— Ça te plairait ?

— Carrément. Cole aime encore plus les bateaux que moi, moi, je préfère les avions.

Il marque une pause, les yeux ronds.

— Attends, est-ce que tu as un avion aussi ?

J'éclate de rire.

— Ah, non. Désolé.

Il hausse simplement les épaules.

— Les bateaux sont quand même sympas.

— Écoute, je vais te dire une chose.

Mon regard navigue entre les deux frères, et je leur souris doucement.

— Je vous emmènerai naviguer en août. Mais vous ne pouvez rien dire à Kaleb de ce que je prévois. On est d'accord ?

Dayton confirme son accord avec entrain avant de partir à la recherche de Kaleb. Colton, lui, se contente d'acquiescer presque imperceptiblement et de suivre son jumeau.

Il aime les bateaux, bien sûr.

Je n'ai toutefois pas plus d'une seconde pour m'appesantir là-dessus, puisque leur père contourne le pick-up afin de me tendre l'un de leurs sacs.

— Avery. Je suis désolé pour Cole.

M^r^ LaMothe me tend la main, et je la saisis. Il me surprend toutefois en m'étreignant d'un bras.

— Je suis content de te voir.

M^r^ LaMothe s'est toujours montré très chaleureux à mon égard, depuis que Kaleb m'a emmené à Bend pour les vacances de printemps.

Ses deux parents se sont montrés très accueillants, en réalité, en dépit de leur connaissance de notre passé tumultueux, et je ne pourrais en être plus reconnaissant.

— Ravi de vous voir aussi, M^r^ LaMothe.

— Eric, me corrige-t-il avec un sourire entendu avant de me tendre le deuxième sac. Laisse un peu de temps à Cole ; il va finir par t'accepter.

Les deux parents de Kaleb, ainsi que Kaleb lui-même, ne cessent de me répéter la même chose. Néanmoins, j'ai beau tout donner, je dois bien admettre que ça ne me paraît pas très bien engagé. Toutefois, au lieu de jouer les rabat-joie, j'acquiesce avec un sourire crispé.

— Je vais garder ça en tête.

Si j'en crois son grand sourire, mon doute se lit sur mon visage. Heureusement, il m'épargne ses commentaires et se contente de hocher la tête.

— Bon, eh bien, je vais te laisser retourner travailler. Donne des nouvelles, d'accord ? Teresa et moi espérons que tu reviendras passer quelques jours chez nous après la fin du camp.

Leur approbation me réchauffe le cœur.

— Oui, ça me plairait bien.

— Parfait. Dis à Kaleb de garder ces deux garnements à l'œil pour moi, d'accord ?

Je secoue la tête en riant.

— Je vais transmettre le message.

Il me dit au revoir avant de s'en aller. Il est monté dans son pick-up et parti avant même que j'aie eu l'occasion de confier les sacs des jumeaux à un animateur en formation.

Je suis en train de lui préciser quel chalet les jumeaux occuperont lorsque mon nom retentit derrière moi.

— Avery !

Je me retourne et découvre Elijah, qui se rue vers moi, manifestement peu décidé à ralentir. Je me prépare pour l'impact, ce qui n'est pas superflu, puisqu'il me percute quelques secondes plus tard avant de s'accrocher à moi.

— Tu es revenu.

— Je t'ai seulement prévenu à quatre-vingts reprises, lui rappelé-je dans un rire.

Avec l'accord du doyen Marshall, je suis resté en contact avec Elijah au cours de ces derniers mois. J'avais craint qu'il ne me l'autorise pas, tout bien considéré, mais je pense que son opinion de moi a changé lorsque j'ai refusé ma réintégration à Foltyn. Il a même mentionné que j'étais un bon modèle pour Elijah, ce qui m'a estomaqué.

Ce gamin est toutefois devenu comme un petit frère pour moi, et j'ai conscience d'avoir encore beaucoup à apprendre de lui.

Elijah finit par me relâcher, puis il hausse les épaules.

— Je sais que tu m'as dit que tu serais là, mais tu aurais pu changer d'avis.

— J'ai plutôt l'impression que c'est toi qui as changé d'avis, répliqué-je avec un regard dubitatif.

Lors de l’une de nos conversations les plus récentes, il m’a confié vouloir annoncer à son père qu’il ne voulait pas revenir au camp cet été, mais préférerait assister à un camp d’informatique. Si je me fie à son évidente présence ici, ça ne s’est pas très bien passé.

Ou alors il s’est dégonflé. Les deux sont possibles, à mon avis.

Il soupire doucement.

— Il m’a dit qu’on pourrait y réfléchir quand je serai plus grand. Soi-disant que je dois « être un enfant et passer du temps en plein air » ou quelque chose comme ça, marmonne-t-il en imitant la voix de son père.

Une fois de plus, je secoue la tête en riant.

— Hey, c’est un bon compromis, non ?

— Je suppose.

Ses yeux marron se posent quelque part derrière moi, et je me retourne pour découvrir les jumeaux LaMothe et Kaleb en pleine discussion. Il les observe pendant un temps, et j’en fais de même.

— Comment ça se passe, avec Kaleb ? s’enquiert-il.

Je ressens dans mon ventre ces papillons qui semblent ne jamais vraiment se poser, ces derniers temps, surtout lorsqu’il se trouve dans mon champ de vision.

— Vraiment bien, en toute franchise.

— Tant mieux. Je suis content que tu te sois sorti les doigts du cul.

— Ton langage !

Malgré cette réprimande, je ne peux retenir un petit rire. Je ne peux pas vraiment lui en vouloir de penser ça. Je suis moi-même plutôt satisfait de cette décision.

Elijah ignore complètement mes remontrances et tente de jeter un œil à la liste dans ma main.

— Avec qui est-ce que je partage mon chalet, cette année ?

Je parcours les noms du regard jusqu’à trouver le sien.

— Liam et Max.

Une expression déçue s’inscrit brièvement sur son visage. Il a beau s’en défaire rapidement, elle ne m’échappe pas.

— Ça ne te convient pas ?

— Non, c’est bon. Je pensais simplement me retrouver encore avec Cole et Dayton.

Je hausse un sourcil.

— Tu veux que je voie si un échange est possible ?

Visiblement plus détendu, il hoche la tête.

— Tu peux ?

— Je vais voir ce que je peux faire, murmuré-je avec humour. Mais que dirais-tu d’aller les voir pour discuter avec eux le temps que je me renseigne sur cet éventuel changement ?

Il acquiesce, un grand sourire aux lèvres, avant de se précipiter vers les jumeaux et Kaleb. Les trois garçons de douze ans se lancent dans une conversation animée, dont profite mon petit ami pour s’éclipser.

Je me sens sourire tandis qu’il s’approche, une réponse instinctive au sien. Mes mains se posent sur sa taille dès qu’il se trouve assez proche de moi, et je l’attire aussi près que je l’ose en présence d’enfants et de collègues.

Kaleb souhaite rester *professionnel*, après tout.

Il n’est toutefois pas très disposé à suivre ses propres règles à la lettre, étant donné qu’il noue ses bras dans ma nuque.

— Je viens d’apprendre quelque chose d’intéressant, murmure-t-il en haussant les sourcils.

— Quoi donc ?

— Tu emmènes mes frères faire de la voile en août.

— Ils n’ont pas gardé ce secret plus de cinq minutes, râlé-je en levant les yeux au ciel. Rappelle-moi de prévenir Dayton qu’il n’a pas le droit de naviguer s’il est incapable de tenir sa langue.

— En fait, c’est Cole qui m’en a parlé.

Voilà qui est intrigant.

— Vraiment ?

Il acquiesce, son pouce effectuant de légers va-et-vient dans mes cheveux.

— Il avait l’air plutôt emballé.

Je soupire pratiquement de soulagement. Ce n’est pas énorme, mais c’est un pas dans la bonne direction. Bien entendu, à la seconde où Kaleb sent le poids de mon anxiété quitter mes épaules, son satané sourire en coin fait son apparition. Une expression que je ne connais que trop bien.

Tout comme je connais par cœur les mots qui s’ensuivent presque toujours.

Je lui lance un regard d’avertissement.

— Ne dis rien.

— Quoi ? réplique-t-il d’un air innocent. Je n’allais rien dire.

— Mais oui, c’est ça.

Son sourire redouble d’éclat, puis il se penche comme pour m’embrasser. Il se contente toutefois de me murmurer ses mots préférés à l’oreille.

— Je te l’avais bien dit.



OceanofPDF.com

À propos de l’Auteur

CE Ricci est une auteure de best-sellers internationaux qui aime faire beaucoup de choses durant son temps libre, mais écrire sur elle-même à la troisième personne n’en fait pas partie. Elle vit actuellement dans le Kentucky Central avec ses chiens, où elle passe la plupart de ses journées sur les sentiers de randonnée, un appareil photo à la main. Elle est accro à la photographie, aux plantes, aux chiots et aux livres, mais pas nécessairement dans cet ordre. La musique est son langage amoureux et c’est en voyageant à travers le pays (et le monde) qu’elle trouve la plupart de son inspiration pour la prochaine histoire d’amour épique qu’elle racontera !

OceanofPDF.com

Résumé

J’avais juré de ne jamais tomber amoureux de lui.

La trahison d’un coéquipier. Une exclusion. Un secret dévoilé.

Il n’en a pas fallu plus pour que ma vie vole en éclats.

La punition pour mes erreurs passées va bien au-delà de l’exclusion, et ma pénitence ne peut venir que du pire enfer imaginable : un camp d’été.

Passer dix semaines à m’occuper d’une bande de gamins est déjà assez pénible, mais ça empire encore quand je rencontre mon nouveau collègue animateur.

Le traître en personne.

Kaleb LaMothe.

Être obligés de coexister ajoute encore plus de tension à nos relations déjà fragiles, mais cela nous pousse aussi à découvrir des facettes plus profondes l’un de l’autre.

Jusqu’à ce que l’animosité se transforme en un sentiment bien plus dangereux.

Une attirance si puissante que j’en oublie pourquoi je me retrouve coincé en pleine nature.

Et si je ne fais pas attention, je risque de perdre autre chose encore.

Comme mon cœur.

OceanofPDF.com

Venez découvrir les
autres titres parus chez
Juno Publishing
https://www.juno-publishing.com

Et visitez notre page
Sur Facebook
https://www.facebook.com/junopublishingfrance

Et pour ne rien rater de nos publications,
abonnez-vous à notre Newsletter

OceanofPDF.com



https://www.juno-publishing.com

Notes

[←1]

Sandwich de guimauve et chocolat fondu entre deux biscuits au beurre.

OceanofPDF.com